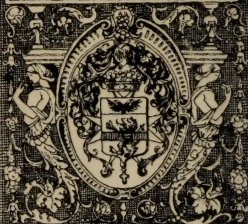


LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS



FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGUINETTI DI GVALDANA
LAZELADA DI BEREGVARDO
PURCHASED 1921



*Rare Book & Special
Collections Library*

808.8
D87b
Ser. 2
v. 4-6

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

DEUXIÈME SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

ÉNÉE S'ENFUIT DE TROYES .



*Je crains tout maintenant le Zéphir m'intimide,
Cette onde à mon oreille a marmuré, les cris,
Du vainqueur qui menace et mon père et mon fils.*

BIBLIOTHÈQUE

Choisie

Pour les Dames

Rédigée par

M^{me} DUFRENOY.

2^{me} Série

4^{me} Volume.



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.

BIBLIOTHÈQUE

808.8

D87b

ScT.2

CHOISIE

V.4-6 POUR LES DAMES.

ANALYSE

DE L'ÉNÉIDE.

PAR M. L'ABBÉ LE BATTEUX.

EN lisant Homère, nous nous figurons ce poète dans son siècle, comme une lumière unique au milieu des ténèbres, seul avec la seule nature, sans conseils, sans livres, sans sociétés de savants, abandonné à son seul génie, ou instruit uniquement par les muses, tant il est simple, vrai et naïf.

En ouvrant Virgile, nous sentons que nous entrons dans un monde éclairé, que nous sommes chez une nation où règnent la magnificence et le goût, où tous les arts, la

CAMBRIDGE
LIBRARY

547444

sculpture, la peinture, l'architecture, ont des chefs-d'œuvre, où les talents sont réunis avec les lumières.

Il y avoit dans le siècle d'Auguste une infinité de gens de lettres, de philosophes qui connoissoient la nature et les arts, qui avoient lu les auteurs anciens et les modernes, qui les avoient comparés, qui en avoient discuté, et qui en discutoient tous les jours les beautés, et de vive voix, et par écrit. Virgile devoit profiter de ces avantages, et on sent, en le lisant, qu'il en a profité. On y remarque le soin d'un auteur qui connoît des règles et qui craint de les blesser, qui polit et repolit sans fin, et qui appréhende la censure des connoisseurs. Toujours riche, toujours correct, toujours élégant ; ses tableaux ont un coloris aussi brillant que juste : Homère, plein de sécurité, se laisse aller à son génie. Il peint toujours en grand, au risque de passer quelquefois les bornes de l'art. Virgile aime mieux se tenir près des bords que de s'exposer à l'orage.

Le premier pas que devoit faire Virgile, entreprenant un poëme épique, étoit de choisir un sujet qui pût en porter l'édifice, un

sujet voisin des temps fabuleux, presque fabuleux lui-même, et dont on n'eût que des idées vagues, demi-formées, et capables par cette raison de se prêter aux fictions épiques. En second lieu, il falloit qu'il y eût un rapport intéressant entre ce sujet et le peuple pour qui on entreprenoit de le traiter. Or, ces deux points se réunissent parfaitement dans l'arrivée d'Énée en Italie. Ce prince passoit pour être fils d'une déesse; son histoire se perdoit dans la fable. D'ailleurs les Romains prétendoient qu'il étoit le fondateur de leur nation et le père de leur premier roi; Virgile a donc fait un bon choix en prenant pour sujet l'établissement d'Énée en Italie.

Pour jeter encore un nouvel intérêt dans cette matière, le poëte, usant des droits de son art, a jugé à propos de faire entrer dans son poëme plusieurs traits à la louange du prince et de la nation pour laquelle il écrivoit, et de présenter des tableaux allégoriques, où ils pouvoient se reconnoître avec plaisir. Mais ce n'est point cette allégorie qui a fait son poëme; il n'y auroit jamais eu ni Auguste, ni Romains, que l'Énéide n'en seroit pas moins un poëme épique: c'est comme

tel que nous la considérons , et non comme panégyrique.

Le sujet étant choisi, le génie ayant produit et préparé tous les matériaux, il s'agissoit de les assembler, de les placer, de les joindre. Nous allons les montrer dans l'ordre que l'auteur leur a donné. On pourra juger de chaque morceau en soi, et comparé avec ceux qui le précèdent ou qui le suivent.

1^{er} LIV. Énée part de Sicile. Aussitôt Junon, ennemie des Troyens, soulève une tempête qui le jette sur les côtes d'Afrique. Vénus, mère et protectrice de ce héros, se plaint à Jupiter des malheurs de son fils. Jupiter la console en lui montrant quels sont les destins de ce fils, et il envoie sur-le-champ Mercure pour disposer Didon, qui régnoit sur ces côtes, à le bien recevoir chez elle. Énée arrive environné d'un nuage que Vénus avoit répandu autour de lui; et, trouvant un accueil favorable, il fait venir son fils avec des présents pour la reine. Mais Vénus, afin d'inspirer à Didon de l'amour pour Énée, et de le mettre par-là à l'abri des retours fâ-

cheux de la part de Junon, envoie Cupidon au lieu d'Ascagne.

II^e LIV. Après un grand festin, Énée raconte ses malheurs, le sac de Troie, ses efforts pour chasser les Grecs; enfin sa fuite avec son père, son fils, ses dieux et sa femme Créuse, laquelle s'égare et se perd dans les rues de Troie enflammée.

III^e LIV. Énée part des côtes troyennes. Il veut d'abord s'établir en Thrace; mais des prodiges étonnants lui ordonnent d'aller dans la patrie de ses aïeux. Il croit que c'est l'île de Crète; une maladie contagieuse le fait renoncer à ce dessein. Enfin il sait par ses dieux que c'est l'Italie où il doit tendre. Il passe auprès d'Actium, où il célèbre des jeux. Il arrive enfin à Drepane, d'où la tempête le jette à Carthage, et c'est là qu'il fait son récit.

IV^e LIV. Didon, touchée du mérite et des malheurs d'Énée, en devient éperdument amoureuse. Elle voudroit le fixer en Afrique;

mais Mercure vient de la part de Jupiter ordonner au héros d'aller en Italie : il part, et Didon se tue de désespoir.

V^e LIV. Au sortir des portes de Carthage , une tempête fait prendre à Énée le parti de relâcher en Sicile , où il célèbre des jeux pour l'anniversaire de son père. Après quoi il part sous la protection de Neptune , et arrive en Italie.

VI^e LIV. Son père lui avoit fait connoître en songe qu'il devoit descendre aux enfers , pour y voir sa postérité. La sibylle de Cumes , interprète des dieux , y descend avec lui , et lui montre les peines des méchants , les récompenses des bons , et tout ce que les païens croyoient sur la vie future : enfin il fait , avec son père Anchise , la revue des ames qui devoient un jour être célébrés dans l'empire romain.

VII^e LIV. Il avance dans l'Italie , et arrive sur les bords du Tibre. Latinus , qui régnoit dans ces lieux , avoit une fille unique , que l'oracle destinoit à un étranger. Énée est

choisi pour gendre ; mais Junon fait sortir des enfers Alecton , qui rend la reine furieuse de ce mariage. Turnus qui y prétendoit est enflammé par la même furie. Tout annonce la guerre ; déjà Turnus assemble ses alliés.

VIII^e LIV. Énée de son côté, averti par le dieu du Tibre, va chez Évandré, et de là chez les Tyrrhéniens, demander du secours. Il reçoit de Vénus des armes divines, où sont représentées les actions d'Auguste.

IX^e LIV. Tandis qu'Énée est absent, Junon avertit Turnus d'attaquer le camp des Troyens. Ce prince veut brûler leurs vaisseaux, qui se changent en nymphes. Les Troyens consultent entre eux pour envoyer rappeler Énée. Nysus et Euryalus se chargent de l'entreprise ; ils y échouent. Turnus attaque le camp. Pandarus et Bitias ouvrent tout-à-coup les portes, et les referment quand Turnus est entré. Celui-ci traverse le camp, se jette à la nage dans le fleuve et revient à son armée.

X^e LIV. Jupiter tient conseil, et, ne pouvant concilier Vénus et Junon, il déclare qu'il

ne se mêlera nullement ni des Troyens, ni des Rutules, et qu'il abandonne tout au destin. Énée revient, rencontre ses vaisseaux changés en nymphes, qui lui apprennent le danger où est son camp. Il arrive, fait sa descente : Pallas, fils d'Évandré, est tué dès ce premier jour. Énée fait un grand carnage pour le venger, et peut-être que Turnus auroit péri, si Jupiter n'eût parlé à Junon du danger où il étoit, et ne lui eût permis de tromper Turnus, en lui offrant le fantôme d'Énée fuyant jusque dans un vaisseau. Turnus le suit et entre dans le vaisseau, et, aussitôt qu'il y est, Junon coupe le câble, et Turnus est emporté sur les flots jusqu'à Ardée, ville dont il étoit roi.

XI^e Liv. Il y a suspension d'armes pour enterrer les morts. Latinus tient conseil pour demander la paix. Turnus s'y oppose, et demande un combat singulier avec Énée. Tout-à-coup on entend des cris ; on apprend qu'Énée veut attaquer par deux endroits : on lui dresse une embuscade. Mais comme les Latins sont vaincus dans la plaine, l'embuscade

abandonne son poste , et Énée arrive le soir sous les murs de la ville.

XII^e LIV. Les Latins étoient abattus et consternés : Turnus se résout à se battre seul à seul contre Énée. On fait un traité, violé aussitôt par les Latins, qui tirent sur Énée et le blessent. Vénus le guérit sur-le-champ, et ce héros revole au combat, appelant à haute voix Turnus qui l'évite. Mais Énée, marchant à la ville, commence à brûler les palissades : la reine désespérée s'étrangle. Enfin Turnus combat ; et, malgré la protection de sa sœur Juturne, il tombe sous les coups d'Énée.

~~~~~

## LIVRE SECOND

# DE L'ÉNÉIDE.

---

TRADUCTION

DE M. J. HYACINTHE DE GASTON.

---

LE héros va parler ; une foule muette  
Prête à ce grand récit une oreille inquiète.  
« Reine, vous l'ordonnez ; d'une nuit de douleur  
Il faut donc retracer l'inexprimable horreur.  
Nuit fatale ! où les Grecs, sur les cendres de Troie,  
Ravirent sans combattre une facile proie !  
Je crois la voir encore ; et mon cœur loin de moi  
Repousse un souvenir qui me remplit d'effroi.  
Que dis-je ! Ce tableau de forfaits et d'alarmes  
Même aux soldats d'Ulysse arracheroit des larmes.

Mais en vain de la nuit les astres pâissants  
Par l'attrait du sommeil sollicitent nos sens ;  
Vous voulez que mon ame, à gémir condamnée,  
Rappelle d'Ilion la dernière journée :  
J'obéirai. — Les Grecs, d'un long siège lassés,  
Et, malgré tant d'efforts, par les dieux repoussés,  
Cachent dans un colosse une phalange armée.



De leur fuite en tous lieux la nouvelle est semée ;  
Ce don doit de Pallas apaiser le courroux ;  
Mais, du haut de l'Ida, Pallas fit contre nous  
Descendre ce cheval, dont la masse roulante  
Comme un mont se mouvoit sur la terre tremblante.

Jadis près de nos murs florissoit Ténédos ,  
Dont le port aujourd'hui ne présente aux vaisseaux  
Qu'un fragile rempart miné par les orages ;  
Les Grecs, par un détour, gagnèrent ces rivages.  
On les crut éloignés ; Pergame, avec orgueil,  
Dans ses murs affranchis respira d'un long deuil.  
Accourez ! qu'il est doux, sur la plage déserte ,  
De voir où fut Ajax et le fils de Laërte !

Regardez ; sur ces bords flottoient leurs pavillons ;  
Ici, le sang des Grecs a rougi nos sillons ;  
Là, s'armoit contre nous d'un courage inutile  
Agamemnon, vaincu par le repos d'Achille.

On admiroit sur-tout ce don prodigieux  
Qu'offrit d'un peuple entier l'effroi religieux.<sup>1</sup>  
Tymète dans nos murs demande à l'introduire :  
Soit que pour notre perte en secret il conspire,  
Soit qu'un sort ennemi par sa bouche ait parlé.  
Capys redoute un piège en son sein recelé ;  
Il veut précipiter le monstre dans les ondes,  
Ou sonder de ses flancs les cavités profondes.

Tandis que les esprits flottoient irrésolus,  
Dans la foule s'élève un mouvement confus ;  
Laocoon l'entraîne, il accourt, il s'écrie :  
« Pensez-vous que les Grecs abandonnent l'Asie ?

Connoissez mieux Ulysse et ce peuple menteur ;  
Des soldats sont cachés dans ce bois imposteur ,  
Où bientôt vous verrez leur fatale machine  
Fouler de vos palais la bruyante ruine.  
Quoi qu'il en soit enfin , amis trop confiants ,  
Je redoute les Grecs jusque dans leurs présents. »  
Il dit : vers le colosse aussitôt il s'élance ,  
Dans ses flancs caverneux il enfonce sa lance ;  
Le fer s'y fixe, et tremble, et dans leurs antres creux ,  
Roule , en se prolongeant , un murmure douteux.  
Ah ! si des dieux jaloux la haine impitoyable  
N'eût jeté sur nos yeux un voile impénétrable ,  
Tu vivrois , ô Priam ! je vous verrois encor ,  
Murs si souvent témoins de la gloire d'Hector !

Des pasteurs cependant entraînoient vers la ville  
Un jeune homme enchaîné, dont la fureur tranquille  
Jura notre ruine ; et , défiant le sort ,  
Contemploit du même œil le succès et la mort.  
Lui-même il s'est livré ; tout un peuple l'insulte :  
Mais connoissez les Grecs ; calme au sein du tumulte ,  
Et certain de son art , il craint peu nos clameurs ;  
Il feint de se troubler et de verser des pleurs :  
« Je n'ai donc plus d'espoir, dit-il, plus de patrie !  
La Grèce ne m'offroit qu'une terre ennemie ,  
Troie aussi me proscrit et me traîne à la mort. »  
Sa plainte nous émeut : « Instruis-nous de ton sort ,  
Apprends-nous, dit Priam, ton nom et ta naissance. »

« Grand roi, dans vos vertus j'ai mis mon espérance ;  
Quelque prix qu'on réserve à ma sincérité ,

Ma bouche ne sait point trahir la vérité.  
Je ne le cèle pas, la Grèce est ma patrie ;  
Le sort a de Sinon persécuté la vie ;  
Le sort ne peut jamais en faire un imposteur.  
Rappelez-vous ( l'Asie en a frémi d'horreur )  
La fin de Palamède à la Grèce fatale ;  
Il blâma les apprêts d'une guerre inégale ;  
Fut puni comme traître , et bientôt regretté ;  
Reconquit un grand nom dans la postérité.  
Le sang nous unissoit ; pressé par l'indigence ,  
Mon père à ses vertus confia mon enfance.  
Long-temps de ses travaux je partageai l'honneur,  
Et son nom sur le mien jeta quelque splendeur ;  
Ulysse en fut jaloux ; cet artisan du crime  
Frappa du fer des lois un rival magnanime.  
Seul, et traînant des jours usés par la douleur,  
En secret d'un ami je pleurai le malheur.  
Mon courroux, trop long-temps accru par le silence,  
Éclata malgré moi par un cri de vengeance.  
Imprudent ! Je jurai que j'irois dans Argos  
Apaiser par le sang le sang de ce héros.  
Ulysse, dès ce jour, dans sa haine implacable ,  
Inventa des forfaits pour me trouver coupable ,  
Sema de ses soupçons les perfides rumeurs ;  
Calchas, digne instrument de ses noires fureurs....  
Mais pourquoi d'un instant différer mon supplice ?  
Je suis Grec, il suffit, comblez les vœux d'Ulysse ;  
Qu'importent mes malheurs, prononcez sur mon sort,  
Les Atrides mettront un grand prix à ma mort.

Le lâche contre nous tournoit notre foiblesse ;  
Nous ignorions cet art , le grand art de la Grèce ,  
D'émouvoir la pitié des cœurs que l'on trahit ;  
L'audacieux transfuge achève son récit ;  
Plus un peuple crédule encourage sa feinte ,  
Plus il affecte encor de ressentir la crainte :  
« Lassés depuis long-temps d'inutiles travaux ,  
Nos soldats à grands cris imploroient le repos ,  
Et par de longs regrets appeloient la patrie ;  
Mais trop souvent , hélas ! une mer ennemie  
Trompa leur espérance et leurs sages desseins.  
C'est peu ; lorsque ce don fut offert par nos mains ,  
Le ciel tonna sur nous ; le pieux Érypile  
Alla sur nos destins consulter la sibylle.  
L'oracle répondit : « Une vierge autrefois  
Périt sacrifiée à l'orgueil de cent rois ;  
Un Grec doit à son tour , sur la rive troyenne ,  
Vous ouvrir par sa mort le retour vers Mycène. »

À cet ordre fatal , muet et consterné ,  
Chacun craint de se voir par les dieux condamné.  
Calchas , interrogé par le perfide Ulysse ,  
Garde un morne silence.... inutile artifice !  
On savoit dans le camp que tous deux en secret  
Avoient depuis dix jours prononcé mon arrêt.  
Tous enfin , rassurés par la mort qu'on m'apprête ,  
À ses coups , sans regret , abandonnent ma tête.  
J'ai vu le fer briller sur les autels sacrés ,  
J'ai vu les noirs festons pour mon front préparés ;  
J'osai , je l'avouerai , rompre une injuste chaîne ,

J'osai fuir le poignard aiguisé par la haine ;  
Caché dans un marais entouré de roseaux ,  
Je trompai dans la nuit l'espoir de mes bourreaux.  
Mais je dois renoncer à revoir ma patrie ,  
Mon père, mes enfants, une épouse chérie....  
Puissent-ils échapper à ce prêtre odieux  
Qui trafique à son gré des oracles des dieux !  
J'ose attester ces dieux redoutés du parjure ,  
Ils savent si mon ame abhorre l'imposture !  
Grand roi ! soyez sensible au cri de ma douleur ,  
Quelque pitié peut-être est due à mon malheur. »  
Le roi brise ses fers , et lui dit : « Cette ville ,  
Qui que tu sois , ami , deviendra ton asile ;  
Au rang de mes sujets sois désormais compté ,  
Mais de ta bouche encor j'attends la vérité.  
De ce don merveilleux quelle fut l'origine ?  
Est-ce votre salut ? est-ce notre ruine ?  
Quel en fut l'inventeur ? est-il offert aux dieux ? »  
Ce Grec , de tous les Grecs le plus fallacieux ,  
Levant les mains au ciel : « Éternelle lumière !  
Astres majestueux , autels que je révère !  
Fer sacré qu'un impie osa lever sur moi !  
Soyez dans ce grand jour les garants de ma foi !  
Oui , je romps à jamais le serment qui me lie ;  
Je déteste la Grèce , et Troie est ma patrie.  
Je puis donc à Priam , pour prix de ses bienfaits ,  
De mes persécuteurs révéler les secrets.

« La faveur de Pallas , dans cette guerre injuste ,  
Soutenoit notre espoir ; mais vers son temple auguste

Ulysse , des autels lâche profanateur ,  
De Diomède au crime entraîna la valeur ;  
Il osa , d'une main fumante de carnage ,  
Aux vierges de Minerve arracher son image .  
La déesse aussitôt , par des signes nombreux ,  
Fit craindre sa vengeance , et repoussa nos vœux .  
Nous étions prosternés au pied de sa statue ;  
Une froide sueur , sur son front répandue ,  
Épouvante nos yeux ; le bronze frémissant  
Promène sur l'armée un regard menaçant ;  
Il se lève ( ô prodige ) et son bras homicide  
Agite par trois fois sa lance et son égide .  
« Le ciel , nous dit Calchas , s'oppose à nos efforts ;  
Il faut de la Phrygie abandonner les bords ,  
Reprendre dans Argos de plus heureux auspices ,  
Et , pour rendre les dieux à nos desseins propices ,  
Reporter sur l'autel l'image de Pallas .

« Vers Mycène aujourd'hui les Grecs suivent Calchas ,  
Mais bientôt , précédés des dieux de la patrie ,  
D'une flotte innombrable ils couvriront l'Asie .  
Ce pieux monument , par Calchas inventé ,  
Doit fléchir de Pallas le courroux mérité .  
Il craignit qu'en vos murs ce précieux otage  
De la déesse un jour ne remplaçât l'image .  
Si vous le profanez ( puissent les justes dieux  
Tourner contre les Grecs ce présage odieux ! )  
Des vengeances du ciel vous deviendrez la proie ;  
Mais si ce bois sacré monte aux remparts de Troie ,  
C'en est fait de la Grèce ; et les fils d'Inachus

Obéiront un jour au sang d'Assaracus. »

On écouta Sinon ; et ses larmes perfides  
Envahirent ces murs, qu'Achille et les Atrides,  
Et vingt rois conjurés, et leurs mille vaisseaux,  
Fatiguèrent dix ans d'inutiles assauts.

Mais de Laocoon dirai-je l'infortune !  
Consacré par le sort grand-prêtre de Neptune,  
A peine il conduisoit aux marches de l'autel  
Un taureau dévoué pour ce jour solennel ;  
Du port de Ténédos on vit, près du rivage,  
( Je frémis en traçant cette effroyable image )  
Sur ces paisibles mers deux serpents monstrueux  
Dérober les longs plis de leurs flancs tortueux.  
Leurs crêtes sur les flots se dressent ; la mer gronde  
Sous les cercles bruyants qui sillonnent son onde ;  
Ils rassemblent soudain leurs immenses anneaux,  
Glissent, et vers l'autel s'élancent hors des eaux ;  
Leurs yeux roulent du sang, et leur gueule béante  
Par de longs sifflements sème au loin l'épouvante.

Tout fuit. Laocoon voit ces monstres unis  
De leurs nœuds redoublés entourer ses deux fils,  
Percer leur tendre sein d'une double morsure,  
Et s'abreuver du sang qui sort de leur blessure ;  
Il les voit, il s'élance, et d'un bras égaré  
Pour sauver ses enfants lève le fer sacré.  
Mais autour de son corps l'un et l'autre reptile  
Se recourbe deux fois en spirale mobile,  
Et sur son front, des dicux profanant les festons,  
Leur langue à flots brûlants distille ses poisons.

Il s'épuise en efforts pour rompre les écailles  
Dont l'étreinte comprime et brûle ses entrailles;  
De ses cris impuissants il fatigue le ciel.  
Tel mugit le taureau qui, fuyant de l'autel,  
Se dérobe sanglant à la hache incertaine,  
Lutte contre la mort, et bondit sur l'arène.  
Ces horribles serpents, ministres du trépas,  
Se cachent à nos yeux sous l'autel de Pallas.  
Mais les Troyens, frappés d'une terreur nouvelle,  
Adorent de nos dieux la justice éternelle,  
Qui de Laocoon punit l'impiété,  
Et venge de Pallas le colosse insulté;  
Pour fléchir la déesse et pour sauver l'empire,  
Il faut dans nos remparts aussitôt le conduire.  
Sur des câbles nouveaux, sur des essieux roulants,  
Élevé par nos mains il s'avance à pas lents.  
Heureux qui peut traîner au sein de nos murailles  
Les nombreux bataillons cachés dans ces entrailles!  
Nos vierges, nos enfants, par des hymnes pieux,  
De ce présent fatal rendent grâces aux dieux.  
C'en est fait; d'Ilion il a franchi l'enceinte;  
O patrie! ô des dieux demeure antique et sainte,  
Dont les âges futurs rediront les exploits!  
Tremblant sur votre seuil il s'arrêta trois fois;  
Les armes dans son sein trois fois retentissantes,  
Frappèrent d'un bruit sourd ses voûtes gémissantes.  
O peuple! ouvre les yeux, et frémis sur ton sort!  
Frémis! dans tes remparts tu fais entrer la mort!  
Cassandra de sa chute avertissoit Pergame,



Apollon à sa voix avoit fermé notre ame ;  
Et nous fîmes couler et le lait et le vin  
Dans ce jour qui pour nous n'eut point de lendemain.

Sur son char cependant du fond des eaux s'élance  
La nuit, qui dans les cieux étend sa robe immense ,  
Enveloppe des Grecs les pièges inhumains ,  
Nous enchaîne au sommeil, nous jette dans leurs mains.  
Ils marchent ; avec eux Phœbé d'intelligence  
Seconde leurs projets par son heureuse absence ;  
Sur la poupe royale un fanal suspendu  
Les guide vers ce bord qui leur est si connu.  
Sinon, qui ne vécut que pour notre ruine ,  
Ouvre furtivement la fatale machine.  
Tout-à-coup Machaon, Sténélus, Athamas ,  
Pyrrhus, Thoas, Tyssandre, Ulysse, Ménélas ,  
Épéus, inventeur de ce lâche artifice ,  
S'élancent, et Bacchus, de leur fureur complice ,  
Leur livre nos soldats couchés sur nos remparts ,  
Et d'un fer imprévu frappés de toutes parts.

C'étoit l'heure où, glissant sur les ailes des songes ,  
Morphée aux malheureux verse les doux mensonges.  
Hector dans mon sommeil apparut à mes yeux ;  
Pâle, et tel qu'à son char un vainqueur odieux  
Le traîna sous nos murs, où l'attendoit son père ;  
Sanglant, les pieds meurtris, le front noir de poussière,  
Tel je le vis alors !.... Ce n'est plus ce héros  
Qui des Grecs fugitifs embrasoit les vaisseaux ,  
Et du fils de Pélée avoit conquis l'armure.  
Mon œil, avec effroi, comptoit chaque blessure

Dont il fut autrefois atteint sous nos remparts.  
Le sang souilloit sa barbe et ses cheveux épars ;  
Il pleuroit.... et moi-même en répandant des larmes,  
« Toi, l'appui des Troyens, toi, l'espoir de nos armes,  
Hector, lui dis-je, hélas ! qui te rend à nos vœux ?  
Viens-tu sauver enfin un peuple généreux ?  
Ton bras a trop long-temps négligé sa défense ;  
Dis-moi, quel dieu jaloux lui ravit ta présence ?  
Tandis que nos guerriers, au milieu des assauts,  
S'élançoient, combattoient, et mouroient en héros,  
Dans quels lieux... Mais pourquoi ces larges cicatrices,  
D'un outrage récent trop funestes indices ? »  
Il se taisoit ; enfin, à travers ses sanglots,  
Sa voix avec effort fit entendre ces mots :  
« Hâte-toi, fuis ces murs que dévore la flamme !  
Si le bras d'un mortel eût pu sauver Pergame,  
Ce bras l'auroit sauvée. Ah ! du moins à tes mains  
Je viens de ses débris confier les destins.  
Porte au-delà des mers les dieux de la patrie,  
Et triomphe avec eux dans une autre Phrygie. »  
Il dit, et de Vesta prit le feu révééré,  
Lui remit son image et son bandeau sacré.

Tout-à-coup j'entendis, du palais de mon père,  
Séparé de nos murs par un bois solitaire,  
Un murmure confus de moments en moments  
Croître, et se prolonger par des gémissements.  
Mon cœur a pressenti les malheurs qu'il redoute ;  
Au sommet d'une tour, immobile, j'écoute :  
Des armes, de l'airain, dont l'horreur me poursuit,

Mon oreille attentive interroge le bruit.  
Ainsi, quand l'Aquilon, à la bruyante haleine,  
Promène l'incendie au travers de la plaine :  
Ou lorsque le torrent roule du haut des monts,  
Déracine les pins, dévore les sillons,  
Sur un roc élevé le pasteur qui repose  
De ce bruit qui l'étonne en vain cherche la cause.  
Je reconnois les Grecs et leurs dons imposteurs ;  
Je vois d'Ucalégon, sous les feux destructeurs,  
Le palais s'écrouler sur des palais en cendre.  
Les cris et les clairons au loin se font entendre,  
Et Siégée, à regret, dans ses flots alarmés,  
Réfléchit d'Ilion les temples enflammés (\*).  
Je frémis, je m'élançe, et j'embrasse mes armes,  
Sans dessein, sans espoir, mais du moins sans alarmes ;  
Heureux de rassembler quelques braves amis,  
Qui sauront avec moi mourir pour leur pays.  
A mes yeux tout-à-coup se présente Panthée ;  
Ce prêtre d'Apollon, fils du pieux Orthée,  
Fuyoit pour dérober à des bras ennemis  
Ses pénates vaineus et le fils de son fils.

« O Panthée ! avons-nous un port dans le naufrage ? »

---

(\*) *Sigium*, promontoire de la Troade. On y voyoit le tombeau d'Achille, qui périt de la main de Pâris. C'est à la vue de ce tombeau qu'Alexandre s'écria : *O trop heureux jeune homme, d'avoir trouvé un Homère pour chanter vos exploits !*

« La ruse, me dit-il, triomphe du courage.

Il est venu le jour de la destruction,

Il étoit des Troyens, il fut une Ilion....

Sinon dans nos remparts insolemment promène

Et sa torche fatale et sa joie inhumaine.

Nous pûmes vaincre Argos, mais vaincrons-nous les dieux

La Grèce n'a jamais de son sein odieux

Vomi plus de soldats pour détruire Pergame,

L'acier de leurs flambeaux repète au loin la flamme,

Sur les murs, hors des murs, leurs bataillons pressés

S'ébranlent à-la-fois de lances hérissés,

Et nos chefs, sans défense, expirent près des portes

Sur les débris épars de nos foibles cohortes. »

Il dit, un Dieu propice à mes pas incertains

De ce sanglant théâtre aplanit les chemins.

La nuit et le tumulte y confondoient sans gloire

Et le cri de la mort et le cri de victoire.

Phœbé jetoit dans l'ombre un rayon languissant;

Je vois, à la lueur de son pâle croissant,

Hypanis et Dimas, le généreux Iphite,

Corèbe, que l'amour aux combats sollicite;

Corèbe, de Cassandre amant infortuné,

À la cour de Priam par son cœur entraîné,

Ne crut point aux malheurs prédits par son amante.

Fier d'avoir rassemblé cette élite vaillante,

Je leur dis : « C'en est fait, un magnanime effort

Ne sauroit nous soustraire à la rigueur du sort :

Les dieux qui de Pergame assuroient la durée

Viennent d'abandonner son enceinte sacrée (\*).  
Amis, il est encore un prix pour la valeur,  
Par un noble trépas effrayons le vainqueur;  
Mourons sur ces remparts qu'on ne peut point défendre :  
Le salut des vaincus est de n'en plus attendre. »  
Ils volent à ma voix ; tels des loups ravisseurs  
Assiègent les troupeaux sous le toit des pasteurs ,  
Pour nourrir leurs petits dont la troupe affamée  
Redemande en hurlant sa proie accoutumée.  
Ni les traits ni les feux ne retardent nos pas,  
Et l'ombre de la nuit nous dérobe au trépas.  
Oh ! qui pourroit compter les pleurs, les funérailles,  
Et les exploits perdus dans d'obscures batailles !  
Hélas ! elle n'est plus, la reine des cités ;  
Des morts et des mourants les corps ensanglantés ,  
Des temples, des palais, ont comblé des portiques ,  
Et sont foulés aux pieds sur les places publiques ;  
Plus d'un Troyen encor rappelle sa vertu ,  
Et souvent le vainqueur tombe auprès du vaincu ;  
Par-tout est la terreur, par-tout est le carnage ,  
Et par-tout de la mort se reproduit l'image.  
Androgée à nos yeux vint s'offrir le premier ;  
L'imprudent à des Grecs croyoit se confier :

---

(\*) Les païens renfermoient avec soin les images des dieux, et quelquefois même ils les enchaînoient pour qu'elles ne sortissent pas de leur ville. Lorsque les dieux passaient chez les ennemis, la victoire ne sembloit plus douteuse.

« Eh ! qui retient vos pas , amis , sur le rivage ?  
Nous dit-il ; au milieu du sang et du pillage  
Nous recueillons le prix de dix ans de travaux ,  
Et vous , à peine encor vous quittez vos vaisseaux ! »  
Mais il voit des Troyens , et sa terreur muette  
Médite vainement une prompte retraite.

Ainsi le voyageur , errant dans les forêts ,  
Foule un serpent caché dans l'ombre des genets :  
De son triple aiguillon la couleuvre blessée  
Le menace en dressant sa tête courroucée ,  
Le voyageur pâlit ; non moins épouvantés ,  
Nos ennemis fuyoient à pas précipités ;  
Mais nous les poursuivons , et , trompés dans leur fuite ,  
Nul ne peut échapper à la mort qu'il évite.  
Corébe , enorgueilli de cet heureux effort ,  
Dit « Suivons le chemin que nous traça le sort.  
Prenez tous des vaincus les dépouilles sanglantes ,  
Placez leurs boucliers dans vos mains triomphantes.  
Ah ! lorsqu'il faut combattre et mourir sans honneur ,  
Que nous importe , amis , la ruse ou la valeur ! »

Il parle , et d'Androgée il a saisi l'armure ;  
Nous suivons son exemple , et , dans la nuit obscure ,  
Par ces signes menteurs , malgré les dieux jaloux ,  
Plusieurs guerriers trompés tombèrent sous nos coups ;  
L'un fuit vers les vaisseaux , l'autre cache sa vie  
Dans ce colosse armé par Minerve ennemie.  
Mais que sert le courage aux mortels généreux ,  
Quand le ciel les condamne et repousse leurs vœux !

D'armes et de flambeaux Cassandre environnée ,

Pâle, et loin des autels indignement traînée,  
Implore en vain Pallas contre ses oppresseurs,  
En vain élève au ciel ses yeux baignés de pleurs,  
Ses yeux.... des fers pesoient sur sa main suppliante.  
De Corèbe indigné l'ardeur impatiente  
Parmi ces ravisseurs précipite ses pas,  
Et certain de mourir il brave le trépas.  
Nous marchons, et nos cœurs respirent la vengeance ;  
Mais de nos boucliers la trompeuse apparence  
Abuse les Troyens, qui, du haut d'un palais,  
Nous accablent soudain d'un déluge de traits.  
Nos ennemis, honteux de perdre leur captive,  
Ramènent aux combats leur phalange craintive.  
Les Atrides, Ajax, tous les enfants d'Argos,  
Fondent sur nous ; ainsi suspendus sur les eaux,  
L'autan et l'aiglon déchirent les nuages,  
Et du nord au midi balancent les orages ;  
La plage au loin frémit ; Neptune, à coups pressés,  
Bat du trident les flots vers le ciel élancés.  
Tous ceux qui, devant nous, fuyoient sur le rivage  
Se mêlent dans nos rangs, et surpris d'un langage  
Qui dément notre armure et leur est étranger,  
D'une honteuse erreur brûlent de se venger.  
Que pouvoit la valeur par le nombre accablée !  
L'infortuné Corèbe, atteint par Pénélee,  
Aux autels de Pallas rend le dernier soupir ;  
La mort atteint Dymas prêt à le secourir.  
Si la vertu des dieux désarmoit la vengeance,  
Ah ! sans doute Riphée eut droit à leur clémence !

Sur le corps d'Hypanis il succombe abattu ;  
Victime des Troyens qui l'avoient méconnu ,  
Et toi , Panthée , aussi tu n'es plus : un barbare  
D'Apollon sous ses pieds a foulé la tiare.

O cendres d'Ilion ! ô mânes des héros  
Dont mon bras vainement partagea les travaux ,  
Vous savez si pour vous je prodiguai ma vie !  
Infortuné ! je dois survivre à ma patrie !  
Iphite , appesanti sous le fardeau des ans ,  
Et Pélias blessé , me suivent à pas lents.  
Nous touchons au palais où le dieu de la guerre  
Semble avoir invité la Grèce tout entière  
A venir partager les trésors de nos rois.  
Par la soif du pillage , entraînés à-la-fois ,  
Ils accourent ; déjà leurs sanglantes cohortes  
De la première enceinte investissent les portes.  
Couverts d'un toit d'airain , ils poussent leurs beliers  
Sous les disques mouvants de leurs longs boucliers ;  
D'une main de nos traits écartant la tempête ,  
Avec l'autre des tours ils menacent le faite ,  
Et sur deux bois égaux , sur des câbles tendus ,  
Par degré dans les airs gravissent suspendus.  
Cependant , pour briser leurs fatales machines ,  
Les Troyens du palais font pleuvoir les ruines ,  
Et de ces murs sacrés à regret destructeurs ,  
Pensent dans leurs débris voir encor des vengeurs ;  
Plus loin , de nos soldats l'élite renommée  
Pour défendre son roi lutte contre une armée.

Impatient , je vole au secours des vaincus ;



Des sentiers ténébreux, au vulgaire inconnus,  
Me mènent sans danger au réduit solitaire  
Où la veuve d'Hector, sur le sein de son père,  
Épanchoit sa douleur, et lui montrait son fils.  
Là, du haut d'une tour, quelques braves amis  
Lançoient contre les Grecs des flèches impuissantes.  
Mon exemple et ma voix hâtent leurs mains trop lentes.  
Nous arrachons le fer, nous ébranlons les toits,  
Ils s'écroulent, la tour tombe entière, et son poids  
Détruit vingt bataillons sous sa ruine immense ;  
D'autres prennent leur place, on recule, on avance,  
Au loin la pierre roule, et le chêne allumé  
Fume de toutes parts sur un sol enflammé.

Étincelant de fer, à travers le carnage,  
Le superbe Pyrrhus s'ouvre un vaste passage ;  
Tel on voit au printemps, loin du froid souterrain,  
Où des sucres malfaisants ont nourri son venin,  
Le serpent étaler sa nouvelle jeunesse,  
De ses anneaux mouvants essayer la souplesse,  
Fixer sur le soleil un regard enflammé,  
Et lancer en sifflant son dard envenimé.  
Automédon, jadis le compagnon d'Achille,  
Aux guerriers de Scyros livre le péristyle ;  
Ils y lancent la flamme ; et, la hache à la main,  
Pyrrhus détruit ensemble et le bois et l'airain,  
Ébranle sous ses coups les colonnes antiques,  
Et promet aux soldats tout l'or de ces portiques,  
Dont la gloire et les arts ornèrent les lambris,  
Et dont leurs yeux jaloux dévorent les débris.

Quelques Troyens encore en défendent l'entrée.  
Les mères, au seul nom des descendants d'Atrée,  
Frappent l'air de leurs cris, errent de toutes parts,  
Et tremblantes, au seuil de ces frêles remparts  
Attachent vainement une lèvre glacée.

Sous les coups de Pyrrhus la garde est terrassée,  
Les barreaux arrachés, ou brisés en éclats,  
Sur le marbre sanglant roulent avec fracas,  
Le fer heurte le fer, et la porte rompue  
Sur ses antiques gonds crie, et tombe abattue.  
Avec moins de fureur un fleuve impétueux  
Rompt ses digues, s'échappe à flots tumultueux,  
Entraîne les troupeaux : et, grossi par l'orage,  
Menace le pasteur fuyant loin du rivage.

J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les Atrides sanglants,  
Égorger sans pitié des vieillards, des enfants ;  
J'ai vu le désespoir d'Hécube abandonnée,  
Cent filles embrassant leur mère consternée,  
Et le sang de Priam, sous leurs yeux éplorés,  
Versé sur les autels qu'il avoit consacrés.  
Ce palais, enrichi des mains de la victoire,  
Où sur cinquante fils, héritiers de sa gloire,  
Ses regards s'arrêtoient pleins d'amour et d'orgueil,  
N'offre plus à ses yeux qu'un immense cercueil,  
Et les Grecs sont par-tout où n'est point l'incendie.  
Après tous les forfaits de cette nuit impie,  
Grande reine, apprenez quel forfait plus affreux  
Précipita la fin d'un prince malheureux.  
Menacé, poursuivi dans son dernier asile,

Il s'est armé d'un fer à son bras inutile ,  
Et, sous l'acier pesant , d'un pas mal affermi ,  
Voulant mourir en roi , marche vers l'ennemi.  
Au milieu du palais un laurier tutélaire  
Protégeoit de son ombre un vaste sanctuaire  
Aux Lares paternels par nos rois consacré.  
Hécube gémissante , à l'autel révééré ,  
Pareille à la colombe au milieu des orages ,  
Vainement de nos dieux embrassoit les images ,  
Et pressoit vainement ses filles sur son sein.  
Elle aperçoit leur père , elle apprend son dessein.  
« Cher époux , lui dit-elle , ah ! laisse à la jeunesse  
Ces armes dont le poids accable ta foiblesse :  
Dans ce jour où ton bras trahiroit ta valeur ,  
A peine mon Hector eût rassuré mon cœur.  
Viens , et que cet autel , lorsqu'Ilion succombe ,  
Soit de ta race entière ou l'asile ou la tombe. »

Elle dit ; le vieillard s'arrête consterné ,  
Et se plaint de ses dieux qui l'ont abandonné.  
Vers lui l'un de ses fils , le généreux Polyte ,  
Atteint d'un trait mortel , fuit et se précipite ;  
Ses pas font retentir les portiques déserts ,  
De son sang jeune encor les marbres sont couverts ;  
Il fuit , Pyrrhus le presse , il tombe , et sa paupière  
En se fermant au jour se tourne sur son père.  
Indigné de sa mort , sans craindre son vainqueur ,  
Le monarque en ces mots exhale sa fureur :  
« Monstre ! s'il est des dieux qui punissent le crime ,  
Il tombera sur toi le sang de ta victime !

Toi qui l'osas verser sous les yeux paternels,  
Crains ces dieux dont ta main a souillé les autels!  
Es-tu le fils d'Achille? ah! d'un malheureux père  
Il ne rejeta point la timide prière;  
Il respecta mon rang, mon âge, mes aïeux,  
Et me rendit d'Hector les restes précieux.  
Non, tu n'es pas son fils, non.» D'une main tremblante,  
A ces mots, il lui lance une flèche impuissante  
Qui frappe d'un bruit sourd l'armure du guerrier,  
Expire sur l'airain, et pend au bouclier.

« Eh bien! dit le héros, va donc trouver Achille;  
Va, dis-lui que Pyrrhus, à la Grèce inutile,  
Se montre indigne fils de ce père immortel.  
Meurs. » Alors sans pitié le traînant vers l'autel,  
Où ses pas chanceloient sur l'arène fumante  
Que couvroit de son fils la dépouille récente,  
Pyrrhus lève le bras, et, lui perçant le flanc,  
Dans le sang de Polyte il fait couler son sang.

Telle fut de Priam l'affreuse destinée,  
Sur les débris de Troie aux flammes condamnée;  
Ce roi victorieux, qui voyoit autrefois  
Les peuples de l'Asie obéir à ses lois,  
Expire confondu dans une foule obscure;  
Et son corps ignoré languit sans sépulture.

Dans mon cœur cependant ce spectacle d'horreur  
Sur le sort de mon père excita la terreur.  
Peut-être, sur le sein de Créuse tremblante,  
Asagne m'appeloit d'une voix expirante.  
Je cherche mes amis et ne les trouve plus;

Les uns m'avoient quitté, les autres éperdus,  
A l'aspect des malheurs qui menacent leur vie,  
Avoient tous préféré la mort à l'infamie.

Seul j'errois entouré de débris et de feux;  
Au temple de Vesta, dans un lieu ténébreux,  
Je vis de Ménélas la compagne infidèle,  
Fatale aux deux partis armés pour sa querelle,  
Qui, craignant les Troyens, et craignant son époux,  
Avoit placé l'autel entre son crime et nous.

Je voulus, indigné de tant de perfidie,  
L'immoler à Priam et venger ma patrie.

Je disois : « punissons celle dont les attraits  
De cent rois contre nous aiguisèrent les traits.

Ce monstre dangereux, cette coupable Hélène,  
Qui sema pour nous perdre et l'amour et la haine,  
Survivroit aux héros qu'elle nous a ravis!

Sur un char adultère, orné de nos débris,

Par un crédule époux à Sparte ramenée,

Elle oseroit toucher au lit de l'hyménée!

Non, non, qu'elle périsse! et si de son trépas

L'avenir quelque jour ose accuser mon bras,

Qu'il répète du moins qu'au souvenir du crime,

La vengeance à mes yeux ennoblit ma victime. »

J'allois frapper; soudain Vénus descend du ciel,

Et son char lumineux repose sur l'autel.

C'est Vénus dans sa gloire, et telle que son père

La reçoit sur son trône au séjour du tonnerre.

Elle retint mon bras, et me dit : « O mon fils!

Ne dois-tu ton courroux qu'à de tels ennemis?

Ne te souvient-il plus d'Ascagne, de Créuse,  
Et d'Anchise tremblant qui te pleure ou t'accuse?  
Seule, contre les Grecs, leur prêtant mon secours,  
Dans cette affreuse nuit j'ai veillé sur leurs jours.  
Va, ce n'est point l'amour de Pâris et d'Hélène,  
C'est le courroux des dieux, c'est leur antique haine  
Qui détruit aujourd'hui les murs de tes aïeux.  
Obéis-moi, mon fils, ose lever les yeux;  
Ma main va déchirer le voile impénétrable  
Qui couvre les secrets d'un sort inévitable.  
Vois-tu ces traits de feux dans les airs élancés?  
Vois-tu sur les débris les débris entassés?  
Ici, le dieu des mers, de son trident funeste  
Sape les fondements de ces murs qu'il déteste;  
Là, de la porte Scée, une lance à la main,  
Juno à Diomède aplanit le chemin;  
Et, du haut d'une tour, Minerve, qui le guide,  
Dans un nuage d'or balance son égide.  
Que dis-je! Jupiter s'est armé contre vous,  
Et lui-même des dieux approuve le courroux.  
Fuis donc; et, sans former un dessein téméraire,  
Certain de mon appui vole au secours d'un père. »

Elle dit, et soudain disparut à mes yeux.  
Je vis avec effroi ces implacables dieux  
Qui renversoient nos murs, autrefois leur ouvrage.  
Ainsi des laboureurs, sur un rocher sauvage,  
Font crier sous la hache un orme audacieux  
Dont le front par degrés s'ébranle dans les cieux;  
Il menace.... Le fer s'attache à sa racine,

Et du tronc lentement prépare la ruine ;  
L'orme gémit, chancelle, il succombe, et des monts  
Par bonds retentissants tombe dans les vallons.

J'obéis à Vénus, dont la main invisible  
Aux flammes, aux dangers, me rend inaccessible.  
Je vole près d'Anchise, et, tremblant pour ses jours,  
Je le conjure en vain d'en prolonger le cours.  
« Fuyez, dit-il ; cherchez une terre étrangère,  
O vous, en qui du ciel la faveur tutélaire  
Laisse briller encor le feu de la valeur ;  
Vous, dont le froid des ans n'a pas glacé l'ardeur !  
Ah ! pourrois-je deux fois survivre à ma patrie !  
Les dieux m'ont annoncé le terme de ma vie  
Lorsqu'ils ont d'Ilion sapé les fondements.  
Mais du moins leur clémence, à mes derniers moments,  
Permet que vos adieux consolent ma misère.  
Prononcez, ô mes fils ! la fatale prière,  
Et si mon foible bras me refuse la mort,  
Un avide ennemi terminera mon sort.  
Eh ! qu'importe une tombe à ma froide poussière !  
Depuis que Jupiter des feux de sa colère  
A frappé de Vénus l'époux audacieux,  
Déplorable jouet de la haine des dieux,  
J'ai traîné du malheur la chaîne insupportable,  
Et je veux rejeter ce fardeau qui m'accable. »

Mon épouse et mon fils le supplioient en vain  
De fuir et d'abjurer un sinistre dessein.  
Insensible à la vie, insensible à nos larmes,  
L'espoir seul de mourir avoit pour lui des charmes.

« Vous l'ordonnez, lui dis-je ; eh bien, dans les combats  
Je retourne, ô mon père ! affronter le trépas ;  
Lorsque vous péririez chérissois-je la vie !  
Non, vous ne croyez pas à mon ignominie.  
Moi, vous abandonner ! ah ! si le ciel jaloux  
Ne veut pas qu'un Troyen survive à son courroux,  
Si vous-même, aggravant le poids de ma misère,  
Condamnez à la mort votre famille entière,  
Il est, pour l'obtenir, il est mille chemins.  
Qu'il vienne, ce Pyrrhus, dont les sanglantes mains  
Égorgent sur l'autel et le fils et le père ;  
Qu'il vienne, je l'implore O Vénus ! ô ma mère !  
Ne m'as-tu donc prêté qu'un barbare secours !  
Au milieu des périls n'as-tu sauvé mes jours  
Que pour me dévouer à la voix paternelle  
Qui dicte à ses enfants leur sentence mortelle !  
Voici le dernier jour qui luit pour les vaincus ;  
Ah ! ces instants pour eux ne seront pas perdus.  
Qu'on me rende aux combats, qu'on me donne ma lance,  
Je saurai dans ma tombe emporter ma vengeance. »  
Je saisis mon armure et je veux fuir ; soudain  
Créuse en gémissant se jette sur mon sein,  
Me présente mon fils, objet de ses alarmes,  
Et mon père, et nos dieux, que défendent ses larmes :  
Cher époux, me dit-elle, ah ! nous suivrons tes pas,  
Si je meurs avec toi je bénis mon trépas ;  
Mais, si pour nous encore il est quelque espérance,  
D'une épouse et d'un fils embrasse la défense,  
Et n'abandonne pas, dans ce funeste jour,



Ces gages autrefois si chers à ton amour. »

Tandis qu'à la pitié j'abandonnois mon ame,  
Nous vîmes tout-à-coup une céleste flamme  
Descendre et voltiger sur le front de mon fils.  
Une terreur muette accabla mes esprits.  
Mais Anchise des dieux adora la clémence,  
Et son cœur palpitant s'ouvrit à l'espérance.  
« O Jupiter ! dit-il, dépouille ton courroux,  
Confirme ce présage, et veille encor sur nous. »  
Il a dit ; le ciel tonne, une étoile inconnue  
Brille sur mon palais, et, traversant la nue,  
Jusqu'au sommet d'Ida trace un léger sillon,  
S'efface, et par degré se perd dans l'horizon.  
Mon père se prosterne, et son ame affoiblie  
Se rattache à l'espoir de prolonger sa vie.  
« J'obéirai, dit-il, aux volontés des cieux.  
Astre saint, que pour nous ont fait luire les dieux,  
Sois mon guide, répands ta clarté bienfaisante  
Sur les pas incertains de ma famille errante ;  
Et vous, à nos vainqueurs avec peine ravis,  
Soyez toujours les dieux de Troie et de mes fils. »

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,  
Des Pélages au loin nous entendons l'armée.  
« O mon père ! fuyons ; et souffrez qu'en ce jour  
Glorieux d'un fardeau si doux à mon amour,  
Mon corps puisse du vôtre étayer la foiblesse.  
Tout nous sera commun, gloire, danger, richesse ;  
Ma main sera d'Ascagne et le guide et l'appui ;  
Mon épouse, plus loin, les yeux fixés sur lui,

De nos pas incertains observera la trace.  
Esclaves, vous savez que par un court espace  
Nos murs sont séparés du temple de Cérès,  
Qu'ombrage de son deuil un antique cyprès;  
Dans ce temple désert, consacré par nos pères,  
Venez vous joindre à nous par des routes contraires.  
Mon père, chargez-vous des images des dieux,  
Je ne puis m'acquitter de ce devoir si pieux;  
Mes mains n'y toucheront que lorsqu'une onde pure  
Aura d'un sang profane effacé la souillure. »

A ces mots, revêtu de la peau d'un lion (\*),  
Et, fier de mon fardeau, je sortis d'Ilion.  
Je précède Créuse, et mon fils, dans sa fuite,  
Marche à pas inégaux que l'effroi précipite,  
J'erre dans les sentiers obscurs et détournés;  
Et moi dont les regards, sans en être étonnés,  
Virent briller la flamme et le fer homicide,  
Je crains tout maintenant; le zéphyr m'intimide,  
Cette onde à mon oreille a murmuré les cris  
Du vainqueur qui menace et mon père et mon fils.

Enfin de nos remparts j'allois franchir l'enceinte,  
Et mon cœur respiroit avec moins de contrainte,  
Lorsqu'un bruit éloigné me rendit mon effroi.  
« Fuyons, me dit Anchise, ils s'avancent vers toi;  
Fuyons, je les entends, et dans la nuit obscure  
Je vois étinceler l'éclat de leur armure. »

---

(\*) Ce tableau de Virgile a donné le sujet d'un beau groupe qu'on admire dans le jardin des Tuileries.

Dans ce moment fatal, incertain, égaré,  
Je suivis au hasard un sentier ignoré.  
Hélas ! de mon exil la fortune jalouse  
De mes bras pour jamais arracha mon épouse.  
J'ignore si le ciel ordonna son trépas,  
Ou si dans notre fuite il ralentit ses pas.  
Au temple de Cérès ma troupe est réunie ;  
Mais Créuse.... Grands dieux, qui me l'avez ravie,  
Celle qui dut charmer la rigueur de mon sort,  
Accordez à mes pleurs ou Créuse ou la mort !

Dans les replis obscurs d'un vallon solitaire  
Mes amis m'ont promis de veiller sur mon père ;  
Je confie à leurs soins et mon fils et nos dieux,  
Et le glaive à la main je vole furieux  
Au milieu des dangers, à Créuse fidèle,  
L'arracher au vainqueur ou mourir avec elle.

Jusqu'au pied des remparts mes regards inquiets  
Interrogent la plaine et sondent les forêts ;  
Je ne vois que terreur, solitude, silence,  
Et d'un objet aimé tout m'annonce l'absence.  
Mon palais est désert, la flamme, au gré des vents,  
Balance dans les airs ses tourbillons mouvants.  
J'erre sur les débris de Pergame enflammée,  
Rien ne peut rassurer ma tendresse alarmée.  
Phénix, auprès d'Ulysse, une lance à la main,  
Au temple de Junon veilloit sur le butin,  
Et des pâles vieillards, et des mères plaintives,  
Séparoit, enchaînoit les phalanges craintives.  
L'or, la pourpre de Tyr, les vases précieux,

Arrachés sans pudeur aux temples de nos dieux,  
Frappoient leurs yeux charmés d'une si belle proie.

Cependant à grands cris, dans le désert de Troie,  
Je demandai Créuse et l'appelai trois fois;  
Trois fois l'écho plaintif répondit à ma voix.  
J'accuse le destin, moi-même je m'accuse.  
Mais que vois-je ! ô douleur ! c'est l'ombre de Créuse ;  
Mes cheveux sur mon front se dressent hérissés,  
Mes sanglots dans ma bouche expirent oppressés.  
« Cède aux ordres des dieux, cher époux, me dit-elle,  
Jupiter t'a ravi ta compagne fidèle,  
Il ne me permet point d'accompagner tes pas.  
Après un long exil et de nombreux combats  
Tes vaisseaux parviendront aux bords de l'Hespérie :  
Le Tibre y roule en paix son onde enorgueillie ;  
Tu verras cet empire obéir à tes lois,  
Et ton sang par l'hymen s'unir au sang des rois.  
Cesse de me pleurer ; je n'irai point, captive ,  
Chez les femmes d'Argos, en esclave craintive ,  
Caresser leur orgueil, et, fille de Vénus ,  
Ravaler dans les fers le sang de Dardanus ;  
Le sort fixa mes pas à la cour de Cybèle ,  
Adieu.... chéris le fruit d'une amour mutuelle ,  
Aime toujours Ascagne.... » Elle dit, et mes yeux  
Se remplissent de pleurs à ses derniers adieux.  
Je m'élançai trois fois pour saisir son image ,  
Trois fois elle m'échappe , et, semblable au nuage ,  
S'efface et disparoît dans un ciel sans couleur.

Ce spectacle imprévu consola ma douleur.

Je vole près d'Anchise ; une foule éperdue  
Au temple de Cérès se présente à ma vue.  
Des prêtres, des guerriers, des mères et leurs fils,  
L'un portant son trésor, l'autre un foible débris,  
Pâles, et du vainqueur redoutant la poursuite,  
Me pressent à genoux de protéger leur fuite.

L'aurore ramenoit l'astre brillant du jour ;  
Plus d'espoir, Ilion a péri sans retour.  
A regret je quittai le vallon solitaire,  
Et sur le mont Ida je transportai mon père.

---

# TITE LIVE,

LIVRE HUITIÈME.

---

L. MANLIUS ET Q. CEDITIUS, CONSULS.

AN DE ROME 496.

**M**ANLIUS Vulso Longus et Q. Céditius entrèrent alors dans le consulat ; mais le dernier étant mort pendant sa magistrature , on lui substitua M. Atilius Régulus , qui avoit déjà été consul une fois. Ce fut cette année que l'Afrique commença enfin à sentir à son tour les malheurs de la guerre , dont elle avoit été exempte jusque-là ; car les Romains y firent une descente , après avoir remporté par mer une grande victoire sur les Carthaginois. C'est ce que nous allons raconter dans ce livre , où l'on verra le même Régulus , après avoir été successivement favorisé et persécuté par la fortune , mourir au milieu des tourments de la manière du monde la plus indigne et la

plus déplorable. L'année précédente, les Carthaginois avoient soutenu, contre le consul C. Atilius, un combat naval, où ils avoient perdu plus de vaisseaux que les Romains, et dont ils s'étoient même retirés les premiers : mais comme ils avoient coulé à fond quelques unes des galères du consul, ils ne laissèrent pas de publier comme indécise une victoire que les Romains s'attribuoient sans aucune difficulté. C'est pourquoi les deux peuples, avec une confiance et une emulation égales, faisoient des efforts extraordinaires pour conserver l'empire de la mer.

Ainsi les deux consuls, ayant eu ordre de porter la guerre en Afrique, vinrent aborder à Messine avec une flotte de trois cent trente vaisseaux ; et de là, après avoir doublé le promontoire de Pachin, ils suivoient les côtes, pour aller prendre leurs troupes de terre, qui étoient alors campées aux environs du mont Ecnome. Dans le même temps, Amilcar, général des Carthaginois, et Hannon, qui commandoit leur flotte, composée de trois cent soixante bâtimens, étant venus de Carthage à Lilybée, et de là à Heracléa-Minoa, observoient de ce port les mouvemens et les des-

seins des Romains, disposés à leur disputer le passage, supposé qu'ils entreprissent de faire voile vers l'Afrique. Les consuls, informés de leur intention, se mirent en devoir ou de les combattre, s'il le falloit, ou de faire une descente en quelque endroit, préparant avec soin tout ce qui leur étoit nécessaire pour exécuter l'une ou l'autre de ces entreprises. Ils partagèrent toute la flotte en quatre escadres, distribuant également les légions dans les trois premières, et réunissant tous les triariens (\*) dans la dernière. Ils eurent soin sur-tout d'embarquer ce qu'il y avoit de plus brave dans l'armée. Le tout fut disposé de façon qu'il y avoit trois cents rameurs et six-vingts soldats dans chaque vaisseau, ce qui faisoit dans la flotte entière environ cent quarante mille hommes. Les Carthaginois étoient supérieurs pour le nombre, ayant sur leurs vaisseaux plus de cent cinquante mille hommes.

Mais les consuls ne craignoient pas beaucoup les soldats des Carthaginois, fort inférieurs aux Romains en force et en valeur.

---

(\*) Soldats du troisième corps de la légion romaine.



Tout ce qui les inquiétoit , c'étoit de trouver un moyen qui pût suppléer, dans un combat qui se devoit donner en pleine mer, à ce qui manquoit à leurs pilotes pour l'expérience, et à leurs galères pour la vitesse et l'agilité. Enfin, après bien des réflexions, voici comme ils résolurent de ranger leur flotte. Ils placèrent de niveau à l'avant-garde les deux galères à six rangs, que montoient les consuls eux-mêmes. Derrière elles étoient rangées, deux à deux, dans une longue file, les galères des deux premières escadres, ayant toutes les proues tournées en dehors : mais, au lieu que celles des consuls se touchoient presque, les deux qui les suivoient étoient plus écartées l'une de l'autre, et celles d'après encore davantage, à mesure que les rangs se multiplioient ; en sorte que ces deux premières escadres formoient un bataillon pointu : et les vaisseaux de la troisième, se plaçant immédiatement après sur une même ligne, fermoient le long intervalle que les deux derniers bâtimens des premières escadres laissoient ouvert entre eux, et donnoient à toute la bataille la figure parfaite d'un triangle. Ensuite des câbles attachés aux galères de la troi-

sième escadre remorquoient les barques qui transportoient les chevaux. Les triariens venoient les derniers dans les vaisseaux de la quatrième escadre, rangés en demi-cercle, mais tellement étendus qu'ils embrassoient les trois premières, et débordoient à droite et à gauche. La bataille, par la disposition qu'on lui avoit donnée, beaucoup plus forte et plus solide aux extrémités que dans le milieu, étoit également propre à soutenir le choc des ennemis, et à les attaquer avec avantage.

Lorsque les généraux des Carthaginois eurent appris par leurs espions l'arrivée de la flotte romaine, faisant réflexion à l'abord trop aisé du port de Carthage, au peu de courage et d'expérience de ses habitants, et à l'inconstance et l'infidélité de ses voisins, ils résolurent d'aller au-devant des ennemis, et de faire les derniers efforts pour les empêcher d'aborder en Afrique. Ainsi, après avoir exhorté les soldats à combattre courageusement, non seulement pour se défendre eux-mêmes, mais encore pour défendre tous ceux qui étoient sur les vaisseaux, ainsi que leurs femmes, leurs enfants, et tous leurs proches, qu'ils avoient laissés à Carthage, et dont la

vie leur devoit être aussi chère que la leur propre, ils s'embarquèrent, et sortirent du port pleins de joie, comptant sur le courage et la confiance que tout l'équipage faisoit éclater. La flotte des Romains n'étoit pas loin de là : ainsi la bataille se donna assez près d'Héraclée avec un égal effort des deux nations. Hannon commandoit l'aile droite des Carthaginois : c'étoit le même qui avoit été battu auprès d'Agrigente ; et Amilcar commandoit le reste des vaisseaux. Ayant remarqué que les Romains avoient distribué leur flotte en quatre parties, ils en firent autant, plaçant du côté de la terre, en forme de croissant, celle qui étoit à la gauche de toute la bataille. Les trois autres étoient rangées dans un ordre tout simple, ayant leurs proues tournées vers l'ennemi. Hannon étendit le plus qu'il put en pleine mer l'aile droite, où se trouvoient les plus agiles des vaisseaux à proue et des quinquérèmes (\*), dans le dessein d'investir les ennemis, si le combat commençoit par les autres parties.

---

(\*) Galères à cinq rangs de rames, vaisseaux du premier ordre dans les flottes anciennes.

Les consuls vinrent bientôt se jeter au milieu de la flotte ennemie avec deux de leurs escadres. Amilcar, pour séparer les vaisseaux des Romains, avoit ordonné aux siens de prendre la fuite dès que la bataille seroit engagée. Ils n'y manquèrent pas : et les Romains se mirent aussitôt à les poursuivre vivement , sans cependant les pouvoir atteindre, ni leur faire aucun mal, à cause de leur légèreté. Mais ce qu'Amilcar avoit prévu arriva : les vaisseaux des Romains se trouvèrent écartés les uns des autres ; les deux premières escadres étant bien loin, tandis que la troisième et les triariens étoient encore dans leur premier poste. Dès qu'il vit que son stratagème avoit réussi , il donna le signal à ses gens de retourner leurs proues, et de fondre sur ceux qui les poursuivoient. Le combat alors devint douteux : les Carthaginois, étant supérieurs aux Romains par leur expérience et la légèreté de leurs galères, autant que les Romains les surpassoient en force et en valeur : ainsi, tant que la dispute ne fut qu'entre les vaisseaux des deux partis, sans que les hommes s'en mêlassent, les Carthaginois eurent sans contredit

l'avantage ; mais , dès que les Romains purent une fois accrocher avec leurs corbeaux (\*) les bâtiments des Carthaginois , la victoire se déclara évidemment pour des soldats qui étoient sûrs de leurs coups , et qui vouloient , par une valeur extraordinaire , mériter l'estime des consuls sous les yeux desquels ils combattoient.

Pendant que les choses se passoient ainsi de ce côté-là , Hannon , avec l'aile droite , qui jusqu'alors étoit demeurée immobile , vint fondre de la pleine mer sur les galères qui portoient les triariens , et , les serrant de près , les mit dans un extrême embarras. Dans le même temps , les vaisseaux ennemis qui étoient à la gauche , changeant leur première disposition , vinrent tous de front et rangés sur une même ligne donner de leur proue contre la troisième escadre des Romains qui remorquoit les barques dont nous avons parlé. Les Romains , coupant les cordages , se mettent en état de se défendre , et , dans cette partie , on combattit encore avec beaucoup de chaleur. De cette manière , il se livroit trois batailles na-

---

(\*) Machine de fer.

vales en même temps, mais à une grande distance les unes des autres.

La victoire ayant été long-temps disputée, on vit en cette occasion ce qui ne manque jamais d'arriver lorsqu'on combat en plusieurs endroits à-la-fois avec un avantage égal : la première partie vaincue entraîna la défaite de toutes les autres ; car, dès qu'Amilcar, qui ne pouvoit plus résister au courage impétueux des Romains, eut pris la fuite, son exemple fut aussitôt suivi de tous les autres ; car, tandis que le consul Manlius est occupé à ramasser les vaisseaux ennemis qu'il avoit pris, et à les attacher à la queue des siens, M. Régulus, voyant qu'on combattoit d'un autre côté, se hâta de porter du secours aux siens, prenant avec lui les galères de la seconde escadre qui étoient sorties du premier combat sans être endommagées. Les triariens s'aperçurent bientôt de ce mouvement ; et, ranimant le courage qui commençoit à leur manquer, ils recommencèrent à combattre leurs ennemis avec plus de vigueur qu'auparavant. Hannon, voyant qu'ils le pressoient vivement par devant, et que les derniers venus ne l'attaquoient pas avec moins d'ardeur par derrière,

songeait à gagner la pleine mer, et à éviter sa perte, qui paroissoit inévitable.

Pendant ce temps-là, le consul Manlius ayant remarqué que l'aile gauche des Carthaginois pressoit fortement la troisième escadre des Romains du côté de la terre, y courut, et y fut suivi un moment après par son collègue, qui venoit de mettre en sûreté les triariens, et les barques dont on avoit coupé les cordes qui les remorquoient. Aussitôt la face du combat changea : les Carthaginois sont enfermés à leur tour par les mêmes vaisseaux qu'ils avoient investis un peu auparavant, et qu'ils avoient serrés de si près, qu'ils les auroient pris ou coulés à fond, si la crainte des corbeaux ne les eût retenus ; ce qui donna le temps aux consuls d'accourir au secours de leurs gens, et, après les avoir mis hors d'insulte, d'enfermer entre eux les galères carthaginoises, et d'en prendre, comme d'un coup de filet, cinquante, avec tout leur équipage. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui leur échappèrent en se coulant le long du rivage. Cette bataille fut des plus mémorables, tant par la variété des événements et la chaleur avec laquelle on se battit de part et d'autre, que par la multitude des

vaisseaux qui furent perdus des deux côtés ; car il en manqua près de cent aux Carthaginois, dont il y en eut soixante et quatre de pris, et plus de trente coulés à fond. Les vainqueurs en perdirent vingt-quatre ; mais ils furent tous submergés, sans qu'un seul tombât au pouvoir des ennemis.

Après cette victoire, les consuls retournèrent à Messine, où ils passèrent quelques jours, tant pour donner le temps aux soldats et aux nautoniers de se reposer, que pour radoubler leurs vaisseaux, et faire de plus amples provisions de vivres et de toutes les autres choses nécessaires. Cependant Amilcar, qui appréhendoit extrêmement que les Romains n'allassent en Afrique, résolut d'employer la ruse pour les en empêcher, n'étant pas en état de le faire par la force des armées. Il envoya Hannon aux consuls en apparence pour leur demander la paix, mais en effet pour les amuser par de vaines propositions jusqu'à ce qu'il eût reçu de Carthage les secours qu'il en attendoit. Hannon étant arrivé près des consuls, et entendant les Romains crier à l'envi les uns des autres, « qu'il falloit le traiter de la même façon que les Carthaginois



« avoient traité cinq ans auparavant le con-  
« sul Cn. Cornélius Asina », il se délivra du  
péril dont on le menaçoit par une réponse  
adroite et flatteuse. « Vous le pouvez, dit-il,  
« mais par-là vous ferez voir que vous ne valez  
« pas mieux que les Carthaginois. » Car il  
n'eut pas plus tôt parlé que les consuls impo-  
sèrent silence à ceux qui demandoient qu'on  
l'arrêtât, en lui disant à lui-même ces mots  
dignes de la gravité romaine : « Ne craignez  
« rien, Hannon, la bonne foi de notre ré-  
« publique vous met à couvert de toute sur-  
« prise. » Mais leur conférence n'aboutit à  
rien, parcequ'Hannon ne parut pas agir sé-  
rieusement et de bonne foi, et que les con-  
suls aimoient mieux la victoire que la paix.  
Aussi résolurent-ils d'exécuter sans délai l'ex-  
pédition d'Afrique. Quelque résolution que  
les généraux carthaginois eussent prise de  
leur en fermer le chemin, en s'opposant à  
leur flotte, chacun de leur côté, et en retar-  
dant leur navigation, ils n'en vinrent point à  
bout. Car tandis qu'Hannon se dépêche d'aller  
à Carthage pour mettre cette ville en état de  
défense, Amilcar, n'osant faire aucun mouve-  
ment sans lui, se tint en repos dans le port

d'Héraclée. Pendant ce temps-là les consuls firent route sans être troublés ni par les ennemis ni par le mauvais temps. Ce n'est pas qu'il ne se fût trouvé sur la flotte des officiers qui avoient traversé ce dessein , en représentant aux soldats et aux matelots la longueur du chemin, et la difficulté d'aborder en Afrique , et en leur donnant une idée effrayante de ce pays étranger et inconnu. Le tribun des soldats Mannius , sur-tout, avoit refusé long-temps d'obéir. Mais Régulus en s'emportant contre ce séditieux , jusqu'à le menacer de le faire battre de verges , et de lui faire trancher la tête s'il n'obéissoit, l'avoit enfin mis à la raison ; et il avoit redouté la sévérité du consul plus que tous les périls de la navigation. Le promontoire d'Hermès s'avance du golfe de Carthage assez loin dans la mer de Sicile. Ce fut de ce côté-là que les premiers vaisseaux des Romains abordèrent. Ils y restèrent quelque temps à attendre le reste de la flotte ; après quoi les consuls côtoyant l'Afrique , poussèrent jusqu'à la ville de Clupée. Là ils débarquèrent leurs légions , et ayant mis leurs galères dans le port, les couvrirent du côté de la terre d'un fossé et d'une palissade.

D'abord ils sommèrent la ville de se rendre , et sur son refus l'assiégèrent ; mais les habitants , craignant d'être forcés et pris d'assaut , la rendirent aussitôt , ou , selon le sentiment de quelques autres , s'enfuirent et l'abandonnèrent

Quoique les Carthaginois fussent alarmés de se voir , contre leur ordinaire , attaqués dans leur propre pays , ils se félicitoient cependant de ce que les Romains n'étoient pas venus tout d'un coup attaquer Carthage même avec leurs troupes victorieuses , comme ils l'avoient appréhendé , dès qu'ils avoient appris l'évènement de la bataille navale. C'est pourquoi s'étant un peu remis de leur première frayeur , ils s'appliquèrent à ramasser des troupes pour mettre leur ville capitale et le pays d'alentour en sûreté contre les attaques de l'ennemi. Les consuls ayant envoyé des courriers à Rome , pour informer les sénateurs de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors , et les consulter sur ce qu'ils avoient entrepris pour l'avenir , en attendant leur réponse , fortifièrent Clupée pour en faire leur place d'armes ; et y ayant laissé un corps de troupes pour garder la ville et son territoire , s'a-

vancèrent dans le pays avec le reste de leur armée , et ravagèrent le plus beau canton de l'Afrique , qui depuis le temps d'Agathocle n'avoit point senti les malheurs de la guerre , détruisirent un grand nombre de maisons magnifiques , enlevèrent une quantité immense de bestiaux , et firent plus de vingt mille prisonniers , sans trouver aucune résistance. De plus , ils prirent de force , ou reçurent à composition plusieurs villes , dans lesquelles ils trouvèrent quelques Romains qui avoient déserté , mais un bien plus grand nombre de ceux qui avoient été faits prisonniers dans les dernières guerres , qu'ils retirèrent des mains des ennemis , et du nombre desquels étoit , à ce que je crois , C. Cornélius , qui fut élevé à un second consulat deux ans après.

Cependant ceux qu'ils avoient envoyés à Rome revinrent avec les ordres du sénat : ils portoient que l'un des consuls resteroit en Afrique avec la quantité de vaisseaux et de soldats qu'ils jugeroient nécessaires pour le bien de la république , et que l'autre ramèneroit à Rome le reste de la flotte et de l'armée. Ainsi , comme l'hiver n'étoit pas éloigné , Régulus resta dans le pays avec environ quinze mille

hommes de pied , cinq cents cavaliers et quarante vaisseaux : et L. Manlius ayant passé sans obstacle et sans péril le long des côtes de Sicile , ramena à Rome les autres galères chargées de prisonniers et de butin. Le nombre des prisonniers montoit à vingt-sept mille , et on lui décerna le triomphe naval sur les Carthaginois. On nomma ensuite consuls S. Fulvius Périnus Nobilior et M. Émilius Paulus. On leur donna pour départements la Sicile et la flotte. Comme on ne jugea pas à propos d'interrompre le cours des victoires que Régulus remportoit dans l'Afrique , il eut ordre de rester dans cette province , et d'y commander en qualité de proconsul.

Personne ne fut plus mortifié de cet arrêt du sénat que celui en l'honneur de qui il avoit été rendu. Régulus écrivit au sénat pour s'en plaindre ; et parmi les raisons qu'il allégua pour obtenir qu'on lui envoyât un successeur, « il représenta qu'après la mort  
« du fermier qui avoit pris soin d'un petit  
« champ de sept arpents qu'il possédoit dans  
« le territoire du Pupinée, le mercenaire dont  
« il s'étoit servi avoit pris la fuite, emmenant  
« avec lui tout le bétail , et emportant tous

« les outils nécessaires au labourage ; qu'ainsi  
« son retour étoit nécessaire , de peur que  
« son bien demeurant en friche , il ne se trou-  
« vât hors d'état de nourrir sa femme et ses  
« enfants. » Mais pour remédier à cet incon-  
vénient , le sénat ordonna que le bien de Régulus seroit cultivé aux dépens de la république , qu'on rachèteroit des deniers du trésor tout ce qui lui avoit été enlevé , et qu'on four-  
nirait à sa femme et à ses enfants tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance. Telles étoient les mœurs de cet heureux temps ! Pour moi , toutes les fois que je lis ou que j'écris des faits de cette nature , je ne puis m'empêcher de faire réflexion aux avantages que la vertu a sur les richesses , pour acquérir aux hommes une gloire véritable et solide. Car enfin après tant de siècles , la mémoire de Régulus est encore en vénération , au lieu que les richesses des autres ont péri avec eux , et souvent avant eux.

Les Carthaginois de leur côté ayant nommé deux généraux dans la ville , savoir, Asdrubal fils d'Hannon , et Bostar , firent encore revenir de Sicile Amilcar , qui s'étant embarqué avec cinq mille piétons et cinq cents ca-

valiers , s'en revint au plus vite d'Héraclée à Carthage. Ces trois commandants, après avoir délibéré entre eux, convinrent qu'ils ne tiendroient plus leurs troupes renfermées dans leurs murailles, comme ils avoient fait jusquelà, et ne permettroient pas aux Romains de faire impunément dans le pays tout le dégât et toutes les conquêtes qu'il leur plairoit. Ainsi ils mirent leurs armées en campagne, bien résolus de faire la guerre à toute outrance. Cependant Régulus en poussant ses avantages de proche en proche, étoit parvenu jusqu'aux bords du fleuve Bagrada. Tandis que les Romains étoient campés en ce lieu, un monstre d'une nouvelle espèce lui causa un dommage considérable, mais leur donna encore plus de frayeur et de consternation. Ceux d'entre eux qui alloient puiser de l'eau se virent tout d'un coup assaillis par un serpent d'une grandeur prodigieuse, qui en engloutit plusieurs dans l'abyme affreux de son énorme gosier, malgré tous les efforts qu'ils firent pour s'en garantir, étouffa les autres dans les replis multipliés de son vaste corps, ou les écrasa par les coups de sa queue formidable, ou les fit périr par le souffle de sa

gueule empestée. Enfin il donna tant d'inquiétude à Régulus, que ce général fut obligé d'employer toutes ses forces pour lui disputer la possession du fleuve.

Mais comme il perdoit beaucoup de soldats, sans pouvoir seulement faire la moindre blessure à ce dragon, défendu par la cuirasse impénétrable de ses dures écailles, il eut recours aux machines dont on se sert pour abattre les murailles des villes assiégées, et ayant fait apporter ses balistes et ses catapultes, il attaqua le monstre comme il auroit attaqué une forteresse. Après plusieurs assauts, toujours inutiles, il lança contre lui un rocher effroyable qui lui rompit l'épine du dos, et lui ôta toute sa force. Avec cet avantage, il eut encore bien de la peine à le réduire; et les légions presque rebutées, aussi bien que les cohortes, avouoient qu'elles aimeroient mieux donner l'assaut à Carthage même, que d'attaquer une seconde bête de cette nature. Après même qu'elles l'eurent vaincue et tuée, elles furent obligées de s'éloigner d'un lieu où elles ne trouvoient que des eaux empoisonnées, et un air infecté par la puanteur mortelle qui s'exhaloit de son



corps étendu sur les bords du fleuve , à la honte de l'orgueil humain , qui croit sottement qu'il n'y a rien au-dessus de ses forces , tandis qu'un seul serpent donna , tant qu'il vécut , autant d'inquiétude à Régulus qui avoit battu les Carthaginois par terre et par mer , que d'exercice à ses légions victorieuses , et les mit même en fuite après sa mort. C'est pourquoi Régulus ne crut pas qu'il fût honteux pour lui d'envoyer les dépouilles de ce reptile à Rome , et de prouver par ce monument public et la grandeur de sa crainte et la joie de sa victoire ; car il y fit porter la peau de cet animal , longue de six-vingts pieds , qu'on dit avoir été suspendue et vue dans un des temples de la ville , jusqu'au temps de la guerre de Numance.

Le proconsul quitta donc le voisinage du fleuve de Bagra da , et conduisit son armée vers Adis , prenant et pillant les villes et les forts qu'il rencontra sur sa route. Mais jugeant qu'Adis étoit une place trop forte pour être emportée d'assaut , il fit venir ses mantelets , ses beliers et autres machines , et l'assiégea dans les formes. Les généraux carthaginois accoururent aussitôt à son secours , et

se campèrent sur une éminence qui dominoit à la vérité le camp des Romains , mais fort embarrassée par les broussailles dont elle étoit couverte. Régulus ayant considéré attentivement la situation de ce poste , et le caractère des soldats ennemis , vit bien que leur infanterie n'étoit en rien comparable à la sienne , mais qu'ils lui auroient été supérieurs en pleine campagne, par le moyen de leur cavalerie et de leurs éléphants , s'ils ne s'étoient pas rendu cette ressource inutile par le choix ridicule de leur camp. Profitant donc en habile homme de la sottise de ses ennemis , il résolut de les aller forcer dans leur poste , avant qu'ils eussent reconnu leur erreur, et qu'ils se missent en devoir de la corriger. Ainsi ayant exhorté les siens à bien faire , et pris toutes les précautions que la prudence lui suggéra, il sortit de son camp un peu avant le jour , et monta avec ses légions sur la hauteur qu'occupoient les Carthaginois.

D'abord les ennemis furent effrayés de l'audace des Romains qui venoient attaquer dans ses retranchements une armée qui avoit tant d'avantage sur eux, tant par le nombre des soldats, que par la situation du poste

qu'elle occupoit. Mais ce qui les étonna encore plus, quand il fut question d'agir, c'est qu'ils reconnurent que leurs cavaliers et leurs éléphants, en qui ils avoient mis leur principale confiance, non seulement ne leur pouvoient être d'aucun secours, mais étoient précisément ce qui causoit parmi eux le plus de désordre et de confusion. Le temps même où on les attaquoit augmentoit leur terreur et leurs alarmes. Car ils ne s'attendoient à rien moins qu'à combattre, et la plupart étoient encore ensevelis dans le sommeil. Ainsi il y en eut un grand nombre d'éborgés dans leurs lits mêmes ; d'autres s'enfuirent avec beaucoup de précipitation, et se répandant chacun de leur côté, sans savoir où se sauver, tombèrent dans les embûches qu'on leur avoit dressées le long du chemin. Cependant les troupes mercenaires que les Carthaginois avoient tirées de l'Espagne et de la Gaule, s'étant à la hâte rangées en bataille hors de leurs retranchements, et combattant avec beaucoup de chaleur, rendirent assez long-temps la victoire incertaine ; jusque-là que la première légion commençoit déjà à prendre la fuite, et toute l'armée des Romains auroit suivi cette impul-

sion, si quelques cohortes qui, par l'ordre de Régulus, avoient fait un circuit, n'étoient venues attaquer par derrière ces troupes auxiliaires qui poursuivoient chaudement les Romains après les avoir enfoncés. Alors ceux mêmes qui venoient de plier devant elles reprirent courage, et revinrent au combat; en sorte que l'ennemi, pressé par devant et par derrière, après avoir résisté pendant longtemps et avec beaucoup de valeur, fut enfin obligé de céder à la force.

Les Carthaginois qui étoient restés dans leur camp, voyant que cette dernière ressource leur manquoit, en sortirent au plus vite, et s'enfuirent avec beaucoup de précipitation et d'effroi. Les cavaliers et les éléphants, ayant une fois gagné la plaine, n'eurent pas de peine à se retirer en lieu de sûreté. Mais l'infanterie n'échappa pas si aisément aux vainqueurs, qui, l'ayant poursuivie assez long-temps, revinrent piller le camp des Carthaginois. Les Romains tuèrent dans cette journée dix-sept mille ennemis, en prirent cinq mille, avec douze éléphants. Cette victoire soumit aux Romains, non seulement les peuples voisins, mais ceux mêmes qui

étoient fort éloignés du lieu où s'étoit donné le combat ; et en très peu de jours ils se virent maîtres d'environ quatre-vingts villes. Les Carthaginois se voyoient déjà réduits à d'étranges extrémités, lorsque la nouvelle de la prise de Tunète les jeta presque entièrement dans le désespoir ; car c'étoit une de leurs plus fortes places , et , n'étant située qu'à quinze milles de Carthage, elle mettoit les ennemis en état de savoir tout ce qui se passoit dans cette capitale , dont elle leur découvroit en plein la vue , aussi-bien que de la mer voisine.

Tant de défaites et de pertes essuyées par les Carthaginois, ayant réveillé contre eux la haine des Numides leurs anciens ennemis, ils se répandirent dans leurs campagnes, y mirent tout à feu et à sang, et y causèrent encore plus de terreur et de désolation que n'avoient fait les Romains eux-mêmes. D'ailleurs les paysans se réfugiant de toutes parts dans la ville, y apportoiént non seulement leurs alarmes et leur consternation, mais y causoient encore la famine ; car, outre qu'une si grande multitude consumoit beaucoup de vivres, ceux qui avoient des blés en leur pos-

session les cachotent exprès, dans l'espérance d'en voir augmenter le prix à mesure qu'ils deviendroient plus rares, et d'assouvir leur avarice aux dépens de la fortune et de la vie de tant de malheureux. Ces extrémités obligèrent les Carthaginois d'écouter les ambassadeurs de Régulus, qui les exhortoit à s'accommoder ; car il vouloit avoir l'honneur de terminer cette guerre ; et, craignant qu'on ne lui envoyât un successeur à qui il fût contraint de le céder, il leur avoit fait offrir la paix.

Ils lui députèrent donc les principaux du sénat pour en écouter les conditions. Mais ce général, qui croyoit avoir la victoire entre les mains, ne leur en ayant proposé que de fort dures, ils s'en revinrent sans rien conclure. « Or, il exigeoit des Carthaginois qu'ils  
« cédassent aux Romains la possession libre et  
« entière des îles de Sicile et de Sardaigne ;  
« qu'ils leur rendissent tous leurs prisonniers  
« sans rançon, et qu'ils rachetassent les leurs ;  
« qu'ils payassent tous les frais que les Ro-  
« mains avoient été obligés de faire pour sou-  
« tenir cette guerre, et s'obligeassent de plus  
« à lui payer un tribut annuel. » Il ajoutoit

à ces conditions, déjà tristes par elles-mêmes, d'autres obligations qui n'étoient pas moins humiliantes pour les Carthaginois : « Qu'ils  
« n'auroient point d'autres amis et d'autres  
« ennemis que ceux des Romains ; qu'ils ne  
« conserveroient qu'un seul vaisseau de li-  
« gne, et qu'ils fourniroient aux Romains  
« cinquante trirèmes toutes les fois qu'ils en  
« seroient requis. » Les députés, surpris de ces demandes exorbitantes, le prièrent de leur imposer des lois plus supportables ; mais il n'en voulut rien rabattre, « ajoutant seule-  
« ment que c'étoit à eux, ou de vaincre, ou  
« d'obéir aux vainqueurs. » Lorsque les députés eurent rapporté ces conditions à Carthage, à quelque extrémité que les citoyens fussent réduits, ils en furent tellement indignés, qu'ils se déterminèrent à tout souffrir plutôt que d'accepter des lois qui les réduisoient dans la plus insupportable et la plus honteuse de toutes les servitudes.

Telle étoit la situation des Carthaginois, lorsque les vaisseaux qu'ils avoient envoyés dans la Grèce pour y lever des troupes revinrent avec un nombre assez considérable de soldats mercenaires. Il y avoit parmi eux

un certain Xantippe de la ville de Lacédémone, qui avoit ajouté à la discipline austère de sa patrie, dans laquelle on avoit pris soin de le former dès son enfance, une expérience consommée dans le métier de la guerre. Lorsqu'on l'eut informé de tout ce qui s'étoit passé en Afrique jusqu'à son arrivée, et qu'il eut fait le dénombrement des troupes d'infanterie et de cavalerie, et des éléphants qui restoient aux Carthaginois, il ne fit pas difficulté de leur déclarer publiquement qu'ils avoient été vaincus, « non par la valeur des Romains, « mais par l'ignorance de leurs généraux qui « n'avoient pas su faire usage de leurs for- « ces. » Ce discours s'étant répandu, les magistrats firent venir Xantippe, qui leur expliqua sa pensée et les fautes qu'ils avoient faites, d'une manière si sensible et si évidente, qu'il les leur fit presque toucher au doigt. Il leur montra que, soit dans les marches, soit dans les campements, soit dans les combats mêmes, ils avoient toujours choisi les postes les moins avantageux; que s'ils vouloient s'en rapporter à lui, non seulement il les mettroit à couvert des entreprises des Romains, mais même en état de les vaincre.



Tous les grands, jusqu'aux généraux eux-mêmes, consentirent à suivre ses conseils; et, par une modestie qu'on ne peut trop louer, préférant le salut de la république à leur propre réputation, ils se déterminèrent à confier le commandement de leur armée à un inconnu, à un étranger.

Xantippe, ayant pris la conduite de l'armée, ne passa aucun jour sans faire sortir les soldats de la ville, les tenant continuellement sous les armes, et leur faisant faire l'exercice en pleine campagne, pour les accoutumer à garder leurs rangs, à les changer suivant le besoin, et à obéir promptement aux ordres de leurs officiers. Les troupes, comparant cette nouvelle discipline avec celle qu'on leur faisoit observer auparavant, commencèrent à compter davantage sur leur courage et sur leurs forces, et à se remplir de confiance pour l'avenir. Toute la ville, ranimée à la vue d'un changement si inopiné, passa du désespoir et de la crainte des plus grandes calamités, à l'espérance des plus heureux succès. Les officiers, témoins de cette joie universelle de tous les citoyens, reprirent courage eux-mêmes, et résolurent d'aller chercher les en-

nemis qu'ils évitoient quelques jours auparavant avec tant de soin. En effet, après avoir exhorté les soldats à bien faire leur devoir, ils marchèrent contre les Romains, avec douze mille hommes d'infanterie, quatre mille cavaliers, et près de cent éléphants. La seule chose qui embarrassoit les Romains, c'est qu'ils remarquoient que les ennemis, abandonnant leur première méthode, évitoient les hauteurs et les défilés, et ne se campoient plus que dans les plaines. Mais, enflés de leurs premiers succès, et aveuglés par une prospérité qui n'avoit point été interrompue, ils méprisoient des troupes qu'ils avoient vaincues dans toutes les occasions, et qui étoient accoutumées à fuir devant eux, et ne faisoient pas plus de cas du Grec qui les commandoit. Régulus lui-même n'étoit guère moins enivré que ses soldats du doux poison d'une fortune toujours favorable. Ainsi, faisant réflexion qu'il avoit abattu les forces maritimes des Carthaginois, qu'il avoit ruiné leurs armées de terre, qu'il leur avoit pris près de deux cents villes, et qu'il avoit fait sur eux autour de deux cent mille prisonniers, et qu'il étoit sur le point de forcer Car-

thage même à se rendre, par les extrémités auxquelles il l'avoit réduite, il ne put jamais se résoudre à leur accorder la paix à des conditions supportables, et il écrivit à Rome qu'il tenoit les portes de Carthage fermées par la crainte et le désespoir, tant il est vrai que les plus grands hommes manquent plus souvent de modération dans la bonne fortune que de constance dans l'adversité.

Au reste, quoique Régulus comprît parfaitement que, ses principales forces consistant en son infanterie, il étoit de sa politique de s'attacher aux lieux élevés et de difficile accès ; cependant, se persuadant qu'il étoit indifférent pour la véritable valeur en quel lieu elle combattît, il n'hésita pas un moment à aller attaquer les Carthaginois dans la plaine où ils s'étoient campés. Bien plus, pour donner une plus grande preuve de sa confiance, il ne fit aucune difficulté de passer le fleuve qui couloit entre lui et les ennemis, et alla se poster environ à deux mille pas d'eux. Xantippe, voyant la faute que faisoit le général ennemi, assura hautement à ses gens que le temps étoit venu où il alloit tenir aux Carthaginois la parole qu'il leur avoit don-

née; car il étoit bien assuré de battre les ennemis, fatigués du chemin qu'ils avoient fait, dans le poste où il avoit si fort souhaité de les combattre. D'ailleurs il trouvoit un grand avantage dans le temps même où la bataille alloit se donner; car, comme la nuit n'étoit pas éloignée, si les Carthaginois avoient du dessous, ils se sauvroient aisément par la connoissance qu'ils avoient du pays; au lieu que s'ils étoient victorieux, les Romains auroient bien de la peine à leur échapper dans des lieux qui leur étoient absolument inconnus. Il conjura donc les Carthaginois, qui délibéroient sur ce qu'ils devoient faire, de ne point perdre l'occasion qui se présentoit de battre les Romains, et les persuada d'autant plus aisément de la saisir, que les soldats d'eux-mêmes prioient instamment Xantippe, qu'ils regardoient comme leur libérateur, de leur donner le signal du combat.

Le Lacédémonien, ayant donc la liberté de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, fit sortir son armée du camp, et la rangea en bataille de la manière qui suit. Il mit au corps de réserve la phalange des Carthaginois qui étoit l'élite de son infanterie. Il plaça les éléphants

devant elle, laissant quelque intervalle entre deux, sur une même ligne, dont le front éga-loit celui de la phalange ; il répandit la ca-valerie sur les deux ailes, avec ceux des trou-pes auxiliaires qui étoient le plus légèrement armés ; et, à la droite, derrière les cavaliers, ceux des mêmes mercenaires qui étoient ar-més de toutes pièces. Son armée étant ainsi disposée, il ordonna aux vélites, après qu'ils auroient lancé leurs javelots, de se retirer dans les intervalles qui resteroient vides der-rière eux exprès pour les recevoir ; puis, quand les Romains seroient aux prises avec de nouveaux ennemis, de s'avancer une se-conde fois des deux ailes, et de les venir tout d'un coup prendre en flanc, tandis qu'ils seroient occupés à combattre contre la pha-lange qu'ils auroient en face. Régulus, de son côté, ayant rangé ses troupes en bataille sui-vant sa méthode ordinaire, comme il vit les éléphants placés à l'avant-garde des ennemis, il prit tout d'un coup son parti. Il mit ses sol-dats armés à la légère aux premiers rangs, au corps de réserve les compagnies serrées des légions, la cavalerie à droite et à gauche sur les ailes, donnant à sa bataille beaucoup plus

de profondeur et bien moins de largeur qu'il n'avoit fait d'abord. Ainsi, ayant également à craindre de la part des éléphants et de la cavalerie des ennemis, il prit à la vérité une précaution prudente contre l'impétuosité de ces bêtes énormes ; mais dans une plaine aussi étendue que celle où alloit se donner la bataille, il laissa à la cavalerie des Carthagi-nois toute la facilité qu'elle demandoit pour entourer les légions romaines rangées dans un espace trop étroit.

Le combat commença par les éléphants, que Xantippe poussa contre l'avant-garde des Romains. Ceux-ci, de leur côté, s'avancèrent en jetant de grand cris, tandis que la cavalerie des deux ailes en vint aussi aux mains. Mais celle des Romains prit bientôt la fuite devant celle des ennemis bien supérieure en nombre. Ceux de l'infanterie romaine qui étoient à la gauche, pour éviter l'irruption des éléphants, se jetèrent sur les soldats mercen-naires, espérant qu'ils en auroient meilleur marché, et, les ayant mis en fuite, les pour-suivirent jusqu'aux retranchements des Car-thagi-nois. Les autres trouvèrent plus de diffi-culté de la part des éléphants, dont la masse

énorme mettoit le désordre dans leurs rangs, écrasoit la plupart des soldats et renversoit des bataillons entiers.

Cependant les légions qui étoient fort serrées les soutenoient en envoyant de nouvelles compagnies à la place de celles qui étoient en déroute, jusqu'à ce qu'enfin la confusion se mit par-tout, la cavalerie ennemie fondant sur ceux qui étoient aux extrémités; et ceux de la tête qui avoient pénétré à travers le corps des éléphants, étant tués de tous côtés, ou par la phalange des Carthaginois qui n'avoit point encore donné, ou par les vélites qui se jetoient sur eux à droite et à gauche. Le carnage ne fut pas moins grand dans la fuite qu'il l'avoit été dans le combat; ceux des vaincus qui s'étoient dispersés dans la plaine, y étant ou écrasés par les éléphants, ou assommés par la cavalerie des Numides, M. Régulus fut pris vivant, avec environ cinq cents soldats. Il n'y eut de toute l'armée au plus que deux mille hommes qui, ayant mis les soldats mercenaires en désordre, coururent promptement vers Clupée, où ils arrivèrent en sûreté contre leur espérance. Il y en eut autour de trente mille de tués sur la pla-

ce, tant Romains qu'alliés. Les Carthaginois ne perdirent guère qu'environ huit cents hommes des troupes auxiliaires qui avoient combattu contre l'aile droite des Romains.

L'armée ennemie, après avoir remporté une victoire si glorieuse, rentra dans Carthage, chargée des dépouilles des vaincus, montrant fièrement aux citoyens le général des Romains prisonnier et enchaîné. Tous les habitants, ou répandus dans les rues par où passaient les vainqueurs, ou de leurs fenêtres, jouissoient d'un spectacle qu'ils n'auroient presque osé souhaiter la veille, ne se livrant qu'avec une espèce de doute à la joie dont ils étoient transportés. En effet, après avoir été quelques jours auparavant à la veille de se voir enlever, non seulement leurs campagnes, mais encore leur ville, leurs foyers, leurs autels, et leurs dieux, une révolution si inespérée les tenoit dans un tel ravissement, qu'ils s'en rapportoient à peine à leurs yeux et à leurs oreilles de ce qu'ils voyoient et de ce qu'ils entendoient. Mais les deux généraux étoient le principal objet de leur attention. Considérant tantôt Régulus, tantôt Xantippe, ils jugeoient, par la haute idée qu'ils



avoient conçue du premier, de l'estime qu'ils devoient avoir pour celui qui l'avoit vaincu et fait prisonnier. « Que doit-on penser, disoient-ils, de ce général qui a défait un si grand capitaine, un guerrier si favorisé de la fortune, un ennemi si implacable, un vainqueur si impérieux, la terreur et le fléau de Carthage, et qui, après lui avoir taillé en pièces une armée des plus florissantes, l'a dépouillé en un moment de toute sa gloire, et même de sa liberté? » Ce qui augmentoit encore l'admiration qu'on avoit pour lui, c'est que, sous un extérieur peu avantageux du côté de la taille et de la physionomie, il cachoit une rare valeur et des talents extraordinaires. Mais un si glorieux succès, après avoir attiré à Xantippe autant d'admirateurs qu'il y avoit de citoyens à Carthage, lui suscita bientôt autant d'envieux qu'il y avoit de grands dans cette république. Aussi employa-t-il pour dompter ce monstre l'ennemi le plus funeste de la gloire et de la vertu, la même prudence dont il avoit usé pour terminer la guerre dont on l'avoit chargé; car, quoiqu'il eût lieu d'attendre des Carthaginois une reconnoissance propor-

tionnée au service qu'il leur avoit rendu , il résolut de retourner promptement dans sa patrie avant que la chaleur de ses partisans se fût refroidie , pour ne pas donner le temps à ses ennemis de dresser des embûches à sa vie , ni à la fortune de l'abandonner suivant son inconstance ordinaire.

La plupart des hommes n'ont dans l'intention que leur intérêt particulier , dans le temps même qu'ils n'ont que le bien public dans la bouche. Ainsi , tant qu'ils peuvent accorder leur avarice et leur ambition avec le salut de la république , ils embrassent avec un zèle et une ardeur extrême tous les partis qui , en la sauvant , les comblent eux-mêmes de richesses et d'honneurs. Mais dès qu'ils s'aperçoivent que quelques particuliers peuvent leur enlever l'un et l'autre , par la supériorité de leurs talents et les services signalés qu'ils sont capables de rendre , ils aiment beaucoup mieux ôter à la république des sujets qui peuvent lui être utiles , que de lui en laisser qui soient en état de leur nuire. Il est vrai que s'ils croient pouvoir disputer avec eux de mérite , ils laissent agir leur jalousie d'une manière moins ardente et moins décla-

rée; mais quand la comparaison leur est évidemment désavantageuse, et que les biens et les dignités passent de leurs mains en celles de leurs antagonistes, ils ne se font plus un scrupule d'employer la calomnie et la persécution pour obtenir des récompenses qu'on n'accorderoit jamais à leur vertu et à leur mérite. C'est ce qui fait que dans la plupart des états, les plus gens de bien sont toujours ceux qui ont le plus d'ennemis, et dont on attaque davantage la fortune et la vie. Si celui qui est l'objet de leur jalousie est un concitoyen, il tâche de repousser leurs attaques par le secours de ses proches et de ses amis; mais quand c'est un étranger, la facilité qu'ils ont de nuire aiguisé encore leur mauvaise volonté contre un homme qui, n'ayant point d'appui, peut être abattu sans effort et sans faire partager le péril à ses lâches adversaires.

La suite fit voir qu'aucune de ces réflexions n'étoit échappée à la pénétration de Xantippe, car on dit que, s'étant mis en mer pour se retirer, il fut submergé par des gens que les Carthaginois avoient envoyés après lui, espérant par sa mort éteindre le souvenir du

service important qu'il leur avoit rendu. Ils ne pouvoient se résoudre à avouer que c'étoit à la valeur d'un étranger qu'ils étoient redevables du salut de leur république. Quelques uns racontent autrement l'aventure de Xantippe, sans cependant justifier les Carthaginois d'ingratitude et de perfidie. Ils assurent qu'on l'embarqua pour le reconduire à Corinthe sur un vaisseau vieux et rempli de fentes, qu'ils avoient eu soin d'enduire de poix, pour le faire paroître neuf et sûr. Mais que ce Corinthien à qui il n'étoit pas aisé d'en imposer, s'étant aperçu de la fraude, monta sur un autre bâtiment, et retourna dans son pays sans danger.

On rapporte que quelques jours après ils firent une action aussi perfide que celle-là, mais beaucoup plus horrible et plus détestable par le grand nombre de ceux à qui elle fit perdre la vie. Comme les soldats mercenaires demandoient un peu hautement la récompense du service qu'ils venoient de rendre à Carthage, ils les embarquèrent sur des vaisseaux pour les transporter dans un lieu où ils leur faisoient espérer qu'on leur donneroit satisfaction ; mais les capitaines des

galères les débarquèrent, suivant l'ordre qui leur avoit été donné, dans une île déserte, où, se trouvant destitués de tout secours humain, n'ayant ni vivres pour y subsister, ni vaisseaux pour en sortir, ils périrent tous du genre de mort le plus déplorable. D'autres auteurs placent ce fait dans des temps bien antérieurs, et disent que ce fut pendant la guerre des Syracusains et des Carthaginois que cette affreuse cruauté fit prendre à l'île dont je viens de parler le nom infame de *l'Ile-aux-Os* : elle est située derrière celle de Lipare dans la haute mer vers l'occident. Mais en quelque temps, et de quelque façon que la chose soit arrivée, l'inhumanité dont les Carthaginois ont donné des preuves en tant d'autres occasions la rend très vraisemblable.

Doit-on s'étonner qu'ayant ainsi traité leurs défenseurs et leurs alliés, ils aient encore porté plus loin, à l'égard de leurs ennemis, leur perfidie et leur inhumanité naturelles ? Il est vrai qu'ils en usèrent autrement envers leurs prisonniers. Mais ce fut moins par humanité que par politique : car, comme ils savoient que les Romains avoient aussi

beaucoup de Carthaginois en leur pouvoir, ils espéroient en faire l'échange avec ceux qu'ils avoient entre les mains. Mais ils ne mirent aucunes bornes ni à la colère dont ils étoient transportés contre Régulus, ni aux cruautés de toutes les espèces qu'ils exercèrent dans la personne de cet infortuné général. Car ils lui fournissoient des aliments insipides et sans substance, non pour conserver sa vie, mais pour éloigner sa mort, et prolonger par-là ses calamités et ses tourments. Mais ce qui faisoit le plus de peine à ce grand homme, c'étoit les outrages dont ils ne cessoient de l'accabler. Entre autres, ils avoient coutume d'amener en sa présence un éléphant dont les hurlements affreux et les menaces réitérées ne lui permettoient pas de jouir d'un moment de repos. Enfin, après l'avoir maltraité en mille manières, et l'avoir réduit à la dernière extrémité, ils le jetèrent dans les prisons de la république.

De si fâcheuses nouvelles causèrent à Rome autant de crainte pour l'avenir que de douleur pour le présent. On appréhendoit que les Carthaginois irrités, d'un côté, des maux qu'ils avoient soufferts, et de l'autre, enflés par la

victoire qu'ils venoient de remporter, n'entreprissent de leur rendre la pareille, et de faire sentir à Rome toutes les alarmes et tous les maux que Carthage venoit d'éprouver. C'est pourquoi le sénat chargea les consuls « de pourvoir à la défense de l'Italie, et de « passer eux-mêmes avec une flotte en Sicile, « et de là, s'ils le jugeoient à propos, en « Afrique, et de donner aux Carthaginois assez d'affaires chez eux pour leur ôter la « pensée et le dessein de passer en Italie. » Mais le premier soin des Carthaginois fut de retirer des mains de leurs ennemis les villes dont ils s'étoient rendus maîtres, de punir les peuples d'Afrique qui les avoient abandonnés, et d'employer la force des armes pour faire rentrer dans le devoir ceux qui persisteroient dans leur révolte. Mais ils tentèrent inutilement Clupée, que les Romains défendirent bravement contre tous leurs efforts. A l'égard de la Numidie et des autres contrées de l'Afrique, ils y trouvèrent un grand nombre d'ennemis ; mais ils n'eurent pas beaucoup de peine à les soumettre.

Mais ayant appris qu'on équipoit une flotte nombreuse, ils abandonnèrent le siège de

Clupée, pour ne songer qu'à radoubier les anciens vaisseaux, à en construire de nouveaux, et à faire tous les efforts possibles pour empêcher les Romains d'aborder en Afrique. Mais les consuls avoient tant fait de diligence, qu'au commencement de la campagne ils eurent une flotte de trois cent cinquante vaisseaux bien équipée, et en état de mettre à la voile. Ils passèrent donc en Sicile, et voyant que tout y étoit en sûreté, à la crainte près qui avoit tenu les esprits en suspens depuis la défaite de Régulus, ils laissèrent des troupes où ils les jugèrent nécessaires, et avec le reste de l'armée se mirent en mer, et cinglèrent vers l'Afrique. Mais ayant été jetés par la tempête dans l'île de Cossura, située entre l'Afrique et la Sicile, vis-à-vis le promontoire de Lilybée, ils ravagèrent la campagne, prirent Cossura, la capitale du pays, et y mirent garnison.

De là ils gagnèrent le promontoire d'Hermée, situé entre Carthage et Clupée, sur l'autre côté du golfe; ce fut là que la flotte des Carthaginois vint à leur rencontre; et dans le temps que les deux partis combattoient avec une ardeur égale, sans aucun



avantage l'un sur l'autre, les Romains vinrent de Clupée au secours de leurs citoyens, et ce renfort leur donna la victoire qui jusque là avoit été disputée. Les Carthaginois perdirent dans cette action près de quinze mille hommes et cent trente-quatre vaisseaux, dont il y en eut cent quatre de coulés à fond, et trente de pris par les Romains, qui ne perdirent pas plus d'onze cents soldats, et de neuf vaisseaux. La flotte vitorieuse s'en alla du côté de Clupée, et débarqua ses troupes près de cette ville, où les consuls se campèrent et eurent soin de se bien retrancher. L'armée des Carthaginois marcha aussi de ce côté-là sous la conduite des deux Hannon. Il s'y donna bientôt un combat de terre, où les Carthaginois ne furent pas mieux traités que dans la bataille navale; car ils furent vaincus avec perte d'environ neuf mille hommes. Il se trouva parmi les prisonniers un bon nombre de citoyens de qualité que les consuls gardèrent pour les échanger contre Régulus et les autres Romains qui avoient été faits prisonniers avec lui.

Les consuls délibérèrent ensuite sur l'état présent de leurs affaires, ils avoient fort

compté qu'ils pourroient conserver l'Afrique ; mais, craignant la famine dans un pays qu'on avoit entièrement ravagé , ils crurent que le meilleur étoit d'emmener les Romains qui avoient défendu Clupée , et de s'en retourner en Sicile. Ils emportèrent avec eux un butin immense composé des richesses que Régulus avoit entassées dans Clupée pendant le temps de sa prospérité , et de celles que leurs dernières victoires y avoient ajoutées.

Une navigation favorable les avoit amenés jusqu'en Sicile ; et rien ne manquoit à leur félicité , si l'exemple de Régulus avoit pu leur apprendre à y mettre des bornes. Mais ils ne purent résister à la tentation de reprendre , avant de retourner en Italie , quelques villes maritimes qui tenoient encore pour les Carthaginois. Les pilotes eurent beau les conjurer de ne point s'approcher des contrées tournées vers l'Afrique , qui étoient de toutes les côtes les plus dangereuses et les plus difficiles à aborder, sur-tout entre le lever de l'Orion et celui de la Canicule , les plus orageuses de toutes les constellations. Pour avoir méprisé cet avis salutaire , ils furent battus d'une si horrible tempête qu'on pourroit à peine

trouver un seul exemple du désastre de leur malheureuse flotte. Il suffit de dire, pour montrer le grandeur de leur naufrage, que de trois cent soixante-quatre galères, ils en sauvèrent à peine quatre-vingts, après avoir perdu toutes les munitions et tout leur butin. Ils perdirent à peu - près autant de barques de transport ou autres bâtimens de diverses formes : en sorte que tous les rivages depuis Camarin où l'orage les avoit surpris, jusqu'au promontoire de Pachin, étoient couverts des cadavres de leurs soldats et de leurs chevaux, et des pièces de leurs galères fracassées. Ils furent bien heureux dans leur infortune de trouver en Sicile un aussi bon ami et un allié aussi fidèle que le roi Hiéron ; car ce prince les recueillit après leur naufrage, leur fournit des vêtements et des vivres, des mâts, des cordages et autres pièces qui manquoient à leurs vaisseaux, et les reconduisit sains et saufs jusqu'à Messine.

Mais les Carthaginois, profitant du malheur de leurs ennemis, reprirent aussitôt Cossura et toute l'île qui porte le nom de cette capitale, et, passant sur-le-champ dans la Sicile, assiégèrent la ville d'Agrigente, et avant

qu'elle pût être secourue , la prirent et la rasèrent après l'avoir pillée. Ils tuèrent ou firent prisonniers un grand nombre des habitants. Ceux qui purent se sauver dans les terres de la dépendance des Syracusains s'établirent dans un bourg auprès du temple de Jupiter Olympien. Les Carthaginois n'espéroient pas moins que de rentrer en possession de la Sicile entière , si le bruit d'une nouvelle flotte que les Romains préparoient avec beaucoup de diligence n'eût rassuré les esprits de leurs alliés , que la crainte des Carthaginois avoit commencé d'ébranler. Car les consuls y firent travailler avec tant d'ardeur et de promptitude , qu'en moins de trois mois ils remirent sur pied une nouvelle flotte de deux cent vingt galères , dans laquelle les nouveaux consuls Cn. Cornélius Scipion Asina , et A. Atilius Colatinus , eurent ordre d'embarquer les plus braves soldats des légions nouvellement levées , et de mettre incessamment à la voile.

L. Cornélius dont je parle peut être proposé comme un exemple des plus signalés de l'inconstance de la fortune , et ses aventures doivent apprendre aux hommes à souffrir

constamment les adversités qu'elle leur suscite. Car ayant été pris dans les embûches des Carthaginois sept ans auparavant, pendant son premier consulat, après s'être vu chargé de chaînes, et avoir souffert dans une obscure prison tout ce qu'il y a de plus dur et de plus humiliant pour l'orgueil humain, il recouvra non seulement sa liberté, ses biens et ses honneurs, mais il fut une seconde fois élevé à la dignité consulaire, et se vit tout de nouveau précédé de ces faisceaux honorables dont la restitution lui causa d'autant plus de joie, que l'accident qui les lui avoit arrachés étoit plus triste et plus déplorable. Les consuls étant arrivés à Messine, y prirent les vaisseaux qui étoient restés des débris du naufrage précédent, et avec deux cent cinquante voiles entrèrent dans l'embouchure du fleuve Himera, et s'emparèrent, par la trahison de quelques uns des habitants, de la ville de Cephaldie, située à dix-huit milles de là sur le même rivage. Ils passèrent ensuite jusqu'à Drépan; mais n'ayant pu s'en rendre maîtres par la force, et ne jugeant pas à propos de l'assiéger à la vue de Carthage qui étoit accouru à son se-

cours, ils furent obligés de se retirer sans rien faire.

Mais n'ayant pas perdu courage pour avoir fait une tentative inutile, ils trouvèrent le moyen d'exécuter un projet bien plus important. Car étant allés tout droit à Palerme, ville capitale du pays qui étoit dans la dépendance des Carthaginois, ils entrèrent dans le port, firent une descente au pied de ses murailles, et, sur le refus que firent les habitants de se rendre, ils les entourèrent d'un fossé et d'une palissade, ce qui leur fut d'autant plus aisé, que le pays, couvert de bois, leur fournissoit en abondance toute la matière dont ils avoient besoin. Ayant donc achevé leurs ouvrages en fort peu de temps, ils redoublèrent leurs attaques avec tant de vigueur, qu'ils abattirent avec leurs machines une tour qui donnoit sur la mer, et sur-le-champ les soldats étant entrés par les brèches, ils emportèrent ce qu'on appeloit la nouvelle ville, après avoir fait un grand carnage des ennemis. Les habitants de la vieille ville ne tinrent pas longtemps depuis ; car ceux de la nouvelle, en s'y réfugiant, y introduisirent avec eux plus de terreur et de consternation que de secours et

de provisions : si bien que la crainte du péril ayant ralenti leur ardeur, et la famine dont ils se voyoient menacés achevant de les décourager, ils envoyèrent des députés aux consuls pour leur demander la vie et la liberté, leur offrant de leur accorder tout le reste. Les consuls n'acceptèrent point cette proposition, étant bien persuadés que les assiégés manquoient de vivres ; mais fixèrent leur rançon à la somme de cent livres par tête. Il s'en trouva quatorze mille qui se rachetèrent à ce prix : tous les autres, au nombre de treize mille, furent vendus à l'encan avec le reste du butin.

Cette victoire ne fut pas moins utile que glorieuse. Car elle engagea plusieurs villes de cette côte et quelques unes même de celles qui en étoient éloignées, à chasser les garnisons des Carthaginois, et à embrasser l'alliance des Romains. Les Jétiniens commencèrent, et furent suivis aussitôt par ceux de Solonte, ceux de Pétri, ceux de Tindare et quelques autres. Les consuls après ces expéditions laissèrent une garnison dans Palerme, revinrent à Messine, et de là à Rome. Les Carthaginois leur dressèrent des

embûches sur leur route , et leur enlevèrent quelques barques de charge avec l'argent et les autres effets qu'elles portoient. Alors les deux consuls de l'année précédente donnèrent successivement aux Romains le spectacle des triomphes maritimes qu'ils avoient mérités par la prise de Cossura et la défaite des Carthaginois. Servius Fulvius triompha le premier le 14 des calendes de février ; et M. Émilius fit la même cérémonie dès le lendemain.

L'année 500 de Rome, suivant le calcul des autres auteurs , les Romains , firent en Afrique une descente dont ils ne tirèrent pas beaucoup de fruit. Ce fut sous le consulat de Cn. Servilius Cépion et de C. Sempronius Blessus. Ces deux généraux passèrent en Sicile , où, ayant inutilement attaqué Lilybée , ils poussèrent jusqu'en Afrique avec une flotte de deux cent soixante galères : en côtoyant cette province , et y faisant de temps en temps des descentes , ils prirent plusieurs villes , et firent un riche butin ; mais c'est à quoi se borna leur expédition , car ils ne purent jamais aborder dans les contrées les plus considérables , étant de toutes parts repoussés



par les Carthaginois , qui avoient repris courage , depuis qu'ils avoient chassé les Romains des places que Régulus leur avoit enlevées , et qui agissoient avec plus de liberté après avoir puni les rebelles ; car Amilcar , en parcourant la Numidie et la Mauritanie , en avoit fait rentrer tous les peuples dans le devoir , avoit puni leur soulèvement par une amende de mille talents d'argent (\*), et par une contribution de vingt mille bœufs , et avoit fait pendre environ trois mille des principaux du pays , convaincus d'avoir embrassé le parti des Romains.

Cependant la flotte des Romains redoutoit moins la rencontre des ennemis que les rochers cachés sous les eaux , contre lesquels elle étoit en danger d'échouer dans une mer qui lui étoit inconnue. En effet , s'étant avancés jusqu'à Meninge , île des Lotophages , voisine de la petite Syrte , ils se trouvèrent arrêtés sur des bancs de sable que la marée en se retirant avoit laissés à découvert , et quoiqu'ils eussent jeté une grande partie de leurs charges dans la mer pour soulager leurs

---

(\*) Trois millions de livres.

galères , ils ne craignoient pas moins de périr , lorsque , contre leur espérance , le reflux souleva leurs vaisseaux , et les tira de danger. Ainsi ayant évité , en perdant leurs biens , une mort qui leur paroissoit inévitable , ils abandonnèrent un lieu si funeste , et firent une retraite qui ressembloit assez à une fuite , pour ne pas retomber dans un péril semblable à celui auquel ils avoient échappé : ils revinrent à Paleme sans aucun inconvénient. Mais ayant repris la route d'Italie , lorsqu'ils voulurent doubler le promontoire de Palinure , qui des montagnes de la Lucanie s'étend assez avant dans la mer , ils furent attaqués d'une horrible tempête qui leur coula à fond plus de cent cinquante galères , sans compter un grand nombre de barques destinées au transport des chevaux et des provisions. C'est pourquoi les sénateurs , affligés de tant de pertes consécutives de la même nature , prirent le parti de renoncer à l'empire de la mer , que les vents et les flots sembloient refuser aux Romains , et résolurent de ne garder que soixante vaisseaux qui leur parurent suffisants pour assurer les côtes de l'Italie , et porter des provisions aux troupes

qu'ils entretenoient dans la Sicile. Ces accidents n'empêchèrent pas qu'on ne décernât à C. Sempronius, l'un des consuls, le triomphe naval sur les Carthaginois, pour les calendes d'avril, dix jours après que le proconsul Cn. Cornélius eut aussi triomphé. Posthumius Mégellus, l'un des censeurs, et qui exerçoit en même temps la préture, étant mort cette année à Rome pendant sa magistrature, D. Junius son collègue abdiqua aussi la censure.

Mais dans la campagne prochaine, les nouveaux consuls C. Aurélius Cotta et Pud. Servilius Géminus étant arrivés en Sicile, assiégèrent et prirent, entre plusieurs autres villes, celle d'Himera portant le même nom que le fleuve sur lequel elle est située. Mais ils la trouvèrent déserte, les Carthaginois en ayant tiré les habitants pendant la nuit qui précéda sa prise. Mais l'avantage qu'ils tirèrent de la possession d'un lieu célèbre de lui-même, c'est qu'ils effacèrent la honte qu'ils y avoient reçue quelque temps auparavant, lorsque l'avance des soldats leur avoit fait manquer la prise de cette ville qu'on nommoit aussi Thermes, et qui autrement ne pouvoit leur échapper. Voici comme la chose

leur étoit arrivée. Un officier de la garnison, que les Romains avoient fait prisonnier, s'étant engagé à leur livrer la ville, dont une des portes avoit été confiée à sa garde, pourvu qu'ils lui rendissent la liberté, il avoit été renvoyé à son poste sur sa parole, et ensuite avoit livré à l'heure marquée la porte dont il dispoit aux soldats qu'on avoit envoyés pour s'en saisir. Les principaux de ces soldats étant entrés dans la ville, en avoient fait fermer la porte, sans permettre à aucun de leurs compagnons d'y entrer après eux, dans l'espérance de partager seuls tout ce qu'il y auroit de plus beau et de meilleur parmi les dépouilles des habitants. Les Thermitains avoient aussitôt pris les armes contre cette poignée d'ennemis trop avides, qui, ne pouvant ni résister en si petit nombre à la multitude qui étoit venue fondre sur eux, ni être secourus des leurs à qui ils avoient fermé la porte, avoient été tués depuis le premier jusqu'au dernier ; issue digne du projet extravagant qu'ils avoient conçu.

Après la prise d'Himera, autrement appelée Thermes, le consul Aurélius, dans le dessein d'assiéger Lipare dont quelques gé-

néraux romains avoient déjà tenté en vain de se rendre maîtres, choisit, parmi les troupes qui servoient en différentes contrées de la Sicile, un grand nombre de soldats les plus braves et les plus aguerris, et les transporta dans l'île des Lipariens sur les galères que lui fournit le roi Hiéron. Mais étant obligé de retourner à Messine pour y reprendre les auspices (\*), il laissa la conduite du siège à un de ses parents, nommé Publius Aurélius Pécuniola, d'autres disent à Q. Cassius, tribun des soldats, lui recommandant de bien garder les ouvrages qu'il avoit achevés, et sur-tout d'éviter d'en venir aux mains avec les ennemis; mais cet officier subalterne, sans avoir égard aux ordres de son général, alla aussitôt attaquer les murailles de Lipare, se flattant de rendre son nom célèbre par la prise de cette ville, s'il pouvoit la réduire en l'absence du consul. Sa témérité ne demeura pas impunie, car il ne put forcer la place,

---

(\*) Quand les Romains croyoient que les dieux leur étoient contraires, ils leur offroient des sacrifices dans le dessein de les apaiser; c'est ce qu'ils appeloient *repandre les auspices*.

quoiqu'il eût perdu bien du monde dans l'assaut qu'il y donna ; et les assiégés , ayant fait sur lui une sortie , ruinèrent les travaux des assiégeants , et les repoussèrent jusque dans le camp , qu'il eut bien de la peine à défendre. Mais Aurélius , ayant ramené la fortune avec lui , prit la ville , et fit un grand carnage des habitants. Après cet heureux succès , pour punir le tribun de sa désobéissance , il le cassa , le fit battre de verges , et l'obligea de servir en qualité de simple soldat. Ce ne fut pas là le dernier exemple qu'Aurélius donna , dans son consulat , d'une sévérité digne des premiers temps de la république.

Le consul , s'étant rendu maître de Lipare , exempta de tout tribut et de tout impôt les descendants d'un certain Timasithe , qui avoit autrefois gouverné cette île ; tant il est vrai que le temps ne pouvoit ni effacer le souvenir des services qu'on avoit rendus aux Romains , ni mettre des bornes à leur reconnoissance. Ce Timasithe avoit autrefois rendu aux ambassadeurs de Rome une coupe d'or dont ils alloient faire présent à Apollon dans son temple de Delphes , et que les pirates de Lipare , ses sujets , leur avoient enlevée : et , poussant

la générosité plus loin , après avoir fait conduire ces mêmes ambassadeurs en Grèce , il avoit ordonné à ses gens de les escorter jusqu'à Rome , pour empêcher qu'il ne leur arrivât aucun accident. Les Romains ayant ensuite assiégé la forte place d'Érète avec quarante mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie , ne purent la réduire , et n'osèrent hasarder la bataille contre l'armée des Carthaginois ; car , depuis la malheureuse aventure de Régulus , les légions romaines redoutoient tellement les éléphants , qu'ils n'osoient plus paroître devant ces animaux terribles : ils se trouvèrent souvent rangés en bataille en présence des Carthaginois , soit dans le territoire de Lilybée , soit dans celui de Sélinonte ; mais , ayant absolument perdu cette confiance qui les faisoit ordinairement courir au combat avec joie , ils évitoient les plaines , et se retranchoient avec soin sur les hauteurs les plus inaccessibles.

Ce découragement des Romains releva extraordinairement le courage des Carthaginois ; si bien que , comptant dès-lors sur leurs armées de terre , et informés que les Romains , dont les plus grandes pertes avoient été cau-

sées par la tempête, avoient pris le parti de renoncer à la navigation, ils ne doutèrent pas qu'ils ne pussent recouvrer la Sicile, s'ils y envoient une nouvelle flotte, et de nouvelles armées de terre : mais comme une si longue guerre avoit épuisé les trésors qu'ils avoient eu le temps d'amasser, et que tout ce qu'ils tiroient de leurs sujets ne suffisoit pas aux dépenses qu'ils étoient obligés de faire, ils envoyèrent des ambassadeurs à Ptolomée, roi d'Égypte, leur ami, pour le prier de leur prêter deux mille talents (\*). Ce prince, ne voulant pas mécontenter les Romains, qui étoient aussi ses alliés, s'offrit pour ménager la paix entre ces deux peuples. Mais sa médiation ayant été inutile, il refusa aux Carthaginois les sommes qu'ils lui demandoient, et leur répondit qu'il les eût aidés de bon cœur contre une nation qui auroit été son ennemie, mais qu'il ne lui convenoit pas de leur donner du secours contre les Romains, ses amis et ses alliés.

Ce fut à-peu-près en ce temps-là que T. Cornecanus, plébéen, fut élevé à la dignité de

---

(\*) Six millions de livres.



grand pontife , qui jusque-là n'avoit été accordée à aucun de son ordre. On créa aussi cette même année de nouveaux censeurs , parceque , des deux de la précédente , l'un étant mort , et l'autre ayant abdiqué , les fonctions de cette magistrature avoient été interrompues. M. Valérius Messalla , et Pub. Sempromius Sophus , qui avoient été nommés , firent la clôture du trente-septième lustre , ou dénombrement , dans lequel on trouva deux cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept citoyens (\*). Ces deux magistrats usèrent d'une extrême sévérité ; car ils dégradèrent treize sénateurs en faisant la revue de cet ordre ; ôtèrent à quarante chevaliers les chevaux que leur entretenoit la république , et ne les laissèrent au nombre des citoyens que pour y payer tribut : ils les traitèrent ainsi pour satisfaire aux plaintes du consul Aurélius qui leur avoit reproché , en présence de ces magistrats , d'avoir refusé d'exécuter en Sicile une commission dont il les avoit chargés , et qui étoit d'une extrême importance : mais le consul , peu content de la peine à la-

---

(\*) On ne comptoit que les chefs de famille.

quelle les censeurs les avoient condamnés pour leur désobéissance, obtint un arrêt du sénat, qui ordonnoit que, sans avoir égard aux services passés, ils ne compteroient leur première campagne que du jour même de l'arrêt. Telle étoit l'estime qu'on avoit alors pour la vertu, que cette rigueur inflexible à faire observer la discipline militaire, bien loin de lui nuire, contribua, autant que les avantages qu'il avoit remportés sur les Carthaginois et les Siciliens, à lui faire obtenir le triomphe dont il fit la cérémonie les ides (\*) d'avril.

Les évènements de l'année suivante ne répondirent pas aux grands préparatifs qu'on avoit faits de part et d'autre ; car une crainte réciproque retenant les deux partis dans la réserve, toute la campagne se passa sans aucune action mémorable. Les deux consuls , L. Cécilius Metellus et C. Fulvius Pacillus , étant passés en Sicile avec leurs légions , ne poussèrent pas beaucoup les ennemis , qui de leur côté se tinrent assez tranquilles , quoiqu'Asdrubal, leur nouveau commandant , fût arrivé tout récemment dans cette province

---

(\*) Treizième jour de ce mois.

avec deux cents vaisseaux, cent trente éléphants, et vingt mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. C'est ce qui obligea le sénat à prendre des mesures pour équiper tout de nouveau une flotte qui fût en état d'agir ; car ils voyoient parfaitement qu'on ne pouvoit tirer la guerre en longueur, sans épuiser la république par des dépenses continuelles ; que, depuis la défaite de l'infortuné Régulus, les légions n'avoient plus la même valeur, et que, quand ils réussiroient par terre au-delà de leurs souhaits, il leur seroit cependant impossible de chasser les Carthaginois de la Sicile, tant qu'ils seroient les maîtres de la mer. Ils revinrent donc à leurs premiers projets ; et, persuadés que leur victoire dépendoit de la bonté et du nombre des vaisseaux qu'ils mettroient en mer, ils commencèrent à radoubler les anciennes galères, et à en construire de nouvelles.

Cependant C. Fulvius, laissant L. Métellus, son collègue, à Palerme, s'en revint à Rome, pour y présider aux assemblées, dans lesquelles on créa consuls C. Atilius Régulus et L. Manlius Vulso, tous deux pour la seconde fois. On les chargea du soin de faire équiper

la flotte, et de la pourvoir de matelots et de rameurs. On continua le commandement à L. Métellus, et on lui ordonna de faire la guerre en Sicile en qualité de proconsul. Asdrubal, voyant que l'un des consuls s'étoit retiré avec la moitié des légions, fit réflexion que depuis long-temps, quoique les deux armées eussent souvent été rangées en bataille à la vue l'une de l'autre, cependant la crainte avoit toujours empêché les Romains de venir attaquer les Carthaginois. C'est pourquoi, pressé d'ailleurs par les instances réitérées des siens, qui demandoient à combattre, et lui reprochoient sa lenteur, il sortit de Lilybée avec toutes ses troupes, et, traversant avec peine le pays des Sélinontes, arriva dans le territoire de Palerme, où il se campa.

Le proconsul étoit par hasard à Palerme avec le reste de l'armée, pour défendre ses alliés, qui étoient sur le point de couper leurs moissons et de les serrer. Ayant été informé qu'il y avoit des espions carthaginois cachés à Palerme, il ordonna que tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville s'assemblât dans la place publique : ensuite, pour les obliger à se déclarer eux-mêmes, il commença à examiner

attentivement tous les visages inconnus, leur demandant qui ils étoient, et ce qu'ils faisoient à Palerme. Par cette recherche exacte, il découvrit les espions; et, ayant appris d'eux ce qui se passoit parmi les ennemis, il reconnut qu'il y avoit dans leur démarche beaucoup plus de témérité et d'étourderie que de prudence et de conduite. Ainsi, pour les jeter dans une confiance encore plus sotte et plus aveugle, il feignit de les craindre, et se tint renfermé dans ses murailles. Asdrubal, devenu plus fier encore qu'auparavant, s'avança dans le milieu du pays, mettant tout à feu et à sang, et enfin poussa les ravages jusqu'aux portes mêmes de la ville. Le consul, insensible à toutes ces pertes, aussi-bien qu'aux insultes des ennemis, ne fit pas le moindre mouvement pour réprimer leur audace, bien persuadé qu'avec un peu de patience il leur feroit payer le tout avec usure. Il attendoit sur-tout qu'ils passassent la rivière d'Orèthe, qui coule le long de la ville du côté du midi; car il ne doutoit point que s'ils faisoient encore cette démarche, il n'eût un moyen assuré de les défaire. Pour les amener là, il affecta en tout une conduite lâche et timide, ne faisant paroître que très

peu de monde sur les murailles, afin qu'ils conçussent un égal mépris et pour le peu de courage et pour le petit nombre des Romains.

L'audace étonnante d'Asdrubal fit réussir ce dessein du proconsul par-delà ses espérances ; car il ne manqua pas de faire passer d'abord le fleuve à son infanterie, puis à sa cavalerie, et enfin aux éléphants, et se campa avec toutes ses forces auprès des murailles, tous les Carthaginois, à l'exemple de leur chef, faisant paroître tant de mépris pour la lâcheté apparente des Romains, mais qu'ils jugeoient très réelle et très sincère, qu'ils dressèrent leurs tentes au hasard, sans daigner creuser un fossé, ni élever une palissade, pour les couvrir du côté de la ville ; et, comme les marchands et les vivandiers avoient apporté dans ce lieu une grande quantité de vin et de toutes sortes de provisions, les soldats mercenaires, après avoir bu outre mesure, commencèrent à pousser des cris affreux, et à remplir tout le camp de ce tumulte et de ce fracas qui est la suite ordinaire de l'ivrognerie.

Ce fut alors que le proconsul jugea qu'il étoit temps d'exécuter son projet. Ainsi il fit

sortir quelques soldats des plus alertes pour aller agacer les ennemis, et les attirer au combat; ce qui réussit si bien, qu'Asdrubal, après avoir envoyé contre eux différentes bandes successivement, fit enfin sortir toute son armée hors du camp. Alors Métellus plaça une partie des vélites devant les fossés de la ville, avec ordre de lancer leurs javelots sur les éléphants, en cas qu'on les poussât de leur côté : que, s'ils se trouvoient trop pressés, ils se jetassent dans le fossé, pour en sortir ensuite et revenir à la charge. Il commanda aux artisans et bas ouvriers de la ville de porter des traits sur les murailles, et de les jeter en bas, afin que les vélites n'en manquassent pas dans le besoin. Il posta les archers et frondeurs sur les murailles. Pour lui, à la tête des cohortes armées de toutes pièces, il se tint dans la ville, derrière la porte qui donnoit sur l'aile droite des ennemis, disposé à fondre sur eux quand il en seroit temps. Cependant ceux qui avoient engagé l'action, tantôt se retiroient en bon ordre, quand les ennemis les pressoient en trop grand nombre, tantôt ils revenoient au combat avec le secours des gens frais que le proconsul avoit soin d'envoyer de

temps en temps pour les soutenir, lorsque les conducteurs d'éléphants, piqués d'émulation, et pour disputer à Asdrubal l'honneur d'une victoire qu'ils croyoient assurée, poussèrent leurs animaux contre les Romains, et, voyant qu'ils se retiroient vers la ville, les poursuivirent témérairement jusque sur le bord du fossé.

Alors les éléphants, accablés d'une grêle de flèches qu'on faisoit pleuvoir du haut des murs, et des traits que leur jetoient les vélites, qui étoient sur le bord du fossé, entrèrent en fureur, et, pour éviter la douleur que tant de coups réitérés leur causoient, se tournèrent contre les Carthaginois, écrasèrent tous ceux qui se trouvèrent sous leurs pieds, et mirent le désordre et la confusion dans leurs rangs. Dès que Métellus, qui avoit l'œil à tout, s'en fut aperçu : Voilà, dit-il à ceux qu'il avoit avec lui, voilà le moment que j'attends depuis longtemps ; et aussitôt, faisant ouvrir la porte, il fond en bon ordre sur les ennemis effrayés et déjà plus d'à moitié vaincus. Aussi n'eut-il pas de peine à achever leur défaite. Il en tua un grand nombre sur le champ de bataille même ; il en fit un grand carnage dans la fuite ; et,



pour surcroît de malheur, un accident qui auroit dû leur être favorable contribua encore à leur disgrâce ; car la flotte carthaginoise ayant paru dans ce moment, comme tous couroient en aveugles au-devant d'elle dans l'espérance d'y trouver leur salut, ils furent ou écrasés par les éléphants, ou tués par les Romains qui les poursuivoient, ou noyés dans les flots où ils s'étoient jetés à la nage, avant de pouvoir atteindre les galères qui n'étoient pas encore à bord.

Les Romains n'avoient point encore remporté jusqu'à ce jour, et ne remportèrent point dans la suite sur les Carthaginois de victoire plus célèbre que celle-là, et qui ait eu des suites plus importantes pour les deux peuples ; car elle rendit aux vainqueurs l'espérance qu'ils avoient autrefois conçue d'abattre l'empire des Carthaginois ; et ôta à ceux-ci non seulement le dessein, mais jusqu'à la pensée de remettre sur pied de nouvelles armées de terre, tant que cette guerre dura. On assure qu'ils perdirent vingt mille hommes dans la bataille ; que les Romains prirent d'abord vingt-six éléphants, puis tout le reste de ceux qu'ils leur avoient opposés ce jour-là ; car le proconsul,

jugeant bien que ces bêtes farouches ne se laisseroient pas aisément conduire à des inconnus, fit publier à son de trompe qu'il donneroit la vie et la liberté à ceux des prisonniers qui lui amèneroient les éléphants. Ces malheureux, pour obtenir une récompense si considérable, se saisirent premièrement des plus traitables, et de ceux de qui ils étoient connus, et, par leur moyen, n'eurent pas de peine à se faire suivre de tous les autres. Métellus les envoya tous à Rome, usant, pour les transporter, d'une invention qui mérite d'être rapportée.

Car, comme il n'avoit point de bâtimens propres à cet usage, il ramassa un grand nombre de tonneaux, dont il fit des bacs de la façon qui suit. Il rangea ces tonneaux en long sur deux lignes parallèles; puis étendit en largeur des poutres dont les bouts portoient sur les deux tonneaux qui se répondoient d'une ligne à l'autre, pour les tenir dans la même place, et empêcher qu'ils ne se heurtassent : ensuite il remplit les vides qui restoient entre les poutres avec des ais, qui faisoient un plancher solide, qu'il couvrit de terre, et qu'il entourra, dans toute la circonférence, de planches qui formoient une

sorte d'étable. Par ce moyen, il transporta ces animaux à Rhège, sans qu'ils aperçussent le mouvement du bac, ni les flots de la mer, dont la vue leur cause une frayeur extrême. Asdrubal, après sa défaite, se retira à Lilybée ; mais, étant retourné de là à Carthage, il fut arrêté, et souffrit le supplice auquel il avoit déjà été condamné pendant son absence. Cependant les Carthaginois, faisant réflexion à la défaite de leurs armées et à la perte de leurs éléphants ; considérant d'ailleurs que, de toutes les places qu'ils avoient possédées dans la Sicile, il ne leur restoit plus que Drépan et Lilybée, au lieu que les Romains, par le moyen de la nouvelle flotte qu'ils avoient équipée, étoient puissants autant par mer que par terre, songèrent sérieusement à traiter de la paix ; heureux si on vouloit la leur accorder à des conditions un peu plus favorables que celles qu'on leur avoit déjà proposées.

Ces réflexions leur ayant rappelé le souvenir de Régulus, et des conditions de paix qu'il leur avoit imposées dans le temps de ses prospérités, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de l'employer lui-même pour obtenir ou la paix, ou l'échange des prisonniers, qui, après

la paix, étoit l'avantage qu'ils souhaitoient le plus. Ils se persuadoient que cet infortuné général s'emploieroit de toutes ses forces pour conclure un traité qui lui devoit rendre à lui-même la liberté. « Ils ne pouvoient s'imaginer  
« qu'il y eût dans l'univers un homme assez  
« constant et assez insensible pour rejeter les  
« moyens de sortir de l'obscur prison où il lan-  
« guissoit, et de recouvrer la lumière, la liber-  
« té, sa patrie, ses honneurs, et de revoir les  
« personnes du monde qui lui étoient les plus  
« chères; que Régulus avoit à Rome sa femme  
« et ses enfants, qu'il aimoit tendrement, et  
« dont il étoit aimé de même; que ses parents  
« et ses alliés étoient au nombre des sénateurs  
« et des magistrats; que son cousin germain,  
« portant le même nom que lui, étoit actuel-  
« lement consul; que lui-même avoit mérité  
« l'estime et l'amitié du sénat et du peuple ro-  
« main par les grandes actions qu'il avoit fai-  
« tes; et que ses disgraces l'avoient rendu digne  
« de leur compassion; enfin que, comme on  
« ne devoit pas douter que Régulus ne s'aimât  
« lui-même, et ne fût aimé des siens, ils ne  
« pouvoient s'adresser à un médiateur ni plus  
« intéressé à obtenir la paix ou l'échange

« qu'ils proposoient , ni plus agréable à ceux  
« à qui il devoit demander l'un ou l'autre. »  
Régulus accepta la commission dont on le chargeoit , non pour obtenir sa liberté , comme il parut bien depuis , mais pour persuader plus fortement au sénat , en lui parlant en personne , de préférer les intérêts de la république à ceux des particuliers quels qu'ils pussent être.

Il partit donc pour Rome avec les ambassadeurs des Carthaginois ; mais lorsqu'il fut arrivé , il ne voulut jamais entrer dans la ville , quelques instances que lui en fissent les Romains , apportant pour raison , que , suivant la coutume de leurs ancêtres , ils n'y devoient point introduire les ambassadeurs des ennemis. Les sénateurs s'étant donc assemblés hors des murailles , il leur tint à-peu-près le même langage que les ambassadeurs : « Qu'en  
« qualité d'esclave des Carthaginois , il exécutoit les ordres de ses maîtres , qui l'avoient chargé de demander la paix aux  
« conditions dont conviendroient les deux  
« peuples , sinon d'insister au moins sur l'échange des prisonniers. » Après que les ambassadeurs eurent exposé les ordres dont

ils étoient porteurs, ils sortirent de l'assemblée, et Régulus les suivit, et ne voulut jamais assister à la délibération des sénateurs, quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instance, que les ambassadeurs n'y eussent consenti. Alors il prit sa place et y demeura sans parler, jusqu'à ce qu'enfin étant pressé de dire ce qu'il pensoit : « Messieurs, dit-il, je  
« suis Romain malgré ma mauvaise fortune,  
« et quoique mon corps soit au pouvoir des  
« ennemis, mon cœur, qui ne dépend point  
« des caprices du sort, est toujours le même.  
« C'est pourquoi, suivant les mouvements de  
« mon ame dont je suis encore le maître,  
« plutôt que de l'intérêt de mon corps qui est  
« au pouvoir des ennemis, je vous conseille  
« de rejeter toutes les propositions de paix  
« qu'on pourra vous faire, aussi-bien que l'é-  
« change des prisonniers. Si vous continuez  
« la guerre, comme vous le devez faire, rien  
« n'est plus contraire à vos intérêts que cet  
« échange. Car ils exigeront, pour un seul  
« homme cassé de vieillesse comme je suis,  
« que vous leur rendiez un grand nombre de  
« Carthaginois jeunes et vigoureux, parmi  
« lesquels il y en a dont je sais que vous de-

« vez faire cas. A l'égard de la guerre, vous  
« ne sauriez la terminer sans faire tort à vo-  
« tre sagesse, et porter un préjudice infini à  
« toute la république; à moins que les enne-  
« mis n'acceptent toutes les lois que vous vou-  
« drez leur imposer, et qu'ils ne se tiennent  
« absolument pour vaincus.

« Je sais que la guerre a ses difficultés pour  
« vous comme pour toute autre nation; car  
« les grands projets ne s'exécutent guère sans  
« peine et sans dépense; mais si vous compa-  
« rez la situation des Carthaginois avec la  
« vôtre, vous avouerez que vous avez de vo-  
« tre côté toutes les ressources qui donnent à  
« la fin la victoire. Ils nous ont battus une  
« seule fois, ou par mon imprudence, ou  
« par les caprices de la fortune; mais, à cette  
« journée près, nous avons taillé leurs armées  
« en pièces autant de fois que nous les avons  
« combattues, et leurs courages, que ma dé-  
« faite avoit relevés, ont été plus abattus que  
« jamais par la perte qu'ils ont faite auprès de  
« Palerme. Ils ne possèdent plus qu'une ou  
« deux villes dans toute la Sicile. Leurs af-  
« faires sont désespérées dans les autres îles.  
« Leur flotte n'oseroit paroître devant la nô-

« tre, et vous les battez maintenant en toute  
« occasion sur mer aussi-bien que sur terre.  
« Les dommages que vous avez soufferts de  
« la part des tempêtes nous ont donné plus  
« d'expérience et de précautions qu'ils ne  
« nous ont ôté de confiance et de forces. Vous  
« n'avez peut-être pas plus d'argent que vos  
« ennemis ; mais, après tout, les peuples de  
« l'Italie nous sont plus affectionnés et plus  
« soumis que ceux de l'Afrique ne le sont aux  
« Carthaginois, qui, n'ayant jamais eu l'art  
« de se faire aimer de leurs vassaux, en sont  
« aujourd'hui plus haïs que jamais. Car si  
« ces nations, sans avoir reçu d'eux aucune  
« injure atroce, se sont rendues à moi à l'en-  
« vi les unes des autres, dans quelle disposi-  
« tion croyez-vous qu'elles soient à l'égard de  
« ces maîtres impérieux et cruels, à présent  
« qu'ils ont ravagé tout leur pays, qu'ils ont  
« enlevé tous leurs bestiaux, qu'ils ont fait  
« mourir leurs chefs, et que, par des exac-  
« tions exorbitantes, ils les ont réduits à la  
« dernière pauvreté ? Soyez convaincus que,  
« pour se soulever une seconde fois contre  
« eux, elles n'attendent que l'arrivée d'une  
« seconde armée de Romains en Afrique.



« Vous levez des troupes sans peine ; vos  
« soldats sont braves et unis entre eux ; ils  
« ont tous le même langage , les mêmes  
« mœurs, les mêmes dieux, la même patrie ;  
« et cet avantage est si grand qu'il pourroit  
« seul nous rendre victorieux des Carthagi-  
« nois, quand ils nous surpasseroient dans  
« toutes les autres parties. Car que peuvent  
« contre de telles armées des soldats merce-  
« naires tirés de différents pays, et qui ne  
« sont engagés à combattre que par un vil  
« intérêt ? Encore se sont-ils privés de cette  
« ressource par leur cruauté ; et ils ont au-  
« jourd'hui autant de peine à attirer les étran-  
« gers à leur service, qu'ils en ont toujours  
« eu à les retenir après les avoir engagés.  
« Xantippe, à qui Carthage étoit redevable  
« des succès dont elle a perdu depuis tout le  
« fruit, payé de la plus noire de toutes les  
« ingrattitudes , apprendra aux autres à ne  
« point employer leurs talents pour une nation  
« perfide , qui ne récompense les services les  
« plus importants que par les injures les plus  
« atroces. Les peuples mêmes les plus bar-  
« bares, les plus grossiers et les plus inté-  
« ressés se garderont bien de combattre pour

« eux , dès qu'ils apprendront avec quelle  
« inhumanité ils ont souvent traité les soldats  
« qu'ils avoient fournis ; lorsque , au lieu de  
« leur payer ce qui leur étoit dû pour leurs  
« services passés , ils les ont fait égorger par  
« leurs compagnons , ou exposés dans des  
« îles désertes où ils ont péri de la manière  
« du monde la plus déplorable. Voilà , Mes-  
« sieurs , les raisons qui m'ont engagé à vous  
« conseiller de refuser aux Carthaginois , et  
« la paix , et l'échange qu'ils vous propo-  
« sent. »

Les sénateurs auroient assez goûté ce conseil , s'ils eussent pu le suivre sans exposer la personne qui le leur donnoit ; mais plus Régulus faisoit paroître de générosité , en sacrifiant sa vie aux intérêts et à la gloire de la république , plus ils avoient compassion de son sort , et ils étoient déterminés à rendre un si grand homme à la république , quelque prix qui pût leur en coûter. Quelques uns disoient même hautement qu'étant une fois rentré dans sa patrie il y pouvoit rester suivant la loi de réversion (\*); et que , quand il

---

(\*) En vertu de cette loi , ceux qui avoient échap-

y auroit de la répugnance, ses concitoyens étoient en droit de le retenir. Le grand pontife lui-même assuroit qu'il pouvoit, sans parjure, manquer à la parole qu'il avoit donnée aux Carthaginois. Régulus alors prenant un air et un ton qui étonna cette auguste assemblée : « Sortez, leur dit-il, de cette incertitude, suivez le conseil que je vous donne, et ayez assez de courage pour m'oublier. C'est en vain que vous me demandez un consentement que vous condamneriez les premiers dans la suite, et qui, sans être d'aucune utilité à la république, me couvrirait moi-même d'infamie. Il se peut faire que dans les commencements vous me recevriez parmi vous avec joie ; mais la première chaleur de votre bienveillance ne seroit pas plus tôt refroidie, que la honte de mon retour vous rendroit ma personne plus odieuse que mon absence ne vous la rendra désirable.

« Pour moi, mon parti est pris : je ne res-

---

pé aux ennemis qui les retenoient prisonniers, et étoient une fois rentrés dans leur patrie, pouvoient y rester sans qu'on fût en droit de les revendiquer.

« terai pas dans une ville où je ne puis vivre  
« avec honneur, après avoir été l'esclave des  
« Carthaginois. Et quand cette raison ne me  
« toucheroit pas, je devrois toujours avoir  
« égard à la bonne foi et à la majesté des  
« dieux que j'ai pris à témoin du serment  
« que j'ai fait aux ennemis de me remettre  
« entre leurs mains. Et si j'étois assez perfide  
« pour le violer, j'appréhenderois qu'ils ne  
« s'en vengeassent, non seulement sur moi,  
« mais encore sur tout le peuple romain. Car  
« enfin ils existent ces dieux, et ils ne laissent  
« point les parjures et les sacrilèges des mor-  
« tels impunis : que si quelqu'un s'imagine  
« que mon crime peut être expié par certaines  
« cérémonies marquées dans les livres des  
« augures, et qu'il suffit de porter quelques  
« offrandes sur les autels des dieux pour  
« apaiser leur courroux, je le prie de faire ré-  
« flexion que la majesté de ces êtres suprê-  
« mes est telle que quand on les a offensés  
« par les faux serments dont on les a pris  
« pour témoins, quelques pratiques d'inven-  
« tion humaine ne sont pas capables de les  
« apaiser, et que c'est se tromper grossière-  
« ment que de croire que le sang des agneaux

« ou des bœufs puisse effacer les souillures  
« que les hommes ont contractées par leurs  
« crimes.

« Je sais bien qu'on me prépare à Carthage  
« des supplices rigoureux ; mais je redoute  
« encore plus le parjure que la cruauté des  
« ennemis : le premier me nuirait à moi-même ;  
« l'autre regarde moins la personne d'Atilius  
« que sa prison (\*), et si je puis m'exprimer  
« ainsi, son étui et son enveloppe. Ne regar-  
« dez point comme malheureux quiconque a  
« assez de force pour soutenir les malheurs.  
« Après tout, je n'ai jamais regardé la servi-  
« tude, le mépris, la douleur, la faim, les  
« veilles, comme de vrais maux : ce sont des  
« accidents que j'ai même cessé de regarder  
« comme incommodes depuis que l'habitude  
« m'a familiarisé avec eux. A force de les sup-  
« porter, j'ai appris qu'ils n'étoient pas insup-  
« portables ; que si on les étend au-delà des  
« forces de la nature, une prompt mort m'en  
« délivrera, aussi-bien que de tous les autres  
« que le commun regarde comme des mal-  
« heurs. Je ne vois donc pas ce que peut crain-

---

(\*) Il appelle *prison*, son corps.

« dre celui qui ne craint pas la mort, sur-tout  
« n'y ayant personne à qui il soit libre d'y re-  
« courir; et je l'aurois fait, s'il n'y avoit pas  
« plus de grandeur d'ame à souffrir la dou-  
« leur qu'à l'éviter. Voilà, messieurs, ce que  
« j'avois à vous dire, pour vous apprendre  
« que rien ne me fera changer de sentiment,  
« et que vous ne devez pas plaindre mon sort,  
« ni me regarder comme malheureux. Encore  
« un coup, je ne changerai rien dans la ma-  
« nière dont j'ai disposé de moi: car il est de  
« mon devoir de retourner à Carthage. A l'é-  
« gard des tourments qui m'y attendent, c'est  
« l'affaire des dieux. » Quelques uns ajoutent  
que, pour persuader plus facilement aux sé-  
nateurs de l'abandonner, il les assura que les  
ennemis lui avoient donné, avant qu'il partît  
de Carthage, un poison lent qui ne lui per-  
mettroit pas de survivre long-temps à l'é-  
change qu'ils avoient si fort à cœur.

On ne peut penser sans une espèce de fré-  
missement à la fermeté de ce grand homme,  
qui, pour ne pas s'écarter des lois austères de  
l'honnêteté, s'exposa aux outrages, aux sup-  
plices, à la mort, à tout ce qui fait horreur à  
la nature, avec plus d'empressement que les

autres hommes n'en font paroître pour l'éviter. Les hommes peuvent apprendre par cet exemple que les seules ames qui soient au-dessus de la crainte , les seules qui soient inviolablement attachées à ce qu'on appelle honnête , sont celles qui , convaincues de l'excellence de leur origine , ne bornent pas leur durée à celle d'un corps foible et périssable. Car on ne doit pas s'imaginer que Régulus eût volontairement enduré tant de maux , dont il pouvoit s'exempter , s'il n'eût été bien persuadé qu'après la mort la vertu est aussi libéralement récompensée que les crimes sont sévèrement punis. Lors donc que le sénat eut rendu un arrêt conforme à la disposition où étoit Régulus , les ambassadeurs de Carthage sortirent tristes et indignés de n'avoir rien obtenu de ce qu'ils avoient demandé , et Régulus les suivit comme ses maîtres , sans changer de visage. Mais comme on fit réflexion que cette nation cruelle ne manqueroit pas de se venger de ce refus sur celui qu'ils savoient en être l'auteur , il s'en trouva plusieurs dans le sénat qui opinoient à le retenir à Rome malgré lui : et cette bonne disposition étant encore secondée des prières

de sa femme Marcia et de ses enfants, qui faisoient retentir toute la salle de leurs gémissements, les consuls déclarèrent qu'ils lui laissoient la liberté de demeurer ou de s'en aller.

Régulus, ayant pris le dernier parti, repoussa sa femme et ses enfants qui venoient pour se jeter entre ses bras, refusa leurs embrassements et leurs adieux, et retourna à Carthage, où il expira dans les supplices les plus cruels et les plus inouis ; car, après lui avoir coupé les paupières, ils le tinrent longtemps dans une prison obscure : ensuite ils l'en tirèrent et l'exposèrent aux rayons les plus ardents du soleil, le forçant de regarder le ciel. Enfin ils l'enfermèrent dans une espèce de tonneau exposé au soleil, couvert de clous dont les pointes sortoient par dedans, et si étroit qu'il étoit obligé de s'y tenir sans cesse debout, jusqu'à ce qu'après avoir longtemps souffert les atteintes de ces pointes de fer qui lui entroient dans la chair, de quelque côté qu'il se tournât, il expira accablé par la douleur, et par les fatigues d'une insomnie perpétuelle. Telle fut la mort de Régulus, plus célèbre et plus mémorable que



sa vie même, quelque glorieuse qu'elle ait été. Ses mœurs étoient irréprochables, son courage intrépide, sa fermeté inébranlable; il ne manquoit pas de prudence, et l'on ne peut rien lui reprocher, si ce n'est qu'il manqua un peu de modération dans la bonne fortune, et que, pour avoir rejeté avec trop de hauteur les prières et les soumissions des Carthaginois, il fut la cause d'une longue guerre et des pertes infinies qu'elle causa aux deux peuples. Au reste, Régulus effaça cette faute par tant d'autres vertus, sur-tout par la constance incroyable avec laquelle il souffrit la mort, qu'on peut dire qu'il eût été moins illustre s'il eût été moins malheureux.

Le sénat ayant appris la mort tragique de Régulus, et la cruauté inouïe des Carthaginois, donna à Marcie et à ses enfants les plus distingués de leurs prisonniers. Ils les enfermèrent dans une armoire toute couverte de chardons de fer dont les quatre pointes passoient en-dedans, pour leur rendre avec usure les douleurs au milieu desquelles Régulus avoit fini sa vie, et les laissèrent cinq jours entiers sans nourriture, au bout desquels Bostar mourut de faim et de misère.

Mais Amilcar, dont le tempérament étoit plus vigoureux, vécut encore cinq autres jours à côté du cadavre de Bostar avec lequel il étoit enfermé, au moyen de la nourriture qu'on ne lui fournit que pour prolonger sa misère. A la fin, les magistrats, informés de ce qui se passoit dans la maison de Marcia, firent cesser ces inhumanités, renvoyèrent à Carthage les cendres de Bostar, et ordonnèrent que les autres prisonniers fussent traités plus doucement. On voit par-là la différence des mœurs des deux peuples. L'un, sans avoir reçu aucune injure des Romains, et sachant bien qu'il n'étoit pas en état de leur en faire impunément, fit périr dans les tourments les plus horribles une vertu qu'il auroit dû respecter ; l'autre, pouvant user de représailles, sans qu'on pût s'en plaindre, régla sa vengeance non sur les mouvements d'un courroux juste et légitime, mais sur les lois respectables de l'humanité, et sur la modération qu'il est si glorieux de conserver, quand on a le pouvoir et l'autorité en main.

---

LE PASSAGE  
DE CÉSAR EN ÉPIRE,  
ET LES ADIEUX  
DE POMPÉE A CORNÉLIE.

EXTRAIT

DU V<sup>e</sup> LIVRE DE LA PHARSALE DE LUCAIN.

TRADUCTION DE MARMONTEL.

---

LE premier champ de bataille où Pompée et César furent en présence est environné par le tranquille Apsus et par le rapide Génuse. L'Apsus coule lentement, et porte de légères barques ; le Génuse est souvent débordé par les neiges que fond la pluie ou le soleil ; mais ni l'un ni l'autre ne fait de longs détours : ils n'ont à parcourir qu'un très petit espace depuis leur source jusqu'à la mer. Ce fut dans les champs qu'ils arrosent que la fortune voulut

voir entrer en lice deux fameux rivaux. Ce malheureux monde espéroit qu'en se voyant à si peu de distance, ils détesteroient leurs fureurs ; car de l'un à l'autre camp l'on pouvoit distinguer les traits du visage et les sons de la voix ; et César, depuis son alliance avec Pompée, depuis la mort de sa fille et de son petit-fils, ne vit jamais de si près son gendre, si ce n'est, hélas ! sur les sables du Nil.

Quelque ardeur que César eût pour les combats, ce qu'il avoit laissé de son armée en Italie l'obligea de suspendre le cours de ses fureurs. Ces troupes, qui devoient le suivre, avoient à leur tête l'audacieux Antoine, qui, dans cette guerre, s'exerçoit sous César à disputer l'empire du monde. César, impatient, l'appelle, et se répand en prières et en menaces.

« Viens, lui dit-il, je touche au terme de mes vœux : cette guerre que j'ai poussée par les plus rapides succès n'attend que toi pour l'achever. Est-ce en Libye que je t'ai laissé ? Sommes-nous séparés par les écueils des Syrtes ? Personne, avant toi, n'a-t-il osé franchir cet étroit passage ? et te fais-je courir des dangers inconnus ? Lâche, César ne te demande pas de le devancer, mais de le suivre. Je te

trace la route, j'aborde le premier sur une plage étrangère, au milieu de mes ennemis. Est-ce donc la vue de mon camp qui t'effraie? Je parle en vain, mes vœux se perdent à travers les vents et les eaux. Le moment de remplir mes destins m'échappe. Ah! du moins cesse de retenir mes troupes, qui ne demandent qu'à passer les mers. Si je connois bien cette brave jeunesse, elle voudroit, fût-ce par un naufrage, se jeter aux bords où je suis. » Après avoir cent fois répété ces plaintes. « Non, dit-il, ce ne sont pas les dieux qui m'abandonnent; c'est moi qui tarde à seconder les dieux. » Alors il prend la résolution de risquer lui-même, au milieu de la nuit, le passage qu'Antoine et les siens n'osent tenter. Il a souvent éprouvé que le ciel favorise les téméraires; et cette mer, que redoutent les flottes, il espère la dompter seul sur un esquif frêle et léger.

Le calme de la nuit a dissipé les soins pénibles des combats. Cette foule de malheureux que la guerre assemble goûtent les douceurs du repos; et plus leur condition est humble, plus leur sommeil est profond. Tout le camp est tranquille, et la seconde veille a vu renouveler la garde de la nuit. César,

dans son inquiétude , marche au milieu de ce vaste silence , et va faire lui-même ce qu'il n'eût pas voulu commander à l'un de ses esclaves. Il n'emmène personne , et ne veut avec lui pour compagne que sa fortune. Il s'avance au-delà des tentes , et , passant à travers les gardes endormis , il gémit de voir que l'on peut les surprendre. Il suit les détours du rivage , et rencontre une barque attachée à des écueils que la mer a creusés. Non loin de là , le conducteur de la barque avoit sa cabane. Ni la pierre , ni le bois n'en composoient l'humble structure ; c'étoit une cloison de canne qui soutenoit un toit de jonc , et quand la barque étoit à sec , mise en travers du côté du vent , elle protégeoit l'édifice. César frappe à coups redoublés ; le nocher Amyclas se réveille et se lève de son lit d'algue , où il reposoit mollement. « Qui « frappe ? dit-il , est-ce quelqu'un qui a fait « naufrage , ou que son malheur oblige à venir implorer mon assistance ? » En disant ces mots , il ranime quelques étincelles de feu , et son souffle en tire la flamme. Au milieu du tumulte des armes il est sans crainte , il sait que les cabanes ne sont point un ap-

pât pour la guerre civile. O doux avantage de la pauvreté, d'avoir pour compagne la paix ! O sûreté d'un humble asile ! présent des dieux dont les mortels n'ont pas encore senti le prix. Quel est le rempart, quel est le temple où César eût frappé sans y jeter l'effroi ? Amyclas ouvre, et César lui dit : « Forme des  
 « vœux, étends tes espérances loin au-delà  
 « de ta condition : mes bienfaits passeront  
 « encore tes espérances et tes vœux, si tu fais  
 « ce que j'attends de toi, si tu me rends au  
 « bord de l'Italie. Tu ne seras plus réduit à  
 « tirer ta subsistance de ta barque, et à traî-  
 « ner ta vieillesse indigente dans un travail  
 « ingrat et rigoureux. Confie-toi aux soins  
 « d'un dieu qui vient dans ton asile obscur  
 « verser tout-à-coup l'abondance. » Ce lan-  
 gage ne convenoit pas au vêtement vil que César avoit pris ; mais il ne pouvoit se forcer à parler en homme vulgaire. Le pauvre Amyclas lui répond : « Il y a bien du risque et de  
 « l'audace à s'exposer cette nuit sur la mer.  
 « La clarté pâle et trouble du soleil couchant,  
 « la rougeur de la lune à son lever, le bruit  
 « des vents dans les forêts et des flots contre  
 « le rivage, tout m'annonce une nuit ora-

« geuse et me défend de m'embarquer ; mais  
« si de grands intérêts vous appellent sur  
« l'autre bord , vous pouvez disposer de moi.  
« Je vous passerai , ou les vents et les flots  
« rendront le trajet impossible. » A ces mots  
il détache la barque , et présente la voile au  
vent.

Bientôt le ciel se trouble et s'obscurcit ,  
d'épaisses ténèbres couvrent le sein des eaux ,  
la vague à longs replis s'élève et se balance ,  
et la tourmente annonce que la mer a conçu  
les vents dans son sein.

« Voyez-vous , dit alors Amyclas , quel hor-  
rible temps nous menace ? tous les vents vont  
se déchaîner ; nous n'avons pas même l'espoir  
d'aller échouer aux côtes d'Italie. Le seul qui  
nous reste est de regagner le bord d'où nous  
sommes partis : laissez-moi retourner en ar-  
rière , de peur que le port , qui est encore assez  
proche , ne soit trop loin de nous dans un mo-  
ment.

« Va , lui dit le héros , ne crains rien ; c'est Cé-  
« sar que tu portes ; c'est lui qui te protège ; et  
« la fortune , qui l'éprouve , ne l'a jamais aban-  
« donné. » Il achevoit à peine , un tourbillon  
rapide ébranle la poupe , rompt les cordages ,



enlève et fait voltiger la voile au-dessus du fragile mât. La barque gémit sous le coup, et ses flancs, prêts à s'entr'ouvrir crient sous l'effort de la vague. Alors tous les périls ensemble fondent sur le héros, tous les vents viennent l'assaillir. Ce fut toi, Corus, qui le premier élevas ta tête du sein de la mer Atlantique. Le volume immense des flots soulevés t'obéissoit, et alloit briser contre le rivage, quand le froid Borée s'élance et les repousse : la mer, entre vous suspendue, ne sait auquel des deux céder. Mais vient l'Aquilon furieux qui emporte les flots roulés sur eux-mêmes, et laisse le sable à découvert. Aucun de ces vents ne parvient à pousser jusqu'au bord les vagues qu'il entraîne ; elles se brisent contre les vagues que pousse le vent opposé ; et quand les vents s'apaiseroient soudain, les flots se heurteroient encore. Il semble que des fougueux enfants d'Éole aucun ne soit resté dans ses antres profonds : chacun d'eux défend ses rivages ; et, grace à leurs efforts contraires, la mer se contient dans son lit : jamais les rochers qui la bordent n'avoient vu ses eaux s'élever avec tant de fureur et de violence. On croit revoir le temps où le dieu souverain du ciel, las de

lancer la foudre sur la terre, remit nos crimes à punir au trident du dieu des eaux, et lui céda pour quelques jours une partie de son empire. La mer alors ne reconnut d'autres limites que les cieux. Peu s'en fallut qu'il n'en fût de même dans cette nuit, dont les ténèbres retraçoient la nuit des enfers. L'air s'affaisse, la mer s'élançe, et le flot va dans les nuages se grossir de nouvelles eaux. Cette horreur profonde n'est pas même éclairée par les terribles feux de la foudre; ils sont éteints aussitôt qu'allumés dans l'humide épaisseur de l'air. Au bruit du tonnerre et des flots, au choc des vents et des tempêtes, les voûtes du ciel sont ébranlées, et du monde, chancelant sur son axe, les deux pôles semblent fléchir. La nature bouleversée frémit de rentrer dans le chaos. On eût dit que les éléments avoient rompu leur alliance, et qu'on alloit revoir ce ténébreux mélange où étoient confondus les cieux et les enfers.

Le seul espoir de salut qui reste à César, c'est de voir que le monde n'a pas encore péri dans ce combat des éléments. Quand la barque est portée sur la croupe des flots, il voit l'abyme au-dessous de lui; et lorsque la barque

se précipite dans le vaste sillon des ondes , à peine la cime du mât paroît-elle au-dessus des eaux ; tantôt les voiles sont dans les nuages , et tantôt la carenne touche au sable de la mer ; car toute la masse des eaux , divisée en monceaux d'écume , laisse leur intervalle à sec.

Le nocher tremblant a bientôt épuisé toutes les ressources de l'art ; il ne sait plus auquel des vents il doit résister ou obéir. Heureusement leur discorde même rendoit leurs efforts inutiles ; les flots qui auroient renversé la barque trouvoient un obstacle dans les flots contraires. Si une vague la fait pencher , une autre vague la relève : on diroit que les vents la portent sur leurs ailes , et leur choc la tient suspendue au-dessus de tous les écueils.

César reconnut enfin des dangers dignes de son courage. « Eh quoi ! dit-il , est-ce pour les dieux un si grand travail que de perdre un homme ? et faut-il soulever les mers pour submerger un fragile esquif ? Si je dois trouver sous les eaux la mort que j'affrontois dans les combats , je la reçois d'un visage intrépide , telle que le ciel me l'envoie , et , quoique ma fin prématurée interrompe de grands des-

seins, j'aurai peut-être assez fait pour ma gloire. J'ai dompté les peuples du nord, la crainte a mis à mes pieds leurs armes, Rome m'a vu au-dessus de Pompée; j'ai forcé le peuple à être juste, et à m'accorder les faisceaux qu'il m'avoit long-temps refusés; l'état n'a point de dignités dont les titres ne me décorent. O fortune! à qui seule j'ai confié mes vœux, fais que personne que toi ne sache que César, au comble des honneurs, César, dictateur et consul, est mort comme un homme privé! Non, grands dieux! je ne veux point de funérailles, retenez seulement au milieu des flots les débris de mon corps déchiré. Je renonce aux honneurs du bûcher et de la sépulture, pourvu qu'on me craigne sans cesse, et que sans cesse on tremble de me voir reparoître de tous les bouts de l'univers. » Comme il parloit ainsi, ô prodige incroyable! une vague enlève la barque, et, au lieu de l'engloutir, va la poser au bord de l'Épire, sur une plage unie et sans écueils. En touchant la terre, il recouvre à-la-fois ses conquêtes et sa fortune, et tant de villes qu'il avoit prises, et tant d'états qu'il avoit soumis.

Mais alors le jour commençoit à luire, et le retour de César dans son camp ne fut pas aussi inconnu que sa fuite. Ses amis l'environnèrent les yeux en larmes, et lui adressèrent des plaintes dont il ne fut pas offensé. Cruel, lui dirent-ils, où t'emportoit une audace si téméraire, et à quoi nous réservoistu, nous dont la vie est si peu de chose, quand tu donnois à la mer en furie le corps de César à déchirer? Non, ce n'est pas vertu, c'est inhumanité d'exposer une vie d'où dépend celle de tant de peuples, de courir à ta perte quand tu fais leur salut, et de dévouer à la mort le chef que s'est donné le monde. Est-ce qu'aucun des tiens n'a mérité de ne pas te suivre? Quoi! tandis que la mer t'emportoit loin de nous, tu nous laissois plongés dans un lâche sommeil! nous ne pouvons y penser sans honte. Ce qui t'avoit déterminé, c'est que tu trouvois trop cruel d'exposer un autre que toi à une mer si furieuse; mais pourquoi t'y exposer toi-même? es-tu réduit à cette extrémité? L'excès du malheur peut engager les hommes dans les entreprises les plus hardies, dans les périls les plus évidents; mais toi, vainqueur et

maître du monde, te rendre le jouet de la fureur des eaux, n'est-ce pas défier les dieux? C'est sans doute un présage bien éclatant du succès de tes armes, un gage bien certain de la faveur du ciel et du soin que prend de toi la fortune, que de te voir reporté par les flots sur le bord que tu avois quitté; mais est-ce à te sauver d'un naufrage que tu dois employer le secours des dieux, ce secours qui doit, si tu le veux, t'élever à l'empire du monde?

Dans le moment même, le soleil, achevant de chasser les ombres de la nuit, amène un jour serein, et les vents, calmés par sa présence, laissent la mer apaiser ses flots. Dès qu'Antoine et les siens les virent aplanis, et que Borée, épurant les airs, alloit seul dominer sur l'onde, ils levèrent l'ancre, et, la rame en cadence secondant la voile, la flotte s'avançoit rangée sur la mer comme une armée dans une vaste plaine; mais la nuit, qui fut orageuse, ne permit pas aux vaisseaux de se tenir ensemble et dans l'ordre qu'ils avoient pris.

Telle, quand les oiseaux du Strimon, chassés par l'hiver, quittent ce fleuve pour voler

sur le Nil, la phalange qu'ils forment dans l'air prend mille figures diverses. Mais si un vent trop violent frappe leurs ailes étendues, ils se dispersent et se rallient par pelotons confusément épars, et la figure qu'ils traçoient aux yeux se dissipe comme un nuage. Le vent, devenu plus fort au lever du soleil, prit la flotte en poupe, et, rendant inutile l'effort qu'elle fit pour aborder à l'île, il la poussa dans le port de Nymphée.

Pompée, voyant que César avoit rassemblé toutes ses forces, et qu'il touchoit au moment fatal d'une bataille sanglante et décisive, résolut de mettre en sûreté ce qu'il avoit de plus cher au monde, en envoyant Cornélie à Lesbos, loin du tumulte affreux des armes. Ah ! qu'un saint amour a de pouvoir sur les ames vertueuses ! Oui, Pompée, le danger de ton épouse te rendoit timide et tremblant à l'approche des combats. Ce fut elle qui te fit craindre de courir le dernier hasard qui menaçoit Rome et le monde. Ton ame est préparée à de tristes adieux, mais ta voix s'y refuse encore. Tu te plais même à les différer, à dérober du moins quelques instants au sort cruel qui vous sépare.

Ce fut vers la fin de la nuit, quand le sommeil quittoit leurs yeux, et que la tendre Cornélie pressoit contre son sein le cœur de son époux, ce cœur plein de trouble et de peines; ce fut alors qu'elle s'aperçut que, se refusant à ses chastes baisers, il détournait en soupirant son visage inondé de larmes. Frappée jusqu'au fond de l'ame, elle n'ose paroître l'avoir surpris versant des pleurs; mais il lui dit en gémissant : « Épouse plus  
« chère pour moi que la vie, et non seule-  
« ment aujourd'hui que la vie m'est odieuse,  
« mais dans mes jours les plus heureux :  
« voici le moment que j'ai trop différé; eh  
« que ne puis-je le différer encore ! César,  
« avec toutes ses forces, vient me présenter  
« le combat ; il faut s'y résoudre, rendez-vous  
« à Lesbos. Pour vous Lesbos est un sûr  
« asile. Épargnez-vous d'inutiles prières. Ce  
« que vous me demanderiez, je me le suis  
« refusé à moi-même. Vous n'auriez pas long-  
« temps à souffrir de mon absence; tout va  
« bientôt se décider. Quand les choses sont  
« à leur comble, la révolution en est rapide  
« et prompte. Quoi qu'il arrive, c'est assez  
« pour vous du bruit de mes dangers, sans



« en être témoin vous-même. Si vous pou-  
 « vriez en soutenir la vue, j'aurois mal con-  
 « nu votre cœur. Le dirai-je enfin? J'aurois  
 « honte de passer avec vous de douces nuits  
 « sur un champ de bataille, et que les trom-  
 « pettes qui donneront l'alarme et le signal  
 « au monde me surprissent entre vos bras ;  
 « Pompée auroit trop à rougir d'être seul heu-  
 « reux au milieu des calamités de la guerre.  
 « Allez m'attendre loin des périls qui mena-  
 « cent tant de peuples et tant de rois. Si je  
 « succombe, soyez assez loin pour ne pas  
 « ressentir tout le poids de ma chute ; si je  
 « péris dans ma défaite, que la plus belle  
 « partie de moi-même survive à mon mal-  
 « heur, et si le sort m'oblige à fuir, pressé  
 « par un cruel vainqueur, qu'il me reste au  
 « moins un refuge. »

Cornélie eut à peine la force de l'entendre et de soutenir l'excès de sa douleur. D'abord, frappée comme de la foudre, elle perdit l'usage de ses sens. Enfin, dès que sa voix put se faire un passage : « Je ne me plains, dit-elle, ni des dieux, ni du sort : ce n'est ni leur rigueur, ni celle de la mort qui rompt les nœuds d'un saint amour ; c'est mon

« époux lui-même qui me chasse comme une  
« femme répudiée, c'est la loi du divorce que  
« je parois subir. Oui, hàtons-nous de nous  
« séparer à l'approche de l'ennemi, apai-  
« sons par-là ton beau-père. O Pompée ! est-  
« ce ainsi que ma foi t'est connue ? Crois-tu  
« qu'il y ait pour moi au monde d'autre sù-  
« reté que la tienne ? Mon sort n'est-il pas  
« dès long-temps inséparable du tien ? Tu  
« veux, cruel, qu'en m'éloignant de toi, je  
« laisse ta tête exposée à la foudre et à cette  
« ruine effroyable dont l'univers est menacé !  
« Tu parles d'un asile assuré pour moi, dans  
« le moment même où je t'entends faire des  
« vœux pour cesser de vivre ! Quelque réso-  
« lue que je sois à ne pas me voir l'esclave de  
« tes ennemis, et à te suivre dans la nuit du  
« tombeau, ne vois-tu pas qu'en m'éloignant  
« de toi, tu me forces à te survivre au moins  
« le temps d'apprendre ton trépas ? Tu fais  
« plus, tu m'accoutumes à souffrir la vie ! tu  
« as la cruauté de m'apprendre à vaincre ma  
« douleur ! Pardonne, je crains d'y résister et  
« de supporter la lumière. Que si les dieux  
« daignent m'entendre, si le succès répond à  
« mes souhaits, veux-tu que ta femme soit la

« dernière à se réjouir du bonheur de tes  
 « armes ? Tu seras vainqueur ; et moi , trem-  
 « blante encore sur le rivage de Lesbos , je  
 « frémirai de voir arriver le vaisseau qui  
 « m'en portera la nouvelle ! Que dis-je ? ta  
 « victoire même pourra-t-elle me rassurer ?  
 « n'aurai-je pas à craindre encore que , dans  
 « un lieu écarté , César , me trouvant seule ,  
 « ne m'enlève en fuyant ? Le rivage qui servi-  
 « ra d'exil à la femme du grand Pompée ne  
 « sera que trop célèbre. Qui ne saura que  
 « c'est à Lesbos que tu auras voulu me ca-  
 « cher ? Ah ! je t'en conjure , pour dernière  
 « grace , si le sort des armes ne te laisse d'au-  
 « tre ressource que la fuite , en cherchant ton  
 « salut sur les mers , éloigne-toi des bords où  
 « je serai , et choisis un plus sûr asile. » En  
 parlant ainsi , elle se lève éperdue ; et , pour  
 ne pas prolonger le tourment de son départ ,  
 elle s'arrache des bras de Pompée , et se re-  
 fuse la douceur de le presser encore une fois  
 dans les siens. Ce dernier fruit d'un si con-  
 stant amour fut perdu pour l'un et pour l'au-  
 tre. Ils abrègent leurs plaintes , ils étouffent  
 leurs soupirs , et aucun des deux , en s'éloi-  
 gnant , n'a la force de dire adieu. Ce fut le

plus triste jour de leur vie, car leur ame endurcie au malheur soutint courageusement tout le reste.

Cornélie tombe en foiblesse entre les bras de ses esclaves. Ses esclaves la portent jusqu'au bord de la mer ; mais là , se jetant sur le sable , elle embrasse en pleurant ce rivage chéri , et semble vouloir s'y attacher. On l'entraîne enfin sur le vaisseau , et à l'instant le vaisseau s'éloigne. Hélas ! ce n'étoit pas ainsi qu'elle avoit quitté sa patrie , dont César s'étoit emparé. Fidèle compagne de Pompée , tu t'en vas seule , tu le laisses ; lui-même il t'oblige à le fuir. Oh ! quelle nuit va suivre son départ ! Pour la première fois , seule et sans époux , dans un lit baigné de ses larmes , peut-elle y trouver le repos qu'elle goûtoit à ses côtés ? Combien de fois , dans le sommeil , ses mains errantes et trompées , croyant l'embrasser , n'embrassèrent qu'une ombre ! Combien de fois , oubliant sa fuite , elle le chercha vainement ! Elle ne prévoit que les maux de l'absence ; elle ne craint que de se voir longtemps séparée de son époux. Ah ! malheureuse Cornélie , les dieux ne vont que trop presser l'instant qui doit te réunir à lui !

## NOTICE SUR APPIEN.

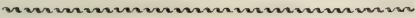
---

APPIEN, ou Appian, historien et sophiste grec, vit le jour à Alexandrie : il étoit d'une famille distinguée, et vécut sous les règnes de Trajan, d'Adrien, et d'Antoine-le-Pieux.

Appien se fixa à Rome, où il suivit d'abord la carrière du barreau : il obtint ensuite l'intendance du domaine des empereurs. Quelques écrivains disent qu'il fut gouverneur d'une province. Il composa une histoire romaine en vingt-quatre livres ; elle commençoit à l'époque de la ruine de Troie, et se terminoit au règne de Trajan. Le temps a dévoré la plus grande partie de cet important ouvrage : il ne nous en est parvenu que cinq livres sur les guerres civiles, et quelques fragments sur les guerres d'Afrique, de Syrie, d'Espagne, et sur celles des Parthes, de Mithridate et d'Annibal.

Pour faire connoître Appien, nous avons

choisi celui de ses morceaux qui nous a paru le plus propre à intéresser nos lecteurs , parcequ'il fait suite à ceux que nous avons publiés de *Tite Live*.



## ORIGINE ET OCCASION

DE

# LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

TRADUIT D'APPIEN PAR CREVIER.

---

LA troisième guerre punique, moins considérable que les deux premières par le nombre et la grandeur des combats, et par sa durée qui se borna à quatre ans, le fut beaucoup plus par le succès et l'événement, puisqu'elle se termina par la ruine et la destruction entière de Carthage.

Cette ville, depuis sa dernière défaite, et le traité de paix qui en fut la suite, sentit bien ce qu'elle avoit à craindre des Romains, en qui elle remarqua toujours beaucoup de mauvaise volonté toutes les fois qu'elle s'adressa à eux dans ses démêlés avec Masiussa.

Dans les députations faites de part et d'au-

tre , et dans les commissions établies par les Romains qui envoyoient sur les lieux des sénateurs pour prendre connoissance de ces disputes , et pour les terminer , aucun jugement définitif ne fut prononcé. Il est visible qu'à Rome on ne se mettoit point du tout en peine de satisfaire les Carthaginois , ni de leur rendre justice , et qu'on y traînoit exprès la querelle en longueur , pour laisser à Masinissa le temps de s'affermir dans ses usurpations , et d'affoiblir ses ennemis.

Sur de nouvelles plaintes faites par les Carthaginois , on ordonna à Rome une députation pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes. Caton étoit du nombre des commissaires. Quand ils furent arrivés , ils demandèrent aux parties si elles vouloient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent qu'ils avoient une règle fixe à laquelle ils s'en tenoient , qui étoit le traité conclu par Scipion , et demandèrent à être jugés en rigueur. Cette réponse fut un prétexte pour les députés de ne rien décider ; ils visitèrent tout le pays , qu'ils trouvèrent en fort bon état , sur-tout la ville de Carthage , et ils furent



étonnés de la voir presque rétablie au même point de grandeur et de puissance où elle étoit avant sa dernière défaite. A leur retour, ils ne manquèrent pas d'en rendre compte au sénat, déclarant que Rome ne seroit jamais en sûreté tant que Carthage subsisteroit.

Dès-lors les esprits des sénateurs s'aigrirent extrêmement contre Carthage ; et si la guerre ne fut déclarée qu'assez long-temps après, on peut croire que l'occasion et les prétextes manquèrent plutôt aux Romains que la volonté. Enfin Masinissa leur procura et un motif plausible d'attaquer Carthage, et l'espérance d'une victoire aisée.

La division s'étoit mise dans Carthage, et le roi numide y avoit un parti puissant. Les zélés républicains, ayant trouvé un moment favorable, chassèrent de la ville les chefs de ce parti, au nombre de quarante, et firent prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville ; et même Gulussa fut vivement poursuivi par Amilcar,

un des généraux de la république. Nouveau sujet de guerre : on lève une armée de part et d'autre. La bataille se donne. Ce fut sous le consulat de Quintius et d'Acilius.

**T. QUINTIUS FLAMINIUS, M. ACILIUS BALBUS.**

AN DE ROME, 602, AVANT J. C. 150.

Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, fut spectateur de cette bataille. Il étoit venu vers Masinissa, de la part de Luculle qui faisoit la guerre en Espagne, et sous qui il servoit, pour lui demander des éléphants. Pendant tout le combat il se tint sur le haut d'une colline qui étoit tout près du lieu où il se donnoit. Il fut étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du pays, donner par-tout les ordres, et soutenir, comme un jeune officier, les fatigues les plus dures. Le combat fut très opiniâtre et dura depuis le matin jusqu'à la nuit; mais enfin les Carthaginois plièrent. Scipion disoit dans la suite qu'il avoit assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avoit fait tant de plaisir que celle-ci; où, tranquille et de

sang-froid, il avoit vu plus de cent mille hommes en venir ensemble aux mains, et se disputer long-temps la victoire. Et comme il étoit fort versé dans la lecture d'Homère, il ajoutoit qu'avant lui il n'y avoit jamais eu que Jupiter et Neptune à qui il eût été donné de jouir d'un pareil spectacle, lorsque l'un, du haut du mont Ida, l'autre du sommet le plus élevé de l'île de Samothrace, avoient eu le plaisir de voir un combat entre les Grecs et les Troyens. Je ne sais si la vue de cent mille hommes qui s'entrecoupent la gorge cause une joie bien pure, ni si cette joie peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

Les Carthaginois, après le combat, prièrent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Masinissa. Il écouta les deux parties. Les premiers consentoient à céder le territoire d'Empories, qui avoit été le premier sujet de la querelle, à payer actuellement à Masinissa deux cents talents d'argent, et à y en ajouter dans la suite huit cents en différens termes dont on conviendrait. Mais comme Masinissa demandoit le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point

voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses compliments et ses remerciements à Masinissa, partit avec les éléphants qu'il étoit venu chercher.

Le roi, depuis le combat, tenoit le camp des ennemis enfermé sur une colline, où il ne pouvoit leur arriver ni vivres, ni troupes. Sur ces entrefaites arrivent des députés de Rome. Ils avoient ordre, en cas que Masinissa eût du dessous, de terminer l'affaire ; autrement, de ne rien décider et de donner de bonnes espérances au roi, et c'est ce dernier parti auquel ils s'en tinrent. Cependant la famine augmentoit tous les jours dans le camp des Carthaginois, et, pour surcroît de malheur, la peste s'y joignit et fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent avec promesse de livrer à Masinissa les transfuges ; de lui payer cinq mille talents d'argent (\*) dans l'espace de cinquante années, et de rétablir les exilés malgré le serment qu'ils avoient fait. Ils furent tous passés sous le joug, et renvoyés chacun avec un ha-

---

(\*) Cinq millions.:

bit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avoit reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc, dans l'état de foiblesse où ils étoient. Ainsi, de cinquante-huit mille hommes, il en retourna fort peu à Carthage.

Une défaite si considérable y répandit une grande alarme. On craignit sur-tout que les Romains, sous prétexte que les Carthaginois, au préjudice d'un des articles du traité, avoient pris les armes contre un roi allié de Rome, ne leur déclarassent la guerre ; car ils ne pouvoient douter de la mauvaise volonté du sénat romain à leur égard. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois déclarèrent, par un décret du sénat, Asdrubal et Carthalon, qui avoient été l'un général de l'armée, l'autre commandant des troupes auxiliaires (\*), coupables de crime d'état, comme étant les auteurs de la guerre contre le roi de Numidie ;

---

(\*) Les troupes étrangères avoient chacune des chefs de leur nation, et tous étoient commandés par un officier carthaginois.

puis ils députèrent à Rome, pour savoir ce qu'on pensoit et ce qu'on souhaitoit d'eux. On leur répondit froidement que c'étoit au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devoient aux Romains. N'ayant pu tirer d'autre réponse, ni d'autre éclaircissement par une seconde députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude; et, saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croyoient déjà voir l'ennemi à leurs portes, et se représentoient toutes les suites funestes d'un long siège, et d'une ville prise d'assaut.

Cependant, à Rome, on délibéroit dans le sénat sur le parti que devoit prendre la république; et les disputes entre Caton et Scipion Nasica, qui pensoient tout différemment sur ce sujet, se renouvelèrent. Le premier, à son retour d'Afrique, avoit déjà représenté vivement qu'il avoit trouvé Carthage, non dans l'état où les Romains la croyoient épuisée d'hommes et de richesses, affoiblie et humiliée, mais au contraire remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or et d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes et d'un puissant appareil de

guerre, et si fière et si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition et ses espérances. On dit même qu'après avoir tenu ce discours, il jeta au milieu du sénat des figues d'Afrique qu'il avoit dans le pan de sa robe; et que, comme les sénateurs en admiroient la beauté et la grosseur, il leur dit : « Sachez qu'il n'y a que trois jours  
« que ces fruits ont été cueillis. Telle est la  
« distance qui nous sépare de l'ennemi. » Et depuis ce temps, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le sénat, Caton ajoutoit toujours : « et je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage. » Nasica, au contraire, vouloit qu'on la laissât subsister.

Ils avoient tous deux leurs raisons pour opiner comme ils faisoient. Nasica, voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvoit plus être retenu par le sénat même, et que sa puissance étoit parvenue à un tel point, qu'il étoit en état d'entraîner par force la république dans tous les partis qu'il voudroit embrasser; Nasica, dis-je, dans une pareille situation,

se proposoit de lui laisser la crainte de Carthage comme un frein , pour modérer et réprimer son audace. Car il pensoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguier les Romains , et qu'ils étoient aussi trop forts pour en être méprisés. Caton, de son côté , trouvoit que par rapport à un peuple devenu fier et insolent par ses victoires , et qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égarements , il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser pour rivale et pour ennemie une ville jusque-là toujours puissante , mais devenue , par ses malheurs mêmes , plus sage et plus précautionnée que jamais , et de ne pas lui ôter entièrement toute crainte du dehors , lorsqu'il avoit au-dedans tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les lois de l'équité , je laisse au lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensoit plus juste , selon les règles d'une politique éclairée , et par rapport aux véritables intérêts de l'état. Ce qui est certain , c'est que tous les historiens ont remarqué que depuis la destruction de Carthage le changement de conduite et de gouver-



nement fut sensible à Rome ; que ce ne fut plus timidement et comme à la dérobee que le vice s'y glissa , mais qu'il leva la tête , et saisit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la république , et qu'on se livra , sans réserve et sans plus garder de mesures , au luxe et aux délices , qui ne manquèrent pas , comme cela est inévitable , d'entraîner la ruine de l'état.

« Le premier Scipion , dit Paterculus en parlant des Romains , avoit jeté les fondements  
 « de leur grandeur future ; le dernier , par ses  
 « conquêtes , ouvrit la porte à toutes sortes de  
 « dérèglements et de dissolutions. Depuis que  
 « Carthage , qui tenoit Rome en haleine , en  
 « lui disputant l'empire , eut été entièrement  
 « détruite , la décadence des mœurs n'alla plus  
 « lentement , ni par degrés , mais fut prompte  
 « et précipitée. »

L. MARCIUS CENSORINUS , M. MANILIUS.

AN DE ROME 603 , AVANT J. C. 149.

Quoi qu'il en soit , il fut résolu dans le sénat qu'on déclareroit la guerre aux Carthaginois : et les raisons ou les prétextes qu'on en apporta , furent que , contre la teneur du trai-

té, ils avoient conservé des vaisseaux, et conduit une armée hors de leurs terres contre un prince allié de Rome, dont ils avoient maltraité le fils dans le temps même qu'il avoit avec lui un ambassadeur romain.

Un événement tout-à-fait heureux, qui concourut avec le temps où l'on délibéroit sur l'affaire de Carthage, contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des députés d'Utique, qui venoient se mettre eux, leurs biens, leurs terres et leur ville entre les mains des Romains. Rien ne pouvoit arriver plus à propos. Utique étoit la seconde place d'Afrique, fort riche et fort opulente, qui avoit un port également spacieux et commode, qui n'étoit éloignée de Carthage que de soixante stades (\*), et qui pouvoit servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes. On pressa les deux consuls de partir le plus promptement qu'il seroit possible, et on leur donna un ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. Ils partirent aussitôt, et s'arrêtèrent

---

(\*) Trois lieues.

à Lilybée en Sicile. La flotte étoit considérable, elle portoit quatre-vingt mille hommes d'infanterie et environ quatre mille de cavalerie.

Carthage ne savoit point encore ce qui avoit été résolu à Rome. La réponse que les députés en avoient rapportée n'avoit servi qu'à y augmenter le trouble et l'inquiétude. C'étoit aux Carthaginois, leur avoit-on dit, à voir par où ils pouvoient satisfaire les Romains. Ils ne savoient quel parti prendre. Enfin ils envoient encore de nouveaux députés, mais avec plein pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeront à propos, et même, si les circonstances leur sembloient l'exiger, de déclarer que les Carthaginois s'abandonnoient eux et tout ce qui leur appartenoit à la discrétion des Romains. C'étoit selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permittere*, les rendre maîtres absolus de leur sort, et se reconnoître pour leurs vassaux. Ils n'avoient jamais pu se résoudre dans les guerres précédentes à une si humiliante démarche : et néanmoins ils n'en attendoient pas un grand succès, parceque ceux d'Utique les ayant prévenus, leur avoient enlevé le mérite d'une prompte et volontaire soumission.

En arrivant à Rome, les députés apprirent

que la guerre étoit déclarée, et que l'armée étoit partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, et se remirent eux et tout ce qu'ils avoient entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu que puisqu'enfin ils avoient pris le bon parti, le sénat leur accordoit la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres, et tous les autres biens que possédoient soit les particuliers, soit la république, à condition que dans l'espace de trente jours ils enverroient en otage à Lilybée trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude; mais le trouble où ils étoient ne leur permit pas de rien répliquer, ni de demander aucune explication; et c'auroit été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage, et y rendirent compte de leur députation.

Tous les articles du traité étoient affligeants; mais le silence gardé sur les villes dont il n'étoit point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant il ne leur restoit autre chose à faire

que d'obéir. Après les pertes anciennes et récentes qu'ils avoient faites , ils n'étoient pas en état de tenir tête à un tel ennemi , eux qui n'avoient pu résister à Masinissa. Troupes , vivres , vaisseaux , alliés , tout leur manquoit ; l'espérance et le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avoit été accordé ; mais , pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obéissance , quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flatter , ils firent partir sur-le-champ les otages : c'étoit l'élite et toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage : jamais spectacle ne fut plus touchant : on n'entendoit que cris lugubres , on ne voyoit que pleurs : tout rétentissoit de gémissements et de lamentations ; sur-tout les mères éplorées , toutes baignées de larmes , s'arrachotent les cheveux , se frapportoient la poitrine , et , comme forcenées par la douleur et le désespoir , jetoient des hurlements capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore tout autre chose dans le moment fatal de la séparation , lorsqu'après avoir conduit leurs enfants jusqu'au bord

du vaisseau, elles leur faisoient les derniers adieux, ne comptant plus les revoir jamais, les baignoient de leurs larmes, ne se lassoient point de les embrasser, les tenoient étroitement serrés entre leurs bras, sans pouvoir consentir à leur départ, en sorte qu'il fallut les leur arracher par force, ce qui étoit plus dur pour elles que si l'on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les otages à Rome, et les consuls dirent aux députés que quand ils seroient à Utique, ils leur feroient savoir les ordres de la république.

Dans de pareilles conjonctures, il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude, qui, sans rien montrer en détail, laisse envisager tous les maux. Dès qu'on sut que la flotte étoit arrivée à Utique, les députés se rendirent au camp des Romains, marquant qu'ils venoient au nom de l'état pour recevoir leurs ordres, auxquels on étoit prêt d'obéir en tout. Le consul Censorinus, qui portoit la parole, après avoir loué leur bonne disposition et leur obéissance, leur ordonna de lui livrer, sans fraude et sans délai, généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent ; mais ils le prièrent de faire

réflexion à quel état il les réduisoit dans un temps où Asdrubal, qui n'étoit devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, étoit presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoiroit.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots, chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage : deux cent mille armures complètes, un nombre infini de traits et de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres et des dards. Suivoient les députés de Carthage, accompagnés de ce que le sénat avoit de plus respectables vieillards, et la religion, de prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter à la compassion les Romains dans ce moment critique, où l'on alloit prononcer leur sentence, et décider en dernier lieu de leur sort. Le consul se leva au moment de leur arrivée avec quelques témoignages de bonté et de douceur ; puis, reprenant tout-à-coup un air grave et sévère : « Je ne puis pas, leur  
« dit-il, ne point louer votre promptitude à  
« exécuter les ordres du sénat : il m'ordonne  
« de vous déclarer que sa dernière volonté est

« que vous sortiez de Carthage qu'il a résolu  
« de détruire, et que vous transportiez votre  
« demeure dans tel endroit qu'il vous plaira  
« de votre domaine, pourvu que ce soit à  
« quatre-vingts stades de la mer (\*). »

Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur-le-champ, ils ne savoient ni où ils étoient, ni ce qu'ils faisoient; ils se rouloient dans la poussière, déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissements et des sanglots entrecoupés; puis, revenus un peu à eux, ils tendoient leurs mains suppliantes tantôt vers les dieux, tantôt vers les Romains, et imploroient leur miséricorde et leur justice pour un peuple qui alloit être réduit au désespoir; mais, comme tout étoit sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches et en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avoit des dieux vengeurs aussi-bien que témoins des crimes et de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant,

---

(\*) Quatre lieues.



mais leur parti étoit pris : les députés mêmes n'obtinent pas qu'on sursît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au sénat romain, pour tâcher d'en obtenir la révocation : il fallut partir, et porter la réponse à Carthage.

On les y attendoit avec une impatience et un tremblement qui ne se peuvent exprimer. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressoit autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'étoit que trop aisé de lire sur leur visage. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avoient reçu, un cri général apprit au peuple quel étoit son sort : et, dès ce moment, ce ne fut plus dans toute la ville que hurlements, que désespoir, que rage, et que fureur.

---

PRISE ET DESTRUCTION  
DE CARTHAGE.

TRADUIT D'APPIEN PAR CREVIER.

---

LES consuls ne se hâtèrent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense : car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au dehors Asdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa ; puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers,

femmes et hommes y travailloient jour et nuit. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits, et un grand nombre de machines propres à les lancer ; et, parcequ'on manquoit de matière pour faire des cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

Masinissa étoit mécontent de ce qu'après qu'il avoit extrêmement affoibli la puissance des Carthaginois, les Romains venoient profiter de sa victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein, ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Cependant les consuls s'avancent vers la ville pour en former le siège. On peut croire que c'est alors que fut faite par les Romains la double cérémonie de l'évocation des divinités tutélaires de Carthage, et du dévouement de cette ville. Macrobe nous apprend que c'étoit une coutume ancienne chez les Romains, mais que l'on tenoit fort secrète, lorsqu'ils assiégeoient une ville ennemie, d'en évoquer les dieux qui y faisoient leur habitation, soit qu'ils crussent ne pouvoir pas sans cela prendre la ville, soit qu'il leur parât

irréligieux de faire des dieux prisonniers. Ils avoient une formule pour cette évocation, et une autre dont ils faisoient usage ensuite pour dévouer la même ville à la colère des dieux des enfers. Macrobe, qui nous a conservé ces deux formules, assure qu'on les employa à l'égard de Carthage. Je vais les rapporter l'une et l'autre, comme des monuments curieux et respectables de la persuasion où a été toute l'antiquité touchant le pouvoir que la divinité exerce sur les choses humaines. Voici la première.

« O vous, dieu ou déesse, sous la protec-  
« tion de qui est le peuple et l'état de Car-  
« thage, et vous sur-tout, qui avez pris sous  
« votre sauvegarde cette ville et son peuple,  
« je vous prie, je vous conjure, je vous de-  
« mande en grace d'abandonner le peuple et  
« l'état de Carthage, d'en quitter tous les lieux,  
« les temples, les sacrifices, la ville, de vous  
« en éloigner, de répandre sur ce peuple et  
« sur cet état la terreur, la crainte et l'aveugle-  
« ment. Abandonnés par vos anciens servi-  
« teurs, venez à Rome au milieu de mon peu-  
« ple : que tout ce qui nous appartient, lieux,  
« temples, sacrifices, villes, vous soit plus

« agréable et vous plaise davantage que votre  
« ancienne demeure : soyez nos défenseurs,  
« de moi, du peuple romain, de mes soldats,  
« de façon que nous sentions et que nous re-  
« connoissions les effets de votre protection.  
« Si vous exaucez ma prière, je fais vœu de  
« vous ériger des temples, et de célébrer des  
« jeux en votre honneur. »

Après avoir ainsi évoqué les dieux protecteurs de la ville ennemie, les Romains la devoient aux divinités de l'enfer par cette seconde formule, qui devoit être, comme la première, prononcée par le général.

« Dieu Pluton, Jupiter, malfaisant, dieux  
« mânes, ou de quelque autre nom qu'il faille  
« vous appeler, je demande que vous remplis-  
« siez de désordre et de fuite, d'effroi, de ter-  
« reur, toute cette ville de Carthage, et l'ar-  
« mée que je conçois et que j'entends ; que  
« vous entraîniez, et priviez de la lumière du  
« jour ceux qui porteront des armes défensives  
« ou offensives contre nos légions et notre ar-  
« mée ; que vous fassiez périr cette armée et  
« ces ennemis que nous attaquons, hommes,  
« villes, terres, et tous ceux qui habitent dans  
« les lieux, régions, terres, et villes, qui ap-

« partiennent à nos ennemis ; que vous regar-  
« diez comme vous étant dévouée et consacrée,  
« selon toute la rigueur des dévouements les  
« plus solennels, l'armée des ennemis, leurs  
« villes, leurs terres, que je conçois et que  
« j'entends, leurs têtes, et toutes les diffé-  
« rences d'âges qui se trouvent parmi eux. Je  
« vous les donne et vous les dévoue pour être  
« substitués en la place de moi, de tout ce qui  
« m'est confié, de ma magistrature, du peuple  
« romain, de nos armées et de nos légions. Je  
« vous demande enfin que vous permettiez que  
« moi, tout ce qui m'est confié, mon com-  
« mandement, nos légions, et notre armée  
« actuellement occupée à cette guerre, nous  
« n'éprouvions aucune disgrâce. Si vous faites  
« ces choses, de manière que je sache, que  
« je sente, que je connoisse que ma prière  
« ait été exaucée ; alors qui que ce soit qui  
« exécute ce vœu, et de quelque manière  
« qu'il l'exécute, en vous immolant trois bre-  
« bis noires, qu'il soit censé bien exécuté. Je  
« vous prie et vous atteste, terre, qui êtes la  
« mère des humains, et vous aussi. Jupiter. »

La superstition respire de toutes parts dans  
ces formules. On y remarque qu'ils reconnois-

soient deux sortes de divinités, les unes, bien-faisantes, qu'ils évoquent de la ville ennemie, et qu'ils invitent à venir habiter et protéger Rome; les autres, mal-faisantes, à la colère desquelles ils dévouent les ennemis, et à qui ils ne demandent, pour eux-mêmes, que de n'en recevoir aucun mal. Ces répétitions fatigantes des mêmes mots, ces dénombrements ennuyeux, cette attention scrupuleuse à ne laisser aucune ambiguité, jusqu'à ajouter cette clause, *que je conçois et que j'entends*, pour lever par-là l'obscurité qui pourroit se trouver malgré eux dans leurs paroles : tout cela est assurément bien misérable ; mais à travers ces nuages brille néanmoins la connoissance de la divinité, et l'aveu solennel de sa puissance sur tous les évènements humains. C'est un bon or auquel l'alliage de la superstition ne sauroit ôter son prix.

Toutes ces imprécations furent donc lancées contre Carthage ; après quoi les consuls l'attaquèrent par la force des armes. Ils ne s'attendoient à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance ; et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Ce n'étoit que sorties fréquentes

et vives pour repousser les assiégeants, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. Censorinus attaquoit la ville d'un côté, et Manilius de l'autre. Scipion, dès lors la terreur de Carthage, servoit alors en qualité de tribun, et se distinguoit parmi tous les officiers autant par sa prudence que par sa bravoure. Les consuls firent plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas où l'imprudence des chefs les avoit engagées. Un illustre Carthaginois, nommé Himilcon Phaméas, chef de la cavalerie ennemie, qui harceloit sans cesse et incommodoit beaucoup les fourrageurs, n'osoit paroître en campagne, quand le tour de Scipion étoit venu pour les soutenir, tant il savoit contenir ses troupes dans l'ordre, et se poster avantageusement. Une si grande et si générale réputation lui attira d'abord de l'envie; mais comme il se conduisoit en tout avec beaucoup de modestie et de retenue, elle se changea bientôt en admiration; de sorte que, quand le sénat envoya des députés dans le camp pour s'informer de l'état du siège, toute l'armée se réunit pour lui rendre un témoi-



gnage favorable ; soldats , officiers , généraux même , et ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion : tant il est important d'amortir , pour parler ainsi , l'éclat d'une gloire naissante par des manières douces et modestes , et de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur et de suffisance , dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour-propre , et de rendre la vertu même odieuse !

SP. POSTUMIUS ALBINUS , L. CALPURNIUS PISO.

Masinissa se voyant près de mourir , pria Scipion de vouloir bien se rendre auprès de lui , pour l'aider à prendre des arrangements convenables par rapport à sa succession , et au partage qu'il seroit à propos d'en faire entre ses enfants. Scipion le trouva mort en arrivant. Ce prince leur avoit commandé en mourant de s'en rapporter pour toutes choses à ce que régleroit Scipion , qu'il leur laissoit pour père et pour tuteur.

L'estime que Phaméas avoit conçue pour Scipion l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille

cavaliers, il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégeants.

Calpurnius Pison consul, et L. Manlius son lieutenant, arrivèrent en Afrique au commencement du printemps. La campagne se passa sans qu'ils fissent rien de considérable. Ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, et ils ne poussèrent que lentement le siège de Carthage. Les assiégés au contraire avoient repris courage, leurs troupes augmentoient considérablement : ils travailloient à intéresser les peuples et les rois dans leur querelle. Ils envoyèrent jusque dans la Macédoine vers le fameux Philippe qui se donnoit pour fils de Persée, et qui faisoit pour lors la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, et lui promettant de lui fournir de l'argent et des vaisseaux.

Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome. On commença à craindre le succès d'une guerre qui devenoit de jour en jour plus douteuse et plus importante qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé. Autant qu'on étoit mécontent de la lenteur des généraux, et qu'on parloit mal d'eux, autant chacun s'empressoit à dire du bien du jeune Scipion, et à vanter ses

rare vertus : et Caton même , qui ne louoit pas volontiers , lui appliquoit ce que dit Homère de Tirésias comparé aux autres morts : « Seul il a du sens et de la tête ; les autres ne sont que des ombres. »

Il étoit venu à Rome pour demander l'édilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée , son nom , son visage , sa réputation , la croyance commune que les dieux le destinoient pour terminer la troisième guerre punique , comme le premier Scipion son grand - père adoptif avoit terminé la seconde ; tout cela frappa extrêmement le peuple ; et quoique la chose fût contre les lois , et que par cette raison les anciens s'y opposassent , au lieu de l'édilité qu'il demandoit , le peuple lui donna le consulat , laissant dormir les lois pour cette année , et voulut qu'il eût l'Afrique pour département , sans tirer les provinces au sort , comme c'étoit la coutume , et comme Drusus son collègue demandoit qu'on le fît.

P. CORNÉLIUS SCIPION , C. LIVIUS DRUSUS.

AN DE ROME 605 , AVANT J. C. 147.

Dès que Scipion eut achevé ses recrues , il partit pour la Sicile , et arriva bientôt après

à Utique. Ce fut fort à propos pour Mancinus lieutenant de Pison, qui s'étoit engagé témérairement dans un poste où les ennemis le tenoient enfermé, et où ils alloient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau consul, qui apprit en arrivant le danger où il étoit, n'eût fait remonter de nuit ses troupes dans ses vaisseaux, et n'eût volé à son secours.

Le premier soin de Scipion, à son arrivée, fut de rétablir parmi les troupes la discipline, qu'il y trouva entièrement ruinée. Nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance. On ne songeoit qu'à piller, qu'à faire bonne chère, et qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourroient apporter, et n'en voulut point d'autres que de simples et de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentoit le luxe et les délices.

Quand il eut bien établi cette réforme, qui ne lui coûta pas beaucoup de temps, ni de peine, parcequ'il donnoit l'exemple aux autres, il compta pour lors avoir des soldats, et songea sérieusement à pousser le siège. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers et des échelles, il les conduisit de nuit en

grand silence vers une partie de la ville appelée Mégare , et ayant fait jeter tout d'un coup de grands cris , il l'attaqua fort vivement. Les ennemis , qui ne s'attendoient pas à être attaqués de nuit , furent d'abord fort effrayés. Néanmoins ils se défendirent avec beaucoup de courage , et Scipion ne put point escalader les murailles. Mais ayant aperçu une tour qu'on avoit abandonnée , qui étoit hors de la ville fort près des murs , il y envoya un nombre de soldats hardis et déterminés , qui par le moyen des pontons passèrent de la tour sur les murs , pénétrèrent dans Mégare , et en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment , chassa de ce poste les ennemis , qui , troublés par cette attaque imprévue , et croyant que toute la ville avoit été prise , s'enfuirent dans la citadelle , et y furent suivis par les troupes mêmes qui campoient hors de la ville. Elles abandonnèrent leur camp aux Romains , et pensèrent devoir aussi se mettre en sûreté.

Avant que de passer outre , je dois donner ici quelque idée de la situation et de la grandeur de Carthage , qui contenoit , au commencement de la guerre contre les Romains , sept cent mille habitants. Elle étoit située dans le

fond d'un golfe, environnée de la mer en forme d'une presqu'île, dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignoit au continent, étoit large d'une lieue et un quart (vingt-cinq stades). La presqu'île avoit de circuit dix-huit lieues (trois cent soixante stades). Du côté de l'occident, il en sortoit une longue pointe de terre, large à-peu-près de cinquante-deux toises (un demi-stade), qui s'avancant dans la mer, la séparoit d'avec le marais, et étoit fermée de tous côtés de rochers, et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où étoit la citadelle appelée Byrsa, la ville étoit close d'une triple muraille, haute de trente coudées, sans les parapets et les tours qui la flanquoient tout à l'entour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient voûtées, et dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi loger vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Enfin tout cet

appareil de guerre étoit renfermé dans les seules murailles : il n'y avoit qu'un endroit de la ville dont les murs fussent foibles et bas ; c'étoit un angle négligé qui commençoit à la pointe de terre dont nous avons parlé, et continuoit jusqu'aux ports, qui étoient du côté du couchant ; il y en avoit deux, qui se communiquoient l'un à l'autre, mais qui n'avoient qu'une seule entrée, large de soixante et dix pieds, et fermée avec des chaînes. La première étoit pour les marchands, où l'on trouvoit plusieurs et diverses demeures pour les matelots. L'autre étoit le port intérieur pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyoit une île, nommée Cothon, bordée, aussi bien que le port, de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingt navires, et des magasins au-dessus, où l'on gardoit tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique : de sorte que tant le port que l'île représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île étoit le palais de l'amiral :

et comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit de là découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se passoit dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avoient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, et il y avoit dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage : le port, qui étoit double, appelé quelquefois Cothon, à cause de la petite île de ce nom ; la citadelle, appelée Byrsa ; la ville proprement dite, où demeuroient les habitants, qui environnoit la citadelle, et étoit nommée Mégara.

Asdrubal, général des Carthaginois, au point du jour voyant la honteuse déroute de ses troupes, pour se venger des Romains, et en même temps pour ôter aux habitants toute espérance d'accommodement et de pardon, forma et exécuta un projet digne de lui. C'étoit cet Asdrubal que nous avons vu proscrit d'abord par ses citoyens, puis chargé par eux de commander les troupes qui étoient hors de la ville, pendant qu'un autre Asdrubal, petit-



fil de Masinissa par sa mère, commandoit dans Carthage. Ce premier Asdrubal, homme ambitieux et violent, enflé d'ailleurs de quelques succès qu'il avoit eus d'abord contre les Romains, n'avoit pu souffrir que l'autorité fût partagée entre lui et un collègue : et pour la réunir tout entière en sa personne, et se délivrer d'un rival incommode, il avoit suscité des délateurs pour l'accuser d'intelligence avec Gulussa son oncle ; et l'ayant fait assommer dans la place publique, il étoit resté ainsi seul en possession du commandement tant au dedans qu'au dehors de Carthage.

Dans l'occasion dont nous parlons, par une barbare et lâche vengeance, il fit avancer sur le mur tout ce qu'il avoit en son pouvoir de prisonniers romains, en sorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts ; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer : et après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois, bien loin d'augmenter leur courage :

mais il ne les épargnoit pas eux-mêmes, et il fit égorger plusieurs sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion se voyant maître absolu de l'isthme, brûla le camp que les ennemis avoient abandonné et en construisit un nouveau pour ses troupes. Il étoit de forme carrée, environné de grands et de profonds retranchements armés de bonnes palissades. Du côté des Carthaginois, il éleva un mur haut de douze pieds, flanqué, d'espace en espace, de tours et de redoutes, et sur la tour qui étoit au milieu, s'en élevoit une autre de bois fort haute, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la ville. Ce mur occupoit toute la largeur de l'isthme, c'est-à-dire vingt-cinq stades (\*). Les ennemis, qui étoient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage ; mais comme toute l'armée y travailloit sans relâche jour et nuit, il fut achevé en vingt jours. Scipion en tira un double avantage : premièrement, parceque ses troupes étoient logées plus sûrement et plus commodément ; en second lieu, parcequ'il

---

(\*) Une lieue et un quart.

coupa, par ce moyen, les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvoit plus porter que par mer, ce qui souffroit de très-grandes difficultés, tant à cause que la mer, de ce côté-là, est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisoit la flotte romaine. Et ce fut là une des principales causes de la famine qui se fit bientôt sentir dans la ville. D'ailleurs Asdrubal ne distribuoit le blé qui lui arrivoit qu'aux trente mille hommes de troupes qui servoient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

Pour leur couper encore davantage les vivres, Scipion entreprit de fermer l'entrée du port par une levée qui commençoit à cette langue de terre dont nous avons parlé, laquelle étoit assez près du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés, et ils insultoient aux travailleurs. Mais, quand ils virent que l'ouvrage avançoit extraordinairement chaque jour, ils commencèrent véritablement à craindre, et songèrent à prendre des mesures pour le rendre inutile : femmes et enfants, tout le monde se mit à travailler, mais avec un tel secret, que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de

guerre, qui rapportoient seulement qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le port, mais sans qu'on sût ce qui s'y faisoit. Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port, et parurent en mer avec une flotte assez nombreuse, qu'ils venoient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. On convient que s'ils avoient été sur-le-champ attaquer la flotte romaine, ils s'en seroient infailliblement rendus maîtres, parceque, comme on ne s'attendoit à rien de tel, et que tout le monde étoit occupé ailleurs, ils l'auroient trouvée sans rameurs, sans soldats, sans officiers. Mais, dit l'historien, il étoit arrêté que Carthage seroit détruite. Ils se contentèrent donc de faire comme une insulte et une bravade aux Romains, et rentrèrent dans le port.

Deux jours après ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon, et ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille devoit décider du sort des deux partis : elle fut longue et opiniâtre, les troupes de côté et d'autre faisant des efforts extraordinaires, celles-là pour sauver leur patrie ré-

duite aux abois, celle-ci pour achever leur victoire. Dans le combat les brigantins des Carthaginois, se coulant par-dessous les bords des grands vaisseaux des Romains, leur rompoient tantôt la poupe, tantôt le gouvernail et tantôt les rames; et, s'ils se trouvoient pressés, ils se retiroient avec une promptitude merveilleuse pour revenir incontinent à la charge. Enfin, les deux armées ayant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant, les Carthaginois jugèrent à propos de se retirer, non qu'ils se comptassent vaincus, mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux, ne pouvant entrer assez promptement dans le port, parceque l'entrée en étoit trop étroite, se retira devant une terrasse fort spacieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, sur le bord de laquelle on avoit élevé un petit rempart durant cette guerre, de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là le combat recommença encore plus vivement que jamais, et dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup, et ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant

venu, Scipion attaqua la terrasse ; et, s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine, il s'y logea, s'y fortifia, et y fit faire une muraille de brique du côté de la ville, fort proche des murs, et de pareille hauteur. Quand elle fut achevée, il y fit monter quatre mille hommes avec ordre de lancer sans cesse des traits et des dards sur les ennemis, qui en étoient fort incommodés, à cause que les deux murs étant d'une hauteur égale, ils ne jetoient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette campagne.

Pendant les quartiers d'hiver, Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes de dehors, qui incommodoient fort les convois, et facilitoient ceux qu'on envoyoit aux assiégés. Pour cela, il attaqua une place voisine, nommée Néphéris, qui leur servoit de retraite. Dans une dernière action, il périt du côté des ennemis plus de soixante et dix mille hommes, tant soldats que paysans ramassés, et la place fut emportée avec beaucoup de peine après vingt-deux jours de siège. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, et contribua beaucoup à la prise même de Carthage, où, depuis ce temps-là, il

n'étoit presque plus possible de faire entrer des vivres.

CN. CÔRNÉLIUS LENTULUS , L. NUMMIUS.

AN DE ROME 605 , AVANT J. C. 147.

Au commencement du printemps , Scipion attaqua en même temps le port appelé Cothon, et la citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnoit ce port, il se jeta dans la grande place de la ville, qui en étoit proche, d'où l'on montoit à la citadelle par trois rues en pente, bordées de côté et d'autre d'un grand nombre de maisons, du haut desquelles on lançoit une grêle de dards sur les Romains ; en sorte qu'ils furent contraints, avant que de passer outre, de forcer les premières maisons, et de s'y poster, pour pouvoir de là chasser ceux qui combattoient des maisons voisines. Le combat au haut et au bas des maisons dura pendant six jours, et le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues, et en faciliter le passage aux troupes, on tiroit avec des crocs les corps des habitants qu'on avoit tués, ou précipités du haut des maisons, et on les jetoit dans des fossés, la plupart encore vivants et

palpitants. Dans ce travail qui dura six jours et six nuits, les assiégés employèrent beaucoup de temps en temps pour se retirer dans leurs caves, parce qu'ils n'arrivèrent jamais à la fatigue de se battre, mais que, cependant, pendant tout ce temps-là ne dormit point, donnant par-tout les ordres, et s'accordant à peine le temps de prendre quelque nourriture.

Les assiégés étoient aux abois ; et le septième jour on vit paroître des hommes en habit de suppliants, qui demandoient pour toute composition qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle : ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il en sortit cinquante mille, tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cents, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme, et ses deux enfants ; où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils ne laissèrent pas de se défendre pendant quelque temps, parceque le lieu étoit fort étroit, et sur des rochers, et qu'on y montoit par plusieurs degrés ; mais enfin, pro-



sés par la faim, accablés de lassitude, il fallut succomber ; et , abandonnant l'enceinte du temple , ils s'enfermèrent dans le temple même , résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal , songeant à sauver la sienne , descendit secrètement vers Scipion , portant en main une branche d'olivier , et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges , qui , transportés de fureur et de rage , vomirent contre lui mille injures , et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit , on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put ; et , se mettant à la vue de Scipion avec ses deux enfants , lui parla à haute voix en cette sorte : « Je n'invoque point  
« contre toi ! ô Romain , la vengeance des  
« dieux , car tu ne fais qu'user des droits de  
« la guerre. Mais puissent les dieux de Car-  
« thage , et toi de concert avec eux , punir  
« comme il le mérite ce perfide qui a trahi sa  
« patrie , ses dieux , sa femme et ses enfants ! »  
Puis adressant la parole à Asdrubal : « Scé-  
« lérat , dit-elle , perfide , le plus lâche de  
« tous les hommes , ce feu va nous ensevelir  
« moi et mes enfants ; pour toi , indigne capi-  
« taine de Carthage , va orner le triomphe de

« ton vainqueur, et subir à la vue de Rome le « supplice dû à tes crimes. » Après ces reproches elle égorgea ses enfants, les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Scipion, voyant que cette ville, qui avoit été si florissante pendant sept cents ans, comparable aux plus grands empires par l'étendue de sa domination sur mer et sur terre, par ses armées nombreuses, par ses flottes, par ses éléphants, par ses richesses; supérieure même aux autres nations par le courage et la grandeur d'ame, qui, toute dépouillée qu'elle étoit d'armes et de vaisseaux, lui avoit fait soutenir pendant trois années entières toutes les misères d'un siège : voyant alors cette ville absolument ruinée, on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage : il considéroit que les villes, les peuples, les empires, sont sujets aux révolutions, aussi-bien que les hommes en particulier : que la même disgrâce étoit arrivée à Troie, jadis si puissante, et depuis aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, dont la domination s'étendoit si loin : et tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'empire avoit jeté un si

grand éclat. Plein de ces tristes idées , il prononça deux vers d'Homère , dont le sens est : « il viendra un temps où la ville sacrée de Troie , et le belliqueux Priam , et son peuple , périront » ; désignant par ces vers le sort futur de Rome , comme il l'avoua à Polybe , qui le pria de lui expliquer sa pensée.

S'il avoit été éclairé des lumières de la vérité , il auroit su ce que nous apprend l'écriture , « Qu'un royaume est transféré d'un peuple à un autre , à cause des injustices , des violences , des outrages qui s'y commettent , et de la mauvaise foi qui y règne en différentes manières. » Carthage est détruite , parceque l'avarice , la perfidie , la cruauté y étoient montées à leur comble. Rome aura le même sort , lorsque son luxe , son ambition , son orgueil , ses injustes usurpations palliées sous le faux dehors de vertu et de justice , auront forcé le souverain maître et distributeur des empires à donner par sa chute une grande leçon à l'univers.

Carthage ayant été prise de la sorte , Scipion en abandonna le pillage aux soldats pendant quelques jours , à la réserve de l'or , de l'argent , des statues , et des autres offrandes

qui se trouveroient dans les temples : ensuite il leur distribua plusieurs récompenses militaires, aussi-bien qu'aux officiers, parmi lesquels deux s'étoient sur-tout distingués, Ti. Gracchus, et C. Fannius, qui les premiers étoient montés sur le mur. Il fit parer des dépouilles des ennemis un navire fort léger, et l'envoya à Rome porter la nouvelle de la victoire.

En même temps il fit savoir aux différents peuples de la Sicile qu'ils eussent chacun à venir reconnoître et reprendre les tableaux et les statues que les Carthaginois avoient enlevés de leurs villes dans les guerres précédentes : et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que  
« ce taureau, qui étoit en même temps un  
« monument de la cruauté de leurs anciens  
« rois, et de la bonté de leurs nouveaux maî-  
« tres, devoit leur apprendre s'il leur seroit plus  
« avantageux d'être sous le joug des Siciliens  
« que sous le gouvernement du peuple romain. »

Plusieurs autres villes de Sicile recouvrèrent pareillement, par la libéralité de Scipion, leurs anciens ornements, ou les objets de leur culte. Diane fut rendue aux Ségestains, Mercure aux Tyndaritains, et ainsi du reste.

Ayant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avoit trouvées à Carthage, Scipion fit de sévères défenses à tous ceux qui lui étoient attachés de rien prendre, ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il étoit attentif à écarter de sa personne et de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome, on s'y livra sans mesure aux sentiments de la joie la plus vive, comme si ce n'eût été que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassoit dans son esprit tous les maux qu'on avoit soufferts autrefois de la part des Carthaginois en Sicile, en Espagne, et même en Italie, pendant seize ans consécutifs, durant lesquels Annibal avoit saccagé quatre cents villes, fait périr en diverses rencontres trois cent mille hommes, et réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux, on se demandoit l'un à l'autre s'il étoit donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les ordres témoignèrent à l'envi leur reconnoissance envers les dieux; et la ville, pendant plusieurs jours, ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux et de spectacles.

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de la religion, le sénat envoya dix commissaires en Afrique pour en régler l'état et le sort à l'avenir conjointement avec Scipion. Le premier de leur soin fut de faire démolir tout ce qui restoit de Carthage : Rome, déjà maîtresse du monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté tandis que le nom de Carthage subsisteroit : tant une haine invétérée, et nourrie par de longues et de cruelles guerres, dure au-delà même du temps où l'on a à craindre, et ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'excite a cessé d'être. Défenses furent faites au nom du peuple romain d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendroient d'y rebâtir quelque chose, et principalement Byrsa et Mégare. Ils exceptoient apparemment le port, comme pouvant leur être utile. Au reste, on n'en défendoit l'entrée à personne : Scipion, n'étant pas fâché qu'on vît les tristes débris d'une ville qui avoit osé disputer de l'empire avec Rome. Ils arrêtaient encore que les villes qui, dans cette guerre, avoient tenu le parti des ennemis, seroient toutes rasées ; et ils en donnèrent le

territoire aux alliés du peuple romain ; ils gratifièrent en particulier ceux d'Utique de tout le pays qui est entre Carthage et Hippone. Ils rendirent tout le reste tributaire, et en firent une province de l'empire romain, où l'on envoya tous les ans un préteur. C'est ce qu'on appelle *la Province d'Afrique*.

Quand tout fut réglé, Scipion retourna à Rome, où il entra en triomphe. On n'en avoit jamais vu de si éclatant ; car ce n'étoit que statues, que raretés, que pièces curieuses, et d'un prix inestimable, que les Carthaginois, pendant le cours d'un grand nombre d'années, avoient apportées en Afrique, sans compter l'argent qui fut porté dans le trésor public, et qui montoit à de très grandes sommes. Par cette importante conquête Scipion se rendit propre le surnom d'Africain, qu'il portoit déjà par droit de succession.

---

# LA MORT DE POMPÉE.

## FRAGMENT

DU LIVRE HUITIÈME DE LA PHARSALE DE LUCAIN.

TRADUCTION DE MARMONTEL.

---

UN navire se présente. Pompée y monte, et ordonne qu'on fasse voile vers le rivage de Lesbos, vers cette île dépositaire de ce qu'il a de plus cher au monde. C'est là, Cornélie, que tu vivois cachée, et dans une inquiétude aussi cruelle que si tu avois été au milieu des champs de Pharsale. De noirs présages t'agitent sans cesse ; à chaque instant ton sommeil est troublé par de violentes frayeurs ; tes nuits se passent en Thessalie, et dès que le jour chasse les ténèbres, errante sur la cime des rochers qui bordent la mer, les yeux attachés sur les flots, tu es la première à découvrir dans le lointain les voiles flot-



tantes d'un vaisseau qui s'avance ; mais lorsqu'il aborde, tu n'oses demander des nouvelles de ton époux. Tu vois son navire voguer vers toi ; tu ne sais pas ce qu'il t'apporte ; mais dans un moment toutes tes craintes vont se réaliser. O Cornélie, celui qui vient t'annoncer le malheur de nos armes, la défaite et la fuite de ton époux, c'est ton époux lui-même. Il n'est plus temps de craindre, il est temps de pleurer.

Le navire aborde ; Cornélie approche, et reconnoît Pompée : elle voit le crime des dieux marqué sur le front pâle du héros, sur cette face vénérable qu'il couvre de ses cheveux blancs, et sur ses vêtements tout souillés de poussière. A cette vue, elle chancelle, un nuage répandu sur ses yeux lui dérobe la lumière du ciel, l'excès de la douleur lui ôte tout sentiment, tout son corps tombe en défaillance ; son cœur reste long-temps immobile et glacé ; et la mort qu'elle a invoquée semble avoir exaucé ses vœux.

Pompée descend du navire attaché au rivage, et s'avance à pas lents sur le sable de cette plage solitaire. A son approche, les femmes qui environnent Cornélie retiennent

leurs cris, et ne se permettent d'accuser le ciel que par des gémissements étouffés. Elles s'efforcent en vain de relever leur maîtresse évanouie et étendue sur la terre. Mais son époux se penchant vers elle, et serrant dans ses bras son corps saisi d'un froid mortel, lui rend la chaleur et la vie. Cornélie, dont le sang recommence à couler, et dont les esprits se raniment, reconnoît la main qui la presse; et ses yeux ouverts sur son époux ont la force de soutenir la tristesse profonde qu'elle voit peinte sur son visage. Il lui défend de se laisser abattre par l'infortune, et réprime en ces mots l'excès de sa douleur... « Femme de Pompée, oubliez-vous de quels aïeux vous êtes née (\*)? Est-ce à une ame si courageuse de succomber sous les premiers revers? voici le moment d'éterniser la mémoire de vos vertus. La magnanimité de votre sexe n'est point attachée au maintien des lois, ni aux travaux des armes; le malheur d'un époux en est l'unique épreuve; elle consiste à le partager et à savoir le soutenir. Élevez, affermissiez votre ame, que

---

(\*) Les Scipions.

votre piété envers moi combatte et surmonte le sort. Aimez votre époux d'autant plus qu'il est vaincu, malheureux. C'est à présent surtout que je fais votre gloire. Les faisceaux, le sénat, une foule de rois, tout s'éloigne, tout m'abandonne ; vous seule me restez. Commencez à vous regarder comme mon seul ami ; mon unique compagne, et à me tenir lieu de tout. Il seroit honteux, votre mari vivant, de montrer une douleur extrême. Réservez vos larmes pour mon trépas ; ce sera le dernier gage de votre foi. Jusque-là vous n'avez rien perdu ; je respire : ma fortune seule a péri ; et si c'est elle que vous pleurez, c'est elle que vous avez aimée. »

A ce reproche de son époux, Cornélie soulève à peine sa tête languissante, et son cœur laisse échapper ces plaintes entrecoupées de sanglots : « O femme née pour le malheur de ceux à qui mon sort se lie, que ne suis-je entrée dans le lit de César ! J'ai coûté deux fois des larmes au monde. C'est une implacable furie qui a présidé deux fois à mon hymen. J'ai été funeste à Crassus (\*) ; et

---

(\*) Publius Crassus, fils du triumvir, fut tué chez les Parthes, lors de la défaite de son père.

son ombre, qui me poursuit, m'a vue transporter dans ton camp tout le malheur que j'avois attaché à ses armes. Misérable ! j'ai entraîné tous les peuples dans ta ruine, j'ai éloigné tous les dieux du plus juste parti. O Pompée ! ô mon illustre époux ! héros dont je n'étois pas digne ! quoi ! le sort qui me persécute a eu le droit de t'opprimer ! Pourquoi formai-je les nœuds impies qui t'alloient rendre malheureux ? Reçois ma mort , que je demande , en expiation de mon crime ; et pour te rendre la mer plus facile , les rois plus fidèles , l'univers plus soumis , pour apaiser les dieux , s'il est possible , jette dans les flots ta compagne : plus heureuse si elle s'étoit dévouée avant le malheur de tes armes pour en obtenir le succès , qu'elle te serve au moins à expier tous les maux qu'elle cause au monde. O Julie ! ombre que j'irritois , où que tu sois , te voilà vengée de mon hymen par les malheurs de la guerre civile. Viens , cruelle , viens jouir encore de mon supplice ; et apaisée par le trépas de ton odieuse rivale , pardonne à ton époux l'amour qu'il eut pour moi. »

A ces mots , elle tomba une seconde fois dans les bras de Pompée ; et sa douleur ar-

racha des larmes à tous ceux qui en étoient témoins. La grande ame de Pompée en fut elle-même attendrie ; et ce héros, qui d'un œil sec avoit vu les champs de Pharsale, versa des larmes à Lesbos.

Alors le peuple de Mitylène, accourant en foule au rivage, environne Pompée, et lui dit : « Si notre île fait à jamais sa gloire d'avoir eu en dépôt la digne moitié d'un si grand homme, daignez aussi, Pompée, nous vous en conjurons, daignez vous-même, ne fût-ce qu'une nuit, prendre pour asile nos murs, et vous reposer au sein de nos dieux domestiques, sur la foi sainte et inviolable d'un peuple qui vous est dévoué. Faites de Lesbos un lieu mémorable et sacré qu'on vienne voir dans tous les siècles, et qui excite la vénération de tous les voyageurs romains. Vous n'avez pas de refuge plus assuré dans votre fuite : toute autre ville peut espérer de trouver grâce auprès du vainqueur ; celle-ci ne peut plus s'attendre qu'à sa haine. D'ailleurs César n'a point de flottes, et nous sommes entourés de mers. Le plus grand nombre de vos amis, sachant où vous êtes, viendront vous retrouver ; il faut un lieu connu pour rallier

vos forces. Nos richesses, les trésors même de nos temples vous sont offerts ; et que ce soit sur mer ou sur terre que vous veuillez employer notre brave jeunesse, elle est prête à vous suivre ; disposez de Lesbos, et de tout ce qui est en son pouvoir. Acceptez ce foible secours, de peur que César n'en profite. Enfin épargnez à un peuple qui croit avoir bien mérité de vous l'humiliation de laisser croire que vous n'avez compté sur lui que lorsque vous étiez heureux, et que vous avez douté de sa foi dès que le sort vous a été contraire. » Pompée ne fut point insensible à la joie de trouver dans Lesbos un zèle si pur et si noble ; il s'applaudit, pour l'humanité, de voir que l'honneur et la foi n'étoient pas encore exilés du monde.

« Je crois, leur dit-il, avoir assez prouvé qu'il n'est aucun lieu de la terre qui me soit plus cher que Lesbos. C'est à Lesbos que j'ai confié toutes les affections de mon ame ; c'est ici que j'ai retrouvé ma maison, mes dieux, une seconde Rome : aussi, dans ma fuite, n'ai-je pas cherché à gagner un autre rivage ; et quoique vous eussiez à craindre le ressentiment de César, je n'ai pas hésité à vous livrer

en moi le moyen le plus sûr d'apaiser sa colère. Mais c'est assez, généreux Lesbiens, de vous avoir rendus coupables une fois ; je dois aller chercher ailleurs de quoi réparer ma ruine. Adieu, Lesbos, peuple à jamais heureux d'avoir acquis par ta vertu une renommée éternelle ; soit que ton exemple engage les nations et les rois à me secourir, soit que tu aies la gloire d'être le seul qui dans mon malheur me soit resté fidèle : car j'ai résolu d'éprouver en quels lieux de la terre la justice règne, et en quels lieux le crime fait la loi. Dieu, qui veilles sur mes destins ( s'il en est encore un seul qui me protège ), reçois le dernier de mes vœux ; fais-moi trouver par-tout des peuples comme le peuple de Lesbos, qui, tout malheureux que je suis, aiment mieux s'exposer à la colère de César, que d'insulter à ma disgrâce, ou d'attenter à ma liberté ! »

Après avoir ainsi exprimé sa reconnaissance, il fit porter la triste Cornélie sur le vaisseau qui l'attendoit. A la désolation de ce peuple, on eût dit qu'on le forçoit lui-même à quitter sa patrie. On n'entendoit sur le rivage que des gémissements et des plaintes ; on ne voyoit que des mains élevées vers le ciel ; et quoi-

que le malheur de Pompée eût affligé tous les cœurs , c'étoit moins ce héros qu'on plaignoit , que celle avec qui ce bon peuple étoit accoutumé à vivre comme avec une de ses citoyennes , et qu'il voyoit avec douleur s'éloigner de lui pour jamais. Quand même elle iroit joindre un époux triomphant, les femmes de Lesbos , en lui disant adieu , auroient peine à retenir leurs larmes : tant sa pudeur , sa probité , sa modestie , répandues sur son visage et dans ses chastes regards , lui ont attiré leur amour. Ce qui les a le plus touchés , c'est que , loin de se rendre incommode à ses hôtes , et loin d'humilier même les plus petits , elle a vécu à Mitylène dans le temps des prospérités et de la gloire de Pompée. comme s'il eût été vaincu.

Le soleil étoit à demi plongé sous l'horizon , et , s'il est vrai qu'il y ait des peuples pour lesquels il se lève en se couchant pour nous , chacun des deux mondes ne voyoit alors que la moitié de son globe de flamme. La nuit vient , et les soucis cruels et vigilants dont l'ame de Pompée est remplie lui font parcourir de la pensée les villes et les peuples alliés des Romains , les cours de l'Orient ,



leurs mœurs, leur différent génie, et ces régions du midi qu'une chaleur intolérable défend seule contre César. Souvent l'ame accablée de ces pénibles soins, et rebutée de l'affligeante image que lui présente l'avenir, il écarte, pour respirer, ces idées tumultueuses; et l'abattement de ses esprits, qu'un trouble si violent épuise, lui laisse un moment de relâche. Alors il interroge son pilote sur l'art de lire dans le ciel la route qu'on tient sur les eaux, et ce savant observateur du cours silencieux des astres lui révèle tous ses secrets.

« Ordonnez, ajoute le pilote, et dites-moi quel est le rivage où vous voulez aborder. Le plus loin, lui dit Pompée encore irrésolu, le plus loin qu'il sera possible de Pharsale et de l'Italie. Avant d'avoir retrouvé ce dépôt si cher, je savois où tendoient mes vœux; mais mon épouse est avec moi: qu'importe où nous soyons ensemble? je laisse à la fortune à nous choisir un port. »

Alors le pilote, au lieu de présenter la pleine voile au vent, l'incline, afin de diriger sa route entre les écueils de la côte d'Asie et du rivage de Chio. La mer ressentit le

mouvement de la voile, et la proue annonça, par le bruit des ondes qu'elle y traçoit, un sillon nouveau. Tel, et avec moins d'adresse, dans la course des chars, un écuyer habile, obligeant ses coursiers à décrire le tour le plus étroit du cirque, effleure la borne et l'évite.

Le soleil revient éclairer la terre, et sa lumière efface les astres de la nuit. Bientôt tout ce qui est échappé au naufrage de Thessalie se rassemble auprès de Pompée. Son fils Sextus fut le premier qui, du rivage de Lesbos, suivit ses traces sur les mers. Après lui vinrent une foule de patriciens et de rois ; car, même depuis sa ruine et la défaite de son armée, la fortune ne put l'empêcher d'avoir des ministres couronnés ; et, dans sa déroute, il traînoit après lui tous les sceptres de l'Orient. Déjotarus, l'un de ces rois, ayant découvert çà et là les signes épars de sa fuite, venoit enfin de le joindre : Pompée l'envoie au fond de l'Asie lui chercher de nouveaux secours. « O le plus fidèle de tous les rois qui me sont attachés ! lui dit-il, j'ai perdu tout ce qui sur la terre étoit au pouvoir des Romains ; mais il me reste à éprouver le zèle des peuples du

Tigre et de l'Euphrate, où ne s'étend point encore la domination de César. Allez, en mon nom, soulever l'Orient et le Nord ; pénétrez jusque dans le fond des états du Mède et du Scythe ; rendez au superbe Arsacide (\*) ces paroles que je lui adresse : Si l'ancienne alliance que nous avons jurée, moi par Jupiter Latien, vous par le culte de vos mages, subsiste encore entre Rome et vous ; Parthes, remplissez vos carquois, tendez vos arcs, souvenez-vous qu'en chassant devant moi les peuples du Caucase (\*\*), je vous laissai la liberté d'errer en paix dans vos campagnes, sans vous réduire à chercher dans les murs de Babylone un asile sûr contre moi. J'avois déjà franchi les bornes du vaste empire de Cyrus, et vers le fond de la Chaldée je touchois aux bords où l'Hydaspe et le Gange vont se jeter au sein des mers. Cependant, lorsque la victoire me soumettoit tout l'Orient, je voulus bien excepter le Parthe du nombre des peuples que je rangeois sous les lois de Rome ; et leur

---

( \*) Phraate, roi des Parthes, descendant d'Arsace.

( \*\*) Les Albaniens et les Ibériens.

roi fut le seul que je traitai d'égal. Ce n'est pas une fois seulement que les Arsacides m'ont dû la conservation de leur empire ; et , après la sanglante défaite de Crassus en Assyrie , quel autre que moi eût apaisé le ressentiment des Romains ? Engagés par tant de bienfaits , ô Parthes ! voici le moment de passer l'Euphrate qui devoit à jamais vous servir de barrière. Venez vaincre en faveur de Pompée ; et Rome elle-même consent à être vaincue à ce prix. »

Quelque difficile que fût ce message , Déjotarus voulut bien s'en charger. Il dépose les marques de la royauté , et part sous l'habit d'un esclave. Dans les moments de péril et d'alarme on voit souvent , pour sa sûreté , un roi se donner l'apparence d'un homme indigent et obscur : tant il est vrai que la vie du pauvre est plus tranquille et moins menacée que celle des maîtres du monde.

Pompée , ayant jeté Déjotarus sur le rivage de l'Asie , poursuit sa route entre les écueils des îles d'Icare et de Samos. Il laisse derrière lui Éphèse et Colophone ; et , à la faveur d'un vent léger que l'île de Cos lui envoie , il passe devant Gnide , rase l'île de Rhodes ,

coupe le golfe de Telmesse, et la côte de Pamphilie se présente devant lui; mais n'y voyant pas encore d'asile assuré, il gagne le port de Phasale, petite ville où il n'a point à craindre le peu d'habitants que la guerre y a laissés, et qui tous ensemble n'égalent pas le nombre des Romains qu'il amène à sa suite. Il s'avance et passe à la vue du mont Taurus, d'où tombent les eaux du Dipsante. Pompée eût-il jamais pu croire, dans le temps qu'il chassoit de ces mers les pirates de Cilicie, qu'un jour, exposé sur un foible navire, il auroit besoin d'y trouver lui-même un passage tranquille et sûr? Une grande partie du sénat se rallie auprès de son chef fugitif; et c'est à l'embouchure du Sélinus qu'il s'arrête et qu'il les assemble. Là, sa voix, qu'une douleur profonde avoit tenue long-temps muette, rompt enfin le silence, et il parle en ces mots :

« Généreux compagnons de mes travaux et de ma fuite, vous qui, dans mon exil, êtes Rome pour moi, quoique nous soyons assemblés sur une plage solitaire, sur les bords de la Cilicie, où je me vois sans secours et sans armes, abandonné de tout l'univers, j'ose

former de nouveaux desseins pour changer la face des choses. Rappelez, pour m'entendre et pour me seconder, toutes les forces de vos grandes ames. Je n'ai pas péri tout entier à Pharsale ; et mon malheur ne m'a point tellement abattu que je ne puisse encore relever ma tête, et me dégager du milieu des ruines où l'on me croit enseveli. Marius, errant et caché entre les débris de Carthage, ne s'est-il pas relevé de sa chute ? Ne l'a-t-on pas revu dans Rome précédé par les faisceaux ? N'a-t-on pas encore une fois inscrit son nom dans nos fastes (\*) ? Et si la main de la Fortune s'est moins appesantie sur moi que sur lui, me tiendra-t-elle terrassé ? J'ai mille vaisseaux sur les mers de la Grèce ; mille chefs, au premier signal, se rangeront sous mes drapeaux. Pharsale a plutôt dispersé qu'elle n'a renversé mes forces. La seule réputation que mes anciens travaux m'ont faite dans tout l'univers, et un nom long-temps cher au monde, suffiroient pour me soutenir. Ce que je vous laisse à examiner, c'est à qui nous aurons recours, de l'Égyptien, du Parthe ou du Numide, et

---

(\*) Consul pour la septième fois.

sur les forces et la fidélité duquel des trois on peut le plus compter. Pour moi, je vais vous confier mes inquiétudes secrètes, et quelle seroit ma résolution. L'enfance du roi d'Égypte m'est suspecte : pour lutter contre le malheur, le zèle a besoin d'un courage affermi par toute la vigueur de l'âge. D'un autre côté, l'artificieuse duplicité du Maure m'épouvante. Ce peuple a hérité de la haine de Carthage contre les Romains. Le Numide, qui occupe le trône, a dans le cœur tout l'orgueil d'Annibal ; et il n'est déjà que trop fier d'avoir vu Varrus suppliant, et d'avoir protégé nos armes. Le parti le plus sûr est donc de nous retirer vers l'Orient. L'Euphrate partage le monde ; une longue chaîne de montagnes sert de barrière à ces vastes contrées qu'un autre ciel éclaire et qu'entoure un autre océan. Vaincre et dominer sont les plaisirs de ces peuples fiers et vaillants ; leurs chevaux sont superbes, leur arc est terrible ; dès l'enfance, et jusque dans la vieillesse, ils le tendent avec vigueur ; le trait décoché par leurs mains porte une mort inévitable : ils furent les seuls qui arrêterent l'impétuosité d'Alexandre ; ils soumirent le Mède et l'Assyrien ; nos javelots

les intimident peu ; et depuis le malheur de Crassus, ils savent trop qu'avec les carquois des Scythes, leurs aïeux, ils peuvent défier nos armes. C'est peu pour eux d'aiguiser leurs flèches, ils savent les empoisonner : la plus légère blessure en est fatale ; et, dès que la pointe pénètre jusqu'au sang, elle y laisse la mort. Et que ne puis-je moins compter sur la valeur des Arsacides ! Leurs destins, qui balancent les nôtres, ne leur inspirent que trop d'audace, et la faveur même des dieux ne les a que trop secondés. Je ferai donc sortir ces peuples des régions où naît le jour : je les ferai marcher vers nos climats et y porter la guerre. S'ils me manquent de foi, s'ils trahissent l'alliance entre nous jurée, je consommerai mon naufrage : on ne me verra point aller en suppliant implorer les rois que j'ai faits ; mais sur une terre éloignée j'aurai la consolation de mourir sans coûter un nouveau crime à César, sans rien devoir à sa pitié. Cependant, plus je me rappelle ma vie passée, plus j'ose croire que mon nom est respecté dans l'Orient. Quelle gloire nos armes n'ont-elles pas acquise au-dessus de l'Euxin, au bord du Tanaïs ? En quelle partie



du monde avons-nous eu des succès plus rapides, des triomphes plus éclatants? O Rome! fais des vœux au ciel pour le dessein que je médite. Et que peuvent jamais les dieux t'accorder de plus favorable, que d'engager le Parthe dans tes guerres civiles, d'y consumer ses forces redoutables, et de l'envelopper dans tes malheurs? Si le Parthe et César en viennent aux mains, quel que soit le vainqueur, il faut que la fortune ou me venge, ou venge Crassus.

Au murmure qui s'éleva dans l'assemblée, il fut facile à Pompée de juger qu'on désapprouvoit son dessein. Lentulus se distingua dans ce conseil par la chaleur de son zèle et la majesté de sa douleur. Il se lève, et il fait entendre ces paroles dignes d'un consul :

« Eh quoi, Pompée ! le malheur de Rome dans la Thessalie a-t-il jusque-là consterné votre ame? Un jour a-t-il tout renversé? Pharsale a-t-elle vu périr jusqu'au dernier espoir de la république? La plaie enfin est-elle si profonde, et le mal est-il incurable au point qu'il ne vous reste d'autre ressource que d'aller implorer le Parthe et vous prosterner à ses pieds? Pourquoi, transfuge de ce monde, aller cher-

cher un ciel nouveau, des peuples inconnus, une terre étrangère? Voulez-vous, esclave du Parthe, vous ranger sous ses lois, vous soumettre à son culte, aller avec les Chaldéens adorer le feu de leurs foyers? Vous qui prétendez n'avoir pris les armes que pour l'amour de la liberté, pourquoi, si vous pouvez endurer l'esclavage, en avoir imposé à ce malheureux univers? Le Parthe, qui frémit d'effroi quand il apprit que Rome vous avoit mis à la tête de ses armées; le Parthe, qui vous a vu du fond de l'Hyrcanie et du rivage de l'Inde traîner les rois captifs après vous; le Parthe vous verra triste rebut du sort, humilié, tremblant, consterné devant lui! Quels projets son orgueil ne va-t-il pas fonder sur notre puissance abattue, en se comparant avec Rome, qu'il croira voir en vous suppliante à ses pieds? sans doute il jugera de sa supériorité par votre abaissement. Et que lui direz-vous qui soit digne de votre courage et du rang que vous occupez? Le barbare ignore votre langue, il faudra que vos larmes, les larmes de Pompée implorent sa compassion. Qu'il vous l'accorde; quelle honte pour Rome d'avoir besoin du Parthe pour venger ses malheurs! Est-ce

pour subir cet affront qu'elle vous a fait notre chef ? Pourquoi répandre chez ces barbares le bruit de nos calamités ? Pourquoi leur découvrir des plaies qu'il eût fallu tenir cachées ? pourquoi leur apprendre à franchir les barrières de leur empire ? La seule consolation de Rome , dans son malheur , étoit d'écarter tous les rois , et , s'il falloit qu'elle eût un maître , d'avoir pour maître un de ses citoyens : et vous , traversant l'univers , vous voulez attirer jusqu'au sein de Rome des peuples qui ne demandent qu'à la déchirer ! Vous reviendrez des bords de l'Euphrate , à la suite des étendards que le Parthe enleva au malheureux Crassus ! Que dis-je ? le seul de tous les rois qui , dans le temps que la fortune ne se déclaroit point encore , s'est exempté de cette guerre , osera-t-il , instruit de la victoire et des forces de César , s'associer à vos disgraces , se déclarer pour vous , et marcher contre lui ? N'en attendez pas ce courage. Les peuples nés dans les frimas du nord sont belliqueux et indomptables ; mais ceux de l'Orient sont amollis par la douceur de leur climat. Ces robes longues et flottantes dont les hommes y sont vêtus annoncent - elles des guerriers ? Il est vrai

que dans les campagnes de la Médie, dans les champs du Sarmate, dans les vastes plaines qu'arrose le Tigre, le Parthe ayant la liberté de fuir et de se rallier, est un ennemi invincible; mais, dans un pays de montagnes, lui fera-t-on gravir des rochers escarpés? le fera-t-on marcher à travers des abîmes? Surpris, attaqué dans la nuit, quel usage ses faibles mains feront-elles de son arc? s'il faut passer à la nage un fleuve rapide et profond, est-il accoutumé à vaincre l'impétueux courant des eaux? et dans les chaleurs de l'été, au milieu des flots de poussière, couvert de sang et de sueur, soutiendra-t-il sous un soleil brûlant tout le poids d'un jour de bataille? Il ne connoît ni le belier, ni aucune machine de guerre; une tranchée à combler est un travail au-dessus de ses forces, et tout ce qui s'oppose au vol d'une flèche est un rempart contre lui. De légers combats, une guerre fugitive, des escadrons volants, des soldats plus propres à quitter leur poste qu'à chasser l'ennemi du sien; voilà le Parthe: il est réduit au lâche expédient d'empoisonner ses flèches; il n'ose approcher l'ennemi: mais du plus loin qu'il peut l'atteindre, il tend son arc, et

laisse au vent le soin de diriger ses coups. L'épée a toute une autre force, et c'est l'arme de tous les peuples vraiment belliqueux et vaillants. Voyez les Parthes dans les combats : désarmés dès la première charge, sitôt que leur carquois est vide, ils sont obligés de s'enfuir; leurs bras n'ont aucune vigueur : toute leur confiance est au venin dans lequel ils trempent leurs flèches. Et vous, Pompée, vous comptez sur un peuple à qui, dans les combats, le fer ne peut suffire, s'il n'est secondé du poison ! Un si honteux secours vaut-il que vous alliez mourir loin de votre patrie, à l'autre bout de l'univers ; qu'une terre barbare vous couvre, et qu'on vous y accorde un humble et vil bûcher, grace encore digne d'envie, dans un pays où Crassus est privé de la sépulture ? Toutefois votre sort n'est pas le plus malheureux ; car le trépas est le dernier des maux, et il n'a rien d'effrayant pour des hommes de courage. Mais que deviendra Cornélie ? ce n'est pas la mort qui l'attend chez le Parthe. Ignorez-vous comment ces peuples dissolus traitent les plaisirs de l'amour ? Leur usage est l'instinct des bêtes. Un même lit reçoit des épouses sans nombre ; les lois, les nœuds de

l'hyménée y sont souillés par ce mélange impur ; ses mystères les plus secrets y sont célébrés sans pudeur en présence de mille femmes , toutes esclaves d'un seul amant. Cette cour, plongée dans l'ivresse et dans les délices des festins , ne s'interdit aucun excès de licence et de volupté. Les nuits se passent entre ces rivales à rallumer sans cesse les desirs d'un homme , et à les combler tour - à - tour. Les sœurs , les mères ( noms sacrés que l'amour doit frémir de méconnoître ) partagent la couche abominable des rois , leurs frères ou leurs fils. La fable d'OEdipe , quelque involontaire que fût son crime , le rend horrible aux yeux des nations : et combien de fois , avec pleine lumière : un pareil commerce a donné des héritiers aux Arsacides ! Que ne se permet pas un roi qui se croit permis de donner des enfants à sa mère ! L'illustre fille des Scipions sera donc la millième femme destinée au lit d'un barbare , et la plus exposée , sans doute , aux outrages d'un amour qu'elle irritera par sa fière sévérité , et par le nom de ses époux ; car un nouvel attrait pour les desirs du Parthe , ce sera de savoir que votre femme fut celle du jeune Crassus. C'est une

captive qui lui est échappée dans la défaite des Romains, et qu'il croira que le sort lui ramène. Rappelez-vous, Pompée, ce carnage affreux de nos légions dans l'Assyrie; et vous rougirez non seulement d'implorer le secours de ce peuple funeste, mais d'avoir préféré la guerre civile à celle qui auroit dû nous venger de lui. Et quel plus grand crime aux yeux des nations, dans le gendre et dans le beau-père, que d'avoir laissé, pour se détruire entre eux, Crassus et les siens sans vengeance! Il falloit que Rome, avec toutes ses forces et tous ses chefs les plus vaillants, fondît à-la-fois sur le Parthe, et que, de peur de n'avoir pas assez d'armes pour l'accabler, laissant l'empire à découvert du côté du German et du Dace, elle abandonnât ses frontières, jusqu'à ce que la perfide Suse et la superbe Babylone eussent caché sous leurs ruines jusqu'aux tombeaux de nos vainqueurs. O fortune! ce n'est point l'alliance des Arsacides, c'est la guerre avec eux que nous te demandons. Si Pharsale a consommé le crime et le malheur de la guerre civile, que le vainqueur marche contre le Parthe; c'est le seul peuple de l'univers dont nous puissions voir

avec joie César revenir triomphant. Vous , Pompée, dès que vous aurez passé l'Araxe , attendez-vous à voir Crassus, ce malheureux vieillard, tout couvert des flèches du Parthe , vous apparôître et vous parler ainsi : *O toi, qu'après ma mort mon ombre errante et désolée regardoit comme le vengeur de l'outrage fait à ma cendre , tu viens à mon vainqueur barbare parler d'alliance et de paix !* Alors , plus vous avancerez , et plus à chaque pas vous trouverez de monuments de la honte et du malheur de Rome. Les villes vous offriront les têtes de nos chefs qu'on y a portées en triomphe ; l'Euphrate vous rappellera tous ces illustres morts dont il a roulé les cadavres ; le Tigre , tous ceux qu'il a engloutis sous la terre , et qu'il a revomis en reprenant son cours. Si vous pouvez aller à travers ces objets implorer l'amitié du Parthe , vous devez pouvoir aller implorer celle de César jusque sur le champ de Pharsale. Mais pourquoi ne pas préférer des peuples amis des Romains ? Si le Numide vous est suspect , si la mauvaise foi de Juba nous effraie , cherchons un asile en Égypte , dans l'héritage de Lagus. D'un côté, les écueils des Syrtes ; de l'autre, les bouches du Nil, dont



les eaux repoussent la mer, défendent l'Égypte et la rendent d'un difficile et dangereux accès. Cette terre fertile est contente des richesses qu'elle produit : elle n'attend rien ni du commerce du monde, ni de l'influence du ciel ; elle a mis toute sa confiance dans le fleuve qui l'arrose. Ptolémée, encore enfant, vous doit le sceptre qu'il possède ; le royaume et le roi sont sous votre tutèle : qui peut craindre un monarque enfant ? Son âge est l'âge de l'innocence ; et ce n'est pas dans de vieilles cours qu'il faut chercher la justice, la bonne foi, le respect pour les dieux : l'habitude de tout pouvoir fait perdre la honte de tout oser ; et on distingue les jeunes rois à la douceur de leur empire. »

Ces paroles de Lentulus entraînèrent tous les esprits. Son avis l'emporta sur celui de Pompée ; tant l'extrémité du péril et l'alternative pressante de la perte ou du salut commun, rétablissent entre les hommes l'égalité et l'indépendance. Ils quittent la côte de Cilicie, et vont aborder à l'île de Chypre, séjour favori de la déesse à qui la mère de Paphos a donné le jour, et qui s'en souvient, pour préférer à tous les temples de l'univers l'île té-

moins de sa naissance ( si l'on peut croire que les dieux soient nés, et s'il est possible que jamais aucun d'eux ait commencé d'être ).

Pompée, en s'éloignant de ce rivage, traverse la mer qui le sépare de l'Égypte, et luttant, à force de voiles, contre les eaux du nil qui les repoussent, il parvient au bord où Péluse voit la plus vaste des bouches du fleuve s'épancher dans le sein des mers. C'étoit le temps où la balance céleste ne tient qu'un moment en équilibre les heures du jour et celles de la nuit, et va rendre aux nuits de l'automne l'avantage que le belier a donné aux jours du printemps. Le jeune roi étoit à Péluse, et le bruit répandu dans sa cour, que Pompée venoit lui demander l'asile, y jeta l'alarme et l'effroi. A peine avoit-on le temps de tenir conseil ; cependant tous les infames courtisans de Ptolémée s'assemblent autour de lui. Il se trouve parmi eux un homme juste, un vieillard dont les ans ont mûri la sagesse, éteint les passions et adouci les mœurs ; Achorée est son nom, Memphis l'a vu naître, Memphis qui, du haut de ses murs, observe les progrès du Nil lorsqu'il inonde les campagnes, Memphis si fière de ses dieux ! Ce sage,

dévoué au culte des autels, avoit vu plusieurs fois, dans le cours d'un long sacerdoce, accomplir le nombre des révolutions lunaires que doit vivre le bœuf Apis. Il fut le premier qui donna sa voix dans le conseil : il rappela les bienfaits de Pompée, son amitié pour le père du roi, et la sainteté de leur alliance. Mais Photin, plus habile à démêler le caractère d'un mauvais prince, et plus instruit dans l'art de le persuader, osa proposer le meurtre de Pompée. « Ptolémée, dit-il, la bonne cause, quand elle est malheureuse, tient lieu de crime à qui l'embrasse ; et si la foi qu'on garde à ceux que trahit la fortune obtient des éloges, elle attire des châtimens. Rangez-vous du parti des dieux et du sort, fléchissez devant les heureux, et repoussez les misérables. L'élément du feu et celui des eaux ne sont pas plus incompatibles que la droiture et l'intérêt. Toute la force des sceptres s'anéantit, dès qu'on pèse leurs droits au poids de l'équité. La pudeur et l'honnêteté renversent les empires. L'autorité, odieuse par elle-même, ne se soutient que par la pleine liberté du crime, et par l'usage illimité du glaive. Le droit d'user de violence ne se

conserve qu'en s'exerçant. Que celui qui veut être juste descende du trône. L'absolu pouvoir ne peut jamais s'accorder avec la vertu; et qui rougit de tout violer aura sans cesse tout à craindre. Punissez Pompée d'avoir méprisé la foiblesse de votre âge, et d'avoir pensé que, tout vaincu qu'il est, nous n'oserions lui fermer nos ports. Si vous êtes las de régner, ce n'est pas à lui qu'il faut livrer l'héritage de vos pères; vous avez une sœur à qui vous le devez : rappelez-la au trône d'où vous l'avez bannie. Mettons l'Égypte à couvert des armes romaines : tout ce qui n'aura point été au vaincu, sera épargné par le vainqueur. Pompée, chassé du monde entier, se voyant perdu sans ressource, cherche à s'appuyer sur un peuple qui le soutienne ou qui tombe avec lui. Les mânes des Romains qu'il a fait périr le poursuivent. Ce n'est pas seulement son beau-père qu'il fuit; les regards du sénat, dont le plus grand nombre est la proie, des vautours de la Thessalie : il craint les nations qu'il a laissées nageant ensemble dans les flots de leur sang; il craint cette foule de rois qu'il a entraînés dans son naufrage. Chargé du crime de la Thessalie, re-

buté par-tout , il se jette dans le seul pays qu'il n'ait pas encore ruiné ; et c'est ce qui le rend plus coupable envers vous. Pourquoi, Pompée, venir souiller et rendre suspecte à César cette Égypte qui s'est tenue en paix ? Pourquoi la choisir pour le lieu de ta chute , et y transporter les destins de Pharsale et ton propre malheur ? Nous avons déjà un crime à expier aux yeux de César , celui de te devoir le sceptre , et d'avoir fait des vœux pour toi. Ce glaive, que le sort nous force de tirer , étoit destiné, non pas à toi , mais au vaincu. C'est toi , Pompée , qu'il va frapper ; nous aurions voulu que ce fût ton beau-père : ne nous demande rien de plus ; nous sommes emportés par le torrent qui entraîne l'univers. Et peux-tu douter qu'un attentat ne soit permis dès qu'il est nécessaire ? Malheureux ! quelle confiance as-tu mise en nous ? quel secours peux-tu en attendre ? Ne vois-tu pas un peuple sans armes, et tout occupé à cultiver ses campagnes encore humides , aussitôt que le Nil a retiré ses eaux ? Il faut savoir mesurer ses forces et avouer son impuissance. Êtes-vous , Ptolémée, un assez ferme appui pour un homme dont la ruine écrase Rome elle-

même ? Irons-nous remuer les cendres de Pharsale, et attirer la guerre sur nos bords ? Avant que l'un des deux partis fût abattu, nous n'en avons embrassé aucun, et à présent nous suivrions des drapeaux que le monde entier abandonne ! Nous oserions défier un vainqueur dont la puissance et la destinée se déclarent si hautement ! Il est honteux d'abandonner celui qui tombe dans l'infortune ; mais ce n'est qu'autant qu'on l'a suivi dans la prospérité ; et personne n'attend, pour choisir ses amis, l'instant où ils sont malheureux. »

Tout le conseil applaudit au crime ; et le roi , encore dans l'enfance , fut flatté de voir que ses ministres lui déféroient l'honneur, nouveau pour lui , de prononcer sur ce grand coup d'état. Achillas est chargé de l'exécution. Il monte avec ses satellites sur une barque qui les contient à peine. O dieux ! étoit-ce sur le Nil, et par les coups d'un peuple enseveli dans la honte et dans la mollesse, qu'un si grand homme devoit périr, que Rome et le monde devoient succomber ? L'infame Egypte étoit-elle digne de contribuer à leur ruine ? Discorde civile, interdis du moins le parrici-

de à des mains étrangères ; arme celles d'un citoyen. La tête de Pompée n'est-elle pas d'un assez grand prix pour coûter un crime à César ? Quoi ! Ptolémée , tu ne crains point d'être accablé sous sa chute ! Le ciel tonne , et toi , foible enfant , tu oses porter ta main profane sur cette tête qu'environne la foudre ! Respecte en lui , non le vainqueur du monde , non celui que le Capitole a vu trois fois traînant les rois après son char , non le vengeur de Rome et du sénat , non le gendre de César enfin , mais ce qui doit suffire à un roi : respecte un Romain dans Pompée. Quels fruits attends-tu de ce parricide ? Tu ne sais plus , prince cruel , ce que tu vas devenir : tu n'as plus aucun droit au sceptre de l'Égypte ; c'est de Pompée que tu le tiens , sa mort te laisse sans appui.

Le héros avoit fait ployer les voiles , et la rame poussoit son vaisseau vers ce détestable rivage ; alors s'avance au-devant de lui la barque qui porte ses assassins. Ils l'assurent , en l'abordant , que l'Égypte lui est dévouée , et que ses ports lui sont ouverts ; mais , prétextant les bancs de sable qui rendent l'abord difficile aux vaisseaux , ils l'invitent à

descendre de son navire dans leur barque. Si les lois de la destinée et l'irrévocable décret de sa mort ne l'eussent pas entraîné vers les bords où il devoit périr, il lui eût été facile de prévoir le complot tramé contre lui ; car, s'il y avoit eu de la bonne foi dans l'accueil qu'on lui faisoit , si un zèle sincère eût ouvert le palais de Ptolémée à son bienfaiteur , ce roi lui-même , avec toute sa flotte , ne fût-il pas venu le recevoir ? Mais Pompée cède à son mauvais destin : il descend dans la barque, il laisse ses vaisseaux, il préfère la mort à la crainte.

Cornélie alloit se précipiter avec son époux sur la barque ennemie, d'autant plus résolue à ne le pas quitter, qu'elle avoit un pressentiment de sa perte. « Demeurez, lui dit-il, Cornélie, et vous, mon fils, je vous en conjure : éloignés du rivage, attendez mon sort. Ce n'est qu'au péril de ma tête que je veux éprouver la foi de cette cour. »

Il dit ; mais , sourde à sa prière , Cornélie éperdue lui tendoit les bras. Où vas-tu sans moi ( lui dit-elle ) ? Veux-tu m'abandonner une seconde fois, et m'éloigner des périls que tu cours ? Jamais, tu le sais, nous ne nous



séparons que sous de malheureux auspices. Ah ! si tu voulois m'écarter de tous les bords où tu descends , pourquoi venir me chercher à Lesbos ? que ne m'y laissois-tu cachée ! Quoi ! n'est-ce donc que sur les mers que tu me permets de t'accompagner ? »

Quoique ses plaintes ne soient pas écoutées , Cornélie n'en demeure pas moins sur le bord du vaisseau , penchée et prête à s'élancer ; et dans l'égarement où sa frayeur la jette , elle ne peut ni détourner ses yeux de la barque , ni les fixer sur son époux. La flotte de Pompée se tient à l'ancre dans l'inquiétude et dans l'attente du succès. Elle craignoit , non la violence ou la trahison de Ptolémée , mais que Pompée ne s'abaissât jusqu'à la prière , et ne fléchît devant un sceptre que lui-même il avoit donné.

Comme le héros se prépare à descendre sur le rivage , Septime vient le saluer ; Septime , soldat romain , qui avoit servi sous ses enseignes , et qui depuis , ô lâcheté infame ! avoit quitté les aigles pour les drapeaux d'un roi dont il étoit le satellite : homme cruel , violent , atroce , et plus affamé de carnage que les bêtes féroces mêmes. O fortune ! qui n'eût pas cru

que tu avois voulu épargner le sang des peuples, en dérobant cette main meurtrière à la guerre civile, et en l'éloignant de Pharsale? Mais non, tu as disposé les glaives, de sorte qu'aucun pays du monde ne manque d'être souillé de sang, et que Rome t'offre par-tout des meurtriers et des victimes. O honte éternelle pour les vainqueurs! ô souvenir dont à jamais nos neveux rougiront à la face du ciel! Ce fut de l'épée d'un Romain dont un roi se servit pour ce meurtre! Ce fut, Pompée, sous l'un de tes glaives que Ptolémée fit tomber ta tête! Quelle sera chez la postérité la mémoire de ce perfide? Et comment appeler l'attentat de Septime, si l'on donne le nom de parricide à l'action de Brutus?

Pompée touchoit à sa dernière heure en passant dans la barque; il étoit tombé au pouvoir de ses ennemis. Les assassins tirent l'épée; et le héros, voyant le fer levé sur lui, s'enveloppe le visage de sa robe: il est trop indigné contre le sort pour lui présenter sa tête à couvert: il ferme les yeux et contient son ame, de peur qu'il ne lui échappe en mourant quelques plaintes ou quelques larmes qui ternissent l'éclat immortel de son nom. Mais

sitôt que le perfide Archillas lui a enfoncé l'épée dans le sein, il se laisse tomber sous le coup, sans pousser un gémissement, sans daigner se plaindre du crime. Immobile et muet, il s'éprouve, il s'affermit contre la mort, et s'occupe de ces pensées : « Tout l'univers a les yeux sur toi ; l'avenir même est attentif à ce qui se passe dans cette barque ; prends soin de ta gloire, Pompée. Ta longue vie s'est écoulée dans les prospérités ; le monde ignore, à moins que ta mort ne le prouve, si tu sais soutenir les revers. Ne conçois ni honte, ni regret de périr sous les coups d'un lâche : de quelque main que tu sois frappé, crois que c'est la main de César. Que ces traîtres déchirent mon corps, qu'ils dispersent mes membres ; je suis heureux : oui, grands dieux ! je le suis ; ma vertu me reste, et il n'est au pouvoir d'aucun de vous de m'enlever ce bien. Le malheur n'est qu'attaché à la vie ; le trépas va m'en délivrer. Cornélie et mon fils Sextus sont témoins de ce meurtre... O ma douleur, garde-toi d'éclater ! laisse-les jouir de toute ma constance : s'ils admirent ma mort, ce qu'elle aura d'illustre leur fera supposer ce qu'elle a d'affreux. »

C'est ainsi que Pompée mourant maîtrise son ame, et la défend de tout ce qui peut la troubler. Mais Cornélie, qui a moins de courage pour voir mourir son époux qu'elle n'en auroit pour mourir elle-même, remplit l'air de ses cris douloureux. « O mon époux ! (dit-elle) c'est moi qui t'assassine : le détour que tu as fait pour venir à Lesbos a donné à César le temps de te devancer sur le Nil ; car quel autre que lui eût ordonné ce crime abominable ! Qui que tu sois, barbare, toi que le ciel envoie pour arracher la vie à mon époux, soit que tu serves la rage de César, ou que tu assouvisses la tienne, tu ne sais pas où ta main doit frapper pour déchirer l'ame de Pompée. Tu te hâtes de lui donner le coup mortel ! c'est tout ce qu'un vaincu demande. Que ma mort précède la sienne, et qu'il en soit témoin ; voilà son vrai supplice. Si la guerre est son crime, je n'en suis pas exempte : je suis la seule Romaine qu'on ait vue suivre son époux et sur les mers et dans les camps. Aucun de ses dangers ne m'a intimidée ; j'ai fait ce que les rois n'ont osé faire, j'ai tendu les bras au vaincu. Est-ce donc ainsi que ta femme, ô Pompée ! a mérité d'être laissée sur un vaisseau, loin

des dangers que tu courois ? Homme injuste , tu m'as fait l'outrage de ménager ma vie en exposant la tienne ! Je trouverai la mort sans qu'un roi me l'envoie. O vous qui avez suivi Pompée , laissez-moi me jeter dans les flots , ou me servir de l'un de ces cordages ! Pompée n'a-t-il pas un ami qui daigne me plonger son épée dans le sein ? Ce qu'un tel service aura de cruel sera imputé à César. Mais quoi ! vous m'empêchez de finir mes déplorables jours ! O mon époux ! tu respirez encore , et Cornélie n'est déjà plus libre ! On me défend de me donner la mort ; on me garde pour le vainqueur ! » A peine a-t-elle achevé ces mots , qu'elle tombe dans les bras des siens ; et le vaisseau , plein d'épouvante , s'éloigne et gagne la haute mer.

Pompée , en expirant , avoit conservé sur son visage vénérable l'empreinte de la majesté : on n'y voyoit que de l'indignation contre les dieux qui l'avoient trahi ; l'effort même de la nature , en ces derniers moments , n'avoit point altéré ses traits : c'est le témoignage de ceux qui virent sa tête exposée ; car Septime , ajoutant le sacrilège au parricide , avoit arraché le voile qui couvroit la face du héros ex-

pirant ; et comme il rendoit les derniers soupirs , il lui avoit tranché la tête. Mais le lâche Romain ne fut que l'instrument de ce nouveau forfait : Archillas , pour comble d'opprobre , lui en ravit l'odieux honneur ; et ce fut lui qui présenta au roi ce reste sacré de Pompée.

L'impie et cruel enfant , pour mieux reconnoître les traits du héros , ose porter la main sur ce front que révéroient tous les rois de la terre ; il ose en écarter ces cheveux blanchis qui en décoroient la majesté. Il fait exposer au bout d'une lance cette tête qui semble respirer , dont la bouche palpite encore , et dont les yeux sont entr'ouverts ; cette tête d'un héros pacifique et juste , à l'aspect de laquelle le sénat, le champ de Mars, la tribune, voyoient tous les cœurs s'émouvoir. O fortune de Rome ! c'est sous ces traits que tu aimois à te contempler. Ce ne fut pas assez pour le tyran de l'Égypte de voir la tête de Pompée , il voulut que l'on conservât ce monument de son impiété. Infame et dernier rejeton de la race de Lagos , prince indigne du jour que tu vas perdre , et du sceptre qui va passer aux mains de ton impudique sœur ; quoi ! tandis qu'A-

Alexandre a sur le Nil un vaste et superbe tombeau, que des pyramides immenses couvrent les cendres des Ptolémées, et d'une foule de rois qui ont été la honte du trône, le corps de Pompée est le jouet des flots, et, poussé d'écueil en écueil, se brise contre le rivage ! T'en eût-il coûté tant de soins de le conserver tout entier, ne fût-ce que pour l'offrir aux yeux de son beau-père ? Voilà donc ce que réservait à Pompée cette fortune qui élevoit si haut ses destins, et de quel coup elle devoit le frapper au comble des grandeurs humaines ! La cruelle assemble en un seul jour tous les maux dont elle l'a exempté durant le cours d'une longue vie. Tel fut le sort de ce héros, qu'il ne connut jamais le mélange des succès et des revers. Heureux, aucun des dieux ne le troubla ; malheureux, aucun ne lui fit grace. Leur main suspendue sur lui, ne l'a frappé qu'une fois ; le voilà jeté sur le sable, brisé par les écueils, est le misérable jouet des eaux qui se mêlent avec son sang. Son corps est si défiguré, que la seule marque à laquelle il soit reconnoissable, est d'être séparé de sa tête. Le sort voulut bien cependant lui accorder en secret une

humble sépulture , soit pour qu'il n'en fût pas absolument privé, soit pour qu'il n'en obtînt pas une plus honorable.

Cordus , un vieux Romain du parti de Pompée , qui , de l'île de Chypre où il étoit questeur, s'étoit retiré en Égypte , ose , à la faveur de la nuit , sortir de sa retraite obscure , et il s'avance à pas temblants vers le rivage de la mer. La lune répandoit à peine , à travers les nuages, une triste et foible clarté ; mais à la leur de ses rayons , le cadavre flottant sur les eaux blanchissantes frappe les yeux de ce vieillard ; et dans son ame, à cette vue, la pitié l'emportant sur la crainte, il entreprend d'attirer au rivage ce corps abandonné à la merci des flots. Dès qu'il peut le saisir, il le serre étroitement entre ses bras et le dispute à la mer qui l'entraîne : mais trop foible pour l'enlever, il attend que la vague le pousse ; et, secondé par elle, il l'amène au bord. Lorsqu'il se voit à sec, étendu sur le sable, il se jette lui-même sur le sein de Pompée , arrose de larmes toutes ses blessures, et se plaint au ciel en ces mots : « O fortune ! ce Pompée qui te fut si cher ne te demande point l'encens et les parfums que Rome brûleroit sur



son bûcher ; il ne demande point que sa pompe funèbre rappelle ses anciens triomphes ; que des chants lugubres retentissent à son passage ; que des citoyens , avec un saint respect , le portent comme leur père ; et qu'une armée en deuil , et la lance baissée , environne son cercueil. Accorde seulement à ce héros la sépulture d'un homme du peuple , et un bûcher simple , où son corps se purifie et se consume. C'est bien assez , grands dieux ! de le priver des larmes de Cornélie. Si elle étoit ici , je la verrois étendue sur le sable , et les cheveux épars , auprès du corps de son époux qu'elle presseroit dans ses bras ; mais quoiqu'elle ne soit pas encore bien éloignée , elle ne peut se joindre à moi pour lui rendre les derniers devoirs. »

Comme il parloit ainsi , il découvrit de loin le bûcher d'un jeune homme , qui , négligé par ses parents , brûloit sans qu'aucun d'eux veillât auprès de lui. Il en va dérober la flamme , et tirant de dessous le cadavre quelques bois à demi brûlés : « Qui que tu sois , dit-il , ombre délaissée , et sans doute peu chère aux tiens , mais moins malheureuse que celle de Pompée , pardonne à une main étrangère de

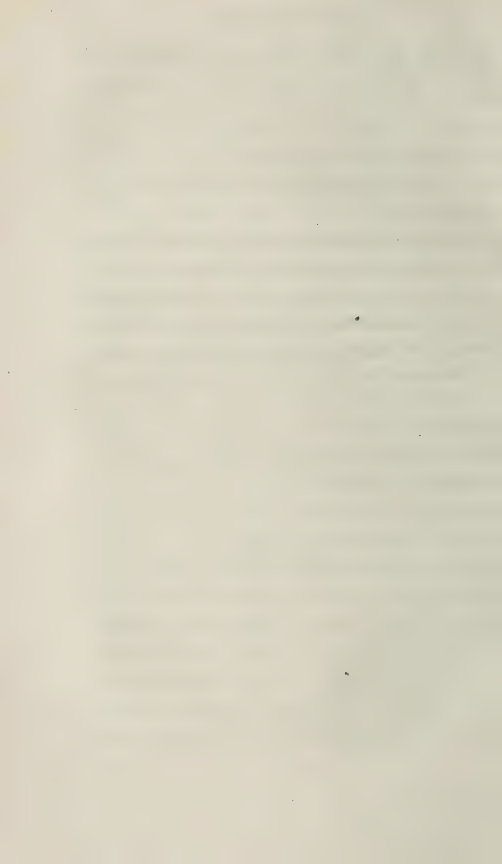
violer ton bûcher. S'il reste encore quelque sentiment au-delà de la vie, tu cèdes toi-même ta place ; et loin de te plaindre qu'on te dérobe une partie de ce bûcher, tu aurois honte d'en jouir seule, tandis que les mânes errants de Pompée en seroient privés.»

Alors, retournant sur ses pas, il rassemble les débris d'un navire épars sur le rivage ; et après y avoir placé le corps du héros : « O grand homme ! dit-il, ô toi qui fis la gloire du nom romain, s'il est plus triste pour toi d'être réduit à ces indignes funérailles que d'être le jouet des flots, puisse ton ombre détourner les yeux des devoirs que je te vais rendre ! L'iniquité du sort autorise les soins que je prends pour empêcher que tu ne sois en proie aux animaux dévorants du ciel, de l'onde et de la terre, ou exposé aux outrages de la haine de César. Contente-toi, s'il est possible, de cet indigne bûcher : au moins est-ce une main romaine qui te l'élève et qui l'allume. Si le ciel me permet jamais de retourner dans l'Italie, des cendres si sacrées ne resteront point dans ce profane lieu. Cornélie les recevra de ma main, et les déposera dans une urne..... En attendant, laissons sur

ce rivage quelque marque qui enseigne le lieu de sa sépulture ; et si quelqu'un veut apaiser ses mânes et les honorer dignement, qu'il sache où retrouver ses cendres. » Ainsi parloit le vieillard, et de son souffle il excitoit la flamme où le corps du héros se consumoit lentement.

Dès que le jour commence à luire, Cordus, tremblant d'être surpris, s'éloigne et va se cacher ; mais sa piété ne lui permet pas de laisser les funérailles imparfaites. Il revient, retire des flammes le corps à demi consumé, et l'ensevelit sous le sable ; mais de peur que le vent n'en disperse les cendres, il les couvre d'une pierre brute, et sur un pieu à demi brûlé il grave ces mots : *C'est ici que Pompée repose.*

---



# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| ANALYSE de l'Énéide. Par M. l'abbé Le Batteux. P. 5                                                                                                  |     |
| Livre second de l'Énéide. Traduction de M. J. Hyacinthe Gaston.                                                                                      | 14  |
| Tite Live, livre huitième.                                                                                                                           | 44  |
| Le passage de César en Épire, et les adieux de Pompée à Cornélie. Extrait du v <sup>e</sup> livre de la Pharsale de Lucain. Traduction de Marmontel. | 129 |
| Nocice sur Appien.                                                                                                                                   | 147 |
| Origine et occasion de la troisième guerre punique. Traduit d'Appien par Crevier.                                                                    | 149 |
| Prise et destruction de Carthage. Traduit d'Appien par Crevier.                                                                                      | 168 |
| La mort de Pompée. Fragment du livre huitième de la Pharsale de Lucain. Traduction de Marmontel.                                                     | 198 |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU QUATRIÈME VOLUME  
DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE.



# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

DEUXIÈME SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,  
IMPRIMEUR DU ROI.



THE LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS

ÉNÉE ET DIDON.



*La nuit servit de voile et l'éclair de flambeau.*

# BIBLIOTHÈQUE

Choisie.

Pour Les Dames

Rédigée

Par M<sup>me</sup> Dufrenoy.

2<sup>me</sup> Série.

5<sup>me</sup> Volume.



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N<sup>o</sup> 13.

1822.



# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

## NOTICE SUR SALLUSTE.

---

AUTANT on goûte de jouissances, lorsqu'on trouve réunis dans un même homme de grands talents et de grandes vertus, autant on souffre d'avoir à publier les vices d'un homme dont on admire le beau talent. On voudroit ne parler que de ses ouvrages; car chacun d'eux semble perdre de son mérite dès qu'on parle de l'auteur.

*Crispus Sallustius, Salluste*, naquit à *Aminterne*, ville d'Italie, nommée présentement *Sancto Victorino*. Élevé à Rome, il y parvint aux premières dignités; mais ses mauvaises mœurs le firent noter d'infamie et dégrader du rang de sénateur. Jules-César, dont il embrassa le parti, le réintégra dans le sénat et

lui donna le gouvernement de Numidie , où il amassa d'immenses richesses.

Salluste est malheureusement aussi célèbre par sa dépravation , ses injustices et son luxe , que par ses écrits. Il mourut trente-cinq ans avant Jésus-Christ.

Ce grand écrivain avoit composé une *Histoire romaine* qui commençoit à la fondation de Rome ; il ne nous en reste que des fragments. Nous avons de lui deux ouvrages entiers , l'*Histoire de la Conjuraton de Catilina*, et celle des *Guerres de Jugurtha*, roi de Numidie. « Il pense fortement et noblement , dit « Rollin , et il écrit comme il pense. On peut « le comparer , ajoute-t-il , à ces fleuves qui , « ayant leur lit plus resserré que les autres , « ont aussi leurs eaux plus profondes. On ne « sait ce qu'on doit admirer davantage dans « cet auteur , ou les descriptions , ou les portraits , ou les harangues ; car il réussit également dans toutes les parties. »

---

# DE SALLUSTE.

## EXTRAIT

DU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

---

SALLUSTE paroît s'être proposé pour modèle la précision et la gravité de Thucydide , et l'on dit même qu'il avoit beaucoup emprunté de cet auteur. « Salluste, dit Quintilien , a beaucoup traduit du grec. » Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avoit composés , et que nous avons perdus , car on ne voit aucune trace de ces traductions dans ce qui nous est resté. Il avoit écrit une grande partie de l'histoire romaine ; mais , en imitant la brièveté de Thucydide , il lui donna encore plus de nerf et de force : un passage de Sénèque fait sentir cette différence. « Dans l'auteur grec , dit-il, quelque serré qu'il soit, vous pourriez encore retrancher quelque chose, non pas sans rien di-

« minuer du mérite de la diction, mais du  
« moins sans rien ôter de la plénitude des  
« pensées. Dans Salluste, un mot supprimé,  
« le sens est détruit ; et c'est ce que n'a pas  
« senti Tite-Live, qui lui reprochoit de défi-  
« gurer les pensées des Grecs et de les affoi-  
« blir, et qui lui préféroit Thucydide, non  
« qu'il aimât davantage ce dernier, mais par-  
« ce qu'il le craignoit moins, et qu'il se flattoit  
« de se mettre plus aisément au-dessus de  
« Salluste, s'il mettoit d'abord Salluste au-  
« dessous de Thucydide. »

Aulu-Gelle appelle Salluste un auteur *savant en brièveté, un novateur en fait de mots* ; ce qui ne veut pas dire qu'il inventoit de nouveaux termes, mais qu'il en faisoit un usage nouveau. « L'élégance de Salluste, dit-il ailleurs, la beauté de ses expressions et son application à en chercher de nouvelles, trouvèrent beaucoup de censeurs, même parmi des hommes d'une classe distinguée ; mais dans un grand nombre de remarques critiques qu'ils ont faites sur ses ouvrages, on en trouve quelques unes de bien fondées, et beaucoup où il y a plus de malignité que de justesse. »



Il ne faut pas compter Lénas , affranchi de Pompée , qui appeloit Salluste *un très mal-adroit voleur des expressions de Caton l'ancien* : ce n'étoit qu'une injure grossière d'un ennemi et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étoient pas en effet des hommes médiocres qui reprochoient à Salluste de l'obscurité dans le style , et l'affectation de rajeunir de vieux termes ; c'étoit Jules-César , qui l'aimoit et qui fit sa fortune ; c'étoit le célèbre Asinius Pollion , cet homme d'un goût si fin et si délicat , ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres qu'il étoit homme de lettres lui-même. Il avoit eu le même maître que Salluste : ce maître étoit un grammairien nommé Prétextatus , qui , voyant que son élève Salluste montrait de la disposition pour le genre historique , lui donna un précis de toute l'histoire romaine , afin qu'il y choisît la partie qu'il voudroit traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina , et ensuite celle de Jugurtha : il avoit été témoin de la première. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla , jusqu'à la mort de Sertorius ; et des troubles passagers , excités par Lépide , après

la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau, qui sans doute étoit précieux, a péri presque entièrement ; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Si les censeurs ont poussé trop loin la critique à l'égard de Salluste, d'autres ont exagéré la louange. Martial l'appelle le premier des historiens romains, et il n'est pas le seul de cet avis. J'avoue que je lui préférerois Tite-Live et Tacite, l'un pour la perfection du style, l'autre pour la profondeur des idées. Sans vouloir prononcer sur le choix de ses termes, dont nous ne sommes pas juges assez compétents, on ne peut se dissimuler qu'il y a quelque affectation dans son style ; et toute affectation est un défaut. On ne peut excuser non plus ses longs préambules et ses digressions morales, qui ne tiennent pas assez au sujet principal, et dont l'objet est vague et le fond trop commun. Il s'en faut bien que sa morale et sa politique valent celles de Tacite, qui dans ce genre n'a rien au-dessus de lui. Un autre grief contre Salluste, c'est sa partialité à l'égard de Cicéron. Ce grand homme a marqué les deux principaux devoirs

de l'historien , de ne rien dire de faux et de ne rien omettre de vrai. Salluste est irréprochable sur le premier article ; et comment ne le seroit-il pas ? Il parloit d'événements publics dont tous ses lecteurs avoient été témoins. Mais il est une autre espèce de mensonge très familier à la haine, le mensonge de réticence ; et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parceque la méchanceté se cache pour ne pas rougir. Le sénat décerne des actions de grâces à Cicéron, conçues dans les termes les plus honorables, pour avoir délivré la république du plus grand danger sans effusion de sang. C'est un acte public et solennel, dont tous les historiens font mention : Salluste n'en parle pas. Catulus et Caton, dans une assemblée du sénat, donnent à Cicéron le nom glorieux de père de la patrie, que Pline, Juvénal et tant d'autres écrivains ont rappelé, et que la postérité lui a conservé : Salluste n'en parle pas. Les magistrats de Capoue, la première ville municipale d'Italie, décernent à Cicéron une statue pour avoir sauvé Rome pendant son consulat : Salluste

n'en parle pas. Enfin le sénat lui accorde un honneur dont il n'y avoit point d'exemple : Il ordonne ce qu'on appeloit des *supplications* dans les temples, et ce qui n'avoit jamais lieu que pour les triomphateurs. Cette distinction inouïe est assez remarquable : Salluste n'en parle pas. Il y a plus : qu'on lise son histoire de la guerre de Catilina ; tout y est parfaitement détaillé, excepté ce que fit Cicéron, sans lequel rien ne se seroit fait. Est-ce là la fidélité de l'histoire ? Est-ce là remplir son objet le plus utile et le plus respectable, celui de montrer la punition du crime et la récompense de la vertu ? Mais comme la passion raisonne mal ! Comment Salluste n'a-t-il pas senti que ce silence, qui, dans un homme indifférent, seroit une omission condamnable, dans un ennemi étoit une bassesse odieuse ? En se taisant sur des faits publics, croyoit-il les faire oublier ? croyoit-il que d'autres ne les écriroient pas ? N'a-t il pas dû prévoir que ces réticences perfides n'auroient d'autre effet, si ce n'est qu'on sauroit à jamais que ces honneurs avoient été décernés à Cicéron, et que Salluste n'en avoit rien dit ?

Au reste, le caractère d'un ennemi tel que tous les anciens nous ont peint Salluste, fait honneur à Cicéron. Les témoignages sont aussi unanimes sur la perversité de ses mœurs que sur la supériorité de ses talents. Il falloit que le dérèglement de sa conduite, dont parle Horace dans ses satires, allât jusqu'à l'infamie, puisqu'il fut chassé du sénat par le préteur Appius Pulcher, dans un temps où la censure, autrefois sévère comme les mœurs publiques, s'étoit relâchée elle-même et corrompue comme tout le reste. Des auteurs dignes de foi s'accordent à dire qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, et tromper la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austère, et en étalant une morale qui n'étoit pas celle de son cœur; qu'il ne recherchoit les expressions anciennes que pour faire croire que ses principes se sentoient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la république; qu'enfin il n'empruntoit les termes dont Caton le censeur s'étoit servi dans son *Livre des Origines* que pour paroître ressembler en quelque chose à ce modèle de la vertu, que d'ailleurs il étoit si loin d'imiter.

Il dut son élévation et sa fortune à César, qui, en qualité de chef de parti, ne pouvoit pas être délicat sur le choix des hommes : c'est un principe et un malheur de l'ambition de se servir des vices d'autrui. Ce fut César qui le fit rentrer dans le sénat, et lui procura, par son crédit, la dignité de préteur. Salluste le servit bien dans la guerre d'Afrique, et après la victoire il obtint pour récompense le gouvernement de Numidie, avec le titre de propréteur. C'est là que, par toutes sortes de brigandages, il amassa des richesses immenses, dont il jouit avec d'autant plus de plaisir, que la dissipation de son patrimoine l'avoit réduit à la pauvreté. Il acheta ces jardins fameux, connus depuis sous le nom de jardins de Salluste, et une maison de campagne délicieuse auprès de Tivoli. Le cri fut général, et les peuples de sa province l'accusèrent de concussion auprès de César, alors dictateur. Mais comment celui qui, aux yeux de tous les Romains, avoit enlevé le trésor public du temple où il étoit renfermé, pouvoit-il punir un concussionnaire ? La guerre civile n'est pas le temps de la justice. Salluste fut dispensé de répondre, en donnant au

maître qu'il avoit servi une partie de l'argent qu'il avoit volé, et s'assura une possession paisible pour le reste de sa vie. Tel est l'homme qui, dans ses écrits, invective contre la dépravation générale, et rappelle sans cesse les mœurs antiques.

---

~~~~~

HISTOIRE
DE
LA CONJURATION DE CATILINA,
PAR SALLUSTE.

TRADUCTION DE J. H. DOTTEVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

LES hommes doivent faire tous leurs efforts pour ne pas vivre dans une honteuse obscurité, s'ils veulent se distinguer des animaux, que la nature tient penchés vers la terre, et qu'elle rend esclaves des sens. Or, tout ce que nous avons de force est dans l'ame et dans le corps. La fonction de l'ame est de commander; celle du corps doit être d'obéir. Celui-ci nous est commun avec les bêtes, l'autre avec les dieux. Il me paroît donc selon l'ordre de tâcher de nous illustrer par les qualités de l'esprit plutôt que par celles du corps, et de nous procurer la renommée la plus durable dans la pos-

térité; parceque la vie dont nous jouissons est courte, et que la gloire qui vient des richesses et de la beauté est fragile et périssable, au lieu que celle de la vertu est éclatante et immortelle. Cependant on a disputé long-temps si ce sont les qualités de l'esprit ou celles du corps qui contribuent le plus aux succès militaires. Avant l'entreprise, il faut de la réflexion; après la réflexion, de l'activité. Ainsi, également insuffisantes les unes sans les autres, elles tirent leur force de leur union.

II. ~~Les~~ rois, dont la puissance est la première qui se soit établie sur la terre, divisés sur ce point, s'appliquèrent, les uns aux exercices de l'esprit, les autres à ceux du corps. On vivoit alors sans ambition : chacun étoit content de son état. Mais quand Cyrus dans l'Asie, les Lacédémoniens et les Athéniens dans la Grèce, eurent commencé à prendre des villes, à subjuguier des nations, à regarder le desir de dominer comme un motif suffisant pour prendre les armes, et à mesurer la grandeur de la gloire sur la grandeur des conquêtes; les dangers et les embarras où l'on fut réduit firent enfin comprendre que l'esprit joue le principal

rôle dans la guerre. Si les rois et tous ceux qui commandent savoient se soutenir de même par les qualités de l'ame pendant la paix, les choses humaines, plus constantes et plus uniformes, ne seroient pas sujettes à tant de vicissitudes, de troubles et de changements; car l'autorité se conserve aisément par les moyens qui l'ont fait acquérir. Mais lorsque le caprice, la paresse et l'orgueil, prennent la place de la retenue, du travail et de l'équité, la fortune ne manque pas de changer en même temps que les mœurs. Ainsi l'autorité passe successivement entre les mains de quiconque en sait faire un meilleur usage. Culture des terres, navigation, édifice, tout est du ressort de l'esprit. Cependant la plupart des hommes plongés dans les plaisirs et la nonchalance, sans science et sans éducation, ont passé dans ce monde comme font les voyageurs dans les pays qu'ils traversent. Contre l'ordre de la nature, ils ont regardé le corps comme l'unique instrument des plaisirs, et l'ame comme un fardeau onéreux. Je mets au même rang leur vie et leur mort : on ne parle pas plus de l'une que de l'autre. Celui-là seul me paroît donc vivre et jouir de son ame, qui, s'occupant uti-

lement, cherche à se distinguer par la culture des arts, ou par de belles actions. Du grand nombre de routes qui mènent à la gloire, chacun peut suivre celle que son penchant lui indique.

III. Il est beau de servir l'état; il l'est aussi de se distinguer par son éloquence. La paix a ses lauriers comme la guerre; et si on loue ceux qui ont fait de belles actions, on ne laisse pas sans éloges ceux qui les ont écrites. Quoique la gloire de ces derniers soit d'un genre inférieur, leur entreprise me paroît des plus difficiles. Il faut d'abord une espèce de proportion entre les paroles et les faits: de plus, on taxe de jalousie et de malignité la censure des fautes; et, lorsque vous parlez d'actions héroïques et vertueuses, le lecteur n'en adopte que ce qu'il se sent capable de faire lui-même, et rejette tout le reste, comme faussement inventé. Pour moi, je me sentis, comme la plupart, porté dès ma plus tendre jeunesse à rechercher les emplois de la république. J'y éprouvai bien des traverses; au lieu de la pudeur, du désintéressement et de la vertu, régnoient l'audace, la corruption des suffrages, et l'avarice. Quoi-

que plein d'horreur pour des excès auxquels je n'étois point fait, je me trouvois comme enchaîné au milieu de tant de vices, parceque la foiblesse de mon âge s'étoit laissé séduire à l'attrait des honneurs. Irréprochable sur tout le reste, j'étois, ainsi que les autres, le jouet de l'ambition, de la renommée et de l'envie.

IV. Lorsqu'enfin rendu à moi-même, j'eus résolu, après bien des malheurs et des dangers, de passer le reste de mes jours éloigné des affaires publiques, mon dessein ne fut pas de perdre un loisir précieux dans la paresse et l'oisiveté, ni de m'occuper servilement à la culture des terres, ou à la chasse; mais, reprenant le plan dont m'avoit détourné une ambition mal placée, j'entrepris de décrire celles des actions du peuple romain qui paroïtroient mériter de passer à la postérité; d'autant plus que, dégagé de crainte et d'espérance, je m'étois détaché des factions qui divisoient Rome. *La conjuration de Catilina*, attentat unique par l'atrocité du crime, et par le danger où il jeta la république, me paroît un de ces faits mémorables. Je vais la raconter en peu de mots, le plus fidèlement que je

pourrai. Avant de commencer, traçons en raccourci le portrait de son auteur.

V. Lucius Catilina naquit d'un sang illustre. Les forces de son corps répondoient à celles de son esprit; mais il étoit pervers et corrompu. Les guerres intestines, le meurtre, le pillage et les dissensions, eurent de l'attrait pour lui dès son enfance : il en fit l'exercice de sa jeunesse. On auroit peine à imaginer jusqu'à quel point il savoit supporter la faim, le froid et les veilles. Il étoit audacieux, fourbe, rusé, capable de tout feindre et de tout dissimuler, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, violent dans ses passions, assez éloquent, et peu judicieux. Son génie vaste lui suggéroit sans cesse des projets peu vraisemblables, sans bornes, et au-dessus de ses forces. Depuis l'abdication de Sylla, il brûloit du desir de se rendre maître de la république, et s'embarrassoit peu de la nature des moyens, pourvu qu'il vînt à bout de régner. Les vices dont j'ai parlé lui faisant accumuler sans cesse ses dettes et ses crimes, cette ame féroce en recevoit chaque jour une impulsion plus vive. Elle étoit encore animée par la corrup-

tion des mœurs, que l'avarice et le luxe, vices également opposés et funestes, avoient causée dans Rome. Comme la circonstance m'engage à parler de cette dépravation, mon sujet semble m'inviter de lui-même à remonter plus haut, et à dire en peu de mots quels principes suivoient nos ancêtres, tant en paix qu'en guerre ; comment ils gouvernèrent la république ; en quel état de grandeur ils la laissèrent, et par quelle décadence insensible l'état le meilleur et le plus florissant est parvenu au comble de la perversion et de l'infamie.

VI. Rome fut, dit-on, fondée et habitée d'abord par des Troyens, qui, fuyant de leur patrie sous la conduite d'Énée, avoient été long-temps errants. Ils se joignirent aux Aborigènes, peuple rustique, sans lois, sans chefs, entièrement libre et indépendant. Quoique ces deux nations eussent une origine, une langue et des mœurs différentes, l'habitude de vivre dans une même enceinte les unit très promptement en un seul et même corps. Les citoyens se multiplièrent, le domaine s'étendit, et les mœurs se policèrent ; mais ce bonheur naissant, comme il n'est que trop ordinaire, excita

la jalousie. Les rois et les peuples voisins les attaquèrent. La plupart de leurs amis, frappés de terreur, refusoient de partager leurs dangers. Cependant les Romains veilloient à tout au-dedans et au-dehors. Actifs et prévoyants, ils s'encourageoient les uns les autres, marchaient contre leurs ennemis, et défendoient, les armes à la main, leur liberté, leurs parents et leur patrie. A l'abri des périls dont les avoit sauvés leur valeur, ils portoient du secours à leurs alliés, et s'acquéroient des amis, moins en recevant qu'en rendant des services. Ils donnèrent une forme réglée à leur gouvernement, sous le titre de *monarchie*. On choisit, pour les délibérations publiques, des personnes dont les années avoient affoibli le corps, mais dont l'esprit étoit fortifié par l'expérience. Leur âge ou les soins dont ils furent chargés leur firent donner le nom de *pères*. Dans la suite, la royauté, établie pour la conservation de la liberté et pour l'agrandissement de l'état, ayant dégénéré en une orgueilleuse tyrannie, on y substitua deux chefs dont on limita le pouvoir à un an. On crut que l'esprit de l'homme ne pouvoit se corrompre, dans la courte possession d'une autorité de cette nature.

VII. Alors chacun chercha à se surpasser, et à déployer tout son génie ; car les rois redoutent le mérite d'autrui , et ceux qui ont de grands talents leur sont toujours les plus suspects. Le recouvrement de la liberté inspira tant d'amour pour la gloire , que la république s'accrut avec une promptitude incroyable. Les jeunes gens , dès qu'ils étoient en âge de porter les armes , apprenoient le métier de la guerre dans le camp même , et par leur propre expérience. Leur passion étoit , non de se livrer aux plaisirs de la table et aux débauches , mais d'avoir de bons chevaux et de belles armes. Pour de tels hommes , il n'y avoit plus de travaux fatigants , plus de marches pénibles , plus de sommet inaccessible , plus d'ennemi redoutable. Leur mâle éducation avoit tout surmonté d'avance : il ne leur restoit à combattre qu'entre eux pour la gloire ; aussi étoit-ce à qui frapperoit l'ennemi , escaladeroit un mur , auroit des spectateurs de ses exploits. Tels étoient pour eux les solides biens , la vraie réputation , la plus illustre noblesse. Avides de louanges , ils ne vouloient point de bornes à leur gloire ; désintéressés et généreux , ils en mettoient à leurs richesses. Je

pourrois, si cela ne m'écartoit pas de mon sujet, rappeler les lieux où le peuple romain, avec une poignée d'hommes, a défait des armées très nombreuses, et nommer les villes qu'il a emportées d'assaut, quoique la nature eût semblé les rendre imprenables.

VIII. Mais la fortune étend son empire sur tout; son caprice, plutôt que la vérité, lui fait observer ou embellir les objets. Les Athéniens ont sans doute fait des actions assez éclatantes; mais je les crois au-dessous de ce qu'en publie la renommée. Comme elles ont été répandues et célébrées dans tout l'univers par le grand nombre d'excellents historiens qu'ils ont eus, elles ont passé pour aussi grandes en elles-mêmes que des génies d'un ordre supérieur ont su les faire paroître dans leurs écrits. Les Romains n'ont jamais eu cet avantage. Chez eux, les plus habiles étoient plus occupés; on ne séparoit point les exercices de l'esprit de ceux du corps. Plus jaloux de bien agir que de bien parler, tout homme de mérite aimoit mieux faire des actions qu'on pût louer que de raconter celles des autres.

IX. Aussi l'intégrité des mœurs régnoit-elle dans Rome et au milieu des camps. Fidèles envers leurs amis, d'une union parfaite, exempts d'avarice, ils se portoient au bien par inclination plutôt que par la contrainte des lois. Les dissensions, la discorde et les inimitiés n'étoient que contre les ennemis de l'état. L'unique dispute entre les citoyens étoit à qui seroit le plus vertueux. Magnifiques envers les dieux, ils étoient simples et économes dans leurs maisons. Beaucoup d'audace à la guerre et de modération pendant la paix, sont les deux moyens par lesquels ils se soutenoient, eux et la république. En effet, on en a beaucoup plus puni pendant la guerre, pour avoir combattu contre l'ordre des généraux, ou pour s'être retirés trop tard du combat, que pour avoir osé abandonner leurs drapeaux, ou reculer dans une action; et l'on se faisoit obéir pendant la paix par les bienfaits plutôt que par la crainte; on aimoit mieux pardonner une injustice que de s'en venger.

X. Mais lorsque la république se fut accrue par le travail et la justice; que des rois puissants eurent été domptés; que des nations bar-

bares et des peuples nombreux eurent plié sous le joug ; que Carthage , rivale de la puissance de Rome , eut été détruite de fond en comble , et qu'on se fut ouvert tous les passages des mers et des terres , la fortune , faisant sentir ses revers , mit par-tout le trouble et le désordre. Ces mêmes Romains , qui avoient bravé sans peine la fatigue , les incertitudes et les rigueurs du sort , accablés du poids de leur loisir et de leurs richesses , trouvèrent leur malheur où d'autres auroient mis leur félicité. Le desir de s'enrichir s'accrut d'abord , ensuite celui de commander. Telle fut la double source de tous nos maux. L'avarice , bannissant la probité , la bonne foi et toutes les vertus , introduisit en leur place l'orgueil , la cruauté , le mépris des dieux et les plus honteux trafics. L'ambition instruisit à se parer de faux dehors , à exprimer des sentiments que le cœur démentoit , à régler la haine et l'amitié sur l'intérêt , et non sur la justice , et à chercher plutôt les apparences que la réalité des vertus. Les progrès de ces vices furent d'abord insensibles ; quelquefois même on les réprimoit : mais lorsque , semblables à un mal contagieux , ils eurent pénétré par-tout , la

ville changea de face , et le gouvernement autrefois le plus juste et le meilleur devint cruel et intolérable.

XI. L'ambition séduisit d'abord plus de personnes que l'avarice ; quoiqu'elle soit un vice , elle tient de plus près à la vertu. Car ceux qui ont du mérite, comme ceux qui n'en ont pas, souhaitent également des honneurs, la gloire et les dignités. Mais les uns y tendent par les voies légitimes, et les autres, manquant de l'appui des vrais talents, y substituent la fraude et l'artifice. L'avarice au contraire n'a pour but que les richesses ; jamais le sage n'en fit l'objet de ses vœux. Pleine d'un venin pernicieux, elle énerve le corps et l'esprit le plus mâle ; toujours insatiable et sans bornes, elle ne s'éteint ni par l'abondance, ni par la disette. Quand Sylla, après avoir délivré la république par ses armes, eut démenti ce que d'heureux commencements en avoient fait attendre, on ne vit plus que violences et rapines : l'un vouloit envahir une maison, l'autre une terre. Les vainqueurs ne connurent ni modération ni retenue, et se livrèrent aux excès les plus honteux et les plus cruels contre les

citoyens. Ce qui contribuoit encore au désordre, étoit que Sylla, pour s'attacher l'armée qu'il avoit commandée en Asie, se relâchant de la discipline de nos ancêtres, l'avoit laissée vivre dans le luxe et la licence. L'oisiveté, au milieu d'un séjour riant et voluptueux, amollit bientôt le courage des plus braves. Ce fut là que l'armée du peuple romain fit l'apprentissage de la galanterie, qu'elle s'accoutuma à boire, à prendre du goût pour des statues, des vases ciselés et des tableaux, à les enlever pour les particuliers ou pour l'état; à dépouiller les temples des dieux, et à n'épargner ni le sacré ni le profane. De tels soldats, devenus vainqueurs, ne laissèrent rien aux vaincus. La prospérité lasse le sage même, par les assauts qu'elle lui livre. Comment des hommes si corrompus se seroient-ils modérés dans la victoire ?

XII. Dès que les richesses eurent commencé à procurer de la considération, à être suivies de la gloire, de la puissance et des honneurs, la vertu languit, la pauvreté passa pour infamie, et la probité pour un dessein de nuire. L'abondance fit naître parmi la jeu-

nesse le luxe, l'avarice et l'orgueil. De là le pillage et les profusions. On compta son bien pour rien ; on desira celui d'autrui : honneur, amitié , pudeur, droit divin et humain, rien ne put arrêter. Après avoir vu ces palais et ces maisons de campagne, que vous prendriez pour autant de villes , comparez-leur les temples que nos religieux ancêtres ont élevés aux dieux. Leur piété faisoit l'ornement de ces temples ; leur gloire, celui de leurs maisons , ils n'ôtoient aux vaincus que la liberté de nuire. Leurs successeurs, au contraire, les plus lâches de tous les hommes, par une horrible tyrannie, enlevèrent à des alliés ce que des vainqueurs courageux avoient laissé à des ennemis : comme si l'usage du pouvoir consistoit à commettre des injustices.

XIII. Pourquoi rappellerois-je ce qui ne sera jamais cru que de ceux qui l'ont vu ? nombre de particuliers ont aplani des montagnes, ont bâti dans les mers. N'est-ce pas se jouer des richesses, que de se hâter d'épuiser, par de honteuses profusions, des fonds dont on pourroit faire un meilleur usage ? L'impudicité et toutes les espèces de débauches ne

furent pas portées à de moindres excès. Les deux sexes se disputèrent à l'envi à qui commettrait les crimes les plus inouis. On mit les terres et les mers à contribution pour fournir aux plaisirs de la table. On se livra au sommeil avant que la nature en inspirât le desir. On n'attendit ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la lassitude. La mollesse faisoit prévenir tous les besoins : voilà ce qui entraînoit les jeunes gens dans le crime quand leurs biens étoient épuisés. Leur cœur, accoutumé à la jouissance des plaisirs, n'en pouvoit plus supporter la privation : de là cette ardeur insatiable à tout employer pour acquérir et pour dépenser.

XIV. Dans une ville si peuplée et si corrompue, Catilina avoit rassemblé sans peine des troupes d'infames scélérats, qui, rangés autour de lui, sembloient composer sa garde. Tous les impudiques, les adultères, les débauchés qui s'étoient ruinés en festins, au jeu ou avec les femmes ; ceux qui s'étoient surchargés de dettes, pour se racheter, après avoir été traînés en justice, ou surpris dans le crime ; tout ce qu'il y avoit de parricides,

de sacrilèges, de gens condamnés, ou qui craignoient de l'être; tous ceux qui, pour vivre, faisoient trafic du sang des citoyens ou du parjure; enfin les malheureux que l'infamie, l'indigence et les remords pousoient au désespoir; voilà quels étoient les amis et les confidens de Catilina. Si quelqu'un, sans être coupable, se lioit par hasard à lui, sa fréquentation et ses artifices le rendoient bientôt semblable aux autres. Il cherchoit sur-tout à s'attacher les jeunes gens : leur ame foible et susceptible d'impressions donnoit aisément dans ses pièges : suivant les différentes passions que l'âge allumoit en eux, il procuroit à l'un des parties de débauche, achetoit à l'autre des chiens et des chevaux, et n'épargnoit ni son argent, ni son honneur, pour se les rendre soumis et fidèles. Je sais que plusieurs ont cru qu'il se passoit bien des choses contraires à la pudeur dans les assemblées où ces jeunes gens se trouvoient chez Catilina; mais ces bruits étoient moins fondés sur des preuves certaines que sur les conjonctures qu'on tiroit de tout le reste.

XV. Dès sa jeunesse, il avoit corrompu une

filles de qualité, et une vestale, et s'étoit souillé par mille autres crimes de cette nature. Enfin il s'attacha à Aurélia Orestilla, femme en qui les gens de bien ne trouvèrent jamais rien à louer que la beauté. Comme elle craignoit de l'épouser, à cause qu'il avoit déjà un fils d'un certain âge, on assure qu'il le tua, afin d'ôter de sa maison tout ce qui pouvoit faire obstacle à ce mariage criminel. Ce parricide fut, je crois, ce qui le porta principalement à hâter l'exécution de son complot. Coupable de tant d'horreurs, détesté des dieux et des hommes, il ne trouvoit plus de repos, ni dans les veilles, ni dans le sommeil, tant les remords tourmentoient son cœur forcené ! son teint étoit pâle, ses yeux sombres, sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée ; tout, dans son visage et dans son extérieur, peignoit le trouble de son esprit.

XVI. Les jeunes gens qu'il s'étoit attirés comme nous l'avons dit faisoient sous lui l'apprentissage de toutes sortes de crimes. Il les prêtoit pour servir de faussaires ou de témoins ; les instruisoit à ne faire cas ni de la bonne foi, ni des dangers, ni de leurs établissemens. Quand il leur avoit fait perdre

tout honneur et toute honte, il leur ordonnoit des coups plus hardis. Si son intérêt ne lui fournissoit point de victimes, il leur en faisoit immoler au hasard, de peur que leurs bras ne s'engourdissent dans l'inaction, ou plutôt parceque sa cruauté lui faisoit commettre le crime par l'attrait du crime même. Tels étoient les amis et les complices sur lesquels se fondeoit Catilina quand il forma le projet d'opprimer la république. Il savoit de plus qu'il y avoit dans tout l'empire romain un grand nombre de gens accablés de dettes; que la plupart des soldats de Sylla, ruinés en folles dépenses, se rappelant le pillage que leur avoit procuré la victoire, soupiroient après une guerre civile. Il avoit de grandes espérances d'être sur les rangs pour le consulat. il n'y avoit point d'armée en Italie : Pompée faisoit la guerre aux extrémités de l'empire : le sénat ne veilloit sur rien, parceque le calme régnoit par-tout. Toutes ces circonstances ne pouvoient être que favorables.

XVII. Il commença donc, vers les calendes de juin, sous le consulat de L. César et de C. Figulus, à faire venir chacun de ses amis

en particulier : il exhorte les uns, sonde les autres, fait valoir ses ressources, l'état où il va surprendre la république, et les grands avantages de sa conjuration. Quand il fut assuré de tout à son gré, il forma une assemblée de ceux qui étoient les plus audacieux et les plus indigents. Là se trouvèrent, de l'ordre des sénateurs, P. Lentulus Sura, P. Autronius, L. Cassius Longinus, Caius Céthégus, P. et Servius Sylla, fils de Servius, L. Varguntéius, Q. Annius, M. Porcius Lecca, L. Bestia, et Q. Curius ; de l'ordre des chevaliers, M. Fulvius Nobilior, L. Statilius, P. Gabinus Capito, C. Cornélius ; de plus, grand nombre de personnes distinguées dans leurs villes municipales ou dans leurs colonies ; bien d'autres, poussés plutôt par l'espérance de dominer que par l'indigence, ou par d'autres fâcheuses extrémités, trempoient un peu plus secrètement dans cette conjuration. Presque tous les jeunes gens, sur-tout les nobles, la favorisoient : pouvant vivre tranquillement dans la magnificence ou dans les plaisirs, ils préféroient l'incertain au certain, et la guerre à la paix. Quelques uns même ont prétendu que M. Licinius Crassus n'ignoroit pas ce qui

se tramoit ; que , jaloux de Pompée , alors à la tête d'une armée , il n'auroit pas été fâché de voir sa puissance contre-balancée par celle d'un autre , quel qu'il pût être ; que d'ailleurs il se flattoit d'obtenir aisément le premier rang parmi les conjurés , s'ils réussissoient.

XVIII. Il y avoit eu auparavant une autre conjuration moins nombreuse , dont avoit été Catilina. Je vais en parler avec le plus de fidélité qu'il me sera possible. Sous le consulat de L. Tullus et de M. Lépidus , P. Autronius et P. Sylla , désignés consuls , ayant été accusés d'avoir corrompu les suffrages , furent condamnés. Peu après , Catilina , cité en justice pour crime de concussion , ne put se présenter dans le temps prescrit par la loi (*) pour briguer le consulat (**). Autronius et lui s'associèrent Pison , jeune homme d'une naissance illustre , d'une audace déterminée , que sa pauvreté et la noirceur de son caractère portoient à troubler la république. Vers les

(*) Trois jours de marché consécutifs.

(**) On n'admettoit point au nombre des candidats les citoyens appelés en justice.

nonces de décembre, ils se préparèrent ensemble à tuer dans le Capitole les consuls L. Cotta et D. Torquatus; aux calendes de janvier, Autronius et Catilina devoient s'emparer du consulat, et envoyer Pison, à la tête d'une armée, se saisir des deux Espagnes. Le complot ayant transpiré, ils en remirent l'exécution aux nones de février. Ils comptoient alors massacrer, non seulement les consuls, mais encore la plupart des sénateurs. Si Catilina ne s'étoit pas trop hâté de donner le signal vis-à-vis du lieu où le sénat se tenoit, ce jour eût éclairé l'attentat le plus affreux qui eût jamais été commis dans Rome. Le coup manqua, parceque les conjurés, qui devoient se trouver en armes, ne s'étoient pas encore rendus en assez grand nombre.

XIX. Ensuite Pison, ayant obtenu la questure, fut envoyé dans l'Espagne citérieure, en qualité de propréteur : ce fut par le crédit de Crassus, qui connoissoit sa haine pour Pompée : au reste, le sénat n'y avoit pas eu de répugnance ; il n'étoit pas fâché d'éloigner un mauvais citoyen ; et la puissance de Pompée inspirant dès-lors de la crainte, plusieurs

personnes bien intentionnées régardoient Pison comme de quelque ressource pour l'état : mais, étant parti pour son gouvernement, il fut tué dans une marche par les cavaliers espagnols qu'il avoit dans son armée. Quelques uns disent que ce fut parcequ'ils ne pouvoient supporter son injustice, sa cruauté et ses hauteurs. D'autres assurent que ces cavaliers, dévoués depuis long-temps à Pompée, dont ils étoient les créatures, ne le tuèrent que par son ordre, et que les Espagnols, quoique gouvernés souvent avec autant de dureté, n'avoient jamais commis d'eux-mêmes de tels attentats. Je ne décide rien sur ce fait. Revenons à la seconde conjuration.

XX. Catilina avoit souvent entretenu en particulier ceux qu'il venoit d'assembler ; mais, jugeant à propos de les exhorter en commun, il les fit passer dans l'endroit le plus reculé de sa maison ; et, en ayant écarté tout témoin suspect, il leur tint ce discours :

« Si je n'étois bien assuré de votre courage
« et de votre fidélité, en vain l'occasion me se-
« roit-elle favorable ; en vain aurois-je lieu de
« former les plus hautes espérances : je n'irois

« pas risquer le certain pour l'incertain , en
« m'appuyant sur des lâches, ou sur des es-
« prits vains et légers ; mais, comme j'ai re-
« connu, dans les plus fortes épreuves, votre
« fermeté et votre attachement à ma personne,
« j'ai osé former le projet le plus grand et le
« plus illustre : j'ai remarqué d'ailleurs que nos
« desirs et nos craintes sont les mêmes : or,
« c'est dans cette conformité que consiste le
« nœud le plus étroit de l'amitié. Vous avez
« déjà entendu, chacun en particulier, quels
« sont mes desseins. Je me sens enflammé de
« jour en jour de l'ardeur de les exécuter, lors-
« que je considère quel sera désormais notre
sort, si nous ne secouons le joug de l'escla-
vage. Depuis que quelques particuliers se
sont asservi la république, ce n'est que pour
eux que les rois et les tétrarques payent le
tribut ; que les nations et les peuples four-
nissent les contributions : valeur, vertu, rien
s'empêche tout le reste des citoyens, nobles
ou sans naissance, de languir, vile populace,
sous l'empire de ceux dont nous nous ferions
redouter, si la république étoit libre. Ils se
réservent à eux seuls le crédit, la puissance,
l'honneur et les richesses, et ne nous laissent

« que les dangers, les affronts, la flétrissure
« des jugements et l'indigence. Jusqu'à quand,
« braves citoyens, le souffrirez-vous ? ne vaut-il
« pas mieux périr, en faisant un généreux ef-
« fort, que de perdre ignominieusement, après
« avoir servi de jouet à leur orgueil, une vie
« honteuse et misérable ? mais non : j'en atteste
« les dieux et les hommes ; la victoire est entre
« nos mains. Notre âge est dans sa force ; rien
« n'a énervé notre courage : tout est appesanti
« en eux par les ans et par les richesses : il ne
« s'agit que de commencer ; le reste se fera de
« soi-même. Quel homme, s'il a du sentiment,
« peut souffrir que leurs biens soient plus que
« suffisants pour rendre, comme ils font, la
« mer habitable, et pour aplanir les monta-
« gnes, pendant que les nôtres ne peuvent
« nous fournir le nécessaire ; qu'ils réunissent
« deux palais, et plus, pour se loger, lorsque
« nous n'avons pas où placer nos dieux pé-
« nates ? Ils achètent des tableaux, des sta-
« tues, des vases ciselés ; ils renversent des
« édifices nouvellement construits pour en
« bâtir d'autres ; ils dispersent, tourmentent
« leur argent de mille manières, sans que leurs
« passions effrénées soient capables d'épuiser

« leurs richesses ; et nous , nous sommes acca-
« blés de misère au-dedans , et de dettes au-
« dehors. Le présent nous désespère , et nous
« annonce un avenir encore plus affreux. Que
« nous reste-t-il enfin que cet air malheureux
« que nous respirons ? Que ne sortez-vous donc
« de cet assoupissement ! La voici cette li-
« berté que vous avez tant désirée ; la voici.
« Les richesses , la gloire , l'honneur , se pré-
« sentent à vous : ce sont les prix que la for-
« tune réserve aux vainqueurs. Les circon-
« stances présentes , l'indigence , l'entreprise
« en elle-même , les riches dépouilles qu'elle
« vous procurera , doivent faire sur vous plus
« d'impression que mes discours. Comme chef
« ou comme soldat , je vous prêterai toujours
« l'appui de mes conseils ou de mon bras. Bien-
« tôt le consulat , que nous purgerons ensem-
« ble , nous donnera lieu d'agir au gré de nos
« vœux , à moins que je ne me flatte mal-à-
« propos , et que vous ne préféreriez la servitude
« à la gloire de commander. »

XXI. Le désir de faire naître le trouble par-tout étoit déjà une grande récompense aux yeux de ces malheureux qui se trouvoient sans

biens et sans espérances légitimes ; cependant la plupart , après avoir entendu Catilina , se mirent à lui demander quelle condition il prétendoit leur faire ; ce qu'ils pouvoient attendre de leurs services , et en quoi consistoient ses forces et ses ressources. Alors il leur promet l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, les sacerdoces, le pillage, et tout ce que la guerre met à la discrétion du vainqueur. Il leur fait entendre que Pison, dans l'Espagne citérieure, et P. Sittius Nucerinus, à la tête d'une armée dans la Mauritanie, sont d'intelligence avec lui ; que C. Antonius , qui brigue le consulat, est un homme entièrement ruiné, et de ses intimes amis ; qu'il se flatte de l'avoir pour collègue, et qu'il commence dès-lors à agir avec lui. Après avoir déclaré contre tous les gens de bien , il loue nommément chacun des conjurés , rappelle à l'un sa pauvreté, à l'autre son ambition, à plusieurs les dangers qu'ils courent, ou l'ignominie dont ils sont flétris ; à la plupart le butin que leur avoit procuré la victoire de Sylla. Quand il les vit tous remplis d'ardeur, il leur recommanda d'appuyer sa brigue, et les congédia.

XXII. Le bruit courut vers ce temps-là que Catilina, après son discours, voulant faire prêter serment aux conjurés, leur présenta dans des coupes du vin mêlé de sang humain ; que chacun, après avoir fait son serment avec imprécation, en goûta, comme dans les sacrifices solennels ; qu'alors il leur exposa son dessein. Il vouloit, ajoute-t-on, en les rendant tous complices d'un si grand crime, les intéresser réciproquement à se garder un secret plus inviolable. D'autres attribuent ce trait, et beaucoup de semblables, à l'invention des amis de Cicéron, qui, en grossissant les crimes des conjurés, se flattoient de diminuer la haine que lui suscita leur punition. Pour moi, je n'ai pas assez de preuves pour assurer un fait si horrible.

XXIII. Parmi les conjurés se trouvoit Q. Curius, homme d'une naissance illustre, mais souillé de mille crimes. Les censeurs l'avoient noté d'infamie, et exclus du sénat : aussi léger qu'audacieux, il ne pouvoit ni taire ce qu'il avoit entendu, ni cacher ses propres excès, et ne gardoit aucun ménagement dans ses actions ni dans ses discours : il avoit depuis

long-temps un commerce criminel avec une femme de qualité, nommée *Fulvie*; comme il n'étoit plus en état de lui faire d'aussi riches présents, elle paroissoit refroidie à son égard : tout-à-coup il prend avec elle des manières hautaines, se met à lui faire des promesses hors de vraisemblance, quelquefois la menace de la tuer, si elle se refuse à ses empresses. *Fulvie*, ayant découvert la cause d'une arrogance qui ne lui étoit pas ordinaire, ne crut pas devoir cacher le danger que couroit la république, et fit part à plusieurs personnes de ce qu'elle avoit appris de la conjuration, sans nommer son auteur. Rien ne contribua davantage à l'empressement qu'on eut de nommer *Cicéron* consul; car jusqu'alors la plupart des nobles n'avoient écouté que les transports de leur jalousie : c'eût été, selon eux, profaner le consulat, que d'en revêtir un homme nouveau, quelque mérite qu'il eût. Mais la crainte du danger l'emporta sur l'orgueil et l'envie.

XXIV. *Cicéron* fut donc déclaré consul avec *Antoine*, dans l'assemblée des comices. Les conjurés s'en ébranlèrent d'abord; mais, loin

que la fureur de leur chef en fût ralentie, ses projets alloient toujours en croissant. Il fait préparer des armes dans différents postes avantageux de l'Italie, emprunte de l'argent en son nom et sous celui de ses amis, et l'envoie à Fésules à un certain Manlius, qui peu après leva l'étendard de la révolte. On dit que, dans ce même temps, il s'associa un grand nombre de gens de toute espèce, et même quelques femmes, qui, après s'être prodigieusement enrichies aux dépens de leur honneur, s'étoient fort endettées depuis que l'âge les avoit privées de la ressource de leurs attraits, sans diminuer la vivacité de leurs passions. Catilina se flattoit, par leur moyen, d'attirer leurs maris dans son parti, ou de les tuer, de gagner les esclaves, et de brûler la ville.

XXV. Parmi elles étoit Sempronia, femme qui s'étoit souvent comportée avec toute la hardiesse des hommes les plus audacieux. Elle avoit à se louer de la fortune du côté de sa naissance, de sa beauté, de son époux et de ses enfants. Elle possédoit les lettres grecques et latines, excelloit dans la danse et

dans la musique à un point qui sied peu à une dame vertueuse, réunissoit en elle tous les autres talents qui rendent le vice aimable, et les avoit toujours préférés à la bienséance et à la modestie. Il n'étoit pas aisé de dire ce qu'elle ménageoit le moins, de son argent, ou de sa réputation. L'ardeur pour le plaisir l'enflammoit jusqu'à lui faire faire le plus souvent les avances. Après avoir mille fois usé de perfidie, nié des dépôts, trempé dans des assassinats, elle se trouvoit enfin perdue de misère et de débauches ; au reste d'un esprit propre à tout : elle savoit faire des vers, manier la raillerie et le badinage, parler à son gré sévère, facile ou dissolue, et tout cela avec un sel et une grace infinie.

XXVI. Cependant Catilina, après avoir pris ses mesures, ne laissoit pas de briguer le consulat pour l'année suivante ; se flattant qu'il venoit à être désigné consul, de gouverner Antoine à son gré. Dans l'intervalle, il mettoit en œuvre tous les moyens de perdre Ciceron. Celui-ci, de son côté, ne manquoit ni de ruses, ni d'industrie pour s'en garantir. Dès le commencement de son consulat, il se

gagea Q. Curius, à force de promesses par l'entremise de Fulvie, à lui révéler les desseins de Catilina. De plus, il céda sa province à son collègue, pour l'engager à ne point s'opposer aux intérêts de la république. Enfin, il tint secrètement ses amis et ses clients auprès de sa personne. Catilina, le jour de comices, ne réussit ni dans la demande du consulat, ni dans son entreprise contre la vie de Cicéron. Alors il prit le parti de faire la guerre, et de recourir aux moyens extrêmes, puisque ses voies secrètes ne tournoient qu'à son désavantage et à sa confusion.

XXVII. Il envoie C. Manlius dans la partie de l'Étrurie où est située Fésules, un certain Septimius Camers dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, et d'autres dans les endroits où il les croit le plus en état de le servir. Il dresse en même temps différentes batteries à Rome, tend des pièges au consul, dispose tout pour l'incendie, place des gens avec des armes dans les endroits favorables, se tient toujours armé, ordonne aux siens de l'être, les exhorte à veiller à tout, à se tenir prêts, et tend nuit et jour à l'exécution de ses

projets, sans que ni les veilles, ni les travaux puissent l'abattre. Comme malgré tant de mouvements rien n'avançoit encore, il rassemble, bien avant dans la nuit, les chefs de la conjuration, par le moyen de Marcus Porcius Leca, se plaint de leur mollesse, leur apprend que, pour commencer la guerre, il a fait prendre les devants à Manlius et à d'autres; qu'ils sont allés joindre et rassembler, en différents postes avantageux, cette multitude d'hommes qu'il a disposés à prendre les armes; qu'il voudroit bien aller se mettre à leur tête, mais qu'il faut auparavant se défaire du consul, qui nuit beaucoup à ses projets.

XXVIII. Les conjurés effrayés balançoient, lorsque C. Cornélius, chevalier romain, et ensuite L. Varguntéius, sénateur, convinrent cette nuit même d'aller, dès le grand matin, suivis de gens armés, comme pour saluer le consul, et de profiter de sa surprise pour le poignarder dans sa maison. Curius fit aussitôt informer Cicéron, par Fulvie, du danger qui le menaçoit. On refusa de les laisser entrer, et ils ne remportèrent de leur complot

que l'horreur de l'avoir formé. Cependant Manlius, dans l'Étrurie, sollicitoit la populace, qui, dépouillée par Sylla de ses biens et de ses terres, étoit portée, par le chagrin de cette injustice et par sa misère, à desirer du changement. Il tâchoit aussi de gagner les brigands de toute espèce, fort nombreux dans cette province, et quelques uns des anciens soldats de Sylla, qui, malgré leurs rapines et les terres qu'on leur avoit données, se trouvoient dénués de tout par leurs profusions et leurs débauches.

XXIX. Cicéron, l'ayant appris, se trouva dans un double embarras. D'un côté, il n'avoit pas, par lui-même, assez de puissance pour défendre plus long-temps la ville contre les entreprises de Catilina; de l'autre, il ignoit le nombre des troupes de Manlius et leur destination. Il fit donc son rapport au sénat sur cette affaire qui faisoit déjà du bruit parmi le peuple. Les pères, comme il se pratique dans les grands troubles de l'état, *ordonnent que les consuls veillent à ce que la république ne reçoive aucun dommage*. Le sénat, en vertu de cette formule, revêt les consuls de l'au-

torité la plus ample. Ils ont le pouvoir de faire la guerre, de contenir les alliés et les citoyens par toutes sortes de voies, de commander et de juger sans appel, tant au dedans qu'au dehors; sans cela ils ne jouissent d'aucun de ces droits que par un ordre du peuple entier.

XXX. Quelques jours après, le sénateur L. Sénius lut, en plein sénat, une lettre qu'il disoit avoir reçue de Fésules. Elle marquoit que Manlius, suivi d'une grande multitude, avoit pris les armes le six avant les calendes de novembre. D'autres dirent qu'il se tenoit des assemblées; qu'on faisoit des transports d'armes, et qu'on soulevoit les esclaves à Capoue et dans la Pouille. Quelques uns rapportent aussi, comme il arrive en pareille circonstance, des prodiges et des signes effrayants. En conséquence, on fit un décret dont voici le résultat : On envoyoit les généraux Q. Marcius Réa en Étrurie, et Q. Métellus Créticus dans la Pouille et aux environs. Ils étoient retenus depuis long-temps l'un et l'autre aux portes de Rome, sans obtenir les honneurs du triomphe, par la cabale

de certaines gens accoutumés à faire trafic de la justice et de l'injustice. Les préteurs Q. Pompéius Rufus et Q. Métellus Céler avoient ordre d'aller, l'un à Capoue, l'autre dans le Picénum. On leur permettoit de lever des troupes, selon que l'exigeroient les circonstances et le danger. On promettoit pour récompense, à quiconque réviseroit la conjuration, la liberté et cent mille sesterces, si c'étoit un esclave; l'impunité et deux cent mille sesterces, si c'étoit un homme libre. Enfin, on ordonnoit de distribuer des troupes de gladiateurs dans Capoue et dans les autres villes municipales, à proportion de leur grandeur, et de placer dans tous les quartiers de Rome des corps-de-garde commandés par les magistrats subalternes.

XXXI. Alors la ville émue changea de face. La joie, la licence et les plaisirs, effets d'un long calme, firent place tout-à-coup à la plus sombre tristesse, au trouble, à l'inquiétude et à la précipitation. Tout lieu, tout homme, étoit suspect. La paix étoit bannie, et on ne faisoit point la guerre. Chacun jugeoit du danger sur la grandeur de sa crainte. Les

femmes, que l'immense étendue de la république avoit jusqu'alors garanties des alarmes, se désoloient; elles levoient au ciel leurs mains suppliantes, s'attendrissoient sur le sort de leurs enfants, questionnoient avec inquiétude, se faisoient de tout des sujets de terreur; et, renonçant au faste et aux délices, désespéroient presque d'elles-mêmes et de l'état. Cependant le féroce Catilina, quoique cité en justice par L. Paulus, sur les chefs énoncés dans la loi Plautia (*), et malgré les précautions qu'on prenoit, s'occupoit toujours des mêmes projets. Enfin, pour mieux dissimuler, il vint dans le sénat, comme en vue de s'y justifier d'un bruit injurieux. Alors le consul, craignant sa présence, ou transporté d'indignation, prononça un excellent discours, qui fut utile à l'état, et qu'il a depuis rendu public (**). Quand il eut fini, Catilina, préparé à la plus profonde dissimulation, baissant modestement les yeux, conjura le

(*) Loi contre les violences et les attentats exercés envers les particuliers et la république.

(**) Première Catilinaire, publiée dans le même volume.

sénat, d'une voix suppliante, de ne pas recevoir facilement de fâcheuses impressions contre lui : « Sa naissance, la vie qu'il avoit toujours menée, lui donnoient, disoit-il, de justes espérances de parvenir à tout, en n'usant que de voies légitimes. Quelle apparence qu'un patricien, qui, marchant sur les traces de ses ancêtres, avoit comme eux rendu de très grands services à la république, eût intérêt de la renverser, tandis qu'un Cicéron, citoyen de Rome par emprunt, en seroit le conservateur ? » Il ajoutoit d'autres invectives, lorsque les sénateurs, l'interrompant, lui donnèrent le nom de *paricide*, et *d'ennemi de l'état*. Alors, transporté de fureur : « Puisque mes ennemis me poussent à bout, s'écria-t-il, j'éteindrai par des ruines le feu qu'ils allument pour me perdre. »

XXXII. Puis, sortant avec précipitation du sénat, il se retire chez lui. Là, réfléchissant profondément sur le peu de succès de ses entreprises contre Cicéron, et sur la difficulté de brûler la ville, il juge que le meilleur parti est de renforcer son armée, et de faire tous

les préparatifs nécessaires avant la levée des légions ; et il part bien avant dans la nuit , avec peu de suite , pour le camp de Manlius. Mais il fait dire à Céthégus , à Lentulus et à d'autres dont il connoît l'audace déterminée , de fortifier le parti par tous les moyens possibles ; de se hâter de perdre le consul , de préparer le carnage , l'incendie et toutes les horreurs de la guerre ; et qu'avant qu'il soit peu , il s'approchera lui-même de Rome , à la tête d'une grande armée. Dans ce même temps , Manlius envoyoit des députés à Marcus Rex , avec ordre de lui parler ainsi :

XXXIII. « Nous prenons à témoin les dieux
« et les hommes que ce n'est ni contre la pa-
« trie que nous avons pris les armes , ni pour
« faire tort à qui que ce soit , mais seulement
« pour mettre nos corps à l'abri de la violence.
« Réduits au comble de la misère par l'injus-
« tice et la cruauté des usuriers , nous sommes
« la plupart sans patrie , et tous sans honneur
« et sans biens. Aucun de nous n'a pu jouir
« du privilège établi par nos pères (*), ni con-

(*) Il existoit des lois qui ordonnoient de laisser

« server au moins sa liberté, en perdant tout
« le reste ; tant le prêteur lui-même a secondé
« la fureur de nos créanciers. Souvent les pa-
« triciens , vos ancêtres , touchés de compas-
« sion , ont soulagé la misère du peuple par
« leurs décrets. De nos jours même , les dettes
« se trouvant trop considérables , on les a ré-
« duites au quart , du consentement de tous
« les gens de bien. Souvent le peuple , jaloux
« de commander , ou choqué de l'orgueil des
« magistrats , s'est séparé du sénat les armes
« à la main. Pour nous , nous ne prétendons
« ni aux honneurs ni aux richesses , sources
« de toutes les disputes et de toutes les guer-
« res entre les mortels. Nous ne demandons
« que la liberté ; tout homme de cœur ne la
« perd qu'avec la vie. Nous vous supplions
« donc , vous et le sénat , d'avoir quelque égard
« pour des citoyens malheureux , de nous ren-
« dre l'appui des lois dont nous a privés l'in-
« justice du prêteur , et de ne nous pas rédui-
« re à chercher , en périssant , de quelle ma-

la liberté aux débiteurs quand ils avoient fait une
entière cession de leurs biens.

« nière nous pourrons plus pleinement nous
« venger. »

XXXIV. Marcius leur répondit que , *s'ils avoient quelque grace à demander, il falloit quitter les armes, et aller à Rome en qualité de suppliants ; que le sénat et le peuple romain étoient pleins de compassion envers les malheureux , et que jamais personne n'avoit inutilement imploré leur secours.* Cependant Catilina, étant encore en chemin , mande à la plupart des consulaires et à tous les citoyens d'un mérite distingué que , ne pouvant plus résister à la cabale de ses ennemis qui le chargent de calomnies , il cède à sa mauvaise fortune : qu'il part pour s'exiler à Marseille , non qu'il se sente coupable des crimes atroces qu'on lui impute , mais afin que la république soit tranquille , et de peur qu'il ne s'excite quelque sédition , s'il veut soutenir son innocence. Catulus lut dans le sénat une lettre bien différente , qu'il dit avoir reçue de Catilina. En voici la copie ;

XXXV. « L. Catilina à Catulus : salut. Votre amitié, dont j'ai , avec plaisir, reconnu

« dans l'occasion la rare constance , me fait
« espérer, au milieu des dangers affreux où je
« me trouve , que vous aurez égard à ma re-
« commandation. C'est pourquoi je n'entre-
« prendrai pas de justifier le parti que je viens
« de prendre. Je me contenterai de vous pro-
« tester que je ne me sens coupable d'aucune
« faute. C'est ce dont il vous est facile de vous
« convaincre avec moi. Poussé à bout à force
« d'injustices et d'outrages , ne pouvant obte-
« nir une place due à mes services et à mes
« talents , je me suis chargé , selon mon usage,
« de la cause commune des malheureux. Ce
« n'est pas que mes fonds ne fussent suffisants
« pour acquitter mes dettes , puisque d'ailleurs
« Aurélia Drestella employoit généreusement
« les siens et ceux de sa fille à en payer qui nous
« sont étrangères. Mais je voyois élever aux hon-
« neurs des hommes indignes d'y parvenir, tan-
« dis qu'on m'en écartoit sur des soupçons mal
« fondés. C'est par ce motif qu'afin de sauver
« ce qui me reste de considération , je me jette
« dans un parti assez convenable à l'état où
« je me trouve. Je me disposois à vous en écrire
« davantage ; mais j'apprends à l'instant même
« qu'on veut attenter à ma personne. Je vous

« recommande Orestilla, et la confie à votre
« probité ; prenez sa défense ; je vous en cou-
« jure au nom de vos enfants. Adieu. »

XXXVI. Catilina demeura quelques jours chez C. Flaminius, dans le territoire de Riète, pour faire distribuer les armes aux habitants du voisinage, qu'on avoit déjà gagnés. Ensuite, prenant toutes les marques du commandement, il s'avança, précédé de licteurs, vers le camp de Manlius. Aussitôt que le sénat l'eut appris, il déclara Catilina et Manlius ennemis de l'état, et publia une amnistie pour quiconque les abandonneroit avant un jour marqué, à l'exception de ceux qui étoient condamnés pour crimes capitans. Il ordonna de plus aux consuls de lever des troupes, chargeant Antoine de les mener promptement contre Catilina, et Cicéron, de veiller à la sûreté de la ville. Il me paroît que l'empire romain ne fut jamais plus à plaindre. Tandis que tout, depuis l'orient jusqu'à l'occident, dompté par ses armes, lui obéit, que le repos et les richesses, source de la félicité suprême aux yeux des mortels, semblent à l'envi contribuer à son bonheur, il se trouve des citoyens

qui tendent opiniâtrément à se perdre , eux et la république ; et malgré deux décrets du sénat, il n'y a pas un seul homme parmi cette innombrable multitude qui veuille ni arrêter la conjuration, du moins par l'attrait des récompenses , ni quitter le camp de Catilina. Tant la force du mal, semblable à une pernicieuse contagion , avoit corrompu presque tous les cœurs.

XXXVII. Les conjurés n'étoient pas livrés seuls à cet esprit de vertige. Toute la populace, excitée par son ardeur pour la nouveauté, approuvoit les desseins de Catilina ; en quoi elle ne faisoit que suivre sa conduite ordinaire. Dans toutes les villes, ceux qui n'ont rien portent toujours envie aux bons, vantent les méchants, détestent le passé, et souhaitent du changement pour l'avenir. Mécontents de leur sort, ils desirent que tout se renverse, et se nourrisse de trouble et de séditions, toujours à l'abri de l'inquiétude, parceque leur indigence ne leur laisse rien à perdre. D'autres causes particulières entraînoient cette populace de la ville à sa ruine. Tous ceux qui dans l'empire s'étoient signalés par leur in-

famie et leur insolence, qui s'étoient ruinés par des voies honteuses, que leurs débauches ou leurs crimes avoient fait chasser de leur patrie, étoient venus fondre dans Rome, comme dans le vil réceptacle de toute impureté de toute la terre. En second lieu, plusieurs voyant que de simples soldats de Sylla, par le moyen de sa victoire, s'étoient élevés au rang de sénateurs, ou enrichis jusqu'à vivre avec autant de luxe et d'opulence que des rois, se flattoient, chacun en particulier, du même sort, s'ils venoient à prendre les armes. De plus, les jeunes gens, qui, pour avoir part aux largesses publiques et particulières, avoient quitté leurs campagnes, où ils ne se soutenoient dans leur indigence qu'à la sueur de leur front, préférant l'oisiveté de Rome à des travaux pénibles et infructueux, ne vivoient, comme tous les autres, que des malheurs publics. Est-il surprenant que des hommes pauvres et de mœurs corrompues se repaissant des plus grandes espérances, aient voulu perdre la république, au risque de se perdre eux-mêmes? Les enfants des proscrits, privés par Sylla de leurs biens, et d'une par-

tie des droits de leur liberté (*), attendoient l'évènement de cette guerre dans la même disposition. Enfin, toute la faction contraire au sénat aimoit mieux que la république fût agitée de troubles que d'avoir le dessous. Cette animosité contre le peuple et le sénat, longtemps assoupie, s'étoit réveillée depuis quelques années.

XXXVIII. Car le tribunat ayant été rétabli sous le consulat de Crassus et de Pompée, des jeunes gens qui se trouvoient revêtus de cette autorité presque sans bornes, dans un âge et avec un esprit rempli de passions, échauffèrent d'abord le peuple par leurs invectives contre le sénat, et achevèrent de le défendre par leurs libéralités et par leurs promesses. Ils s'acquirent ainsi du crédit et de l'éclat. La plupart des nobles, de leur côté, s'opposent à eux de tout leur pouvoir, en apparence pour défendre le sénat, et réellement afin de soutenir leur propre grandeur. Car, pour le dire en un mot, le nom spécieux

(*) Sylla les avoit exclus de toutes les charges.

de bien public n'étoit qu'un voile dont se couvroient tous ceux qui dans ce temps-là troublèrent l'état, sous prétexte de soutenir les intérêts du peuple, ou de procurer au sénat la plus grande autorité; leur élévation particulière étoit le seul motif de tant de combats. Ils ne gardèrent aucun ménagement dans leurs disputes, et les deux partis furent également cruels dans la victoire.

XXXIX. Lorsque Pompée eut été chargé de la guerre maritime et de l'expédition contre Mithridate, la puissance des grands s'éleva sur les ruines de celle du peuple. Maîtres des magistratures, des gouvernements et généralement de tout, ils vivoient dans l'éclat, et à l'abri des orages, effrayant leurs adversaires par les jugemens émanés de leurs tribunaux, afin de les contraindre à ne plus user de leur charge (*) pour émouvoir le peuple. Mais à peine ceux-ci, dans ces temps de trouble, se flattèrent-ils de quelque changement, que leur ancienne animosité réveilla leur attention. Si dans un premier combat la victoire s'é-

(*) Le tribunat.

toit déclarée pour Catilina , ou fût restée indécise , la république auroit vu fondre sur elle le plus violent orage. Les vainqueurs mêmes n'auroient pas joui long temps de leur victoire , dans l'épuisement où les auroient réduits leurs pertes et leur lassitude ; un plus fort qu'eux leur eût arraché l'empire et la liberté. Plusieurs , qui n'avoient point d'abord eu part à la conjuration , partirent pour aller joindre Catilina. Fulvius , fils d'un sénateur , étoit de ce nombre : son père , l'ayant fait saisir en chemin , le fit mourir. Cependant Lentulus , suivant les ordres de Catilina , ne cessoit de solliciter par lui-même et par d'autres ceux que leur situation ou leur caractère rendoit propres à seconder une conjuration. Citoyen ou non , tout lui étoit bon , pourvu qu'on lui fût de quelque ressource.

XL. Il charge donc un certain Publius Umbrenus de sonder les députés des Allobroges , et de les engager , s'il étoit possible , à se liquer avec le parti. Les dettes , tant de la nation que des particuliers , et l'humeur belliqueuse des Gaulois , lui sembloient répondre du succès. Umbrenus , qui avoit commandé

dans les Gaules , avoit fait connoissance avec les principaux habitants du pays : il aborde donc les députés sitôt qu'il les aperçoit dans la place , s'informe superficiellement de l'état de leurs affaires ; puis , comme pénétré de compassion , leur demande de quelle ressource ils se flattent dans une situation aussi déplorable que la leur. Ceux-ci , s'étant mis à se plaindre de l'avarice des magistrats , et de la dureté du sénat , qui ne leur procure aucun soulagement , répondent que la mort est le seul remède à leurs maux. « Il en est un « autre , dit alors Umbrénus , si vous voulez « agir en gens de cœur. » Ce peu de mots fait concevoir de grandes espérances aux députés. Ils le conjurent de vouloir bien s'expliquer , assurant qu'il n'y a rien de si pénible qu'ils n'entreprennent avec joie , pour délivrer leur nation de ses dettes. Alors il les mène chez Décimus Brutus , dont la maison étoit proche de la place , et dans laquelle il pouvoit parler en liberté , parceque Sempronia trempoit dans le complot , et que son époux étoit absent. Il y fait venir Gabinus , afin de donner plus de poids à ses paroles , et leur découvre la conjuration en sa présence ; nomme ceux qui

y trempent, en ajoute faussement d'autres de tout état, pour encourager davantage les députés, et ne les laisse aller que quand ils ont promis de servir les conjurés de tout leur pouvoir.

XLII. Ils restèrent long-temps indécis sur le parti qu'ils prendroient. Leur inclination guerrière, les grands avantages qu'ils pouvoient espérer de la victoire, les entraînoient d'un côté; de l'autre, ils voyoient une puissance mieux affermie, plus de solidité, et des récompenses assurées, au lieu d'une espérance fort incertaine. Enfin la fortune de la république l'emporta; il allèrent tout révéler à Q. Fabius Sanga, un des principaux protecteurs de leur cité. Celui-ci en informe aussitôt le consul, qui ordonne aux députés de feindre beaucoup d'ardeur pour la conjuration, de conférer avec le reste du parti, de leur faire de grandes promesses, et de n'épargner rien pour tirer d'eux les indices les plus manifestes qu'il seroit possible.

XLII. Vers ce même temps, il se faisoit quelques mouvements dans les deux Gaules,

le Picinum, l'Abruzze et la Pouille : les émissaires de Catilina les y excitoient ; mais ils se conduisirent avec une imprudence qui approchoit de la folie : leurs assemblées de nuit, leurs transports d'armes, leur précipitation et leurs marches turbulentes, causèrent plus de frayeur que de danger réel. Le préteur Q. Métellus Céler informa contre eux, en vertu du décret du sénat, et en arrêta un grand nombre. C. Muréna en fit autant dans la Gaule cisalpine, où il commandoit en qualité de lieutenant.

XLIII. A Rome, Lentulus et les principaux chefs de la conjuration, ayant, à ce qu'ils croyoient, des forces suffisantes, étoient convenus que, lorsque Catilina, avec son armée, se seroit rendu dans le territoire de Fésules, L. Bestia, tribun du peuple, se plaindroit, dans une assemblée publique, de la conduite de Cicéron, en rejetant sur ce sage consul tout l'odieux de cette guerre. C'étoit le signal sur lequel chacun, la nuit suivante, devoit exécuter ce dont il seroit chargé. Ils avoient, dit-on, réglé entre eux que Statilius et Gabinius, bien accompagnés, mettroient le feu à

douze quartiers de Rome à la même heure , afin qu'au milieu du tumulte il fût plus facile d'attaquer le consul et tous ceux qu'on devoit faire périr ; que Céthégus enfonceroit la porte de Cicéron , et le poignarderoit ; que les jeunes gens , de la première condition pour la plupart , tueroient leurs propres pères ; les autres , ceux qu'on leur auroit marqués ; qu'ensuite , profitant de la terreur qu'auroient causée le carnage et l'incendie , ils fondroient tous ensemble vers Catilina. Pendant qu'ils prenoient ces mesures , Céthégus ne cessoit de se plaindre de leur mollesse : « Leurs incertitudes et leurs délais faisoient perdre , disoit-il , les plus belles occasions. Il étoit question , dans un tel péril , d'agir et non de délibérer. Tandis que les autres s'endormoient dans leur inaction , il se chargeoit , avec une poignée d'hommes , d'aller faire irruption dans le sénat même. » Céthégus , naturellement féroce , impétueux , expéditif , ne connoissoit pas de plus sûr moyen que la célérité.

XLIV. Cependant les Allobroges , conformément aux ordres de Cicéron , s'abouchant

avec les conjurés par l'entremise de Gabinius, prient Lentulus, Céthégus, Statilius et Cassius de leur donner chacun une promesse par écrit et scellée de leur sceau, qu'ils puissent montrer à leurs concitoyens, parceque, sans cela, ils ne pourront les engager dans une affaire de cette conséquence. Comme ils ne se défioient de rien, ils la donnèrent tous, à l'exception de Cassius. Celui-ci leur dit qu'il iroit incessamment dans leur pays, et partit en effet quelque temps avant eux. Lentulus, souhaitant que les députés, avant leur retour chez eux, ratifiassent le traité par un engagement réciproque avec Catilina, leur joignit un certain Vulturcius de Crotone, qu'il chargea d'une lettre, dont voici la copie : « Celui
« que je vous envoie vous apprendra qui je
« suis. Pensez à quelle extrémité vous êtes réduits, et ne démentez point votre courage ;
« voyez ce que demandent vos intérêts ; recherchez le secours de tout le monde, et
« même de ceux du dernier rang. » Lentulus avoit ajouté de vive voix « qu'il ne voyoit
« pas pourquoi Catilina refusoit d'admettre
« des esclaves dans ses troupes, puisque le
« sénat l'avoit déclaré ennemi de l'état ; que

« tout , suivant ses ordres , étoit prêt dans la
« ville , et qu'il ne différât pas de s'en appro-
« cher. »

XLV. Toutes les mesures prises , on fixa la nuit où les députés devoient partir. Cicéron , qu'ils avoient eu soin d'en informer , ordonne aux préteurs , L. Valérius Flaccus et C. Pomtinus , d'aller placer une embuscade sur le pont Mylvius , pour arrêter les députés et leur suite ; leur en apprend les raisons , et laisse le soin du reste à leur prudence. Ceux-ci , gens de guerre , investissent le pont secrètement et sans tumulte. Aussitôt que les députés et Vulturtius y sont arrivés , les soldats se montrent des deux côtés en jetant de grands cris. Les Allobroges , qui voient ce dont il s'agit , se rendent sur-le-champ ; Vulturtius , l'épée à la main , se défend , et exhorte les autres à faire de même : ensuite , se voyant abandonné des députés , il conjure Pomtinus , qu'il connoissoit , de le sauver : enfin , saisi d'effroi , et désespérant de sa vie , il se rend aux préteurs comme à des ennemis.

XLVI. Aussitôt les préteurs envoient aver-

tir le consul de leur succès. Cette nouvelle lui causa autant d'embarras que de joie. La ville, par la découverte de la conjuration, se trouvoit délivrée d'un très grand danger ; mais quelle conduite tenir envers des citoyens de la première distinction convaincus d'un crime si atroce ? Les punir, toute la haine en retomboit sur lui ; les laisser impunis, c'étoit perdre la république. Enfin, prenant courageusement son parti, il envoie chercher Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius et Céparius de Terracine, qui se préparoient à partir pour la Pouille, dans le dessein d'y soulever les esclaves. Ils vinrent sur-le-champ, à l'exception de Céparius, qui, étant sorti de chez lui un moment auparavant, s'étoit sauvé de la ville, sur un avis que tout étoit découvert. Le consul prend lui-même Lentulus par la main, en considération de sa dignité de préteur, le conduit dans le temple de la Concorde, où il avoit convoqué le sénat, et y fait mener les autres par des gardes. Les sénateurs s'y étant rendus en grand nombre, il fait entrer Vulturcius et les députés, et ordonne au préteur Flaccus de produire les lettres telles qu'il les lui avoit remises.

XLVII. Vulturinus, interrogé sur son voyage, sur la lettre qu'on lui a trouvée, enfin sur ses desseins et leur motif, commence par recourir à mille détours sans dire un mot de la conjuration ; mais quand on lui eut promis sa grace au nom de la république, il avoua naturellement ce qui s'étoit passé. Il déclara que « Gabinius et Céparius l'avoient fait entrer, depuis quelques jours, dans la conjuration ; qu'il ne savoit rien de plus que les députés ; que seulement Gabinius lui avoit souvent dit que P. Autronius, Servius Sylla, L. Var-guntéius, et plusieurs autres, étoient du nombre des conjurés. » La déposition des Allobroges fut conforme à la sienne. Comme Lentulus ne vouloit rien avouer, ils le convinquirent et par ses lettres et par les propos qu'il avoit coutume de tenir. « Les livres des sibylles prédisoient, avoit-il dit, que trois Cornélius régneroient à Rome. L'oracle s'étoit déjà vérifié par rapport à Sylla et à Cinna, il étoit le troisième que les destins appeloient à l'empire ; et, de plus, suivant les prédictions des aruspices, fondées sur des prodiges, cette année, la vingtième depuis l'incendie du Capitole, devoit être ensan-

« glantée par une guerre civile. » Après que chacun d'eux eut reconnu son cachet , on fit lecture de leurs lettres. En conséquence , le sénat ordonna que Lentulus abdiqueroit la préture, et qu'on le constitueroit, lui et les autres, entre les mains de personnes qui en répondroient. On donna Lentulus à P. Lentulus Spinther, alors édile, Céthégus à Q. Cornificius, Statilius à C. César, Gabinus à Crassus, et Céparius, qu'on venoit de saisir en chemin, au sénateur Cn. Térentius.

XLVIII. Quand la conjuration fut découverte, la populace, que son ardeur pour la nouveauté avoit fait pencher vers le parti de Catilina, changeant tout-à-coup, déteste son entreprise, comble Cicéron d'éloges; et, comme échappée de la servitude, fait éclater son contentement et sa joie. La guerre et ses suites ordinaires lui avoient fait moins entrevoir à perdre qu'à gagner; mais le projet de l'incendie lui parut d'une cruauté excessive, et sur-tout très ruineux pour elle, parcequ'elle y eût perdu tout ce qu'elle possédoit. Le lendemain on produisit dans le sénat un certain L. Tarquinius, qui, disoit-on, avoit été pris

en chemin, lorsqu'il alloit pour joindre Catilina. Sur l'offre qu'il faisoit de révéler tout ce qu'il savoit de la conjuration, si on lui promettoit sa grace, le consul lui ordonna de parler en toute liberté. Il dit à-peu-près la même chose que Vulturtius, sur l'incendie projeté, le massacre des gens de bien et la marche des ennemis; mais il ajouta que Crassus l'envoyoit vers Catilina, pour lui dire « de ne pas s'ef-
« frayer de la détention de Lentulus et des
« autres; que c'étoit, au contraire, un motif
« pour lui de hâter sa marche vers Rome, afin
« de faciliter leur délivrance, et de relever le
« courage du parti. » Lorsqu'on eut entendu nommer Crassus, personnage d'une naissance illustre, dont le crédit égaloit les immenses richesses, les uns regardèrent cette accusation comme hors de vraisemblance, les autres ne la crurent que trop bien fondée; mais ils jugèrent que, dans la conjoncture présente, on devoit ménager un homme si puissant, au lieu de chercher à l'aigrir. Dailleurs, la plupart étoient dans sa dépendance par rapport à leurs intérêts personnels. Ainsi tous s'écrièrent aussitôt que c'étoit une calomnie, et qu'il falloit en délibérer. Le consul

ayant recueilli les voix, il fut unanimement décidé que Tarquinius étoit un imposteur, qu'on devoit le mettre en prison, et ne plus l'entendre que lorsqu'il déclareroit par quelle instigation il avoit avancé ce mensonge atroce. Quelques uns soupçonnèrent Autronius d'avoir noué cette intrigue, afin que Crassus, par son crédit, mît à couvert tous ceux avec lesquels il couroit le même danger. D'autres en accusoient le consul, qui vouloit, disoient-ils, l'empêcher de causer du désordre, en prenant, selon son ordinaire, la défense des méchants. J'ai moi-même entendu depuis Crassus se plaindre ouvertement de Cicéron, comme l'auteur de ce sanglant outrage.

XLIX. Cependant, Catulus et Pison employèrent en vain, dans ce même temps, leurs prières, leur crédit et leurs offres, pour engager le consul à faire accuser fausement César par les Allobroges ou par d'autres. Ils avoient tous les deux des causes personnelles de ressentiment contre César. Celui-ci avoit accusé Pison d'avoir rendu, pour de l'argent, un jugement injuste contre un habitant de la Gaule Transalpine, et, quoique fort jeune en-

core, il avoit emporté le souverain pontificat sur Catulus, vieillard respectable, qui avoit passé par les plus grandes charges de la république. L'occasion de se venger de lui leur paroissoit très favorable, car il s'étoit fort endetté par sa générosité à l'égard des particuliers, et par ses largesses envers le peuple. Quand ils virent qu'ils ne pouvoient engager Cicéron à commettre une si grande injustice, ils se mirent à répandre, chacun de leur côté, ce qu'ils prétendoient tenir de Vulturtius et des Allobroges. Ils aigrirent tellement les esprits contre lui, que quelques uns des chevaliers romains, qui s'étoient placés en armes autour du temple de la Concorde, excités par la grandeur du péril ou par leur vivacité, voulant faire éclater plus hautement leur zèle pour la république, le menacèrent de leurs épées, lorsqu'il sortoit du sénat.

L. Tandis que les sénateurs, après avoir vérifié les dispositions de Vulturtius et des Allobroges, leur adjugeoient des récompenses, les affranchis, et quelques uns des clients de Lentulus, répandus chacun de leur côté dans les différents quartiers de Rome, tâ-

choient d'engager les artisans et les esclaves à venir le délivrer, d'autres cherchoient de certains chefs de factions, toujours prêts à troubler la république pour de l'argent. Céthégus faisoit en même temps conjurer ses esclaves et ses affranchis, tous gens choisis et accoutumés aux coups les plus hardis, de venir en armes forcer sa prison. Le consul, sur l'avis qu'il en reçoit, dispose des corps-de-garde, selon que l'exigent les circonstances, convoque le sénat, et demande ce qu'on veut faire des prisonniers. Ils avoient déjà été déclarés unanimement criminels d'état. Décimus Junius Silanus, interrogé le premier, parcequ'il étoit désigné consul, dit qu'il falloit les punir du dernier supplice, eux et C. Cassius, P. Furius, P. Umbrénus et Q. Annius, si l'on pouvoit s'en saisir. Ensuite, ébranlé par le discours de César, il déclara qu'il se conformeroit à l'avis de Tib. Néron, qui étoit d'augmenter le nombre des gardes, et d'attendre une plus ample information. César, interrogé à son tour par le consul, prononça ce discours :

LI. « Pères conscrits, tous ceux qui déli-

« bèrent sur des affaires embarrassantes, doi-
« vent mettre à l'écart la haine, l'amitié, la
« colère et la compassion. Quiconque s'en
« laisse préoccuper ne peut facilement discer-
« ner la vérité ; jamais personne n'a suivi en
« même temps sa passion et ses vrais intérêts.
« Donnez à l'esprit sa libre étendue, il agit ;
« si la passion s'en empare, elle le maîtrise ;
« il ne peut plus agir. Il me seroit facile de
« vous rappeler combien de peuples et de
« rois se sont jetés dans de fausses démar-
« ches, par colère ou par compassion ; mais
« j'aime mieux vous citer des traits où nos
« ancêtres ont surmonté leur propre penchant
« pour n'écouter que la raison. Pendant la
« guerre contre Persée, roi de Macédoine,
« Rhodes, qui devoit son agrandissement et
« son opulence au peuple romain, nous tra-
« hit. Quand la guerre fut terminée, nos an-
« cêtres, dans leurs délibérations, craigni-
« rent qu'on ne dit que les richesses des
« Rhodiens nous armoient plutôt contre eux
« que leur ingratitude ; ils les laissèrent im-
« punis. Carthage, dans tous les démêlés que
« nous avons eus avec elle, a souvent violé la
« paix et les trêves. Cependant ils n'ont jamais

« usé de représailles dans l'occasion ; ils con-
« sidéroient plutôt ce qui étoit digne d'eux
« que ce que la justice leur permettoit contre
« leurs ennemis. Vous devez prendre garde ,
« à leur exemple , pères conscrits , que le cri-
« me de Lentulus et des autres ne vous fasse
« oublier ce que vous vous devez à vous-
« mêmes , et que votre ressentiment ne l'em-
« porte sur le soin de votre gloire. S'il est un
« supplice proportionné à leur crime , j'ap-
« prouve l'innovation que l'on conseille ; mais
« si la noirceur de leur attentat surpasse tout
« ce que l'esprit humain pourroit inventer
« pour les punir , je suis d'avis qu'on s'en
« tienne aux peines portées par les lois.

« La plupart de ceux qui ont opiné avant
« moi ont déploré le malheur de la républi-
« que en termes étudiés et pompeux ; ils ont
« dépeint toutes les cruautés de la guerre , ses
« horribles suites à l'égard des vaincus , l'en-
« lèvement des filles et des jeunes garçons ,
« les enfants arrachés d'entre les bras de leurs
« pères , les mères de famille exposées à l'in-
« solente brutalité du vainqueur , le pillage
« des maisons et des temples , le meurtre ,
« l'incendie , les armes et les corps morts en-

« tassés , le sang ruisselant par-tout au milieu
« de la désolation. Mais, dieux immortels ! à
« quoi tendent ces discours ? à vous inspirer
« de l'horreur contre cette conjuration. Appa-
« remment que celui qu'un attentat si atroce
« n'a pas ému se laissera enflammer par des
« paroles. Non, pères conscrits , jamais per-
« sonne n'a regardé comme légère l'injure
« que l'on lui fait ; plusieurs , au contraire , n'y
« sont que trop sensibles. Mais il en est à qui
« l'on passe ce qui n'est pas permis à d'autres.
« Si ceux qui vivent dans l'obscurité se laissent
« emporter par la colère , font une faute , peu
« en sont instruits ; leur renommée est aussi
« limitée que leur fortune. Mais les personnes
« que d'éclatantes dignités élèvent au-dessus
« des autres ont tous les mortels pour témoins
« de leurs actions. Ainsi , plus elles peuvent ,
« moins elles doivent oser : la partialité , la
« haine , et sur-tout la colère , leur sont inter-
« dites. Ce qui n'est que colère dans les au-
« tres , prend le nom d'arrogance et de cruau-
« té dans ceux qui commandent. Je suis , à la
« vérité , convaincu que tous les supplices
« sont au-dessous du crime des conjurés ;
« mais la plupart des hommes ne conservent

« que les dernières impressions, ils oublient
« les crimes des scélérats, pour ne s'entretenir
« que du châtimement qu'on leur a fait subir,
« s'il a été un peu rigoureux. Je suis persuadé
« que Décimus Silanus n'a consulté que son
« zèle pour la république, dans l'avis qu'il
« vient d'ouvrir. Un si grand homme, sur une
« affaire de cette importance, n'écoute ni la
« haine, ni la faveur. Je connois trop sa mo-
« dération et sa probité. Cependant son avis
« me paroît, je ne dis pas cruel, (peut-on
« pécher par cruauté contre de tels hommes?)
« mais peu conforme à l'esprit et aux intérêts
« de la république. En effet, ce ne peut être
« que la crainte ou l'atrocité de l'attentat qui
« vous ait porté, Silanus, à recourir à un nou-
« veau genre de supplice. La sage vigilance
« de notre illustre consul, qui tient tant de
« personnes armées pour notre sûreté, me
« dispense de parler du motif de la crainte.
« Quant à la sévérité du châtimement, qu'il me
« soit permis de le dire : La mort pour les
« malheureux est le terme de leurs douleurs,
« et non un supplice ; elle met fin à tous les
« maux des mortels. Il n'est, au-delà, ni
« joie, ni chagrin. Mais, au nom des dieux,

« pourquoi n'avez-vous pas ajouté qu'il falloit
« auparavant les battre de verges? Est-ce
« parceque la loi Porcia le défend? D'autres
« lois portent aussi qu'on ne fera point mou-
« rir les citoyens condamnés, et qu'on les
« laissera vivre dans l'exil. Est-ce parcequ'il
« est plus rigoureux d'être frappé de verges
« que d'être mis à mort. Et qu'y-a-t-il de trop
« rigoureux contre des hommes convaincus
« d'un si grand crime? Que s'il l'est moins,
« pourquoi se piquer d'observer la loi dans
« un point plus léger, pendant qu'on la viole
« dans un plus important?

« Mais, me dira-t-on, comment notre ri-
« gueur contre des parricides de la patrie
« pourra-t-elle paroître blâmable? Comment?
« Par un effet du temps, de l'occasion, de la
« fortune, dont le caprice gouverne les na-
« tions. Quelque châtimement que subissent ces
« criminels, ils l'auront mérité. Cependant,
« voyez, pères conscrits, de quelle consé-
« quence peut être ce que vous aurez réglé.
« Tout mauvais exemple tire son origine d'un
« bon. Lorsque l'autorité vient à passer entre
« les mains de gens ignorants, ou mal inten-
« tionnés, on ne manque pas d'appliquer in-

« justement, ou à contre-temps, une innova-
« tion dictée par la sagesse et par la justice.
« Les Lacédémoniens, après avoir vaincu
« Athènes, donnèrent l'administration de cet-
« te ville à trente personnes, qui commencè-
« rent par faire mourir, sans observer de
« formalités, des scélérats détestés de tout
« le monde. Le peuple s'en réjouit; il trou-
« voit qu'ils avoient mérité ce traitement.
« Mais, abusant insensiblement de cette li-
« berté, on en vint enfin à faire périr, suivant
« le caprice, les bons et les méchants, et à
« répandre la terreur dans tous les esprits.
« Alors Athènes, réduite en servitude, se vit
« cruellement punie de sa joie insensée. Lors-
« que, de nos jours, Sylla victorieux fit mou-
« rir Damasippe et d'autres qui, comme lui,
« devoient leur agrandissement aux malheurs
« de la république; qui ne l'en loua pas? Des
« scélérats, disoit-on, qui avoient allumé le
« feu des séditions dans Rome, méritoient
« bien ce traitement. Cependant ce fut là le
« prélude du plus affreux carnage. Quelqu'un
« desiroit-il une maison, une terre, et même
« dans la suite un meuble ou un vêtement, il
« en faisoit mettre le possesseur au nombre

« des proscrits. Ainsi, tel s'étoit réjoui de la
« mort de Damasippe, qui subissoit bientôt
« le même sort; et le carnage ne cessa point
« que Sylla n'eût assouvi l'avarice de tous ses
« partisans. Je n'appréhende rien de sembla-
« ble de la part de M. Tullius, ni pour le temps
« présent. Mais, dans une grande ville, que
« de caractères différents! Dans un autre
« temps, sous un autre consul qui aura de
« même une armée à sa disposition, on peut
« ajouter foi à quelque imposture. Lorsque le
« sénat, autorisé par cet exemple, aura fait
« tirer le glaive au consul; qui prescrira des
« limites ou une fin au carnage? Nos ancê-
« tres, pères conscrits, n'ont manqué, dans
« aucun temps, ni de hardiesse, ni de pru-
« dence; ils ne se faisoient pas une honte d'i-
« miter les coutumes des étrangers, quand
« elles leur paroissent louables. Ils prirent
« des Toscans la plupart des ornements de
« la magistrature; des Samnites, la manière
« de s'armer: en un mot, ils s'appliquèrent à
« établir chez eux tout ce qu'ils voyoient d'u-
« tile parmi leurs alliés ou leurs ennemis. Ils
« aimoient mieux imiter le bien que d'en être
« jaloux. Dans le même temps, à l'exemple

« des Grecs , ils faisoient battre de verges et
« mettre à mort les citoyens condamnés. Mais,
« quand la république se fut accrue , la mul-
« titude donna plus de poids aux factions ,
« l'innocence devint en butte à la calomnie et
« à diverses impostures. Alors ils établirent la
« loi Porcia et les autres qui laissent vivre en
« exil ceux que l'on a condamnés. Cette con-
« sidération me paroît d'un grand poids pour
« nous engager à nous en tenir à ce qu'ils ont
« réglé. Ceux qui, de foible qu'étoit cet em-
« pire, l'ont porté à ce haut point de grandeur
« et de puissance , avoient sans doute plus
« de sagesse et d'habileté que nous qui pou-
« vons à peine l'y maintenir. Mon avis est-il
« donc qu'on renvoie ces conjurés pour gros-
« sir l'armée de Catilina? Non , pères con-
« scrits , mais le voici : *Que leurs biens soient*
« *confisqués, qu'on tienne leurs personnes en*
« *prison dans les plus fortes villes municipa-*
« *les, et qu'il soit défendu de proposer au peu-*
« *ple, ou au sénat, de les rétablir, sous peine*
« *d'être déclaré coupable d'attentat contre la*
« *république et contre le salut de tous les ci-*
« *toyens.* »

LII. Quand César eut ainsi proposé son avis, les autres l'appuyèrent par leurs discours ou autrement, chacun suivant son caractère. Caton, lorsqu'on lui demanda le sien, parla ainsi :

« Quelle différence, pères conscrits, entre
« les pensées que m'inspire le danger où nous
« nous trouvons, et celles qu'on tend à nous
« suggérer ! On m'a paru discourir sur le sup-
« plice que doivent subir des gens qui se sont
« disposés à faire la guerre à leur patrie, à
« leurs pères et à leurs dieux domestiques.
« Mais il s'agit bien plus de se précautionner
« contre eux, que d'examiner ce qu'on leur
« fera. Qu'on punisse les autres crimes quand
« ils sont commis ; on le peut : si vous empê-
« chez l'exécution de celui-ci, en vain implore-
« rez-vous le secours des lois. La ville une fois
« prise, il ne restera rien aux vaincus. O vous,
« qui avez toujours moins chéri l'état que vos
« palais, vos maisons de campagne, vos sta-
« tues et vos tableaux, c'est à vous que je m'a-
« dresse. Au nom des dieux, si vous voulez
« conserver ces objets dont vous êtes épris,
« de quelque œil qu'on doive les regarder ; si
« vous voulez ménager la sûreté de vos plai-

« sirs , sortez de votre assoupissement , et pen-
« sez enfin à la république. Il n'est point ici
« question de tributs ni d'injustices faites à
« des alliés : il s'agit de notre liberté et de no-
« tre vie. Souvent j'ai parlé devant vous , pères
« conscrits , avec étendue ; souvent je me suis
« plaint du luxe et de l'avarice de nos citoyens ;
« parlà je me suis attiré bien des ennemis. Sé-
« vère envers moi-même , jusqu'à ne me jamais
« passer la faute la plus légère , il ne m'étoit
« pas facile de pardonner les excès criminels
« des autres. Quoique vous fassiez peu de cas
« de mes avis , la république se soutenoit par
« ses propres forces contre votre indolence. Il
« faut voir aujourd'hui non pas si les mœurs
« sont bien ou mal réglées , ou quelle est l'é-
« tendue et l'éclat de cet empire , mais si , de
« quelque façon qu'on en juge , il doit nous
« rester , ou passer avec nos personnes entre
« les mains de nos ennemis ; et c'est dans ces
« conjonctures qu'on me parle de douceur et
« de compassion ! Il y a long-temps , pères con-
« scrits , il y a long-temps que nous avons per-
« du l'usage de nommer les choses par leur
« véritable nom. Se porter au crime avec ef-
« fronterie , faire largesse du bien d'autrui ,

« c'est ce qu'on nomme à présent valeur et
« libéralité : voilà ce qui réduit la république
« en ce funeste état. Qu'on soit libéral aux
« dépens des alliés, puisque telles sont les
« mœurs de ce temps, qu'on soit plein d'indul-
« gence envers ceux qui pillent le trésor public;
« mais qu'on ne prodigue pas notre sang, et
« que, pour épargner quelques scélérats, on
« n'aille pas perdre tous les gens de bien.

« César vient de discourir devant nous avec
« art et élégance sur la vie et sur la mort. Il
« regarde, je crois, comme des fables ce qu'on
« rapporte des enfers, où les méchants, sépa-
« rés des gens de bien, habitent des prisons
« affreuses, sombres, infectes, vrai séjour de
« terreur. En conséquence, il est d'avis que
« l'on confisque les biens des conjurés, et que
« leurs personnes soient retenues en prison
« dans les villes municipales, appréhendant,
« sans doute, si nous les gardons à Rome, que
« leurs complices ou la populace, dont ils achè-
« teront les services, ne les enlèvent de force.
« N'y a-t-il donc des scélérats que dans Ro-
« me ? N'y en a-t-il pas de répandus dans toute
« l'Italie ? Leur audace n'aura-t-elle pas plus
« d'avantages dans les lieux où on aura moins

« de forces à leur opposer? Son avis n'est
« donc pas conséquent, s'il craint quelque
« chose de leur part; et s'il est seul à n'en rien
« craindre, tandis que tous les esprits sont
« frappés de la plus vive terreur, je n'en dois
« que plus appréhender et pour vous et pour
« moi. Ce que vous allez prononcer sur Len-
« tulus et sur les autres va décider, n'en dou-
« tez pas, de l'armée de Catilina et de tous les
« conjurés. Plus vous montrerez de vigueur,
« plus ils perdront de leur audace. Pour peu que
« vous vous relâchiez, ils s'élèveront tous con-
« tre vous avec arrogance. Ne croyez pas que
« ce soit par les armes que nos ancêtres d'un
« empire très borné en ont fait un si vaste. Si
« en étoit ainsi, nous le rendrions bien plus
« florissant, puisque nous avons beaucoup
« plus de citoyens, d'alliés, d'armes et de cli-
« vaux. D'autres avantages qui nous man-
« quent ont fait leur grandeur; au-dedans,
« une industrieuse activité; au dehors, un
« gouvernement toujours équitable dans les
« délibérations, un esprit que ne tyrannisoit
« ni la passion ni l'engagement dans le crime.
« Au lieu de ces vertus, règnent parmi nous
« le luxe et l'avarice. L'état est pauvre; les par-

« ticuliers sont riches, on n'estime que l'ar-
« gent; on se livre à la paresse; nulle distinc-
« tion entre les bons et les méchants; l'ambi-
« tion envahit toutes les récompenses dues à
« la vertu. Faut-il s'en étonner, lorsque cha-
« cun de vous forme séparément ses projets
« intéressés; chez lui, esclave du plaisir; ici,
« celui de l'argent et de la faveur. De là vient
« que l'on fonde sur une république dont tout
« le monde abandonne le soin: mais laissons
« ces reproches. Des citoyens de la plus haute
« noblesse ont formé le complot de brûler leur
« patrie: ils excitent contre nous les Gaulois,
« ennemis immortels du nom romain. Le chef
« des conjurés, à la tête d'une armée, est à nos
« portes; et vous, vous différez encore; vous
« balancez sur ce qu'il faut faire à des enne-
« mis surpris dans l'enceinte de vos murs! Ayez-
« en compassion, j'en suis d'avis; ce sont de
« jeunes gens qui ont un peu trop écouté leur
« ambition; renvoyez-les même tout armés.
« Que cette clémence tourneroit promptement
« à votre perte! Peut-être ne craignez-vous
« pas ces maux, quelque affreux qu'ils soient.
« Vous les craignez beaucoup; mais votre mol-
« lesse et votre nonchalance font que vous vous

« en reposez les uns sur les autres , sans pren-
« dre de parti. Vous vous fiez apparemment sur
« les dieux immortels qui ont tant de fois sau-
« vé cette république. Ce n'est, pères con-
« scrits, ni par des vœux ni par de lâches et
« timides prières qu'on s'attire leur secours ,
« c'est en veillant, en agissant, en prenant
« un sage parti, que tout réussit. Si vous vous
« livrez à la paresse et à la lâcheté, en vain im-
« plorerez-vous les dieux ; vous n'éprouverez
« que leur colère et leur indignation. Du temps
« de nos ancêtres, Manlius Torquatus, dans
« la guerre contre les Gaulois, fit mourir son
« fils pour avoir combattu contre l'ennemi mal-
« gré sa défense. On punit de mort un excès
« de courage dans un jeune héros ; et vous ,
« vous balancez sur ce que vous ferez aux
« plus cruels des parricides ! La vie qu'ils ont
« menée jusqu'à présent vous engage, sans
« doute, à les ménager. En effet, ayez égard
« à la dignité de Lentulus, s'il a eu lui-même
« le moindre égard pour la pudeur, pour son
« honneur, pour quelque dieu ou pour quel-
« que homme. Pardonnez à Céthégus, en con-
« sidération de sa jeunesse, si ce n'est pas la
« seconde fois qu'il fait la guerre à sa patrie.

« Que dirai-je d'un Gabinus, d'un Statilius,
« d'un Céparius? S'ils avoient jamais eu quel-
« que sentiment d'honneur, auroient-ils for-
« mé un pareil complot? En vérité, pères
« conscrits, si l'erreur étoit de moindre con-
« séquence, j'attendrois que l'évènement vous
« en désabusât, sans prodiguer ici des paro-
« les dont vous vous souciez peu. Mais le dan-
« ger nous environne de toutes parts; l'armée
» de Catilina assiège nos portes; d'autres en-
« nemis sont dans l'enceinte de nos murs,
« dans le sein même de la ville. Nous ne pou-
« vons ni délibérer ni prendre des mesures en
« secret. Il n'y a pas de temps à perdre. Voici
« donc mon avis : *Puisque des citoyens scé-*
« *lérats, par leurs complots pernicioeux, met-*
« *tent la république dans le plus grand danger,*
« *et que, convaincus sur les dépositions de Vul-*
« *turtius et des Allobroges, ils ont avoué qu'ils*
« *avoient projeté, contre les citoyens et la pa-*
« *trie, le massacre, l'incendie et les cruautés*
« *les plus horribles, j'opine qu'on doit, suivant*
« *l'usage de nos ancêtres, leur faire subir le*
« *dernier supplice, comme étant manifestement*
« *coupables de crimes capitaux.* »

LIII. Ce discours de Caton emporta le suffrage des consulaires et de la plupart des sénateurs. On donnoit les plus grands éloges à la fermeté de son ame ; on s'accusoit mutuellement de timidité. Caton seul paroissoit grand et illustre , et le décret fut formé sur son avis. Je me suis fait quelquefois un plaisir d'examiner quel a été le principal motif de toutes les actions éclatantes des Romains. Je voyois qu'avec une poignée de gens ils avoient combattu contre des légions nombreuses ; qu'avec des revenus médiocres ils avoient soutenu de longues guerres contre des rois opulents. Je savois que la fortune leur avoit fait sentir souvent ses rigueurs ; que les Grecs avoient été plus éloquents , les Gaulois plus guerriers. Après bien des réflexions , je me suis persuadé qu'ils avoient été redevables de leurs avantages au mérite éminent de quelques citoyens, qui seuls avoient été cause que la pauvreté avoit triomphé des richesses, et le petit nombre de la multitude. Mais depuis que le luxe et la mollesse eurent corrompu la ville, la république, devenue à son tour l'appui de ses généraux et de ses magistrats, s'est soutenue contre leurs vices par sa grandeur. Et, comme

si elle se fût épuisée en grands hommes , elle a été long-temps sans en produire un seul. On en a cependant vu deux de nos jours d'un mérite supérieur, quoique d'un caractère différent : c'est Caton et César dont je veux , puisque l'occasion s'en présente , tracer ici le parallèle le mieux qu'il me sera possible.

LIV. Il y avoit peu de différence entre eux pour l'âge , l'éloquence et la noblesse du sang. Leur grandeur d'ame étoit égale , aussi bien que leur gloire ; mais ils tiroient celle-ci chacun d'une source différente. César s'étoit fait un grand nom par ses bienfaits et par sa générosité ; Caton , par l'innocence de ses mœurs. L'un s'attira de la réputation par sa douceur et sa clémence ; l'autre , du respect par sa sévérité. On louoit César parcequ'il donnoit , soulageoit les malheureux , et pardonnoit : et Caton , parcequ'il ne faisoit aucune grace. L'un étoit le refuge des infortunés ; l'autre , le fléau des méchants. On admiroit la facilité du premier , et l'inflexibilité du second. Enfin , César s'étoit fait le plan d'être laborieux , vigilant , appliqué aux affaires de ses amis , jusqu'à négliger les siennes , prêt à accorder tout ce qui

méritoit d'être donné ; il aspirait aux grands emplois , au commandement des armées , à une nouvelle guerre où il pût faire éclater ses talents. Caton, au contraire , toujours modeste , toujours décent , pratiquoit la vertu dans toute son austérité ; il ne prétendoit pas le disputer aux riches en opulence , ni aux factieux en cabales , mais en valeur avec les plus braves , en retenue avec les plus modestes , en intégrité avec les plus désintéressés ; il aimoit mieux être vertueux que de le paroître. Sa gloire étoit d'autant plus solide , qu'il la cherchoit moins.

LV. Le décret du sénat ayant été formé , comme je l'ai dit , sur l'avis de Caton , le consul , de peur de quelque révolution , résolut de l'exécuter avant la nuit qui étoit proche. Il ordonne aux triumvirs de préparer tout pour le supplice , dispose des corps - de - garde , conduit lui-même Lentulus en prison , et y fait mener les autres par des préteurs. Dans la prison , après avoir un peu descendu vers la gauche , on trouve , à douze pieds de profondeur en terre , un cachot entouré de fortes murailles , et couvert d'une voûte cintrée de grosses pierres. Ce lieu terrible , infect , où la lumière

ne pénétre jamais , se nomme Tullien. Quand on y eut fait entrer Lentulus , les exécuteurs , suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu , l'y étranglèrent. Ainsi périt ce patricien de la race illustre des Cornéliens , et consul autrefois : fin digne de ses mœurs et de ses forfaits. On fit mourir de même Céthégus , Statilius , Gabinius et Céparius.

LVI. Tandis que ceci se passoit à Rome , Catilina , dont les troupes , réunies à celles de Manlius , montoient d'abord à deux mille hommes au plus , les divisa en deux espèces de légions , dont il proportionna les cohortes au petit nombre des soldats ; mais comme il les renforçoit tous les jours , en y incorporant d'anciens et de nouveaux complices qui lui survenoient , les deux légions se trouvèrent bientôt complètes. Il est vrai qu'il en avoit à peine un quart d'armés en véritables soldats ; les autres , prenant ce que le hasard leur présentait , n'avoient que des lances , des dards ou des pieux. A l'approche de l'armée d'Antoine , il gagna les montagnes , et feignit de marcher , tantôt vers Rome , tantôt vers la Gaule , évitant toujours d'en venir aux mains. Il se

flattoit , si ses complices réussissoient à Rome, de se voir au premier jour à la tête d'une puissante armée. Dans cette confiance, il avoit rejeté les esclaves qui d'abord étoient accourus en grand nombre : il auroit cru d'ailleurs nuire à sa cause, en paroissant la confondre avec celle d'une troupe d'esclaves fugitifs.

LVII. Mais, dès qu'on eut été informé dans son camp de la découverte de la conjuration et du supplice de Lentulus et des autres , une grande partie des troupes, qui n'avoit consulté que son ardeur pour le pillage et pour la nouveauté, déserta; et Catilina lui-même ne songea plus qu'à s'enfuir avec le reste qu'il emmena à grandes journées par des montagnes escarpées , jusqu'au territoire de Pistoie. Il espéroit se sauver dans la Gaule par des routes détournées ; mais Métellus Céler, qui commandoit trois légions dans le Picénum , jugea de son dessein sur l'extrémité où il le savoit réduit. Informé de sa marche par des transfuges , il décampe à la hâte , et vient se poster au pied de la montagne par laquelle il falloit que Catilina descendît pour aller dans la Gaule. D'un autre côté, Antoine, qui, avec

une armée nombreuse , étoit contraint de prendre des chemins plus faciles , suivoit cependant d'assez près un ennemi que rien ne retardoit dans sa fuite .

LVIII. Ainsi Catilina , qui se vit entouré d'ennemis et de montagnes , sans ressource du côté de Rome , où ses projets étoient échoués , sans espérance d'échapper ni d'être secouru , jugea que le meilleur parti étoit de tenter le hasard d'un combat , et résolut d'en venir promptement aux mains avec Antoine. Ayant donc rassemblé son armée , il parla en ces termes :

« Soldats , je sais que des paroles ne sont
« pas capables d'inspirer du courage. Jamais
« un général , par ses discours , ne pourra rendre active et intrépide une armée de lâches
« et d'efféminés. La guerre fait éclater d'elle-même toute la valeur qu'on a reçue de la nature et de l'éducation. En vain exhorterez-vous celui que n'anime ni la gloire ni le danger : la crainte l'empêche de vous entendre. Je ne vous ai donc rassemblés aujourd'hui que pour vous donner quelques avis , et pour vous rendre compte de mon dessein. Vous savez quel coup funeste l'in-

« action et la timidité de Lentulus ont porté
« sur lui-même et sur nous, et que, dans l'at-
« tente du renfort qu'il devoit nous envoyer
« de Rome, je n'ai pu partir pour la Gaule.
« Vous voyez la situation où nous sommes
« aussi clairement que moi : deux armées nous
« bouchent le chemin, l'une de Rome, l'autre
« de la Gaule. Quand nous voudrions rester ici,
« le manque de vivres et de tout nous le rend
« impossible. Quelque route que nous ayons
« dessein de prendre, nous sommes forcés de
« nous l'ouvrir à la pointe de l'épée. Je vous
« avertis donc de vous préparer à faire éclater
« votre intrépidité. Quand vous en viendrez aux
« mains, souvenez-vous qu'il ne dépend que
« de la force de votre bras de vous procurer
« les honneurs, les richesses, la gloire et la
« liberté : qu'elle seule peut vous rendre votre
« patrie. Une fois vainqueurs, nous serons
« par-tout en sûreté ; nous aurons des vivres
« en abondance ; toutes les villes nous seront
« ouvertes : si la crainte nous fait céder, tout
« se tournera contre nous. Jamais ni asile ni
« ami ne garantira celui que ses armes n'au-
« ront pas garanti. Nos ennemis n'ont pas,
« pour s'animer, d'aussi puissants motifs que

« nous. Nous combattons pour notre patrie ,
« notre liberté et notre vie. Quant à eux , ils
« n'ont aucun intérêt de se battre pour main-
« tenir la puissance de quelques particuliers.
« Attaquez-les donc avec confiance , vous sou-
« venant de votre ancienne valeur. Vous au-
« riez pu traîner une vie honteuse dans l'exil ,
« ou chercher une ressource à Rome dans la
« libéralité d'autrui ; mais , ne pouvant sup-
« porter cette turpitude , vous vous êtes dé-
« terminés , en gens de cœur , au parti où nous
« sommes engagés. Il faut de l'intrépidité si
« vous voulez en changer la situation. Le
« vainqueur seul peut faire succéder la paix
« à la guerre. Il n'est aucune espérance pour
« nous dans la fuite. Ne seroit-il pas insensé
« de s'en flatter , tandis qu'on détourne de l'en-
« nemi les armes qui peuvent seules mettre à
« l'abri de ses coups ? Aussi , dans une action ,
« les plus lâches courent toujours le plus
« grand danger ; le courage tient lieu d'un
« rempart. Soldats , lorsque je vous considère ,
« et que , sur vos actions , j'augure de l'a-
« venir , j'ai les plus forts pressentiments de la
« victoire : tout me la promet , votre âge , votre
« valeur , vos sentiments , et même la nécessi-

« té, qui rend courageux les plus timides. Ici
« d'ailleurs l'avantage du nombre devient in-
« utile à l'ennemi, qui ne peut nous envelop-
« per dans un endroit si resserré. Si cepen-
« dant la fortune envieuse refuse de couronner
« votre valeur, ne périssez pas sans vous ven-
« ger. Au lieu de vous rendre pour être égor-
« gés comme de vils troupeaux, ne vaut-il pas
« mieux combattre en gens de cœur, et faire
« pleurer à l'ennemi sa funeste victoire? »

LIX. Après avoir parlé de la sorte, il s'ar-
rête un moment, puis il fait sonner la marche,
et conduit son armée en bon ordre dans la
plaine. Il ordonne à ceux qui ont des chevaux
de les quitter ; afin d'animer davantage ses
soldats en rendant le péril égal, il quitte lui-
même le sien, et range ses troupes suivant
leur nombre et la disposition du terrain. C'é-
toit une plaine bordée à gauche par les mon-
tagnes, et à droite par un roc escarpé. Il
forme le front de bataille de huit cohortes,
et compose du reste le corps de réserve, au-
quel il donne moins d'étendue ; mais il en ôte
tous les centurions et les soldats qui étoient
ou plus expérimentés, ou mieux armés, pour

les mettre au premier rang. Il charge Manlius de la droite, un certain Fésulan de la gauche, et se poste, avec ses affranchis et ses valets, proche de l'aigle (*); la même, disoit-on, dont Marius s'étoit servi contre les Cimbres. De l'autre part, Antoine, qu'un accès de goutte empêchoit de se trouver au combat, laissa le commandement à Pétréius, son lieutenant. Celui-ci forma le front de bataille des cohortes de vétérans qu'on avoit levées, comme dans les troubles imprévus, en vertu d'un décret du sénat, et fit son corps de réserve du reste des troupes. Parcourant ensuite les rangs à cheval, il nomme chacun des soldats par son nom, les conjure de se souvenir que c'est pour la patrie, leurs enfants, leurs dieux et leurs foyers, qu'ils vont combattre contre une troupe de brigands sans armes. Ce guerrier qui, pendant plus de trente ans, avoit exercé avec honneur les premiers emplois militaires, connoissoit presque tous les soldats. Il enflamme leur courage en rappelant à chacun ses belles actions.

(*) Elle se portoit à la tête de la première cohorte.

LX. Quand il eut tout disposé pour le combat, il fit sonner la charge, recommandant aux cohortes de s'avancer d'abord lentement. Les ennemis en font autant ; mais à peine est-on à la portée du trait, que les deux partis , poussant un grand cri, s'élancent avec impétuosité l'un contre l'autre. On quitte le javelot, on ne frappe qu'à grands coups d'épée. Les vétérans, jaloux de soutenir leur honneur, serrent de près les ennemis ; ceux-ci leur opposent un courage égal ; on se bat avec le dernier acharnement. Catilina, suivi des plus déterminés, se montre au premier rang, secourt ceux qui plient, fait remplacer les blessés , pourvoit à tout, combat lui-même, renverse ce qui s'oppose à lui, et remplit tous les devoirs d'un brave soldat et d'un grand capitaine. Pétréius, qui ne s'étoit pas attendu à tant de résistance, redouble ses efforts , pousse sa cohorte prétorienne contre le corps de bataille, l'enfonce, trouble les rangs, massacre ceux qui tiennent encore ferme, et se rabat ensuite des deux côtés sur les ailes. Manlius et l'autre chef y périssent, leurs troupes sont renversées, et Catilina se voit presque seul. Dans cette extrémité, par un courage

digne de sa naissance et du rang qu'il tenoit autrefois , il se précipite au travers du plus épais bataillon , et , combattant toujours , tombe percé de coups.

LXI. On vit encore mieux , après le combat , quelle avoit été l'audace et la fermeté des soldats de ce redoutable chef. Presque tous couvroient de leurs corps le poste qui leur avoit été assigné. Ceux que la cohorte prétorienne avoit enfoncés en étoient éloignés de quelques pas ; mais leurs blessures étoient toutes par-devant. Pour Catilina , on le trouva loin des siens , au milieu d'un monceau de ses ennemis : il respiroit encore , et les approches de la mort n'avoient point effacé de son visage les traits de sa férocité ; en un mot , tous portèrent à un tel point la fureur de faire périr leurs ennemis en périssant eux-mêmes , que pas un seul citoyen ne voulut se rendre , ni pendant le combat , ni dans la déroute. Aussi la victoire coûta-t-elle à l'armée du peuple romain bien du sang et des regrets. Les plus braves étoient restés sur le champ de bataille , ou n'en étoient sortis que dangereusement blessés. Ceux qui vinrent pour dépouiller les

morts, ou pour les considérer, trouvèrent parmi les gens de Catilina, les uns un ami, les autres un hôte ou un parent : quelques uns y virent aussi leurs ennemis. Ainsi chacun, dans l'armée, faisoit éclater son contentement, son chagrin, sa joie, ou sa tristesse.

LIVRE QUATRIÈME

DE L'ÉNÉIDE.

TRADUCTION

DE JACQUES DELILLE.

LA reine cependant, atteinte au fond de l'ame,
Nourrit d'un feu secret la dévorante flamme :
Le héros, sa beauté, son grand nom, sa valeur,
Restent profondément imprimés dans son cœur.
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa nuit agitée est une longue veille.
L'ombre à peine éclaireit son humide noirceur :
Égarée, éperdue, elle aborde sa sœur,
Sa sœur, de ses secrets tendre dépositaire ;
Et de ses feux cachés dévoilant le mystère ,
« O toi qui de mon ame es la chère moitié,
Ma sœur, lis avec moi dans mon cœur effrayé :
D'où vient que le sommeil fuit mon ame inquiète ?
Dans quel tourment nouveau, dans quel trouble me jette
Cet illustre étranger reçu dans mon palais !
Si j'en crois sa fierté ; si j'en crois ses hauts faits,

Sans doute il est issu d'une race divine :
Un cœur noble se sent de sa noble origine.
Quelle intrépidité, quels revers, quels combats,
Ont éprouvé son cœur, ont signalé son bras !
Que d'éclat dans ses traits, de charme en son langage !
Qu'au récit des périls que brava son courage,
Mon ame en l'écoutant se sentoit alarmer !
Ah ! si mon cœur flétri pouvoit encore aimer ;
Si ce cœur, trop puni d'avoir été sensible ,
Ne s'étoit commandé de rester inflexible ;
Si, depuis que la mort trahit mes premiers feux ,
Je pouvois consentir à former d'autres nœuds ;
Chère sœur, c'eût été mon unique foiblesse !
Oui, depuis qu'un époux si cher à ma tendresse
Par mon barbare frère a vu percer son flanc ,
Et nos dieux paternels arrosés de son sang ,
Cet étranger lui seul, dans mon ame constante,
Ébranla, j'en conviens, ma vertu chancelante ;
Lui seul, apprivoisant ma farouche pudeur ,
M'a fait ressouvenir de ma première ardeur :
Du feu dont j'ai brûlé je reconnois la trace.
Mais des dieux, qui du crime épouvantent l'audace ,
Que le foudre vengeur sur moi tombe en éclats ;
Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas ;
Que l'enfer m'engloutisse en ses royaumes sombres ,
Ces royaumes affreux, pâle séjour des ombres ,
Si jamais, ô pudeur ! je viole ta loi !
Celui qui le premier reçut jadis ma foi
Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore ;

Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore. »

Elle dit : et des pleurs ont inondé ses yeux.

« O vous que j'aime plus que la clarté des cieux ,
Voulez-vous , dit sa sœur , toujours triste et sauvage ,
Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage ,
Et , près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours ,
Fuir le doux nom de mère , et languir sans amours ?
Hôtes inanimés de la nuit éternelle ,
Les morts s'informent-ils si vous êtes fidèle ?
Que mille adorateurs dans Sidon autrefois
Aient brigué vainement l'honneur de votre choix ;
Qu'iarbe , redouté sur ce brûlant rivage ,
Vous ait lassée en vain de son superbe hommage ;
Qu'enfin , dans ces climats féconds en grands exploits ,
Tant de fameux guerriers et tant d'illustres rois ,
Descendus pour Didon de leur char de victoire ,
En vain aient à vos pieds mis leur sceptre et leur gloire ,
Nul n'a pu dans votre ame effacer votre époux .
Mais pourquoi vous armer contre un penchant plus doux ?
De vos états au moins que l'intérêt vous touche .
Ici , le Maure altier , le Barcéen farouche ,
Contre vos murs naissants frémit de toutes parts ;
Là , des sables déserts entourent vos remparts ;
Par-tout il faut lutter , sur ces affreux rivages ,
Contre un climat barbare et des peuples sauvages .
Et ne craignez-vous point votre frère en courroux !
Quels orages dans Tyr s'élèvent contre vous !
Il n'en faut point douter , ces fiers enfants de Troie ,
C'est Junon , c'est le ciel , ma sœur , qui les envoie .

Dieux ! combien cet hymen vous promet de grandeurs !
Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur !
Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.
Vous, seulement des dieux implorez la bonté ;
Par les soins caressants de l'hospitalité,
Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence :
Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance ;
Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
Ses nef s à réparer ; l'inclémence de l'air,
Les torrents d'Orion suspendus sur nos têtes,
Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. »

Ce discours rend l'espoir à sa timide ardeur,
Assoupit le remords, fait taire la pudeur ;
Et l'amour plus brûlant se rallume en son ame.
Pour obtenir des dieux le succès de sa flamme,
On invoque Bacchus, on invoque Apollon,
Sur-tout le dieu d'hymen protégé par Junon.
Didon, leur présentant le vin du sacrifice,
En arrose le front d'une blanche gémisse ;
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présents solennels ;
Tous les jours, au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.
Malheureuse ! où l'égare une pieuse erreur ?
La réponse des dieux est au fond de son cœur ;
Leur nom est dans sa bouche, Énée est dans son ame .
Tout entière livrée à l'amour qui l'enflamme,
Que servent contre lui les prières, l'encens ?

De si douces fureurs elle enivre ses sens ,
Aime en les combattant ses amoureuses peines :
L'amour vit dans son cœur et brûle dans ses veines.
L'œil égaré, l'air sombre, et les sens agités ,
Elle porte au hasard ses pas précipités.
Ainsi, lorsqu'un chasseur a, de son trait rapide ,
Atteint, sans le savoir, une biche timide ,
En vain elle parcourt et les bois et les champs ,
Le fer mortel la suit, et s'attache à ses flancs.
Le jour, Didon conduit son amant dans Carthage ,
Lui montre la grandeur de son naissant ouvrage ,
Ces murs déjà bâtis, cet asile tout prêt ,
Veut lui parler, rougit, s'interrompt et se tait.
Le soir, entretenant le feu qui la dévore ,
A de nouveaux festins elle l'entraîne encore ,
Veut encor l'écouter, lui fait dire cent fois
Et les mêmes malheurs et les mêmes exploits ,
Le suit dans Troie en cendre ; et son ame éperdue
Aux lèvres du héros demeure suspendue.
Enfin, lorsque la nuit l'arrache à ce héros ,
Lorsque l'ombre paisible invite au doux repos ,
A son palais désert redemandant Énée ,
Seule, dans le silence, elle erre abandonnée ;
Au lieu qu'il occupoit revient souvent s'asseoir ;
Absent croit lui parler, absente croit le voir ;
Tantôt prenant Ascagne, et fixant son visage ,
Du père dans le fils elle embrasse l'image ;
Par ses soins caressants le retient dans sa cour ,
Et cherche, s'il se peut, à tromper son amour.

Sa langueur cependant se répand autour d'elle :
Les plaisirs règnent seuls dans sa cité nouvelle ;
Le travail a cessé de préparer les forts ,
De construire les murs et de creuser les ports ;
Des remparts menaçants l'audace est suspendue ;
On ne voit plus les tours s'allonger dans la nue ;
Les échafauds oisifs reposent dans les airs ;
Les chantiers sont muets, et les camps sont déserts ;
Et livrant à l'amour les destins de Carthage ,
Didon laisse imparfait son magnifique ouvrage.

Dès que Junon a vu de ses transports naissants
L'ardeur contagieuse embraser tous ses sens,
Et de ce qu'elle doit à son peuple, à sa gloire,
Sa folle passion étouffer la mémoire ,
Elle aborde Vénus, et lui parle en ces mots ;

« Eh bien, vous l'emportez, déesse de Paphos !
Pour vous, pour votre fils, quelle gloire éclatante !
Et quel noble succès a comblé votre attente !
Ainsi contre Didon combattent réunis
Et la ruse et la force, et la mère et le fils !
Applaudissez-vous bien de cette heureuse trame :
Deux puissances du ciel triomphent d'une femme !
Je connois vos soupçons : Vénus a pour son fils
Craint les murs de Carthage et des dieux ennemis.
Mais pourquoi prolonger ces discordes cruelles ?
Ah ! plutôt terminons nos haines mutuelles ;
Oublions nos débats ; qu'au gré de vos souhaits
Les liens de l'amour soient les nœuds de la paix.
Vous voyez, tout est prêt pour ce grand hyménée ;

Didon de tous vos feux brûle pour votre Énée :
Vos vœux sont accomplis. Par le nœud des serments,
Par le nœud conjugal unissons ces amants ;
Que leurs peuples amis, sous nos communs auspices,
Deviennent nos sujets, et nous leurs protectrices ;
Que , dans l'heureux oubli de nos dépit^s jaloux ,
Leur pacifique encens se partage entre nous.
Permettez qu'un hymen où Didon même aspire
Fasse d'un Phrygien le maître de l'empire ,
Que le Troyen s'unisse aux enfants de Sidon :
Je les donne pour dot à l'époux de Didon. »

Ainsi Junon vouloit sur la rive africaine
Arrêter les destins de la grandeur romaine.
Vénus s'en aperçoit : « A vos vœux je souscris ,
Dit-elle , mais un doute agite mes esprits :
Jupiter consent-il qu'oubliant l'Italie ,
Le Troyen dans Carthage aux Tyriens s'allie ?
C'est à vous de gagner le cœur de votre époux ;
S'il y consent , Vénus est d'accord avec vous. »
— « A mon but , dit Junon , je saurai le conduire.
Mais il est un projet dont je dois vous instruire.
Demain ; dès que l'Aurore allumera le jour ,
Nos amants vont chasser dans les bois d'alentour ;
Là , tandis qu'à la hâte on déploiera les toiles ,
Dans les cieus , à ma voix , la nuit tendra ses voiles ;
De noirs torrents de pluie épanchés dans les airs ,
Et le bruit du tonnerre , et le feu des éclairs ,
D'Énée et de Didon disperseront la suite ;
Vers un antre voisin tous deux prendront la fuite :

J'y conduirai l'hymen ; et, si tels sont vos vœux ,
J'y joindrai ces amants par les plus tendres nœuds. »
— « A la reine des dieux est-il rien qu'on refuse ?
J'y consens, dit Vénus souriant de la ruse. »

L'Aurore enfin se lève et sort du sein des flots.
Aussitôt, arrachée aux douceurs du repos,
De jeunes Tyriens une brillante élite
En foule des palais sort et se précipite.
Les gardes, les chasseurs, tout est prêt, le soleil
Des toiles, des filets, éclaire l'appareil ;
De pieux au large fer les sillons se hérissent,
Des noirs Massyliens les fiers coursiers bondissent ,
Et des chiens attroupés l'instinct intelligent
Déjà d'un nez avide interroge le vent.
La reine cependant ne paroît pas encore ;
Tous les grands à sa porte ont vu l'Aurore ,
Et la fleur de l'état, son cortège royal ,
Avec impatience attendent le signal.
Le coursier de Didon, partageant l'attente,
Superbe, enorgueilli d'une housse éclatante
De pourpre tout couvert, tout éblouissant d'or,
Et sous son noble poids prêt à prendre l'essor,
Contient, fier et soumis l'ardeur qui le consume ,
Et mord en frémissant son frein blanchi d'écume.
La reine enfin paroît : d'un air majestueux
Elle fend de sa cour les flots respectueux.
Pour elle se courbant en agrafe brillante ,
L'or rassemble les plis de sa pourpre flottante ,
L'or couvre son carquois ; l'or, en flexibles nœuds ,

Sur son front avec grace assemble sès cheveux ;
Et l'aiguille savante , imitant la peinture
De sa mante royale embellit la bordure.
Ascagne cependant , qu'enchante ce beau jour ,
Et les seigneurs troyens viennent grossir sa cour ,
Seul plus brillant qu'eux tous , leur roi marche à leur tête ,
Et seul semble l'objet et le dieu de la fête.
Tel , quand des Lyciens quittant le long hiver ,
Et le Xanthe lui-même à son amour si cher ,
Apollon vient revoir son île maternelle ,
Lorsque , renouvelant sa fête solennelle ,
Maures , Scythes , Crétois , célèbrent l'immortel ,
Et sautent en cadence autour de son autel :
Lui , dans tout l'appareil de sa dignité sainte ,
D'un pas tranquille et fier , sur les hauteurs du Cynthe ,
Au milieu des parfums , et des chants , et des vœux ,
Il marche ; au gré des vents flottent ses longs cheveux ,
Ou le laurier divin , serpentant avec grace ,
De son feuillage vert mollement les embrasse ,
Et l'or d'un nœud brillant en captive les flots :
Il vient , un arc en main , un carquois sur le dos ;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent ,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent.
Tel paroît le héros ; tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs , a fixé tous les yeux.

Mais déjà l'on s'éloigne , on brave avec audace
Et des monts escarpés , et des routes sans trace.
Des taillis ténébreux , des antres enfoncés ,
Les peureux habitants en foule sont chassés ;

Surprises dans la nuit de leurs profonds ombrages,
Du chevreuil, du chamois les compagnes sauvages
Hâtent de roc en roc leurs sauts impétueux ;
Le daim cherche des bois les sentiers tortueux ,
Et des cerfs élancés du sommet des montagnes
Les bataillons poudreux franchissent les campagnes.
Ascagne , aiguillonnant un coursier plein de cœur ,
Court, vole, va , revient, et dans sa jeune ardeur
Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage
Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.

Tout-à-coup le ciel gronde ; et le feu des éclairs,
Et la grêle et la pluie, ont sifflé dans les airs ;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyants éclats ;
Didon fuit dans un antre , Énée y suit ses pas :
L'Amour à l'hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte ,
Deux grandes déités de cet hymen fatal
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, les vastes cieux tonnèrent ,
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent ;
Les nymphes de longs cris remplirent les coteaux ;
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.
O malheureuse reine ! amante infortunée !....
Combien tu paîras cher ce funeste hyménée !
C'en est fait de ta gloire ; et ce fatal bonheur
Te coûte le repos, et la vie, et l'honneur !....
Didon ne cache plus les secrets de son ame ;

Son cœur en liberté laisse éclater sa flamme ,
Et , pour couvrir l'erreur de ce malheureux jour ,
Voile du nom d'hymen les erreurs de l'amour.
Ainsi ces deux amants , au sein de la mollesse ,
Goûtoient nonchalamment leur amoureuse ivresse.

Déjà la Renommée , en traversant les airs ,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Foible dans sa naissance , et timide à sa source ,
Ce monstre s'enhardit et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta pour se venger des cieux ;
Elle aime à publier les foiblesses des dieux :
Digne sœur des géants qu'écrasa leur tonnerre ,
Son front est dans l'olympé , et ses pieds sur la terre ;
Rien ne peut égaler son bruit tumultueux :
Rien ne peut devancer son vol impétueux :
Pour voir , pour écouter , pour semer les merveilles ,
Ce monstre ouvre à-la-fois d'innombrables oreilles ,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers ,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit , d'un vol bruyant , fendant l'espace sombre ,
Il observe le crime enseveli dans l'ombre :
Le jour , il veille assis sur le palais des rois ;
Et , de là répandant son effrayante voix ,
A l'univers surpris incessamment raconte
Le vérité , l'erreur , et la gloire , et la honte.
Avec la même ardeur , la déesse , en son cours ,
D'Énée et de Didon publioit les amours.
« Un Troyen , disoit-elle , est entré dans Carthage ;
Un secret hyménée à la reine l'engage ;

Et tous deux, oubliant le soin de leur grandeur,
Se livrent sans remords à leur coupable ardeur. »
Par de pareils récits l'agile messagère
Court d'Iarbe jaloux redoubler la colère.
Fier de devoir le jour au monarque des dieux,
Sur cent autels de marbre il lui portoit ses vœux.
Là, de nombreux taureaux, couronnés de guirlandes,
Chaque jour sous le fer expiroient en offrande ;
Là, cent lampes brûlant autour de ses autels,
Et veillant en l'honneur du roi des immortels,
Du culte filial assidu témoignage,
De leur clarté pieuse éternisoit l'hommage.
On dit que, plein de rage, à la face des dieux,
Son courroux exhala ce discours furieux :
« Dieu du Maure ! ô mon père ! ô souverain du monde !
Sans doute c'est en vain que ton tonnerre gronde ;
Et, perdus dans les airs, tes foudres impuissants
D'un frivole murmure épouvantent nos sens !
Une femme exilée erre ici sans asile ;
Par pitié je lui cède un rivage stérile ;
Et c'est elle aujourd'hui qui rejette ma main !
L'amour est pour Énée, et pour moi le dédain !
Et tandis que, fidèle aux lois de ma naissance,
Au pied de tes autels chaque jour je t'encense,
D'un peuple efféminé ce chef voluptueux,
Qui des parfums d'Asie embaume ses cheveux,
Jouit de sa conquête, et comble ses outrages !
Dieu puissant ! est-ce là le prix de mes hommages ? »
Ainsi parloit Iarbe, appuyé sur l'autel.

Jupiter l'entendit ; et son œil immortel
Se tournant vers les lieux où, pleins de leur tendresse,
Ces amants languissoient dans une molle ivresse :
« C'est trop perdre, dit-il, de précieux moments :
Va, cours, vole, mon fils, sur les ailes des vents ;
Va du héros troyen réveiller le courage.
Quelle indigne langueur le retient dans Carthage !
Deux fois du fer des Grecs par Vénus préservé,
Est-ce là le destin qui lui fut réservé ?
Est-ce là ce héros dont les mains redoutables
Devoient assujettir cent peuples indomptables,
Et qui, digne d'un sang si fertile en grands rois,
A l'univers entier devoit donner des lois ?
Si de ses hauts destins étouffant la mémoire,
L'amour lui fait trahir l'intérêt de sa gloire,
Pourquoi priver son fils de l'honneur immortel
De fonder près du Tibre un empire éternel ?
Chez un peuple ennemi qu'attend-il ? qui l'arrête ?
Pourquoi du Latium négliger la conquête ?
Qu'il parte ; je le veux, je l'ordonne. » A sa voix,
Mercure obéissant vole accomplir ses lois.
Il attache d'abord ses brodequins dociles,
Qui, soutenant son vol sur leurs ailes agiles,
Au-dessus des vallons, des montagnes, des mers,
Plus vite que les vents lui font fendre les airs.
Ensuite il prend en main sa baguette puissante,
Qui maîtrise à son gré la Parque obéissante,
Rouvre, quand il lui plaît, les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,

Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages ,
Et fraie au dieu sa route à travers les orages.
Il part, vole ; et déjà se découvre à ses yeux
L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux.
Sous d'éternels frimas ses épaules blanchissent ;
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent ;
Son front couvert de pins, de nuages chargé ,
Par l'orage et les vents est sans cesse assiégé ;
Et cent torrents, vomis de sa bouche profonde ,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.

A peine il a touché le mont majestueux ,
Mercure, suspendant son vol impétueux ,
Sur son aile immobile un instant se balance ,
Puis vers le bord des mers rapidement s'élance.
Là, tel qu'auprès des eaux, des rochers poissonneux ,
Glisse l'agile oiseau sur des bancs sablonneux ;
Tel, en quittant l'Atlas, noble auteur de sa mère ,
Le dieu baisse son vol ; et, d'une aile légère
Planant entre la terre et l'espace des airs ,
Effleure mollement le rivage des mers.

Ses pieds ailés à peine ont touché le rivage
Où d'humbles toits font place aux pompes de Carthage ,
Il voit le chef troyen de ces grands monuments
Diriger les travaux, poser les fondements.
A son côté pendoit une éclatante épée
Où se dessine en cercle une étoile jaspée.
De son épaule tombe un manteau précieux
Où d'une riche pourpre étincellent les feux
Et de ce beau tissu brodé par son amante ,

L'or flexible parcourt la trame éblouissante.
Le dieu l'aborde : « Eh quoi ! dans des moments si chers ,
Oubliant tes destins , oubliant l'univers ,
Tu bâtis donc Carthage ! Esclave d'une femme ,
Voilà donc les grands soins qui remplissent ton ame !
Le souverain du monde et le maître des dieux
M'a député vers toi de la voûte des cieux.
Va le trouver , mon fils , m'a-t-il dit : qui l'arrête ?
S'il peut d'un vaste empire oublier la conquête ,
Si sa propre grandeur ne le peut émouvoir ,
De sa postérité pourquoi trahir l'espoir ?
Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde
Le sort de l'Italie et l'empire du monde ? »
Il dit , et s'évapore , et disparoît dans l'air .

Le héros , à l'aspect du fils de Jupiter ,
Reste interdit ; sa voix sur ses lèvres s'arrête ,
Et ses cheveux d'horreur se dressent sur sa tête.
Il brûle de partir et d'obéir aux dieux ;
Mais comment s'arracher à ces aimables lieux ?
Et son amante , hélas ! ... Où , quand , par quelle adresse
A ce fatal départ préparer sa tendresse ?
Comment l'en prévenir ? et par où commencer ?
Son ame irrésolue hésite à se fixer ;
Il veut , il se repent , et cette incertitude
Égare en cent projets sa vague inquiétude ;
Mais son esprit flottant se détermine enfin.
Il convoque les chefs , leur ouvre son dessein :
« Qu'on équipe la flotte , et qu'on s'arme en silence ;
Que d'un prétexte heureux la trompeuse apparence

Colore ces apprêts. Lui, tandis que Didon
A son crédule amour se livre sans soupçon,
Pour disposer son ame à ce grand sacrifice,
Il épîra le temps, le lieu le plus propice. »
A ces mots, s'empressant d'obéir à sa voix,
Les Troyens enchantés exécutent ses lois.
Mais la reine... Ah! qui peut tromper l'œil d'une amante!
Même avant le danger, elle est déjà tremblante.
Par des pressentiments ou des avis secrets,
La reine la première a su tous ces apprêts.
Déjà la Renommée, indiscrete déesse,
A de ce bruit fatal consterné sa tendresse.
Soudain un noir courroux allume ses regards;
Furieuse, égarée, et les cheveux épars,
Elle vole, pareille à la jeune Bacchante
Qui dans l'ombre des nuits, échevelée, errante,
Ivre du dieu puissant qui maîtrise son cœur,
Par de saints hurlements exhale sa fureur.

Enfin dans ses transports elle rencontre Énée,
Et livre ainsi passage à sa rage effrénée :
« Perfide! as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux?
As-tu cru me cacher ton départ odieux?
Quoi! notre amour... la foi que tu m'avois donnée...
Quoi! la triste Didon, à mourir condamnée...
Rien ne t'arrête! hélas! si tu fuis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours :
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante :
Perfide! est-ce le temps de quitter ton amante?
Ah! quand tu n'irois point dans de lointains climats

Chercher un triste exil et de sanglants combats ;
Quand Troie encor du Xanthe orneroit les rivages ;
Irois-tu chercher Troie à travers les naufrages ?
Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs, par ta foi,
Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi ,
Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices ,
Par l'hymen dont à peine il goûtoit les délices ,
Si mes bienfaits ont pu soulager ton malheur ,
Si mes foibles attraits ont pu toucher ton cœur ,
Songe , ingrat ! songe aux maux où ta fuite me laisse ;
Et par pitié du moins , à défaut de tendresse ,
Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir ,
Romps cet affreux projet et vois mon désespoir !
Pour toi de mes sujets j'ai soulevé la haine ;
J'ai bravé tous les rois de la rive africaine ;
J'ai perdu la pudeur , ce trésor précieux ,
Qui me rendoit si fière , et m'égaloit aux dieux .
Cher hôte ! puisqu'enfin la fortune jalouse
Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse ,
A qui vas-tu livrer la mourante Didon ?
Malheureuse ! eh ! qu'attendre en ce triste abandon ?
Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage !
Qu'Iarbe triomphant me traîne en esclavage ?
Encor si quelque enfant , doux fruit de notre amour ,
Charmoit l'affreux désert où tu laisses ma cour ,
Je ne me croirois pas entièrement trahie ,
Et ton image au moins consoleroit ma vie ! »

Elle dit. Le héros , plein de l'ordre des dieux ,
Étouffant la douleur de ses tristes adieux ,

Tient baissé vers la terre un regard immobile.
« Cessez , dit-il enfin , un reproche inutile :
Grande reine ! mon cœur se plaît à l'avouer ,
De vos soins généreux j'ai lieu de me louer ;
J'en conserve à jamais la mémoire chérie ;
Leur souvenir ne peut finir qu'avec ma vie.
Mais daignez m'écouter ; Didon , ne croyez pas
Que j'aie à votre insu voulu fuir vos états ;
Ne croyez pas non plus qu'à votre destinée
J'aie espéré m'unir par les nœuds d'hyménée.
Hélas ! fus-je jamais le maître de mes jours ?
Si le ciel à mon choix en eût laissé le cours ,
Je vous verrois encor , bords chéris du Scamandre !
Mon Ilion détruit sortiroit de sa cendre ,
Et je verrois enfin renaître sous mes yeux
Les palais de mes rois , les temples de mes dieux ;
Mais le destin m'appelle aux champs de l'Hespérie ;
C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie ;
C'est là qu'il faut porter mes pas et mon amour.
Si Didon , loin de Tyr qui lui donna le jour ,
Sur les bords africains s'est fixée avec joie ,
N'enviez point le Tibre aux habitants de Troie ;
Souffrez que , comme vous , après mille dangers ,
Nous trouvions un abri sur des bords étrangers.
Tout m'arrache à des lieux qui m'avoient trop su plaire ,
Et l'intérêt d'un fils , et l'ordre de mon père :
L'un , dès que l'ombre humide enveloppe les cieux ,
Terrible et menaçant , se présente à mes yeux ;
L'autre à mille remords livre en secret mon ame ,

Je l'enlève aux grandeurs que son destin réclame ,
Dans ce moment encor le fils de Jupiter ,
J'en atteste et mon père et cet enfant si cher ,
A mes yeux éblouis se dévoilant lui-même ,
A fait sur moi des dieux tonner l'ordre suprême ,
Fait parler le destin , la gloire , le devoir :
Je crois l'entendre encor , je crois encor le voir.
N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde ;
Je vous quitte à regret pour l'empire du monde ;
Et ce fatal départ , qui m'arrache au bonheur ,
Est le vœu du destin , et non pas de mon cœur. »

Durant ces mots , Didon , dévorant son offense ,
A peine à contenir sa longue impatience ;
Avec le froid dédain de son courroux altier
Le mesure des yeux , le parcourt tout entier ,
Se détourne en silence , et de sa sourde rage
En ces mots à la fin laisse éclater l'orage :
« Non , tu n'es point le fils de la mère d'Amour ;
Non , au sang de Teucer tu ne dois point le jour :
N'impute pas aux dieux la naissance d'un traître ;
Non , du sang des héros un monstre n'a pu naître ;
Non , le Caucase affreux , t'engendrant en fureur ,
De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur ;
Et du tigre inhumain la compagne sauvage ,
Cruel ! avec son lait t'a fait sucer sa rage ,
Car enfin qui m'arrête ? Après ses durs refus ,
Après tant de mépris , qu'attendrois-je de plus ?
Auteur de tous mes maux , a-t-il plaint mes alarmes ,
Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes ?

S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux ?
A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux ?
Prosternée à ses pieds, plaintive, suppliante ,
N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante ?
Le cruel ! quand pour lui j'ai tout sacrifié ,
M'a-t-il , pour tant d'amour, rendu quelque pitié ?
Ah ! de ses cruautés quelle est la plus coupable ?
O de l'hymen trahi vengeresse équitable ,
Junon ! qu'attends-tu donc ? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime , et l'appui des vertus ?
Des vertus ! A quel signe , ô dieux ! les reconnoître ;
A qui se confier , quand Énée est un traître ?
Sans secours , sans asile , errant de mers en mers ,
Par les flots en courroux jeté dans nos déserts ,
Je l'ai reçu , l'ingrat ! Des fureurs de l'orage
J'ai sauvé ses sujets , ses vaisseaux du naufrage.
Je lui donne mon cœur , mon empire , ma main :
O fureur ! et voilà que ce monstre inhumain
Ose imputer aux dieux son horrible parjure ,
Me parle et d'Apollon , et d'oracle et d'augure !
Pour presser son départ , l'ambassadeur des dieux
Est descendu vers lui de la voûte des cieux :
Dignes soins , en effet , de ces maîtres du monde !
En effet , sa grandeur trouble leur paix profonde !
C'en est assez : va , pars ; je ne te retiens pas :
Va chercher loin de moi je ne sais quels états.
Au tranquille bonheur que t'offrent ces rivages ,
Va , préfère les vents , les flots et les orages ;
Pour prix de mes bienfaits donne-moi le trépas.

S'il est encore un dieu redoutable aux ingrats ,
J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime ,
Brisé contre un écueil, plongé dans un abyme ,
Tu païras mes malheurs, perfide ! et de Didon
Ta voix, ta voix plaintive invoquera le nom.
Et moi, je poursuivrai l'ingrat qui me délaisse ;
Absente, à tes regards je m'offrirai sans cesse.
Des funestes brandons prêts à me dévorer ,
Barbare ! à ton départ les feux vont t'éclairer :
Et, lorsque de mon corps affranchissant mon ame ,
Les dieux de mes destins auront coupé la trame ,
Ne crois pas m'échapper ; à toute heure, en tous lieux,
Spectre pâle et sanglant, j'assiégerai tes yeux.
Oui, je serai vengée ; et dans l'empire sombre ,
Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre.

A ces mots menaçants qu'elle interrompt soudain,
Elle fuit, laisse Énée interdit, incertain ;
Et cherchant à calmer le chagrin qui l'opprime ,
Ses femmes dans leurs bras soutiennent sa faiblesse ,
Et sur un lit pompeux la portent, loin du jour,
Mourante de douleur, et de rage, et d'amour.

Énée.... ah ! quel regret accable sa tendresse !
Qu'il voudroit de Didon consoler la tristesse !
Mais le respect des dieux de l'amour est vainqueur.
Il retourne à sa flotte, où chacun plein d'ardeur
Se dispose à voler sur les plaines profondes.
Des vaisseaux, qui long-temps ont oublié les ondes,
On répare les flancs ; et ces vastes apprêts
De chênes, de sapins dépeuplent les forêts.

Des avirons encor tout couverts de feuillage ,
Des mâts encor grossiers sont traînés au rivage.
On s'empresse , on s'assemble , on voit de toutes parts
Les Troyens par torrents désertir les remparts.
Ainsi , quand des fourmis la diligente armée ,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée ,
Porte à ses magasins les trésors des sillons ,
Leur foule au loin s'empresse , et leurs noirs bataillons ,
Par un étroit sentier s'avancant sous les herbes ,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes :
L'une conduit la troupe et trace le chemin ;
L'autre , non sans efforts , pousse un énorme grain ;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse :
Pour le bien de l'état , tout agit , tout s'empresse ;
Tous ont leurs soins , leur tâche , et leurs emplois divers ,
Et d'ardents travailleurs les chemins sont couverts :
Tel étoit des Troyens le concours unanime.
Et toi , de leur départ malheureuse victime !
Quels étoient tes pensers , quand , presque sous tes yeux ,
Tu voyois de tes tours ces apprêts odieux ;
Quand des nochers , armés de la fatale rame ,
Les cris retentissoient jusqu'au fond de ton ame ?
Amour , que ton pouvoir tyrannise les cœurs !
Hélas , il faut encor dans ses folles douleurs
Abaisser la hauteur de cette ame si fière ,
Recourir à des pleurs , descendre à la prière ,
Et tout tenter au moins avant que de mourir.
« Élise , tu le vois , le traître va me fuir.
Déjà de toutes parts son vil peuple s'attroupe ;

Déjà de ses vaisseaux il couronne la poupe ;
Sa voile attend les vents : il part, et des rameurs
L'insolente alégresse insulte à mes douleurs.
Si j'avois pu m'attendre à ce revers horrible ,
Moins imprévu, ma sœur, il seroit moins terrible.
J'ai reçu si souvent des preuves de ta foi !
Ma sœur , pour le fléchir je n'espère qu'en toi.
Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire ;
Dans son ame à toi seule il permettoit de lire :
Seule enfin , près de lui trouvant un doux accueil ,
Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.
Va, ma sœur, va trouver cet ennemi farouche ;
Dis-lui que ma douleur l'implore par ta bouche.
Qu'ai-je fait ? D'Illion ai-je embrasé les tours ?
Ai-je à ses ennemis envoyé des secours ?
L'Aulide a-t-elle vu, secondant leur furie ,
Mes vaisseaux conjurés menacer sa patrie ?
Ai-je sur Ilion arboré mes drapeaux ,
Arraché ses aïeux à la paix des tombeaux ?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?
L'ingrat ! et pourquoi donc refuser de m'entendre ?
Pourquoi sitôt me fuir ? Pourquoi vouloir ma mort ?
Hélas ! je n'attends plus qu'il s'unisse à mon sort ;
Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée ;
Je ne veux plus troubler sa haute destinée :
Il peut l'aller chercher, ce fortuné séjour ,
Cet empire à ses yeux plus cher que notre amour ?
Tout ce qu'exige , hélas ! cet amour déplorable ,
C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable ;

Que d'un simple délai la stérile faveur
Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur ;
Que mon ame , exercée à prévoir cet outrage ,
Ait contre mon malheur préparé son courage.
Voilà ce que j'attends , ma sœur , de ta pitié ;
Voilà ce que me doit au moins son amitié.
Je lui paîrai le prix d'une faveur si chère :
Ma mort , puisqu'il le veut , en sera le salaire. »

Tels étoient ses discours, ses transports douloureux.
Sa sœur au cher objet d'un amour malheureux ,
En vain cent fois les porte et les reporte encore.
Rien ne peut l'ébranler : un pouvoir qu'il ignore
L'affermir , le soutient , l'enchaîne ; et dans son cœur
L'indomptable destin met toute sa rigueur.
Ainsi, des aquilons ligués contre un vieux chêne
Lorsque sur l'Apennin le courroux se déchaîne ,
Ils s'élancent ensemble , ils sifflent , l'air frémit ;
De ses rameaux courbés sous son tronc qui gémit ,
Les feuillages épars jonchent en vain la terre ;
Lui , ferme sur son roc , triomphe de leur guerre ,
Soutient pompeusement sa tête dans les airs ,
Et plonge sa racine au gouffre des enfers :
Tel étoit le héros ; son ame courageuse
Soutient de mille assauts la tempête orageuse :
Les larmes , les sanglots le poursuivent en vain ;
Il gémit sur Didon , il pleure son destin ;
Il pleure , mais son cœur demeure inébranlable.

Alors Didon frémit du malheur qui l'accable ,
Et sent le désespoir succéder à l'amour :

Elle implore la mort , elle est lasse du jour.
Nourrissant le projet que sa fureur enfante ,
Cent présages affreux la glacent d'épouvante.
Elle voit , en offrant ses dons aux immortels ,
Le lait en noirs ruisseaux couler sur les autels ;
Elle voit d'un vin pur les liquides offrandes
Ensanglanter leur marbre et souiller leurs guirlandes.
Seule elle a remarqué ces présages d'horreur ,
Et son muet effroi les tait même à sa sœur.
C'est peu : dans son palais , sa tendresse fidèle
Fit bâtir pour Sichée un temple que son zèle
Entouroit de festons , embellissoit de fleurs :
De là sortoit , la nuit , de lugubres clameurs ;
Là , d'un cri lamentable elle pense l'entendre
Au fond de son tombeau l'inviter à descendre.
Tantôt l'affreux hibou , seul au sommet des toits ,
Traîne en accents plaintifs son effrayante voix.
Tantôt à son esprit des souvenirs horribles
Représentent des dieux les oracles terribles.
Quelquefois , dans l'horreur des songes de la nuit ,
Elle croit voir Énée ; elle l'appelle , il fuit :
Il fuit ! et , seule en proie à ses inquiétudes ,
Elle croit traverser d'immenses solitudes ,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts :
Tel Penthée , après lui traînant tous les enfers ,
Voit deux soleils aux cieux , deux Thèbes sur la terre ,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre :
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpents irrités ,

Plus loin, la torche en main, et rugissant de joie,
Aleaton qui l'attend, prête à saisir sa proie.

Alors, au désespoir remettant son destin,
Elle aborde sa sœur; et, sous un front serein,
Cachant l'affreux projet qui couve dans son ame :
« Félicite ta sœur, dit-elle : de ma flamme
L'objet n'est plus à craindre, et je sais le moyen
De dégager mon cœur, ou d'enchaîner le sien.
De ces mers où le jour va plonger sa lumière,
Des bornes de l'Afrique où sur sa tête altière
L'infatigable Atlas porte le poids des cieux,
Une antique prêtresse est venue en ces lieux :
Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
C'est elle qui jadis contre des mains avides
Protégeoit les fruits d'or de leur fertile enclos,
Qui d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
Nourrissoit leur dragon, et du monstre sauvage
Endormoit à son choix ou réveillait la rage.
Son art endort aussi les chagrins amoureux,
Ou d'un ardent amour réveille tous les feux :
Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
Les pins déracinés descendre des montagnes,
L'onde arrêter son cours, l'Olympe ses flambeaux,
Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même ;
Malgré moi j'ai recours à son pouvoir suprême.
Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,
Que par tes soins secrets un bûcher se prépare ;

Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare ,
Et toute sa dépouille , et ce lit conjugal ,
De ma ruine , hélas ! le complice fatal.
Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste ,
Il nous faut de l'ingrat détruire ce qui reste. »
Elle dit , et pâlit. Mais cependant sa sœur
Ne peut de son projet soupçonner la fureur.
Elle n'augure pas de sa douleur cachée
Un désespoir plus grand qu'à la mort de Sichée ,
Et dresse innocemment le fatal appareil.

Dans un lieu retiré , mais ouvert au soleil ,
Des rameaux du sapin , des longs éclats du chêne ,
On forme le bûcher ; il s'élève ; et la reine
Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts ,
Suspend en noirs festons la feuille du cyprès ;
Elle place au sommet la dépouille d'Énée ,
Et ce lit nuptial qu'a maudit l'hyménée ,
Et le fer du parjure , et son image hélas !
Instruments et témoins de son prochain trépas.
Les autels sont dressés ; la prêtresse terrible
Court , les cheveux épars , lance un regard horrible.
Tout-à-coup sa voix tonne ; elle invoque et Pluton ,
Et la triple Diane , et l'ardent Phlégéthon ;
Réveille le chaos dans ses abymes sombres ,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres ;
Puis d'une onde funèbre elle verse les flots
Qui du noir Achéron représentent les eaux ;
Exprime un lait impur d'une herbe empoisonnée ,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée.

Enfin , pour rendre encor le charme plus puissant ,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front , et que , pour ce mystère ,
On enlève aussitôt à son avide mère.
La reine sans ceinture , un pied sans brodequin ,
Déjà tient son offrande en sa tremblante main.
Dévouée à la mort , en silence elle atteste
Les dieux , sacrés témoins de son destin funeste ,
Ces dieux justes , vengeurs des malheureux amours.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours.
Sur le monde assoupi régnoit un calme immense ;
Les étoiles rouloient dans un profond silence !
L'aquilon se taisoit dans les bois , sur les mers ;
Les habitants des eaux ; les monstres des déserts ,
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes ,
Ceux qui peuplent les bois , ceux qui fendent les ondes ,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos ,
Endormoient leurs douleurs , et suspendoient leurs maux.
Didon seule veilloit ; la noire solitude
Aigrit de ses chagrins l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil
A ses yeux , à son cœur , refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente ;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente ,
D'espérance , d'effroi , d'amour et de fureur ,
Un reflux orageux bouleverse son cœur ;
Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées ,
Admises tour-à-tour , tour-à-tour repoussées :
« Que faire , hélas ! irai-je , abaissant mon orgueil ,

Chez Iarbe, à mon tour, implorer un coup d'œil,
Ou des rois mes voisins mendier l'hyménée,
Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée ?
Pour suivre les Troyens, dois-je fuir de ces lieux,
Me mettre à la merci de ce peuple orgueilleux ?
En effet, ils ont droit à tant de confiance !
Mes bienfaits sur leur ame ont eu tant de puissance !
Et, quand je le voudrois, le pourroient-ils souffrir ?
Dans ces vaisseaux ingrats qu'ils m'ont vu secourir
Les cruels voudroient-ils m'accorder une place ?
Ah ! de Laomédon connois la digne race ;
Après leurs trahisons , après leurs attentats ,
Malheureuse ! peux-tu ne les connoître pas ?
D'ailleurs, suivrai-je seule une foule insolente ?
Et mon peuple jouet de ma fortune errante ,
Lui qu'avec tant de peine on arracha de Tyr ,
A cet exil nouveau voudra-t-il consentir ?
Malheureuse ! bannis un espoir inutile :
Meurs, tu l'as mérité ; meurs, voilà ton asile.
C'est toi, ma sœur, c'est toi qui, cédant à mes pleurs ,
M'as livrée à ce traître , as fait tous mes malheurs.
Que n'ai-je pu, grands dieux ! dans un chaste veuvage,
Conserver de mon cœur la rudesse sauvage ,
Au sein de la vertu fuir ces affreux tourments !
Mânes de mon époux ! j'ai trahi mes serments ! »
Tels étoient ses transports et son trouble funeste.
Le héros cependant, plein de l'ordre céleste ,
Pour sa fuite , à regret , avoit tout préparé ;
Le sommeil de ses sens enfin s'est emparé ;

Tout-à-coup dans un songe il croit revoir Mercure ;
C'étoit sa voix , son port , sa blonde chevelure ,
Enfin du jeune dieu tous les traits éclatants.
« Eh quoi ! fils de Vénus , dans ces affreux instants
Tu dors , tu n'entends pas le souffle du Zéphire !
D'une amante en fureur tu braves le délire !
Prête à mourir , en proie au plus affreux transport ,
Quelque horrible forfait va signaler sa mort.
Pourquoi ne fuis-tu pas , quand tu le peux encore ?
Si ta voile tardive attend ici l'aurore ,
Bientôt tu la verras armer tous ses vaisseaux ,
Te suivre , t'arrêter , t'attaquer sur les eaux.
Je vois briller le fer , je vois luire la flamme ;
Va, pars : qui peut compter sur le cœur d'une femme ? »
Il dit , et disparoît dans l'ombre de la nuit.
Loin d'Énée , à ces mots , le doux sommeil s'enfuit.
Croyant entendre encor cette voix menaçante ,
Il se lève , saisi d'une sainte épouvante :
« Hâtez-vous, compagnons, rameurs, prenez vos rangs,
Abandonnez la voile à l'haleine des vents :
Les dieux viennent encor d'accuser ma paresse.
Qui que tu sois , grand dieu ! j'étouffe ma tendresse,
Je t'obéis ; et toi , daigne exaucer nos vœux ,
Accorde-nous des vents et des astres heureux !
Sa foudroyante épée , à ces mots , étincelle ;
Les câbles sont coupés , il part ; et , plein de zèle ,
Tout fuit , se précipite , et vole sur les eaux.
La mer a disparu sous leurs nombreux vaisseaux ;
Le rivage s'enfuit , et les flots qui bouillonnent

Cèdent, en mugissant, aux bras qui les sillonnent.

L'Aurore abandonnoit la couche de Tithon ,
Et la nuit pâlissoit de son premier rayon :
Didon, du haut des tours, jetant les yeux sur l'onde ,
Les voit voguer au gré du vent qui les seconde.
Le rivage désert, les ports abandonnés,
Frappent d'un calme affreux ses regards consternés.
Aussitôt, arrachant sa blonde chevelure ,
Se meurtrissant le sein : « O dieux ! quoi ! ce parjure .
Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux ,
Aura bravé mon sceptre , et fuira de ces lieux !
Il fuit, et mes sujets ne s'arment pas encore !
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux :
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !
Que dis-je ? où suis-je ? hélas ! et quel transport m'égare ?
Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare :
Il falloit le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère ,
Ce fils qui se courba noblement sous son père ,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ces dieux !
Ah ciel ! lorsque l'ingrat s'échappoit de ces lieux ,
Ne pouvois-je saisir, déchirer le parjure ,
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture ,
Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
Lui faire de son fils un horrible festin ?
Mais le danger devoit arrêter ma furie....
Le danger ! en est-il alors qu'on hait la vie ?

J'aurois saisi le fer , allumé les flambeaux ,
Ravagé tout son camp , brûlé tous ses vaisseaux ,
Submergé ses sujets , égorgé l'infidèle ,
Et son fils , et sa race , et moi-même après elle .
Soleil , dont les regards embrassent l'univers !
Reine des dieux , témoin de mes affreux revers !
Triple Hécate , pour qui dans l'horreur des ténèbres
Retentissent les airs de hurlements funèbres !
Pâles filles du Styx ! vous tous , lugubres dieux !
Dieux de Didon mourante , écoutez donc mes vœux !
S'il faut qu'enfin ce monstre , échappant au naufrage ,
Soit poussé dans le port , jeté sur le rivage ,
Si c'est l'arrêt du sort , la volonté des cieux ;
Que du moins , assailli d'un peuple audacieux ,
Errant dans les climats où son destin l'exile ,
Implorant des secours , mendiant un asile ,
Redemandant son fils arraché de ses bras ,
De ses plus chers amis il pleure le trépas !
Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse !
Qu'au moment de régner une mort malheureuse
L'enlève avant le temps ! qu'il meure sans secours ,
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours !
Voilà mon dernier vœu : du courroux qui m'enflamme
Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon ame ,
Et toi , mon peuple , et toi , prends son peuple en horreur :
Didon au lit de mort te lègue sa fureur ;
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre :
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore .
Sors de ma cendre , sors , prends la flamme et le fer ,

Toi qui dois me venger des enfants de Teucer !
Que le peuple latin, que les fils de Carthage ,
Opposés par les lieux , le soient plus par leur rage !
Que de leurs ports jaloux , que de leurs murs rivaux ,
Soldats contre soldats , vaisseaux contre vaisseaux ,
Courent ensanglanter et la mer et la terre !
Qu'une haine éternelle éternise la guerre !
Que l'épuisement seul accorde le pardon !
Énée est à jamais l'ennemi de Didon :
Entre son peuple et toi point d'accord , point de grace
Que la guerre détruise , et que la paix menace !
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens !
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens ! »
Elle dit , et , roulant son projet dans son ame ,
De ses jours odieux cherche à rompre la trame ,
Pour hâter des moments à sa fureur si doux ,
Elle appelle Barcé : de son premier époux
Barcé fut la nourrice ; au sein de sa patrie
La sienne dès long-temps a terminé sa vie.
Va , cours chercher ma sœur : qu'un bain religieux
La prépare à paroître aux autels de nos dieux ;
Qu'à tomber sous le fer la victime soit prête ;
Du saint bandeau toi-même il faut orner ta tête.
Je veux , pour achever de guérir ma raison ,
Finir le sacrifice attendu par Pluton ,
Et d'un parjure amant livrer au feu l'image !... »
Elle dit : Barcé court , fidèle à son message ,
Hâter , sans le savoir , les apprêts du trépas ;
Et son vieux zèle encore accélère ses pas.

Didon demeure seule. Alors de son injure
L'affreux ressouvenir aigrissant sa blessure,
Dans l'accès violent de son dernier transport,
Tout entière livrée à ses projets de mort,
Roulant en traits de feu ses prunelles sanglantes,
Le visage livide, et les lèvres tremblantes,
Les traits défigurés, et le front sans couleur,
Où déjà de la mort s'imprime la pâleur,
Vers le fond du palais Didon désespérée
Précipite en fureur sa démarche égarée,
Monte au bûcher, saisit le glaive du héros,
Ce glaive à qui son cœur demande le repos,
Ce fer à la beauté donné par le courage,
Hélas! et dont l'amour ne prévît point l'usage.
Ce lit, ces vêtements si connus à ses yeux,
Suspendent un moment ses transports furieux.
Sur ces chers monuments, ce portrait et ces armes,
Pensive, elle s'arrête et répand quelques larmes;
Se place sur le lit, et parmi des sanglots
Laisse, d'un ton mourant, tomber ces derniers mots:
« Gages jadis si chers dans un temps plus propice,
A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
Recevez donc mon ame, et calmez mes tourments.
J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux moments;
Et mon ombre aux enfers descendra triomphante.
J'ai fondé, j'ai vu naître une ville puissante;
Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
Heureuse, heureuse, hélas! si, jeté loin de nous,
L'infidèle jamais n'eût touché ce rivage! »

A ces mots , sur sa couche imprimant son visage :
« Quoi ! mourir sans vengeance ! Oui, mourons, pour mon cœur :
La mort même , à ce prix , la mort a sa douceur.
Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure.
Frappons. Fuis, malheureux, sous cet affreux augure ! »

A peine elle achevoit, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel ,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante ,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.
Soudain de tous côtés partent des cris affreux ;
Les dômes du palais et les voûtes des cieux
Retentissent au loin de clameurs lamentables.
La Renommée accroît ces bruits épouvantables ;
La terreur , à sa voix , vole de toutes parts :
On diroit qu'une armée a brisé leurs remparts ,
Et livre au fer tranchant, aux dévorantes flammes,
Les temples, les palais, les enfants et les femmes,
Sa sœur tremblante accourt à ce tumulte affreux ;
Et, meurtrissant son sein, arrachant ses cheveux ,
Vers la reine expirante elle vole et l'appelle :
« Didon, il est donc vrai, tu me trompois, cruelle !
Quoi ! ce bûcher fatal, ces autels et ces feux ,
N'étoient donc de ta mort que les apprêts pompeux !
Élise en tous les temps partagea ta fortune ;
D'où vient que cette mort ne nous est pas commune ?
Par d'aussi durs mépris peux-tu payer ma foi ?
Didon, j'aurois du moins expiré près de toi !
Oui, la même douleur auroit, à la même heure ,
Précipité nos jours dans la sombre demeure !

Ma main a donc dressé ce bûcher odieux !
Ma voix pour ton trépas invoquoit donc les dieux !
Et, par un piège affreux , ta cruelle prudence
Pour assurer ta mort s'assuroit mon absence !
Oui , Didon , tu perds tout par ce noir attentat ,
Et toi même , et ta sœur , et la ville et l'état.
Courez , secondez-moi : de l'onde la plus pure
Que j'étanche son sang et lave sa blessure ;
Et sur sa bouche encor s'il erre un vain soupir ,
Que ma bouche du moins puisse le recueillir ! »
Vers le bûcher funèbre à ces mots élancée ,
Et serrant dans ses bras sa sœur presque glacée ,
Elle arrête son sang , la réchauffe. À ses cris ,
Didon rouvre en mourant ses yeux appesanti ;
Sa force l'abandonne ; au fond de sa blessure ,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois , avec effort , sur un bras se dressant ,
Trois fois elle retombe , et , d'un œil languissant ,
Levant un long regard vers le céleste empire ,
Cherche un dernier rayon , le rencontre , et soupire.

Alors Junon , plaignant son pénible trépas ,
Et de sa longue mort les douloureux combats ,
Pour arracher son ame à sa prison mortelle ,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle ;
Car l'affreux désespoir ayant , avant le temps ,
Par une mort précoce abrégé ses instants ,
N'ayant point mérité son trépas par un crime ,
La déesse qui règne au ténébreux abyme
Ne l'avoit point encor dévouée à la mort ,

Ni coupé le cheveu d'où dépendoit son sort.
Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon :
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton,
C'en est fait, de tes jours ainsi finit la trame ;
Des chaînes de ton corps je dégage ton ame »,
Lui dit-elle. A ces mots, sa secourable main
Tranche avec le cheveu son malheureux destin.
Sa chaleur l'abandonne, et son ame s'exhale,
Et la mort seule éteint sa passion fatale.

NOTICE SUR CICÉRON.

MARCUS TULLIUS CICÉRON naquit à *Arpinum*, en Toscane, cent six ans avant J. C., et la même année que Pompée. Cicéron avoit une figure agréable, un esprit vif, pénétrant, un cœur tendre, une imagination riche et féconde. Il étudia sous les maîtres les plus habiles de son siècle, et fit des progrès si rapides, qu'on se rendoit de tous côtés dans les écoles pour l'entendre. Il parut la première fois à la tribune pour y plaider la cause du fils d'un proscrit en présence du proscripteur.

« Sa brillante éloquence, dit un de nos historiens les plus distingués (*), excita l'admiration générale, et annonça un grand homme aux Romains. Après un début glorieux, il se rendit à Athènes pour perfectionner son talent. Apollonius Molon, un des plus grands orateurs de la Grèce, l'ayant entendu parler,

(*) M. le comte de Ségur, histoire universelle.

rêvoit tristement et ne l'applaudissoit pas, Cicéron lui demanda la cause de son silence; Molon lui répondit en soupirant : « Je vous
« admire sans doute; mais je plains le sort de
« la Grèce. Il ne lui restoit plus que la gloire
« de l'éloquence, vous allez la lui enlever et
« la transporter à Rome. »

« Au moment où Pompée étendoit, aux extrémités de l'Orient, la gloire et la puissance de Rome, deux conjurations, formées dans le sein de cette ville, la menaçoient d'une subversion totale. Un tribun adroit, éloquent et factieux, Rullus, s'efforçoit, en égarant le peuple, de ressusciter la tyranie des décemvirs; et Catilina, patricien aussi célèbre par ses talents et par son audace que par ses crimes, rallumant la guerre civile, comptoit, avec le secours de ses nombreux complices d'une grande partie de l'armée d'Italie, égorger le sénat, et faire revivre dans Rome Sylla, Marius et leurs proscriptions.

« Dans ce péril éminent la république fut sauvée, non par un fameux capitaine, mais par un illustre orateur, par un magistrat prudent et ferme, par un consul habile, enfin par Cicéron, qui mérita, dans cette grande

circonstance, le titre glorieux de *père de la patrie*.

« Il eut pour amis tous les hommes vertueux de son temps, et pour ennemis tous les citoyens dépravés qui cherchoient dans le crime une ressource pour rétablir leur fortune et pour augmenter leur pouvoir. Ceux-ci, forcés d'admirer ses talents, s'en dédommageoient en calomniant son caractère et surtout en affectant un profond mépris pour la bassesse de son origine. Il est cependant certain que Cicéron, quoiqu'il se qualifiât lui-même, avec une noble fierté, d'*homme nouveau*, devoit le jour à une famille de l'ordre équestre. Sa mère Helvia, sa femme Térenzia, patriciennes, jouissoient d'une haute considération, et sa belle-sœur Fabia se trouvoit même au nombre des vestales. »

« Malgré sa passion pour l'étude, Cicéron remplit d'abord le premier devoir imposé à tout citoyen romain. Ses armes défendirent sa patrie, et il fit avec distinction la guerre des Marse, sous les ordres de Sylla.

« La faveur populaire, que son éloquence lui concilia, le fit nommer questeur en Sicile. Intègre dans son administration, il pourvut

habilement aux besoins de la république, et trouva en même temps le moyen de soulager les Siciliens de l'énorme fardeau des tributs que ses prédécesseurs lui avoient imposés. Ce fut lui qui leur fit retrouver le tombeau d'Archimède. Il découvrit dans un lieu désert, au milieu des ronces, une petite colonne sur laquelle on voyoit la figure d'une sphère et d'un cylindre. L'inscription qu'on y lut ne laissa aucun doute sur ce monument. « Ainsi, di-
« soit-il lui-même, une des plus nobles villes
« de la Grèce, et autrefois des plus savantes,
« auroit toujours ignoré le lieu de la sépulture
« du plus illustre de ses concitoyens, si un
« habitant d'Arpinum n'étoit venu la lui dé-
« couvrir. »

« Ses talents, sa justice, son humanité, lui concilièrent l'amour des peuples de Sicile, qui lui décernèrent à son départ des honneurs jusque-là sans exemple.

« Il faudroit un livre entier pour suivre Cicéron dans sa brillante carrière oratoire et littéraire ; le temps nous a conservé un grand nombre de ses harangues et de ses plaidoyers, qui serviront, dans tous les âges, de leçons et de modèles. Enrichissant sa patrie des pal-

mes de la Grèce, il y naturalisa la philosophie, et sut tracer habilement aux hommes tous leurs devoirs avec autant de talent qu'il en avoit montré pour défendre leurs droits. Ayant reconnu les défauts de l'austère système des Stoïciens et les erreurs séduisantes de celui d'Épicure, il préféra la secte académique, plus conforme par sa modération à son caractère et à la rectitude de son jugement.

« Nous devons à son amitié pour *Pomponius Atticus* un recueil de lettres qui nous fait autant aimer, dans Cicéron, l'homme privé, que ses œuvres philosophiques et ses éloquents discours nous avoient fait admirer l'homme d'état. Ce monument précieux pour l'histoire a pour nous le mérite particulier de présenter à nos yeux le tableau fidèle et détaillé des mœurs de Rome dans ce temps d'éclat et de décadence, et de nous faire, en quelque sorte, assister à tous les événements, et vivre dans l'intimité des acteurs les plus célèbres de cette époque fameuse.

« Un des actes de Cicéron qui lui attira la plus haute estime, et le fit regarder comme le plus propre par sa fermeté à diriger dans la tempête le gouvernement du vaisseau de la

république, ce fut l'accusation qu'il intenta contre Verrès, patricien puissant, soutenu par tous les grands de Rome et par cette partie nombreuse du peuple qui vend toujours ses suffrages à l'opulence. Verrès, préteur en Sicile, s'y étoit conduit en tyran : jamais la vertu courageuse n'attaqua l'injustice et l'avidité avec plus de véhémence, ne peignit les vices sous de plus odieuses couleurs, et ne fit un tableau plus touchant des malheurs d'un peuple opprimé.

« Attaquant son adversaire, tantôt par de vives apostrophes, tantôt avec les armes d'une ironie amère, et le pressant toujours par les arguments d'une logique irrésistible. Variant sans cesse ses formes, ses mouvements, ses couleurs, et étouffant son ennemi sous le poids des preuves qu'il accumuloit sur sa tête, il faisoit passer dans l'ame des assistants toutes les passions des victimes du tyran qu'il accusoit.

« Accuser Verrès, c'étoit attaquer la plupart des grands de Rome, qui devoient leurs immenses fortunes à de semblables concussions ; mais leur crédit, les intrigues de leurs clients, les clameurs des hommes corrompus

et les prodigalités de Verrès, échouèrent contre le courage et l'éloquence de l'orateur, Verrès fut condamné à l'exil, malgré les efforts opiniâtres des patriciens pour le sauver.

« Cicéron, bravant leur courroux, disoit
audacieusement : « Je regarde ces nobles com-
« me les ennemis naturels de la vertu, de la
« fortune et des talents des hommes nou-
« veaux : c'est une race humaine différente
« de la nôtre. Toujours implacables pour
« nous, nos démarches, nos services ne peu-
« vent jamais nous attirer leur bienveillance,
« ni même leur estime ; mais leur opposition
« constante ne m'empêchera pas de poursui-
« vre ma course. C'est par mes actions seules
« que je veux m'élever ; je ne prétends parve-
« nir aux dignités de l'état que par mon mé-
« rite, et je ne chercherai à m'ouvrir un che-
« min à la faveur du peuple qu'en le servant
« avec fidélité, et sans craindre la vengeance
« dont la haine menace ma fermeté. Les hom-
« mes puissants déclament, les factieux s'a-
« gitent, je les brave tous ; et, dans la cause
« importante que je me fais un devoir de sou-
« tenir, si les juges ne répondoient point à
« l'opinion que j'ai de leur intégrité, je les

« accuserois eux-mêmes de corruption ; si
« quelqu'un tente, auprès des magistrats, la
« menace ou la séduction pour dérober le
« coupable à la justice, je le citerai au tribu-
« nal du peuple, et je le poursuivrai aussi vi-
« vement que je poursuis Verrès. »

« Le triomphe de Cicéron, dans cette grande affaire, eut des conséquences qu'on n'avoit pas prévues. La chaleur de ses discours ralluma les vieilles haines du peuple contre les patriciens, et le porta à demander le rétablissement des tribuns dans leur ancienne autorité.

« Jules-César, qui vouloit flatter le parti populaire, appuya fortement cette proposition : Pompée, dont le crédit alors étoit prédominant, eut la faiblesse d'y consentir, et fonda ainsi lui-même la fortune de son jeune rival ; car ce fut avec l'assistance des tribuns que César parvint, dans la suite, à renverser la république. Cicéron, par haine pour les patriciens, appuya l'avis de César, et ne tarda pas à s'en repentir.

« Lorsque Pompée fut parti pour l'Asie, Cicéron, soutenu par la faveur du peuple, obtint l'édilité qui lui ouvroit les portes du

sénat. Cette charge l'obligeoit à faire célébrer avec magnificence les jeux publics, les fêtes de *Cérès*, de *Libéra* et de la mère *Flora* : dans ce temps où l'or avoit plus de poids que la vertu, les grands ne s'occupoient qu'à acheter l'autorité, et le peuple à vendre ses suffrages. Ce peuple permettoit aux grands de le dominer, pourvu qu'ils satisfissent sa passion pour l'argent et pour les plaisirs ; aussi les édiles cherchoient à se populariser par d'immenses distributions et par les plus folles dépenses.

« On avoit vu César les surpasser tous par ses profusions, lorsqu'il donna des spectacles publics pour célébrer les funérailles de son père. Il fit faire, en argent massif, les planches et les décorations du théâtre ; de sorte, nous dit Pline, *qu'on vit les bêtes féroces fouler à leurs pieds ce métal précieux.*

« Cicéron, dans ses fêtes, ne fit que ce qui étoit convenable, et sut éviter également tout reproche d'avarice et d'ostentation. La reconnaissance des Siciliens avoit voulu payer la dépense des jeux qu'il donna aux Romains ; mais il n'accepta leurs présents que pour en

distribuer le produit aux pauvres, et pour faire baisser le prix des vivres.

« Lorsque les revers de Lucullus offrirent aux partisans de Pompée l'occasion et les moyens de faire décerner à leur chef une autorité sans bornes, Cicéron, pour la première fois, parut sacrifier l'intérêt général à son intérêt privé, et la liberté publique à son ambition; et quoiqu'en appuyant la loi *Manilia*, qui donnoit un pouvoir presque royal à Pompée, il s'efforçât de persuader au peuple qu'il n'avoit en vue que le bien public, il ne dut tromper personne: il étoit trop évident que, voulant parvenir au consulat, il cherchoit à s'appuyer des amis de Pompée.

« L'ambition aveugle les meilleurs esprits: elle ferma quelque temps les yeux de Cicéron sur les vices et sur les projets de Catilina. Le desir d'être soutenu par le crédit de ce patricien le rendit dupe de ses artifices; il s'engagea même à plaider pour lui devant un tribunal. « Je me flatte, écrivoit-il à Atticus, « que si Catilina est absous par mes soins, il « en aura plus d'ardeur pour me seconder « dans nos prétentions communes; s'il trom-

« poit mon attente, je supporterois l'événement avec patience. »

« Il n'avoit pas besoin d'un si indigne appui pour s'élever ; l'unanimité des suffrages du peuple le désigna pour le consulat. Dès qu'il fut nommé, uniquement occupé de l'intérêt public, il sacrifia sa fortune à ses devoirs ; et, pour se donner la certitude de n'être point contrarié par son collègue Antoine, dans le bien qu'il vouloit faire, il lui céda le département de la Macédoine, et promit celui de la Gaule cisalpine à Métellus. Dans ce temps où le monde entier étoit traité en pays conquis par une seule ville, les gouvernements de province assuroient aux proconsuls une richesse immense ; mais Cicéron n'avoit pour but que la gloire. « Je veux, mandoit-il à son ami, me conduire dans mon consulat avec une telle justice et une telle indépendance, qu'on ne puisse pas me soupçonner de m'être laissé influencer dans mes actes par l'espoir d'aucun gouvernement, ni d'aucune dignité ; c'est cette indépendance qui peut seule me donner le droit et le moyen de combattre avec succès la turbulence des tribuns. »

« Le corps des chevaliers étoit dévoué au consul : ses talents illustroient cet ordre ; il étoit le premier des chevaliers qu'on eût vu parvenir au consulat avant d'être inscrit au rang des sénateurs. Au lieu de se laisser égarer par l'esprit de parti, Cicéron sentit la fausseté de cette vieille maxime qui conseille de *diviser pour commander* ; et certain, au contraire, que l'union fait la force réelle des états, il résolut de rétablir la bonne intelligence entre l'ordre équestre et le sénat, et il y parvint.

« Le tribun Publius Servilius Rullus proposa au peuple une loi agraire. Son projet tenoit à faire nommer des décemvirs revêtus pour cinq ans d'un pouvoir absolu ; ils devoient être chargés d'établir un grand nombre de colonies nouvelles, de partager entre les citoyens les terres conquises en Europe, en Asie et en Afrique, d'examiner la légalité ou l'illégalité des propriétés acquises, et de faire rendre des comptes à tous les généraux, excepté à Pompée. La même loi excluait du décemvirat tout citoyen absent de Rome ; il étoit évident que l'auteur de la proposition espéroit, sous le nom de chef des décemvirs,

parvenir au pouvoir suprême. Mais aucune passion n'aveugle autant que l'intérêt : il empêche de voir l'évidence ; et la loi nouvelle flattoit trop l'avidité des pauvres et leur jalousie contre les riches et les grands pour qu'ils pussent ouvrir les yeux sur le but secret du tribun et sur les dangers réels dont sa proposition menaçoit la liberté.

« L'adoption de cette loi devoit tout bouleverser ; son rejet pouvoit rallumer les haines et renouveler les guerres civiles. Cicéron releva le courage des sénateurs alarmés, les invita à la résistance, et, sans crainte de se dépopulariser, attaqua les tribuns dans l'assemblée même du peuple.

« Sa position étoit difficile : homme nouveau, on pouvoit l'accuser d'ingratitude en le voyant désertier la cause plébéienne, et la force d'une éloquente raison ne suffisoit pas, dans cette circonstance, pour éclairer des esprits prévenus et passionnés, et pour démasquer une ambition d'autant plus dangereuse qu'elle marchoit à la tyrannie sous les couleurs de la liberté.

« Jamais Cicéron ne montra plus d'adresse

que dans cette lutte hardie de la justice contre la cupidité, et de l'intérêt public contre l'intérêt privé. Loin de paroître enorgueilli par la pourpre consulaire, il remercie d'abord le peuple d'une dignité qu'il lui doit, et lui rappelle avec art que c'est un magistrat populaire qui lui parle. Avant d'attaquer de front la nouvelle loi agraire, il donne son approbation à celles que les Gracques avoient autrefois proposées, et prodigue les plus magnifiques éloges à ces citoyens illustres et malheureux, dont les ombres chéries vivoient encore dans le cœur des Romains. Après avoir donné son assentiment aux principes qui les guidoient, en ordonnant un partage équitable, il s'oppose vivement à l'adoption du décret de Rullus, qui, sous un masque populaire, cache la création d'une tyrannie odieuse, et la nomination de dix rois revêtus d'un pouvoir arbitraire. Pompée étoit alors le favori du peuple romain ; Cicéron démontre adroitement que les tribuns, en paroissant affranchir ce grand homme de la règle commune, ne l'élèvent que pour l'abaisser, ne l'épargnent que pour le détruire, ne le

dispensent de rendre des comptes que dans le dessein de prolonger son absence, et de l'exclure par là du décemvirat.

« Employant les armes de l'ironie, il représente Rullus arrivant en triomphateur dans le royaume de Mithridate, précédé de licteurs, suivi d'une garde nombreuse, entouré de tout l'appareil de la royauté, prenant avec orgueil, dans ses lettres, « les titres de tribun du peuple, de décemvir, de « magistrat suprême, et ne donnant au conquérant de l'Asie que celui de Pompée, « fils de Cnéius. Ne l'entendez-vous pas qui « ordonne à ce grand homme de venir à son « tribunal, de lui servir d'escorte, et d'assister à la vente des terres conquises par sa « valeur. Qui donnera désormais des ordres « pour établir des colonies en Italie, en Asie, « en Afrique? ce sera le roi Rullus. Qui jugera les préteurs, les questeurs, les citoyens, les alliés? ce sera le roi Rullus. « Qui décidera de la fortune publique et privée? qui distribuera les récompenses et les « châtimens? ce sera le roi Rullus. »

« Parlant ensuite plus gravement des abus monstrueux d'un pareil pouvoir, et, traçant

avec les plus vives couleurs l'effrayant tableau de cette nouvelle tyrannie, il se félicite de la faveur avec laquelle on l'a écouté, et en tire un heureux présage pour la conservation de la liberté. En vain les tribuns voulurent répondre à ses arguments par des injures, et détruire l'impression de son éloquence par des calomnies; en vain le représentèrent-il au peuple comme un partisan de l'aristocratie et de Sylla. Cicéron prouva avec évidence que Rullus lui-même étoit le plus impudent défenseur des actes de ce tyran, puisque l'effet de son décret devoit être de donner aux résultats de ses violences une sanction légale. La raison du consul triompha des passions du peuple : la conjuration de Rullus échoua ; la loi fut rejetée.

« Peu de temps après le sénat rendit un décret qui assignoit aux chevaliers un rang distingué dans les spectacles publics. Othon, connu pour avoir proposé cette loi, entrant au théâtre, se vit sifflé par le peuple et applaudi par l'ordre équestre. La contestation s'échauffa entre les deux partis; des huées on en vint à l'altercation la plus violente, de là aux menaces. On étoit au moment de

terminer la querelle par un combat. Cicéron , informé du tumulte , se rend au théâtre , commande au peuple de le suivre au temple de Bellone , et prononce devant lui un discours qu'on cita pendant plusieurs siècles comme un exemple admirable de l'empire de l'éloquence sur les passions. Cet orateur entraînant se rendit tellement maître , en peu d'instants , de l'esprit de la multitude , qu'on la vit , retournant au spectacle , combler Othon de témoignages d'estime et de respect. On a cru que Virgile avoit voulu faire allusion à ce triomphe de l'orateur romain , dans ces beaux vers où il compare Éole calmant les flots agités à un grave magistrat dont l'aspect majestueux et les paroles sévères répriment les fureurs d'une multitude irritée. Le charme de l'éloquence de Cicéron avoit tant d'attraits pour les Romains , que , si nous en croyons Pline , le peuple , oubliant ses besoins et ses occupations , sacrifioit ses travaux , ses repas , ses plaisirs pour le suivre et pour l'écouter.

« Bientôt le consul eut à combattre un ennemi plus formidable , et à sauver la république d'un plus grand péril. Un patricien il-

lustre par sa naissance, doué d'une grande force d'esprit et d'une extrême audace, incapable de modération dans ses desirs, de crainte dans les dangers, habile à s'attirer l'estime des honnêtes gens par son hypocrisie, l'amitié des méchants par ses vices, la bienveillance de la multitude par ses profusions, et le dévouement des soldats par sa vaillance, Lucius Sergius Catilina, nourri dans les discordes civiles, méditoit depuis long-temps le dessein de renverser la liberté publique, et d'arriver à la tyrannie par les chemins sanglants que Marius, Carbon et Sylla lui avoient tracés.

« Si le portrait de ce conspirateur célèbre, peint par Cicéron lui-même, est ressemblant et fidèle, Catilina offroit dans son caractère un mélange inoui des qualités les plus opposées.

« Cicéron avoit enfin percé le voile qui couvroit cette horrible conjuration. Il n'ignoroit aucun des projets de Catilina; et quoiqu'il n'eût pas une connoissance très positive de ses moyens d'exécution et des forces de Manlius, il crut cependant devoir, sans différer, communiquer au sénat toutes les lu-

mières qu'il avoit pu recueillir. Sur son rapport, les sénateurs rendirent un décret qui revêtit les consuls d'un pouvoir presque absolu, en les chargeant de veiller au salut de la république. Son éloquence et son courage la sauva ; les Romains lui décernèrent le surnom glorieux de *père de la patrie*.

« La chute de Catilina n'effraya point César ; il voyoit le parti républicain plutôt décoré que soutenu par la rigidité de Caton, par la vertu de Catulus, par l'éloquence de Cicéron et par un grand nombre de patriciens et de citoyens riches qui, n'ayant pour eux ni la multitude, ni les soldats, ne jouissoient, à l'ombre des lois, que d'une domination apparente et fragile, fondée sur un reste de respect pour le passé : ce n'étoit plus que la puissance des souvenirs.

« La multitude, qui se vendoit au plus prodigieux, se laissoit entraîner par le plus factieux ; les soldats, trop long-temps éloignés de Rome, n'étoient plus citoyens, et ils servoient plutôt les généraux que la république. Les hommes clairvoyants sentoient que, dans un siècle aussi corrompu, le colosse romain

avoit besoin d'une tête, et chacun des grands aspirait à la gouverner : Caton par les lois, Cicéron par l'éloquence, Crassus par l'argent, Pompée par la faveur publique, César par les armes (*). »

César forma un triumvirat avec Pompée et Crassus, ils firent rendre une loi qui frappoit Cicéron. L'illustre orateur, craignant de voir la guerre civile s'allumer pour ses intérêts, s'éloigna de Rome.

Son départ laissa le champ libre aux factieux. Ses biens furent confisqués, vendus à l'encan; on pillra ses maisons de ville et de campagne : Virgilius, son ancien ami, refusa de le recevoir en Sicile où il étoit préteur. Il ne trouva d'asile qu'à Thessalonique en Macédoine.

Les vœux de toute l'Italie le rappelèrent l'année suivante. Son retour ressembloit à un véritable triomphe. On lui rendit ses biens, et ses maisons furent rebâties aux frais de la république. Le gouvernement de Cilicie lui échut : il se mit à la tête des légions, garantit

(*) Histoire universelle de M. le comte de Ségur.

la province de l'invasion des Parthes, et reçut de ses soldats le titre d'*imperator*.

L'ambition rompit les nœuds qui avoient existé entre César et Pompée. Cicéron parut long-temps indécis entre eux ; il les craignoit également.

César avoit été nommé proconsul dans les Gaules ; il demanda et obtint la prorogation de son proconsulat pour cinq ans : Cicéron opina en faveur de César, quoiqu'il eût été le promoteur de son bannissement, et lui donna même des éloges en plein sénat ; il croyoit sauver la liberté en opposant César à son rival.

Lorsque ce héros eut vaincu Pompée, et placé Rome sous son pouvoir, « Cicéron se soumit au vainqueur ; mais il ennoblit cette foiblesse en ne se mêlant des affaires publiques que pour adoucir le joug de la tyrannie. Sa voix éloquente se fit entendre en faveur des proscrits, et plus d'une fois il força le vainqueur du monde à se vaincre lui-même (*). »

(*) Histoire universelle de M. le comte de Ségur.

César tomba sous le poignard de Brutus ; l'adroit Octave s'empara alors de l'esprit de Cicéron, qui se trouvoit à la tête du parti républicain, et parut n'agir que par ses conseils. Cicéron, une seconde fois trompé dans les moyens qu'il employa pour sauver sa patrie, en l'arrachant au pouvoir d'Antoine, la livra à celui d'Octave. La postérité met à côté de ceux de Démosthènes les discours que, pendant l'époque de ces querelles, Cicéron prononça contre Antoine, et qu'il appela *Philippiques*.

Cependant Octave, trouvant à ses projets plus d'opposition qu'il n'en avoit attendu, se réconcilia avec Antoine, et forma, avec lui et Lépide, ce qu'on appelle le *triumvirat* ; ces trois usurpateurs de la puissance couvrirent Rome de sang, les plus horribles proscriptions pesèrent sur les citoyens vertueux. Antoine exigea la tête de Cicéron, Octave la lui accorda.

« Cicéron s'enfuit de Rome et s'embarqua sur une nacelle ; l'état de souffrance où il se trouvoit ne lui permit pas de supporter le mouvement des flots, il revint à terre, et

s'enferma dans une de ses maisons de campagne près de Capoue.

« Le croassement de plusieurs corbeaux, excité par l'approche des soldats qui le cherchoient, éveilla ses esclaves, ils prirent ce bruit pour un avertissement des dieux, placèrent leur maître dans une litière, et le portèrent au fond d'une forêt dont l'épaisseur leur laissoit l'espoir d'échapper à tous les yeux.

« Déjà les soldats, envoyés à la poursuite de l'illustre proscrit, et trompés par le faux bruit de son embarquement, se dispoisoient à s'éloigner ; mais un client de Claudius, animé par une vieille haine, indiqua au centurion Lénas le sentier que Cicéron avoit suivi : marchant promptement sur ses traces, il ne tarda pas à l'atteindre. Dès que Cicéron le vit approcher, sans proférer une parole, il présenta sa tête aux assassins, qui la coupèrent ainsi que sa main, et les portèrent dans Rome à son implacable ennemi.

« Antoine étoit sur son tribunal, dans le Forum, lorsque Lénas lui présenta les restes sanglants du *père de la patrie* ; à leur aspect, il laissa éclater une cruelle et indécente joie,

décerna une couronne à l'assassin, lui donna deux cent cinquante mille dragmes, et commanda d'attacher à la tribune aux harangues la tête et la main de cet orateur célèbre.

« Les regrets du peuple firent long-temps accourir près de cette tribune une foule désolée, plus nombreuse que celle qu'attiroit autrefois son éloquence.

« La féroce Fulvie, veuve de Claudius, femme d'Antoine, et digne, par ses fureurs, de ces deux époux, vint jouir du plaisir barbare de la plus horrible vengeance. Armée d'un poinçon d'or, elle perça cruellement la langue de ce grand homme dont elle croyoit encore entendre tonner la voix dans ses *Philippiques* (*). »

Cicéron avoit soixante-trois ans lorsqu'il fut massacré : il nous reste de lui des traités sur la *Rhétorique*, trois livres de *l'Orateur*, des *Dialogues*, des *Harangues*, ses *Philippiques*, des *Lettres*, un traité des *Devoirs*, un sur *l'Amitié*, un sur la *Vieillesse*, un sur la

(*) Histoire universelle de M. le comte de Ségur.

Nature des Dieux, les Tusculanes, des Questions Académiques, etc. Tous ses ouvrages sont des modèles d'éloquence et de philosophie. Cicéron se livra aussi à la poésie, et composa quelques beaux vers; mais Juvénal l'a couvert de ridicule, comme poëte, et la postérité a ratifié le jugement du satirique.



SOMMAIRE

DE

LA PREMIÈRE CATILINAIRE.

Lucius Sergius Catilina étoit d'une des plus anciennes familles patriciennes : il avoit une assez haute naissance et d'assez grandes qualités pour prétendre aux premières charges de la république ; mais un naturel malfaisant et pervers ne lui faisoit trouver de plaisir que dans le crime et l'infamie. Je ne ferai pas ici son portrait , qui a été tracé de main de maîtres , et par Salluste dans son histoire de la conjuration de Catilina , et par Cicéron , soit dans ses discours contre ce même homme , soit dans quelques autres encore : il fut nommé préteur , et après sa préture il alla gouverner l'Afrique , qu'il pillâ et vexa cruellement. Cela ne l'empêcha point de revenir à Rome , la tête levée , pour demander le consulat ; mais il fut accusé de concussion , ce qui l'exclut du nombre des compétiteurs. Publius Sylla et Publius Autronius , désignés consuls , furent accusés de brigue , dépouillés de leur charge , et remplacés par Cotta et Torquatus. Avant que ceux-ci entrassent dans l'exercice de leur magistrature , Catilina forma une première conjuration , qui fut découverte , et ne fut

pas punie. Quoique chargé de la haine publique, pour avoir tramé l'horrible projet d'égorger les consuls, et de tout bouleverser; quoique convaincu de rapines et de brigandages exercés dans sa province, il fut néanmoins absous, et se remit sur les rangs pour demander le consulat; il trouva pour principaux compétiteurs Cicéron et Caius Antonius. Les talents et les vertus de Cicéron sollicitoient puissamment pour lui; les deux autres employoient une brigue odieuse. Catilina travailloit fortement à avancer le projet d'une nouvelle conjuration, laquelle, ayant percé dans le public, le fit exclure de la charge qu'il demandoit, et donna l'avantage à Cicéron et à Caius Antonius ses rivaux. Irrité du refus qu'il avoit essuyé, il porta ses fureurs à leur comble, il grossit son parti d'un nombre infini de jeunes gens, et ramassa des forces dans toute l'Italie, n'attendant que le moment favorable pour éclater. Un des conjurés avoit commerce avec Fulvie, femme d'une grande naissance, mais fort peu réglée dans ses mœurs. Cicéron, qui étoit en plein exercice du consulat, et qui avoit déjà donné plusieurs preuves de fermeté et de sagesse, fut instruit, par le moyen de cette Fulvie, de presque tous les détails de la conjuration. Autant par sa vigilance que parcequ'il fut instruit à propos, il échappa plus d'une fois au coup de la mort, et aux pièges qu'on lui tendoit de toutes parts. Éclairé et animé par ses discours, le sénat avoit armé les consuls d'un pouvoir absolu, en les chargeant de veiller

à ce que la république ne souffrît aucun dommage.

Enfin Cicéron, qui vouloit s'assurer de la personne de Catilina, ou du moins le contraindre de quitter Rome, et de lever l'étendard de son brigandage, assemble le sénat dans le temple de Jupiter Stator, où le chef audacieux de la conjuration osa se rendre avec les autres, mais où il reçut des marques visibles de la haine qu'on lui portoit. Le consul l'apostrophe vivement, et lui adresse le discours plein de feu qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de première Catilinaire, dont le but principal est d'obliger Catilina à sortir de Rome. Ses fureurs et ses crimes qu'il lui reproche avec véhémence, soit en son propre nom, soit au nom de la patrie ; sa conjuration horrible dont le secret est dévoilé, et dont il lui expose à lui-même bien des détails qu'il ne pouvoit croire lui être aussi parfaitement connus ; la nécessité où lui Cicéron se trouvera enfin de s'assurer de sa personne ; le motif qui l'en a empêché jusqu'à présent, et qui l'en empêche encore : ces raisons, et d'autres pareilles, présentées avec la plus grande force, doivent obliger Catilina d'abandonner une ville qui ne peut plus le souffrir dans son enceinte.

~~~~~

PREMIÈRE

CATILINAIRE

DE

M. T. CICÉRON,

TRADUITE PAR M. L'ABBÉ AUGER.

—

JUSQUES à quand donc, Catilina, abuserez-vous de notre patience? serons-nous longtemps encore le jouet de votre fureur? quel terme mettez-vous aux emportements de votre audace effrénée? quoi! la garde qu'on fait toutes les nuits sur le mont Palatin (\*), les soldats distribués dans tous les quartiers de la ville, l'effroi du peuple, le concours de tous les bons citoyens, ce lieu fortifié (\*\*) où s'assemble le sénat, la présence, les regards de

---

(\*) Une des sept montagnes que Rome renfermoit dans son enceinte.

(\*\*) Le temple de Jupiter Stator.

ces sénateurs, rien ne fait donc impression sur vous? Ne sentez-vous pas que vos complots sont découverts? ne voyez-vous pas qu'éclairée de toutes parts votre conjuration est comme arrêtée et enchaînée? croyez-vous qu'un seul de nous ignore ce que vous avez fait la nuit dernière, ce que vous fîtes la précédente, le lieu où vous vous êtes rendu, les hommes que vous y avez rassemblés, les projets que vous y avez formés? O temps! ô mœurs! le sénat est instruit de ces démarches, un consul les voit, et Catilina vit encore : il vit! que dis-je? il entre au sénat, il assiste à notre délibération, il parcourt et marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il destine à la mort. Nous cependant, hommes courageux, nous pensons être quittes envers la république, si nous évitons le poignard de ce forcené. Il y a long-temps, Catilina, que vous auriez dû être traîné au supplice par ordre du consul ; il y a long-temps que les coups dont vous menacez nos têtes auroient dû frapper la vôtre.

L'illustre Scipion, n'étant que souverain pontife, fit périr, de son autorité privée, Tibérius Gracchus, pour de légères entreprises contre la république : Catilina médite de rava-

ger toute la terre, de la remplir de meurtres, d'incendies; et nous consuls, nous voyons d'un œil tranquille ses fureurs! Je supprime des exemples trop éloignés, tel que celui de Servilius Ahala, qui tua de sa propre main Spurius Mélius, parcequ'il vouloit introduire des nouveautés nuisibles. Telle étoit, oui, telle étoit la vertu et la fermeté de nos pères, qu'ils traitoient avec plus de rigueur un citoyen dangereux qu'un implacable ennemi. Nous avons contre vous, Catilina, un sénatus-consulte foudroyant. Ni la prudence du sénat, ni l'autorité de ses décisions ne manquent à la république: c'est nous, je le dis clairement, c'est nous, consuls, qui lui manquons.

Opimius, dans le rang où je suis, fut autorisé, par un arrêt du sénat, à veiller par tous les moyens à la sûreté de la république, et le même jour, Caius Gracchus, soupçonné d'être l'auteur de quelques séditions, fut mis à mort, sans égard au mérite et aux services de son père, de son aïeul, de ses ancêtres: on fit subir la même peine à Fulvius, qui avoit été consul, et à ses enfants. Depuis, le sénat ayant muni du même pouvoir les consuls Marius et Valérius, une mort violente tarda-t-elle d'un

jour à venger la république des entreprises du tribun Saturninus et du préteur Servilius ? Et nous, depuis vingt jours, nous laissons s'émousser le glaive de l'autorité : nous sommes armés d'un arrêt semblable ; mais il reste sans effet dans les registres, comme une épée dans le fourreau. En vertu de cet arrêt, Catilina, on devoit sur-le-champ vous conduire au supplice : vous vivez, et vous ne vivez que pour redoubler de jour en jour d'audace.

Je suis porté à la clémence, pères conscrits ; je ne veux point non plus manquer de fermeté dans les périls pressants de la république : mais déjà je me reproche à moi-même de la foiblesse et de la lâcheté. Je vois une armée levée contre nous, elle campe dans l'Italie, dans les gorges de l'Étrurie : le nombre de nos ennemis s'accroît de jour en jour ; et le général de cette armée, le chef de ces ennemis se trouve dans l'enceinte de nos murs, il est dans le sénat même ; chaque jour il forme contre l'état, au sein même de l'état, quelque projet funeste. Si à l'instant, Catilina, je m'assurois de vous, je vous faisais mourir, j'aurois peut-être lieu de craindre que les gens de bien ne me reprochassent d'avoir usé de lenteur ;

mais personne ne m'accuseroit de cruauté. Ce que j'aurois dû faire il y a long-temps, j'ai mes raisons pour le différer encore. Je vous ferai mourir, mais lorsqu'il n'y aura plus d'homme assez méchant, assez pervers, assez semblable à vous, pour ne pas applaudir à ma conduite. Tant qu'il restera quelqu'un qui ose vous défendre, vous vivrez ; mais vous vivrez, comme aujourd'hui, environné d'une garde forte et nombreuse, que j'ai posée moi-même pour arrêter vos entreprises contre la république. Par-tout il y aura des yeux et des oreilles pour observer et pour entendre, comme on a fait jusqu'ici à votre insu, tous vos discours et toutes vos démarches.

En effet, Catilina, qu'attendez-vous encore, puisque vos complots ne peuvent être voilés par les ténèbres de la nuit, puisque le secret de votre conjuration ne peut être retenu dans les murs où vous prétendez le renfermer, puisque tout perce, tout est éclairé ? Changez de résolution, croyez-moi ; renoncez aux meurtres et aux incendies. Vous êtes pris de toutes parts ; tous vos desseins sont pour nous plus clairs que le jour. Voulez-vous en suivre avec moi le détail ? le voici.

Vous vous rappelez : le vingt d'octobre, je disois en plein sénat que Manlius, le satellite et le ministre de votre audace, seroit sous les armes un jour marqué, que ce jour seroit le vingt-sept du même mois. Étois-je mal instruit, Catilina, d'un attentat si énorme, si atroce, si incroyable ? et, ce qui est bien plus étonnant, ne savois-je pas même le jour ? J'ai encore dit dans le sénat que vous aviez remis au vingt-huit d'octobre le massacre des premiers de la ville : dans ce jour, plusieurs des principaux de Rome en étoient partis, moins pour échapper à votre poignard que pour faire échouer vos desseins. Pouvez-vous nier que, ce jour-là même, investi par les gardes que j'avois placés en divers lieux, enchaîné par ma vigilance, vous n'avez pu faire aucun mouvement contre la république ? vous disiez, en voyant partir le plus grand nombre des principaux de cette ville, que vous vous contenteriez du meurtre de ceux d'entre nous qui étoient restés. Et lorsque vous comptiez surprendre Préneste, la nuit du premier jour de novembre, vous êtes-vous aperçu que par mon ordre on avoit fortifié cette colonie d'une garnison, qu'on y avoit distribué par-tout des soldats ? Vos ac-

tions, vos projets, vos pensées même, je les entends, je les vois, je les connois parfaitement.

Rappelez-vous enfin ce qui se passa l'avant-dernière nuit, vous verrez que j'ai beaucoup plus de vigilance pour sauver la république que vous pour la perdre. Je dis donc que l'avant-dernière nuit, je m'explique clairement, vous vîntes dans la maison de Lecca, où se rendirent plusieurs des complices de votre fureur et de votre scélératesse. Osez-vous en disconvenir ? que ne répondez-vous ? je vous confonds, si vous le niez ; car j'en vois ici dans le sénat qui étoient de cette assemblée.

Où sommes-nous, dieux immortels ? quelle ville habitons-nous ? quelle est notre république ? Ici, oui, ici, au milieu de nous, P. C., dans cette compagnie la plus respectable, la plus auguste de l'univers, il en est qui méditent votre mort et la mienne, la ruine de cette ville et celle du monde entier. Je les vois, je suis consul, je prends leurs avis, et des hommes qu'il faudroit exterminer avec le fer, je crains même de les blesser par de simples paroles. Vous vous êtes donc rendu, Ca-



tilina, la nuit d'avant-hier, chez Lecca ; vous avez fait le partage de l'Italie (\*), réglé le rendez-vous de chacun, choisi ceux qui resteroient ici, ceux qui vous suivroient ; vous avez marqué les quartiers de Rome où l'on mettroit le feu, assurant que vous ne tarderiez pas à partir ; que la seule considération qui vous arrêtoit, c'est que je vivois encore. Il se présenta deux chevaliers romains, qui, pour vous tirer d'embarras, se chargèrent de me poignarder cette nuit-là même dans mon lit, un peu avant le jour. A peine étiez-vous séparés que je fus instruit de tout. Je fis doubler la garde de ma maison, et défendre ma porte à ceux qui venoient dès le grand matin me saluer de votre part. Je les avois nommés, j'avois indiqué l'heure à plusieurs personnes de marque.

Ainsi, Catilina, suivez vos projets ; sortez enfin de Rome, les portes sont ouvertes, partez. Il y a trop long-temps que le camp de Manlius demande son général. Emmenez avec vous tous

---

(\*) Catilina avoit envoyé Manlius à Fésules, Septimius dans le Picinum, et Julius dans la Pouille.

vos complices , au moins le plus que vous pourrez : purgez la ville. Je ne cesserai de prendre l'alarme que lorsqu'un mur sera entre vous et moi. Vous ne pouvez être plus long-temps avec nous ; non , je ne le souffrirai point. Je ne le permettrai point. Je n'y consentirai jamais.

Rome a bien des graces à rendre aux dieux immortels , et sur - tout au grand Jupiter, son plus ancien protecteur, pour avoir tant de fois échappé aux projets furestes d'un monstre abominable. Il ne faut pas qu'un seul homme la mette si souvent en péril. Toutes les fois , Catilina , que vous m'avez tendu des pièges, quand j'étois consul designé , je les ai évités par ma propre vigilance sans aucun secours public. Lorsqu'aux dernières assemblées pour l'élection des magistrats dans le champ de Mars , vous voulûtes m'ôter la vie à moi consul et à vos compétiteurs , je réprimai vos criminels efforts avec l'aide et le secours de mes amis , sans bruit et sans tumulte. Enfin , tant que vous n'avez attaqué que moi , je vous ai résisté par moi-même , quoique je fusse persuadé que le salut de la république tenoit à la conservation de mes jours. Mais aujourd'hui vous attaquez ouvertement la république entière :

vous avez juré la mort de tous les citoyens , la ruine de nos temples , de nos maisons , enfin de toute l'Italie , dont vous avez résolu de ne faire qu'une affreuse solitude. Si je n'ose pas encore prendre un parti qu'il eût fallu prendre d'abord , un parti conforme à la sévérité de ma place et aux usages de nos ancêtres , j'en prendrai un autre qui sera moins imposant pour la terreur des coupables , mais plus utile pour le salut de tous. Car si je vous livrois au supplice , Rome verroit encore dans son sein le reste des conjurés ; au lieu que si vous quittez cette ville , comme je vous y exhorte depuis long-temps , elle se trouvera enfin déchargée de la lie impure de tous ces scélérats qui méritent sa ruine.

Eh bien ! Catilina , balancez-vous à faire , par mon ordre , ce que vous faisiez déjà de vous-même ? Le consul vous signifie comme à un ennemi de sortir de Rome. Me demandez-vous si c'est pour aller en exil ? Je ne vous l'ordonne pas. Me consultez-vous ? je vous le conseille. En effet , Catilina , qu'est-ce qui peut vous plaire encore dans une ville où , excepté tout ce ramas d'hommes pervers , vos complices , il n'est personne qui ne vous craigne ,

personne qui ne vous déteste ? Quelle flétrissure n'ont point imprimée sur votre vie vos désordres domestiques ? De quel opprobre votre conduite privée n'a-telle point chargé votre public déshonneur ? Cessâtes-vous jamais de livrer vos yeux à toutes les sortes de voluptés, vos mains à toute espèce d'assassinats, votre personne entière aux infamies de tous les genres ? Parmi les jeunes gens pris dans vos filets à l'amorce du plaisir, quel est celui que vous n'avez pas servi dans ses vengeances atroces, ou guidé dans ses honteuses passions ? Tout récemment encore, lorsqu'en vous défaisant d'une première épouse vous fîtes place à une seconde, n'avez-vous pas mis le comble à ce crime par un autre crime inoui (\*) ? je le passe sous silence, et je veux bien qu'on le taise, afin qu'il ne soit pas dit qu'une action aussi horrible, ou ait été commise dans cette ville, ou soit restée impunie. Je ne parle point non plus du triste état de votre fortune, dont

---

(\*) Catilina avoit fait périr sa première femme pour se marier à Aurélia Arestilla, qui exigea de lui, comme une condition de son mariage, qu'il fît mourir l'enfant qu'il avoit eu d'Aurélia.

vous verrez la ruine aux ides (\*) prochaines ; et sans m'arrêter davantage à la turpitude de vos désordres, ou au désastre de vos affaires, je ne toucherai que ce qui intéresse le salut de la république, la conservation et la vie de tous les citoyens.

Ce jour qui nous éclaire, l'air que nous respirons, pouvez-vous en jouir, Catilina, n'ignorant pas que de tous les sénateurs il n'en est point qui ne sache que le dernier jour de décembre, sous le consulat de Lépидus et de Tullus, vous vous étiez rendu à l'assemblée des comices, armé d'un poignard ; que vous aviez ramassé une troupe d'assassins pour égorger les consuls et les premiers de la ville ; que ce n'est ni le repentir ni la crainte de votre part, mais la fortune de la république, qui les a soustraits à votre fureur et à votre scélératesse ? Mais je supprime les faits anciens, ils sont assez connus ; et d'ailleurs, il en est tant d'autres encore tout récents ! Combien de fois avez-vous attenté à mes jours quand j'é-

---

(\*) C'étoit le dix de chaque mois, jour où les usuriers se faisoient payer l'intérêt des sommes qu'ils avoient prêtées.

tois consul désigné ou dans l'exercice du consulat? Combien de fois ai-je évité avec adresse et par de sages précautions vos coups si bien mesurés qu'ils paroissent inévitables? Non, vous ne faites rien, vous ne tentez rien, vous ne tramez rien, que je ne puisse découvrir à propos; et cependant vous ne cessez d'agir et d'entreprendre contre moi. Ce poignard dont vous êtes encore armé, combien de fois vous l'a-t-on arraché? Combien de fois, par je ne sais quel hasard, vous est-il échappé, vous est-il tombé des mains? vous ne pouvez toutefois vous en dessaisir: il semble que vous l'ayez voué à quelque divinité, et que vous vous fassiez un devoir religieux de le plonger dans le sein d'un consul.

Mais à présent quelle vie que la vôtre? car je vais vous parler de manière à vous faire comprendre que c'est moins la haine que je dois vous porter qui m'anime, qu'un reste de pitié dont vous n'êtes pas digne. Vous venez d'entrer au sénat: dans une assemblée si nombreuse, où vous avez tant d'amis et de parents, quelqu'un vous a-t-il salué? Si personne avant vous n'essuya jamais un pareil affront, pourquoi attendre qu'on s'explique par des paroles,

lorsque le silence vous condamne si hautement ? Le banc où vous veniez vous asseoir, n'est-il pas resté vide à votre arrivée ? Tous ces consulaires dont vous avez tant de fois médité la mort ne se sont-ils pas aussitôt éloignés de vous, ne vous ont-ils pas laissé seul dans la place où nous vous voyons ? Comment devez-vous prendre cette insulte ? Pour moi, certes, si j'étois craint de mes esclaves comme vous l'êtes de vos concitoyens, je croirois devoir quitter ma maison ; et vous, Catilina, vous ne quittez pas Rome ! Si je me voyois aussi suspect, aussi odieux à mes concitoyens, même sans l'avoir mérité, je me priverois de les voir plutôt que d'en être vu d'un œil d'indignation : et vous qui, ayant à vous reprocher tant de forfaits, êtes forcé de reconnoître que vous méritez depuis long-temps la haine générale qu'on vous porte, vous balancez encore à éviter l'aspect de ceux dont votre présence seule aigrit le cœur et offense les regards !

Si votre père, si votre mère vous craignoient et vous haïssoient, et que vous n'eussiez aucun espoir de les apaiser, vous vous retireriez, je pense, vous vous éloigneriez de leur vue.

Eh bien ! Catilina, la patrie, qui est notre mère commune, vous hait et vous craint, convaincue depuis long - temps que vous n'êtes qu'un parricide sans cesse occupé de sa perte ; et vous n'aurez ni respect pour son autorité, ni déférence pour ses volontés, ni crainte de ses châtimens.

Écoutez ce qu'elle vous dit par ma bouche et comment elle vous parle dans son silence. Depuis quelques années, Catilina, il ne s'est commis aucun crime que tu n'aies secondé, aucune infamie que tu n'aies partagée. Seul, tu as pu librement et impunément assassiner nombre de citoyens, piller et ravager les alliés (\*) ; tu as été assez puissant ; non seulement pour mépriser les lois et les tribunaux, mais encore pour en briser, pour en arracher les barrières. Quoique tous ces excès ne fussent pas supportables, je les ai supportés comme j'ai pu. Mais qu'aujourd'hui l'alarme soit universelle, à cause de toi seul, qu'au moindre bruit, au moindre mouvement, on redoute Catilina, qu'on ne puisse former con-

---

(\*) Catilina, préteur en Afrique, avoit cruellement vexé et pillé cette province.



tre moi aucune entreprise qui n'entre dans la chaîne de tes crimes ; ma patience est à bout, je ne puis le supporter. Retire-toi donc, et dissipe mes frayeurs : si elles sont bien fondées, que je ne sois pas la victime de ta scélératesse ; si elles sont vraies , que je cesse enfin de te craindre.

Si la patrie, Catilina, vous adressoit ces paroles, ne devrait-elle pas être obéie, quand elle ne pourroit employer la force ? Mais vous-même, pour vous purger de tout soupçon, n'avez-vous pas cherché à vous mettre chez une personne qui pût répondre de toutes vos démarches ? Rebuté par Lépidus, que vous aviez d'abord prié de vous recevoir, vous avez même osé vous présenter chez moi et demander que je vous recueillisse dans ma maison. Sur ma réponse, que, me trouvant trop près de vous dans l'enceinte de la même ville, je pouvois bien moins encore être en sûreté sous le même toit, vous avez eu recours au prêteur Métellus, qui vous refusa pareillement. De là vous vous êtes transporté chez Marcellus, cet homme de bien, un de vos bons amis ; persuadé, sans doute, qu'il ne manqueroit ni d'exactitude pour garder votre personne, ni

de pénétration pour découvrir vos projets , ni de courage pour en solliciter le châtiment. Mais est-on bien loin de mériter la prison et les fers, quand on sent soi-même qu'on a besoin d'être gardé à vue ?

Après cela, Catilina, si vous ne pouvez vous résoudre à vous donner ici la mort, balancez - vous du moins à prendre la fuite, à vous confiner dans quelque pays éloigné, à cacher dans la solitude une vie arrachée à tous les supplices qui vous sont dus ? Vous me dites : Faites votre rapport au sénat ; n'est-ce pas là ce que vous demandez ? et si le sénat décide que vous devez aller en exil, vous obéirez dites - vous. Non, je ne ferai pas un rapport qui n'est point dans mon caractère ; mais je tâcherai de vous faire comprendre ce que pensent de vous tous ces sénateurs. Sortez de Rome, Catilina ; délivrez la république de ses craintes : s'il faut trancher le mot, partez pour l'exil. Eh bien ! Catilina, remarquez-vous le silence de ceux qui m'écoutent ? ils ne s'opposent point à ce que je dis, ils se taisent. Attendez - vous qu'ils expliquent leur volonté par des arrêts, lorsqu'ils la manifestent par leur silence ? Certes, si j'eusse adressé la même parole au jeune

et vertueux Sextius , ou au brave et ferme Marcellus , les sénateurs se seroient soulevés avec raison contre moi dans ce temple auguste , et ne m'auroient pas épargné , quoique consul. Mais ici , Catilina , leur tranquillité est une approbation , leur patience une décision , leur silence est un cri. Et ce n'est pas seulement les sénateurs qui vous sont contraires , ces sénateurs dont vous respectez sans doute l'autorité , et dont la vie vous est si peu précieuse , mais encore les chevaliers romains distingués par leurs richesses et par leur mérite , et tous ces braves citoyens qui environnent le sénat. Vous avez pu voir quelle étoit leur multitude , remarquer leur zèle , et entendre , il y a quelques moments , leurs clameurs. J'ai bien de la peine à les empêcher de se jeter sur vous et de vous percer de leurs épées : cependant si vous quittez Rome , dont vous méditez il y a long-temps le ravage et la désolation , je les engagerai sans peine à vous accompagner jusqu'aux portes.

Mais je parle en vain ; peut-on espérer qu'aucun motif vous ébranle , que vous changiez jamais , que vous pensiez à prendre la fuite , à vous exiler de vous-même ! Puissent

les dieux vous en inspirer le dessein ! Je prévois cependant que votre exil , s'il est une suite de l'effroi que je vous aurai inspiré , me suscitera une foule d'ennemis , qui , pour décharger sur moi tout le poids de leur haine , attendront un temps plus éloigné où l'idée de vos crimes ne sera plus si présente. Mais n'importe , pourvu que mon malheur me soit personnel , et n'entraîne pas celui de la république. Au reste , Catilina , vous ne pourriez être touché à la vue de vos désordres , vous ne pourriez ni redouter la rigueur des lois , ni céder à la nécessité des conjonctures ; il ne faut pas l'attendre de vous. Vous n'avez ni assez de pudeur pour rougir de l'infamie , ni assez de sagesse pour craindre le péril , ni assez de raison pour renoncer à des projets furieux. Ainsi , je le répète encore , partez ; et si je suis votre ennemi , comme vous le publiez , allez droit en exil , afin de me rendre odieux. J'aurai peine , si vous le faites , à tenir contre les discours des citoyens ; j'aurai peine , si vous allez en exil par l'ordre du consul , à supporter tout le poids de la haine des méchants. Voulez-vous consulter les intérêts de ma gloire ? sortez avec votre troupe affreuse de scélérats ; rendez-vous

au camp de Manlius, ramassez tous les citoyens pervers ; séparez-vous des bons ; déclarez la guerre à la patrie ; applaudissez-vous d'un brigandage sacrilège ; qu'il ne paroisse pas que , chassé par moi , vous vous êtes transporté chez des étrangers ; mais qu'appelé par vos complices , vous avez été les rejoindre.

Mais pourquoi vous exhorter à partir ? Ne sais-je pas que vous avez envoyé devant vous des gens armés pour vous attendre sur la route ? Ne sais-je pas que vous avez pris jour avec Manlius ? Ne sais-je pas enfin que vous vous êtes fait précéder par cette aigle d'argent (1), qui , je l'espère , vous sera fatale à vous et à tous les vôtres ; cette aigle , votre divinité détestable , dont l'autel consacré dans votre maison n'étoit honoré que par vos forfaits ? Pouvez-vous être plus long-temps éloigné de cette aigle à qui vous rendiez vos hommages avant d'aller commettre un meurtre , à qui vous offriez de l'encens de cette main coupable que vous alliez plonger dans le sang de vos concitoyens ?

---

(\*) Enseigne qu'avoit Marius dans la guerre contre les Cimbres.

Vous irez donc enfin où vous entraînoit depuis long-temps une passion aveugle et impétueuse. Votre départ, loin de vous causer aucune peine, vous comble de satisfaction. La nature vous a formé pour de tels crimes ; le goût vous en fait une habitude ; votre destin vous les réservoir. Vous ne desirâtes jamais le repos , ni même la guerre si elle n'étoit criminelle. Vous avez rassemblé une troupe de scélérats déterminés, qui ont tout perdu jusqu'à l'espérance. Quel contentement pour vous, quels transports de joie, quelle ivresse de volupté, lorsque dans cette foule de vos partisans vous ne verrez, vous n'entendrez aucun homme de bien ! C'est à cette vie perverse que vous dispoient vos travaux fameux et si vantés ; toutes ces nuits où vous étiez couché sur le pavé pour épier l'occasion d'un meurtre ou d'un adultère ; ces veilles continuelles pour tendre des pièges à l'honneur des époux endormis, ou à la fortune des citoyens tranquilles. Voici l'occasion de faire briller ce merveilleux courage à supporter la faim , le froid, une disette extrême, tous ces maux sous lesquels vous ne tarderez pas d'être accablé. En vous éloignant du consulat, j'ai procuré

à la république l'avantage de n'avoir à craindre que les vains efforts d'un banni, et non les violences d'un consul ; j'ai fait en sorte que votre entreprise criminelle ne pût passer que pour un brigandage, et non pour une véritable guerre.

Maintenant, pères conscrits, pour prévenir et arrêter les justes plaintes que la patrie pourroit former contre son consul, daignez prêter une oreille attentive à ce que je vais vous dire, et gravez-le profondément dans vos esprits et dans vos cœurs. Je suppose que la patrie, qui m'est plus chère mille fois que le jour, je suppose que toute l'Italie, que toute la république m'adresse ces paroles : Quoi donc, Marcus Tullius, un homme en qui tu as découvert un ennemi de l'état, qui va se mettre à la tête d'une armée levée contre nous, qui déjà est attendu dans le camp ennemi, le chef de l'attentat, l'auteur de la conjuration, qui soulève, qui enrôle de vils esclaves et des citoyens perdus, tu le laisseras partir, de sorte qu'il paroîtra moins avoir été chassé de Rome que déchainé contre elle ! n'ordonneras-tu pas qu'il soit conduit en prison, traîné à la mort, qu'on lui fasse subir le dernier supplice ?

qui t'arrête en ce moment ? les usages de nos ancêtres ? mais souvent, dans cette république, de simples particuliers ont donné la mort à des citoyens pernicioeux ; les lois (\*) concernant la punition des citoyens romains ? mais jamais dans cette ville des rebelles n'ont joui des droits de citoyen. Crains-tu pour l'avenir le blâme public ? C'est sans doute te montrer fort reconnoissant des bienfaits du peuple romain, qui, te faisant passer rapidement par tous les honneurs, vient enfin de t'élever à la suprême magistrature, toi qui n'es connu que par toi-même, qui ne tires aucun lustre de tes ancêtres ; c'est te montrer fort reconnoissant des faveurs du peuple, que de trahir ses plus chers intérêts par l'appréhension d'un blâme injuste ou par la crainte de quelque péril ; mais quand il faudroit redouter les reproches, doit-on craindre de les encourir par une fermeté mâle et sévère, plutôt que par une molle et lâche indulgence ? Eh ! ne vois-tu pas que l'Italie, une fois désolée par la guerre, les villes ravagées, les maisons embrasées, les feux de la

---

(\*) Les lois qui ne permettoient pas de battre de verges les citoyens romains.



haine vont s'allumer contre toi de toutes parts.

A ces plaintes sacrées de la patrie, et aux discours de ceux qui pensent comme elle, voici ma réponse en peu de mots : Si j'avois cru, pères conscrits, que le meilleur parti à prendre fût d'ôter la vie à Catilina, je n'aurois pas laissé vivre un instant cet infame gladiateur ; car si le sang de Saturninus, des Gracchus, de Flaccus, et de plusieurs autres, loin de souiller de grands hommes, des citoyens illustres, les a couverts de gloire, certes, en arrachant la vie à un parricide, je n'avois nullement à craindre les reproches de la postérité ; mais, dussè-je les encourir, mon sentiment fut toujours que les reproches auxquels nous expose la vertu ne sont pas des reproches, mais de vrais éloges.

Au reste, il en est dans cette compagnie, ou qui ne voient pas, ou qui affectent de ne pas voir nos dangers ; qui ont fortifié la conjuration naissante en refusant de la croire, et nourri l'espérance du chef en opinant avec mollesse. D'après leurs sentiments, beaucoup de citoyens mal intentionnés, ou mal informés, m'accuseroient de cruauté et de tyrannie si je traitois Catilina à la rigueur. Au lieu que

si, d'après son projet, il se rend au camp de Manlius, alors les moins éclairés seront convaincus que la conjuration est réelle, et les plus méchants forcés d'en convenir. Se défaire du seul Catilina, ce ne seroit que suspendre pour un temps l'orage qui nous menace, et non le dissiper pour toujours : mais si nous forçons notre ennemi de se bannir lui-même, d'emmener tous ses complices, de ramasser toute cette foule de misérables échappés du naufrage, nous ne détruirons pas seulement le mal actuel déjà invétéré, nous arracherons jusqu'à la racine, jusqu'au germe de tous les maux.

Il y a long-temps, pères conscrits, que la conjuration se trame, que nous marchons au milieu des périls et des embûches ; mais tous les projets atroces de la fureur et de l'audace sont parvenus, je ne sais comment, à leur maturité sous mon consulat. Si nous ne faisons périr que le chef d'une foule de brigands odieux, nous paroîtrons peut-être soulagés et délivrés pour un temps de nos inquiétudes et de nos frayeurs ; mais le péril subsistera toujours, enfermé, pour ainsi dire, dans les veines et dans les entrailles de la république.

Un homme travaillé d'une fièvre ardente, s'il vient à boire de l'eau froide, se croit d'abord soulagé, mais retombe aussitôt dans un plus violent accès : de même la maladie de la république paroîtra se calmer par la mort de Catilina, mais se réveillera avec plus de violence si on laisse vivre ses complices.

Ainsi donc, pères conscrits, que les méchants se retirent, qu'ils se séparent des bons, qu'ils se rassemblent dans un même lieu; qu'un mur, comme je l'ai déjà dit, soit entre eux et nous; qu'ils cessent de tendre des pièges à un consul dans sa maison, d'investir le tribunal du préteur, d'assiéger la salle du sénat avec des épées, d'amasser des torches et des brandons pour embraser la ville; qu'enfin on lise sur le front de chaque citoyen ses vrais sentiments pour la république. Je vous annonce, P. C., et reposez-vous-en sur la vigilance des consuls, sur la fermeté des sénateurs, sur le courage des chevaliers romains, sur l'accord unanime des bons citoyens; je vous annonce qu'au départ de Catilina tout sera découvert, manifesté, étouffé, puni.

Avec de tels présages, Catilina, pour opérer enfin le salut de la république, votre perte

entière, la ruine de ceux qui se sont associés à vos crimes et à votre parricide, allez vous mettre à la tête d'une guerre impie et sacrilège. Et toi, puissant Jupiter, toi dont le culte fut établi sous les mêmes auspices que Rome fut bâtie, toi que nous nommons à juste titre le protecteur de cette ville et de cet empire, préserve, nous t'en conjurons, préserve de la fureur de Catilina et de ses complices les autels et les autres temples, les maisons et les murs de Rome, la fortune et la vie de tous les citoyens : extermine tous ces brigands, tous ces scélérats, qui, unis entre eux par les plus noirs forfaits, ont formé de concert le projet détestable d'égorger les gens de bien, de renverser la patrie, de saccager l'Italie ; que, pendant leur vie et après leur mort, ils soient tous livrés à d'éternels supplices.

---

CONSOLATION  
A HELVIA.

EXTRAIT DES OEUVRES MORALES  
DE SÉNÈQUE.

TRDUCTION DE LA GRANGE.

---

CHAPITRE PREMIER.

PLUS d'une fois, ô ma mère, j'ai eu le dessein de vous consoler; plus d'une fois j'ai réprimé ce mouvement. Plusieurs motifs m'inspiroient la hardiesse de vous écrire; d'abord j'espérois soulager tous mes chagrins, en essuyant au moins vos larmes, si je ne pouvois en arrêter le cours; ensuite je me flattois d'avoir plus d'ascendant sur votre douleur après m'être relevé le premier: de plus, je craignois que la fortune ne triomphât aisément des miens, si je ne parvenois moi-même à la surmonter; je m'efforçois donc de me traîner, la main appuyée sur ma plaie, pour panser de mon

mieux les vôtres ; mais cette résolution étoit combattue par d'autres raisons : je savois qu'il ne faut pas brusquer les premiers accès de la douleur ; qu'en cet état les consolations mêmes ne font que l'aigrir et l'enflammer ; que dans les maladies mêmes du corps , rien de plus dangereux que des remèdes violents : j'attendois donc que votre chagrin usât lui-même ses propres forces, que le temps l'adoucit et le rendît assez traitable pour supporter la main du médecin. D'ailleurs en parcourant les monuments que nous ont laissés les génies les plus célèbres, pour modérer la douleur, je n'y trouvois pas l'exemple d'un homme qui eût consolé ses proches, dans le temps même où il étoit l'objet de leurs larmes. La nouveauté de cette situation me tenoit en suspens : je craignois de ranimer votre blessure , au lieu de la guérir. Ajoutez qu'il falloit des expressions neuves, et non de ces lieux communs de consolation , tels qu'on en emploie tous les jours , à un homme qui, du milieu de son propre bûcher, lève la tête pour consoler les siens : mais l'excès de la douleur interdit le choix des mots , puisque souvent il étouffe la voix même ; néanmoins je m'efforcerai de

vous consoler, non par une confiance aveugle dans mes talents, mais parceque je puis être pour vous le consolateur le plus efficace. Quoique la douleur soit naturellement obstinée, j'espère que vous ne refuserez pas à un fils auquel vous n'avez jamais rien refusé la grace de mettre un terme à vos regrets.

---

## CHAPITRE II.

Voyez combien je présume de votre complaisance. Je me flatte d'avoir plus de crédit sur vous que la douleur même, si puissante sur le cœur des personnes affligées. Je ne veux pourtant pas entrer d'abord en lice avec elle : je commencerai par me ranger de son parti ; je lui fournirai de nouveaux aliments ; je rouvrirai des plaies qu'elle a laissées fermer. On me dira que c'est une singulière façon de consoler que de faire revivre des maux effacés depuis long-temps, et de placer l'ame dans le point de vue de toutes ses infortunes, quand elle suffit à peine à une seule. Mais que l'on songe que les maladies assez dangereuses

pour s'accroître en dépit des remèdes , sont quelquefois guéries par les contraires. Je vais donc environner votre douleur de toutes ses afflications passées et de l'appareil le plus lugubre : ce ne sera pas employer des remèdes adoucissants , mais le fer et le feu. Qu'y gagnerai-je ? de vous faire rougir, après avoir triomphé de tant de maux, de ne pouvoir souffrir une seule plaie sur un corps déjà couvert de cicatrices : laissons les pleurs et les gémissements à ces ames amollies, si énervées par une longue prospérité, que la moindre secousse de l'infortune les peut renverser ; mais que celles dont toutes les années n'ont été qu'un enchaînement de malheurs supportent les plus grands maux avec une constance ferme et inaltérable. La continuité de l'infortune procure au moins un avantage, c'est qu'à force de tourmenter elle finit par endurcir. La fortune ne vous a permis aucune interruption dans votre deuil ; elle n'a pas même excepté le moment de votre naissance : à peine venue au monde, ou plutôt en y venant, vous perdistes votre mère ; et votre entrée dans la vie fut une espèce d'exposition ou d'abandon. Élevée sous les yeux d'une marâtre, par votre



complaisance et votre tendresse vraiment filiale vous la forçâtes de devenir votre mère ; mais une bonne marâtre coûte toujours bien cher. Un oncle qui vous aimoit, dont le courage et la bonté étoient connus, vous fut enlevé au moment où vous attendiez son arrivée : la fortune, pour rendre ses coups plus sensibles en les rapprochant, vous priva dans le même mois d'un époux qui vous étoit cher, d'un époux qui vous avoit rendue mère de trois enfants. Vous pleuriez votre première perte, lorsqu'on vous annonça cette seconde, durant l'absence de tous vos enfants ; comme si le sort eût choisi, pour s'appesantir sur vous, le temps où votre douleur étoit privée d'appui. Je ne parle pas de cette multitude de périls et d'alarmes dont vous avez pu soutenir les assauts continuels. Bientôt vous avez recueilli les cendres de vos trois petits-fils (\*) *dans la même robe* où vous les aviez reçus à leur naissance. Vingt jours après les funérailles de mon fils mort entre vos bras, vous apprenez que je vous suis ravi : il ne vous manquoit plus que de porter le deuil des vivants.

---

(\*) C'étoit le devoir des parents les plus proches et les plus chéris.

---

### CHAPITRE III.

Ce dernier coup est le plus sensible de tous ceux qui vous ont frappée, j'en conviens ; il n'a pas seulement effleuré la peau, il a pénétré votre sein et déchiré vos entrailles ; mais de même que les nouveaux soldats crient à la moindre blessure, et craignent encore plus la main que le fer des médecins ; tandis que les vétérans, quoique percés de part en part, se laissent couper avec patience et sans gémir, comme s'il s'agissoit du corps d'un autre : de même vous devez vous prêter avec constance au traitement de votre douleur. Les lamentations, les cris, toutes les autres démonstrations par lesquelles la douleur se montre dans les femmes, vous sont interdites. Tant de malheurs seroient donc perdus pour vous si vous n'aviez pas encore appris à être malheureuse ? Eh bien ! trouvez-vous donc que je vous traite avec foiblesse ? Je ne vous dérobe aucun de vos maux : je les ai tous rassemblés sous vos yeux. Il y a bien de l'orgueil de ma part : c'est annoncer que

je veux vaincre votre douleur, et non pas lui donner le change.

---

## CHAPITRE IV.

J'espère la vaincre; d'abord en vous montrant que je ne souffre rien qui puisse me faire juger bien malheureux moi-même, bien loin de rendre tels ceux qui me sont unis par les liens du sang; ensuite en tournant mes regards sur vous-même, et vous prouvant que votre sort n'est pas non plus fort lamentable, puisqu'il dépend du mien. Je commencerai par le point qui intéresse le plus votre tendresse : je ne souffre aucun mal ; je vous en convaincrai même, si je le puis, que les maux auxquels vous croyez que je succombe ne sont pas insupportables. Si la chose vous paroît peu croyable, je m'en applaudirai davantage, de trouver le bonheur dans les circonstances mêmes qui font le malheur des autres. Ne vous en rapportez pas aux autres sur mon compte ; ne vous laissez pas troubler par des opinions incertaines : c'est moi qui

vous dis que je ne suis point malheureux : j'ajouterai, pour vous tranquilliser encore plus, que je ne puis le devenir.

---

## CHAPITRE V.

Le sort de l'homme n'est point à plaindre, s'il ne sort point de son état. La nature nous a conformés de manière à n'avoir pas besoin d'un grand appareil pour vivre heureux. Chacun peut faire lui-même son bonheur. Les objets du dehors ont peu de pouvoir sur nous, soit en bien, soit en mal. La prospérité ne peut enfler le sage, ni l'adversité l'abattre : il n'a travaillé toute sa vie qu'à faire consister son bien-être en lui-même, à tirer de son ame tout son contentement. Voudrois-je faire entendre par-là que je suis sage ? Nullement : si je pouvois faire cette déclaration, je soutiendrois, non seulement que je ne suis pas malheureux, mais que je suis le plus fortuné des mortels, le rival des dieux mêmes. Il me suffit, pour adoucir toutes les amertumes de la vie, de m'être mis sous la conduite des sages : trop

foible pour ma propre défense , je me suis réfugié dans un camp de héros qui savent se défendre eux-mêmes avec leurs biens. Ce sont eux qui m'ont ordonné de veiller toujours comme en sentinelle, et de prévoir tous les coups du sort, long - temps avant leur choc. La fortune n'est dangereuse que lorsqu'elle est imprévue : on en soutient aisément les assauts, lorsqu'on les attend toujours. L'arrivée des ennemis n'est funeste qu'à ceux qu'elle prend au dépourvu. Quand on s'est préparé long-temps auparavant à la guerre, les mesures ainsi prises, on soutient de pied ferme le premier choc, qui est ordinairement le plus tumultueux. Je ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paroissoit me laisser en paix. Tous les avantages que sa faveur m'accordoit, ses richesses, ses honneurs, sa gloire, je les ai placés de manière qu'elle pût les reprendre sans m'ébranler : j'ai toujours laissé entre eux et moi un grand intervalle ; aussi la fortune me les a ravis sans me les arracher. On n'est accablé de la mauvaise fortune que quand on a été dupé par la bonne. Ceux qui se sont attachés à ses présents, qui les ont regardés comme durables et personnels, qui en ont tiré vanité,

sont tout éplorés, tout abattus, lorsque leurs ames frivoles et puériles, insensibles à tout plaisir solide, sont privées de ces amusements tompeurs et momentanés : mais l'homme que la prospérité n'a point enorgueilli n'est consterné d'aucune révolution ; comme il a déjà éprouvé sa fermeté, il se montre invincible dans tous les états ; au sein même du bonheur, il s'est essayé contre l'infortune.

Pour moi, je n'ai jamais cru que le bonheur véritable résidât dans les objets que tout le monde desire : je n'y ai trouvé que du vide, un vernis séduisant, et nul fond qui répondît aux apparences. Quant à ce qu'on appelle mal, je n'y vois rien d'aussi terrible que l'opinion du vulgaire me le faisoit appréhender : le mot lui-même, d'après l'idée générale, blesse les oreilles ; c'est un son révoltant qu'on est convenu de ne pas entendre prononcer sans horreur. Ainsi l'a voulu le peuple ; mais les décisions du peuple sont en grande partie annulées par les sages.

---

---

## CHAPITRE VI.

Ainsi , abstraction faite des jugemens de la multitude , qui se laisse séduire par l'apparence , sans autre examen , voyons ce que c'est que l'exil. Ce n'est qu'un changement de lieu. Ajoutons , pour ne point avoir l'air d'en restreindre les effets , et de lui ôter ce qu'il a de plus terrible , que ce changement de lieu est suivi d'inconvénients , tels que la pauvreté , l'ignominie , le mépris. J'examinerai dans la suite ces désavantages : commençons , en attendant , par considérer ce que le changement de lieu a de fâcheux en soi. Être privé de sa patrie , est un supplice épouvantable. Eh bien ! regardez cette multitude à laquelle suffisent à peine les maisons d'une ville immense ; la plus grande partie de cette foule est privée de sa patrie. Des villes municipales , des colonies , de la terre entière , on se rend à grands flots dans cette capitale. Les uns y sont conduits par l'ambition , les autres , par des fonctions publiques , ou par des ambassades , ou par la

débauche, qui se plaît dans les villes opulentes toujours favorables aux vices. Ceux-ci sont attirés par l'amour des beaux-arts, ou des spectacles; ceux-là, par l'amitié ou par le desir de produire leurs talents sur un plus grand théâtre: les uns viennent y faire trafic de leurs attraits; les autres, de leur éloquence. Enfin, des hommes de toute espèce accourent dans une ville où les plus grandes récompenses sont décernées aux vertus et aux vices. Demandez à chacun de ses habitants son nom et sa patrie, vous verrez que la plupart sont des gens qui ont quitté leur pays natal pour s'établir dans la plus grande et la plus belle ville du monde, mais qui n'est pas la leur. De Rome, qui est, pour ainsi dire, la patrie commune du genre humain, passez dans toutes les autres villes, il n'en est pas une dont les habitants ne soient la plupart étrangers. Transportez-vous maintenant, des lieux dont la situation est agréable ou avantageuse, dans des déserts, dans des îles incultes, à Sciathe, à Sériphe<sup>(\*)</sup>, à Gyare, à Cosure, vous ne trouverez pas de

---

(\*) Îles de la mer Égée. Gyare n'étoit qu'un rocher. Cosure, île située entre l'Afrique et la Sicile.



lieu d'exil où quelqu'un ne demeure pour son plaisir. Quoi de plus aride, de plus escarpé que le rocher où j'habite ! Si vous considérez les provisions, il est stérile ; les habitants, il est sauvage ; l'aspect du lieu, il est affreux ; la nature du climat, il est malsain : cependant on y trouve plus d'étrangers que de naturels.

Le changement de lieu est si peu un mal, que l'on s'est expatrié même pour venir en ce pays-ci. On va jusqu'à dire que l'homme a un penchant naturel à se déplacer et à changer de domicile ; son ame remuante et mobile ne se fixe jamais ; elle se porte par-tout, elle disperse ses idées dans tous les lieux connus ou inconnus, toujours errante, toujours ennemie du repos, toujours amoureuse de la nouveauté. Vous n'en serez point surprise, si vous considérez son origine. Unie à un corps terrestre et pesant, elle est formée de la pure substance céleste : or le mouvement perpétuel est de l'essence des corps célestes ; sans cesse ils sont emportés par une course rapide. Contemplez ces astres qui éclairent le monde, aucun d'eux ne demeure en repos ; ils roulent incessamment, et sont transportés d'un lieu dans un au-

tre. Le soleil, quoiqu'il se meuve avec l'univers, rétrograde cependant dans un sens contraire à celui du monde ; il parcourt successive-ment toute la suite des signes ; et son mouvement continuel le fait répondre toujours à de nouveaux points de l'espace. Ainsi, tous les orbes célestes, soumis à une révolution et une translation perpétuelles, ne cessent de se déplacer, suivant l'ordre éternel et nécessaire de la nature : après avoir parcouru pendant un certain nombre d'années leurs orbites entières, ils recommenceront de nouveau leur route primitive.

Qu'on vienne maintenant me dire que l'ame humaine, formée des mêmes éléments que les corps divins, souffre à regret le changement et les émigrations, tandis qu'un changement rapide et perpétuel fait le plaisir ou la conservation de Dieu même.

Mais descendons du ciel sur la terre ; vous y verrez des nations, des peuples entiers changer de demeure. Que signifient des villes grecques au sein des régions barbares ? Pourquoi la langue des Macédoniens se retrouve-t-elle entre l'Inde et la Perse ? La Scythie et cette longue suite de terres habitées par des nations féro-

ces et indomptées nous montrent des villes grecques construites sur les rivages du Pont ; ni la rigueur d'un hiver continuel, ni les mœurs des habitants aussi sauvages que leur climat , n'ont empêché des colonies de s'y fixer. L'Asie est peuplée d'Athéniens. Milet a fondé soixante-quinze villes en différents climats. Toute la côte de l'Italie, baignée par la mer inférieure, s'appeloit la Grande-Grèce : l'Asie revendique l'origine des Toscans ; les Tyriens habitent l'Afrique , les Carthaginois, l'Espagne , les Grecs se sont introduits dans la Gaule , et les Gaulois dans la Grèce. Les Pyrénées n'ont pu mettre obstacle au passage des Germains. L'inconstance humaine s'est ouvert des routes inconnues et impraticables. Les femmes, les enfants, les vieillards appesantis par l'âge, se faisoient traîner dans ces émigrations. Les uns , après avoir long-temps erré, ne choisirent pas le lieu de leur demeure, mais s'emparèrent du premier qui s'offrit pour soulager leurs fatigues ; d'autres acquirent par les armes des droits sur une terre étrangère. Quelques nations furent englouties dans la mer, en naviguant vers des pays inconnus ; d'autres se fixèrent dans celui où le défaut de provisions

les força de rester : tous n'avoient pas les mêmes motifs pour quitter leur patrie et pour en chercher une autre. Les uns , après la destruction de leurs villes , échappés aux armes des ennemis et privés de leurs terres , se réfugièrent sur celles des autres ; d'autres eurent recours à l'émigration pour se débarrasser d'une multitude trop nombreuse ; d'autres furent chassés de leur pays par des pestes , ou des abymes trop fréquemment ouverts , ou par d'autres inconvénients pareils que présentoit un climat infortuné ; quelques uns ont été attirés par la réputation d'une côte fertile et trop vantée ; d'autres enfin se sont expatriés par d'autres motifs.

Il est donc évident que rien n'est resté dans le lieu où il avoit pris naissance. Sans cesse le genre humain se déplace , et chaque jour il se fait des changements sur ce vaste globe. On jette les fondations de nouvelles villes ; on voit éclore de nouvelles nations , à la place des anciennes qui ont été détruites ou incorporées avec le peuple vainqueur. Toutes ces émigrations de peuples sont-elles donc autre chose que des exils publics ?

---

## CHAPITRE VII.

Pourquoi prendre de longs détours ? pourquoi vous citer Antenor, fondateur de Padoue ; Évandre établissant sur la rive du Tibre le royaume des Arcadiens ; Diomède et d'autres, ou vainqueurs, ou vaincus, que la guerre de Troie dispersa dans des contrées étrangères ? L'empire romain ne doit-il pas sa naissance à un exilé, qui, après la prise de sa patrie, fuyant de climats en climats avec une poignée de fugitifs, forcé, par le besoin et la crainte du vainqueur, de chercher un établissement lointain, aborda enfin en Italie ? Combien de colonies ce même peuple ne répandit-il pas ensuite dans les provinces ? Le Romain habite par-tout où il a porté ses armes victorieuses : on s'inscrivoit avec joie pour ces émigrations ; un vieillard quittoit ses foyers pour s'expatrier au-delà des mers.

---

---

## CHAPITRE VIII.

Mon sujet n'exige pas un plus grand nombre d'exemples ; j'en ajouterai pourtant un seul que j'ai sous les yeux. L'île où je suis a déjà changé plusieurs fois d'habitants. Sans parler de ces anciennes peuplades dont le temps a effacé le souvenir, les Grecs, fixés aujourd'hui à Marseille (\*), après avoir quitté la Phocide, commencèrent par s'établir dans cette île. Quel motif les en chassa ? Fut-ce la rigueur du climat, ou la crainte de la puissance des Italiens, ou le désavantage d'une mer privée de port ? On n'en sait rien : ce ne fut sûrement pas la férocité des naturels, parcequ'ils passèrent dans la partie de la Gaule, qui, pour lors, étoit la plus sauvage et la plus barbare. La Corse fut ensuite possédée successivement et par les Liguriens, et

---

(\*) Sénèque confond ici la Phocide située dans la Grèce avec Phocée, ville d'Ionie ou de l'Asie mineure, dont une colonie fonda la ville de Marseille.

par une colonie d'Espagnols ; la conformité des usages ne permet pas d'en douter : on retrouve ici les ornements de tête et les chaussures des Cantabres d'aujourd'hui, et quelques mots de leur langue, vu que le commerce des Grecs et des Liguriens a entièrement dénaturé le langage primitif. Ensuite deux colonies de citoyens romains y furent envoyées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Combien de fois une roche aride et escarpée a-t-elle vu renouveler ses habitants !

En un mot, vous trouverez à peine une seule terre cultivée par des indigents. Toutes les nations sont mélangées, et, pour ainsi dire, entées les unes sur les autres ; elles se succèdent : un peuple desire ce qu'un autre dédaigne ; celui-ci est chassé du pays d'où il avoit chassé ses prédécesseurs. Le destin n'a pas voulu que la fortune des choses humaines fût jamais fixée.

Abstraction faite des autres inconvénients attachés à l'exil, Varron, le plus docte des Romains, remarque, comme une consolation suffisante contre le changement de lieux, que, par-tout où l'on va, l'on retrouve toujours la même nature. M. Brutus regarde

comme le plus grand remède la permission qu'ont les exilés d'emporter leurs vertus avec eux. Si chacune de ces consolations, prise à part, ne suffit pas à un exilé, on ne peut douter de leur efficacité quand elles seront réunies. A quoi se réduit, en effet, notre perte? Nous ne pouvons faire un pas sans être suivis des deux choses les plus excellentes, de la nature commune et de la vertu personnelle.

Croyez-moi : le fondateur de cet univers, quel qu'il ait été, ou un dieu, maître de la nature entière, ou une raison incorporelle, capable de produire les plus grands effets, ou un souffle divin répandu avec une égale énergie dans les plus petits corps comme dans les plus grands, ou un destin et un enchaînement immuable de causes liées entre elles; cet agent souverain n'a voulu nous laisser dépendre des autres que pour les objets les moins intéressants. Ce que l'homme a de plus excellent est au-dessus de la puissance humaine; il ne peut être ni donné, ni ravi : je parle de ce monde, le plus grand et le plus magnifique des ouvrages de la nature; de cette ame faite pour contempler et admirer



le monde, dont elle est la plus noble partie, qui nous appartient en propre et pour toujours, qui doit subsister avec nous aussi longtemps que nous subsisterons nous-mêmes. Allons donc gaiement, et d'un pas intrépide et sûr, partout où il faudra.

---

## CHAPITRE IX.

Parcourons toutes les terres : il n'en est pas une dans l'enceinte du monde qui nous soit étrangère. De tous les lieux, nos regards se dirigent également vers le ciel ; par-tout le séjour des humains est également éloigné de celui des immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier ; pourvu que je puisse contempler le soleil et la lune, m'occuper des autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur ralentissement, admirer ces milliers d'étoiles qui brillent pendant la nuit, dont les unes sont immobiles, tandis que les autres s'écartent à

une distance peu considérable, et roulent constamment dans la même orbite; d'autres s'élancent tout-à-coup, quelques autres paroissent tomber, éblouissent les yeux par une traînée de flammes, ou s'envolent rapidement avec un long sillon de lumière; pourvu, dis-je, que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les dieux autant qu'il est permis à un foible mortel, et que mon ame, avide du spectacle de sa véritable patrie, ne quitte pas le séjour des astres, que m'importe la fange que je foule à mes pieds?

Mais, la terre où je suis ne produit pas d'arbres utiles ou d'agrément, n'est point arrosée par des fleuves profonds et navigables: trop peu fertile pour attirer les nations étrangères, elle ne suffit pas même à la nourriture de ses habitants; on n'y tire point de pierres précieuses, on n'y trouve point de filons d'or ou d'argent. Il n'y a qu'une ame rétrécie pour qui les objets terrestres aient des charmes: élançons-nous vers ceux qui se montrent par-tout, qui brillent par-tout également, et songeons que ce sont ces vils objets, avec les erreurs et les préjugés qu'ils enfantent, qui nuisent à notre vrai bonheur. En

alongeant ces portiques, en élevant ces tours, en élargissant ces rues, en creusant ces souterrains contre les chaleurs, en surchargeant d'une masse d'ornemens le faite de ces salles à manger, vous ne faites que vous interdire de plus en plus la vue du ciel. Le sort vous a jetés dans un pays où la demeure la plus large est une cabane. Je plains votre bassesse et votre pusillanimité, si vous ne vous consolez de ce malheur qu'en songeant à la cabane de Romulus (\*). Dites plutôt : cet humble toit sert d'asile aux vertus ; il paroîtra plus beau que tous les temples, quand on y verra la justice, la continence, la prudence, la piété, l'art de remplir à propos ses devoirs, la science des choses divines et humaines. Jamais un lieu n'est trop étroit quand il contient cette foule de grandes vertus ; jamais un exil

---

(\*) Denis d'Halicarnasse place cette cabane sur un des côtés de la rue qui du mont Palatin conduit au Cirque. Ceux à la garde desquels cette cabane étoit confiée la regardoient comme un monument sacré, et n'osoient y ajouter aucun ornement ; ils en faisoient seulement réparer les dégradations causées par le temps.

n'est déplorable quand on s'y rend au milieu de ce cortège.

Brutus, dans son traité de la vertu, dit avoir vu Marcellus en exil à Mitylène, aussi amoureux que la nature humaine le comporte, et plus amoureux alors des beaux arts qu'il ne l'avoit jamais été. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant il lui sembla que c'étoit lui-même qui alloit en exil, et non pas Marcellus qui y restoit. Ce grand homme fut plus heureux d'avoir mérité par son exil les éloges de Brutus, que ceux de la république par son consulat. Quel exilé que celui dont on ne peut se séparer sans se croire exilé soi-même, et qui inspire de l'admiration à un personnage admiré de Caton même ! Le même Brutus dit que C. César ne voulut point s'arrêter à Mitylène, de peur de voir un héros outragé. Les sénateurs, par leurs prières unanimes, obtinrent son retour : à voir leur inquiétude et leur affliction, l'on eût dit qu'ils avoient tous en ce jour les sentiments de Brutus ; qu'ils demandoient, non pour Marcellus, mais pour eux-mêmes, de n'être pas exilés en vivant loin de lui. Néanmoins, ce fut un plus beau jour pour Marcellus, que celui où Brutus ne put

le quitter, ni César le voir. Ces deux témoignages étoient également glorieux ; Brutus étoit affligé, et César honteux de revenir sans Marcellus. Doutez-vous que ce grand homme se soit animé à la patience par les discours suivans. « Ce n'est pas un malheur d'être  
« privé de ta patrie ; la sagesse dont tu t'es  
« pénétré t'a fait connoître que tous les lieux  
« de la terre sont la patrie du sage. Celui qui  
« t'a banni n'a-t-il pas été lui-même, pendant  
« dix années consécutives, privé de sa patrie ?  
« Ce fut sans doute pour étendre les limites  
« de l'empire ; mais il n'en fut pas moins privé.  
« Aujourd'hui il est appelé par l'Afrique, qui  
« menace d'une guerre nouvelle ; appelé par  
« l'Espagne, qui ranime un parti vaincu et  
« terrassé ; appelé par l'Égypte infidèle, par  
« le monde entier, attentif à profiter de cet  
« ébranlement de notre empire. A quel mal  
« remédiera-t-il d'abord ? A quel parti s'opposera-t-il ? Sa victoire va le traîner de climats  
« en climats par toute la terre. Qu'il reçoive  
« les respects et les hommages des nations :  
« pour toi, vis content de l'admiration de  
« Brutus. »

Marcellus sut donc supporter l'exil ; le

changement de lieu n'en produisit pas dans son ame, quoique accompagné de la pauvreté. La pauvreté n'est pas un mal pour quiconque n'en est pas venu jusqu'à la folie de l'avarice ou de la débauche, ces deux fléaux si destructeurs. Qu'il faut peu de chose pour le soutien de l'homme ! Pour peu qu'on ait de vertu, peut-on sentir le besoin ? Pour moi, je ne m'aperçois de l'absence de mes richesses que par celle des embarras. Le corps demande peu de chose : il veut apaiser la faim par des aliments, la soif par des breuvages : tout desir ultérieur est le cri du vice, et non pas du besoin. Il n'est pas nécessaire de fouiller la profondeur des mers, de charger son estomac du massacre des animaux, de tirer des coquillages des extrémités de la mer sur des rivages inconnus. Puissent les dieux et les déesses confondre ces insensés dont le luxe et la gourmandise ont franchi les limites d'un empire odieux ! C'est des bords du Phase qu'ils font venir les provisions de leur table fastueuse. Nous allons chercher des oiseaux chez ces mêmes Parthes dont nous ne sommes pas encore vengés. Toutes les parties du monde sont mises à contribution par notre appé-

tit blasé : des extrémités de l'océan on apporte pour lui des mets qui séjourneront à peine dans l'estomac. On vomit pour manger, et on mange pour vomir ; et ces aliments cherchés par toute la terre, on daigne à peine les digérer.

Quel mal fait la pauvreté à qui méprise ces recherches du luxe ? Elle est même utile à qui la desire, et le guérit malgré lui ; ou s'il rejette les remèdes qu'il est forcé de prendre, du moins l'impuissance produit l'effet de la volonté. César, que la nature semble n'avoir fait naître que pour montrer ce que peuvent les vices poussés à l'excès sur le trône, fit un jour un souper de cent millions de sesterces (\*), et malgré les imaginations réunies de tous ses courtisans, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. Malheureux ceux dont les palais ne peuvent être réveillés que par des mets si coûteux. Le prix ne vient pas de la finesse du goût, ni de quelque saveur exquise, mais de la rareté des aliments et de

---

(\*) Monnoie d'argent qui faisoit originairement le quart d'un denier.

la difficulté de se les procurer. Si l'homme revenoit à la raison, seroit-il besoin de tant d'art pour servir l'estomac, de ce commerce étendu, de ces chasses destructives, de ces pêches qui dépeuplent l'océan? On trouve par-tout des aliments, la nature les a répandus en tous lieux; mais on passe à côté sans les regarder, on parcourt les régions, on traverse les mers; et, au lieu d'apaiser gratuitement sa faim, on aime mieux l'irriter à grands frais.

---

## CHAPITRE X.

Pourquoi lancer en mer ces navires? dirois-je à ces insensés. Pourquoi armer vos bras et contre les bêtes féroces et contre les hommes mêmes? Pourquoi accumuler trésors sur trésors? Que signifient tant de courses et tant de mouvements? Ne songerez-vous jamais à la petitesse de vos corps? N'est-ce pas le comble de la démence et de l'égarement de pouvoir contenir si peu, et de tant désirer? Vous avez beau accroître vos rentes, reculer vos limites,



jamais vous ne donnerez à vos corps plus de capacité. Quand le négoce vous aura bien réussi, la guerre beaucoup rapporté, lorsque des provisions rassemblées de toutes parts seront accumulées dans vos magasins, vous n'aurez plus où les placer. Pourquoi tant de recherches ? Sans doute nos ancêtres, dont les vertus nous soutiennent encore aujourd'hui malgré nos vices, étoient à plaindre de se procurer la nourriture par leur propre sueur, de n'avoir point d'autre lit que la terre, point de plafonds brillants d'or, point de temples ornés de pierreries. Mais les serments étoient respectés quand on juroit par des dieux d'argile ; et ceux qui les attestoient retournent chercher la mort chez l'ennemi, plutôt que de se parjurer. Le dictateur qui écoutoit les députés des Samnites, en préparant à son foyer quelque aliment grossier, de cette même main qui plus d'une fois avoit battu l'ennemi, et posé le laurier triomphal dans le sein du grand Jupiter, vivoit, sans doute, moins heureux que ne vécut de notre temps un Apicius, qui, dans une ville d'où les philosophes avoient reçu l'ordre de sortir, comme des corrupteurs de la jeunesse, donna des leçons de bonne chère, in-

fecta son siècle de sa doctrine, et fit une fin digne de sa vie. Après avoir consumé dans sa cuisine un milliard de sesterces, absorbé en débauches tant de présents des premiers de la ville, tant de revenus immenses, noyé de dettes, il s'avisa, pour la première fois, de compter : il calcula qu'il ne lui restoit plus que dix millions de sesterces ; et ne voyant pas de différence entre mourir de faim et vivre avec une pareille somme, il s'empoisonna lui-même. Quel luxe, que celui qui se croit pauvre avec dix millions de sesterces ! Eh bien ! après cela, croyez - vous que le bonheur consiste dans la grandeur de la fortune, ou dans celle de l'ame ?

---

## CHAPITRE XI.

Il se trouve donc un homme pour qui dix millions de sesterces sont un objet d'horreur ! une somme qui feroit l'objet des vœux des autres hommes. Il s'y dérobe par le poison. Je me trompe, ce dernier breuvage fut le plus salutaire qu'eût jamais pris cet homme dépra-

vé. Il mangeoit et buvoit du poison , lorsque non seulement il se plaisoit à ses énormes festins , mais s'en glorifioit , lorsqu'il faisoit parade de ses vices , lorsqu'il attiroit l'attention de toute la ville sur ses débauches , lorsqu'il excitoit à l'imiter une jeunesse portée au mal, même sans mauvais exemple.

Tel est le sort des hommes, lorsqu'ils ne règlent pas les richesses sur la raison qui a des bornes fixes, mais sur des habitudes dépravées, dont les caprices sont insatiables et sans mesure. Rien ne suffit à la cupidité ; peu de chose suffit à la nature. La pauvreté n'est donc pas un malheur dans l'exil : il n'est pas de lieu si stérile qui ne produise de quoi nourrir un homme. Mais, dira-t-on, un exilé manque d'habits et de maisons. Si ses besoins sont encore réglés par la nature, il trouvera une demeure et un habit : il faut aussi peu pour couvrir le corps que pour le nourrir. Tout ce que la nature a rendu nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. S'il desire de la pourpre largement saturée, mêlée d'or, nuancée de couleurs et de broderie, ce n'est plus à la fortune, mais à lui-même qu'il doit s'en prendre de sa pauvreté : vous ne gagnerez rien

à lui rendre ce qu'il a perdu ; après son rappel , il lui manquera plus , par ses desirs , que pendant son exil , par ses privations. S'il desire un buffet garni de vases d'or , une argenterie travaillée par les artistes les plus célèbres de l'antiquité , cet airain ( \* ) dont la folie de quelques riches fait tout le prix ; une foule d'esclaves , capable de rendre le palais le plus vaste trop étroit ; des bêtes de somme engraisées en dépit de la nature , et des pierres tirées de tous les pays connus : vous aurez beau accumuler tous ces objets de luxe ; ils ne contenteront jamais son ame insatiable. C'est ainsi qu'aucune liqueur ne peut désaltérer celui dont la soif ne vient pas du besoin , mais de l'ardeur qui dévore ses entrailles ; car ce n'est plus une soif , mais une vraie maladie.

Cette ardeur insatiable n'est pas particulière à l'avarice et à la gourmandise ; telle est

---

( \* ) Il s'agit de l'airain de Corinthe , très recherché par les anciens , et qu'ils supposoient avoir été produit par l'incendie de cette ville , ornée jadis d'un grand nombre de statues d'or , d'argent et de cuivre , qui en se fondant avoient formé un alliage précieux.

la nature de tous les desirs produits par la perversité plutôt que par le besoin. Toutes les jouissances ne sont pas le terme du désir, mais un pas de plus qu'il fait. Ainsi tant qu'on se tient dans les bornes de la nature, on ne sent pas la pauvreté ; dès qu'on en sort, on trouve la pauvreté au sein même de l'opulence. Tous les lieux d'exil suffisent pour fournir le nécessaire ; un royaume entier ne peut suffire au superflu.

C'est l'ame qui fait la richesse : elle suit l'homme en exil ; et dans les solitudes même les plus affreuses, lorsqu'elle trouve de quoi soutenir son corps, elle jouit de ses propres biens, et nage dans l'abondance. L'argent est aussi indifférent pour l'ame que le sont pour les dieux immortels tous les objets tant admirés par des ignorants et des esclaves de leurs corps. Ces pierres, cet or, cet argent, ces grandes tables circulaires d'un poli si achevé, sont des masses de terre, auxquelles ne peut être attachée une ame pure, toujours fixée sur le lieu de son origine, légère, active, prête à s'élancer aussitôt que ses liens seront brisés. En attendant, ses pensées impétueuses parcourent avec rapidité les espaces où résident

les dieux, autant que le poids de ses membres le lui permet. Ainsi l'exil n'est pas fait pour elle : libre, fille des dieux, elle est coéternelle au temps et au monde ; en effet , sa pensée se jette dans l'étendue des cieux, dans les temps passés et futurs. Ce foible corps, la prison et le lien de l'ame, est incessamment ballotté ; c'est contre lui que s'exercent les supplices, les brigandages, les maladies : mais l'ame est éternelle, inviolable, nul bras ne peut attenter sur elle.

---

## CHAPITRE XII.

Ne croyez pas que pour diminuer les désavantages de la pauvreté, qu'on ne trouve à charge que quand on la croit réelle, je n'emploie que les préceptes des sages. Considérez d'abord que les pauvres, qui forment la portion la plus nombreuse du genre humain, n'ont pas l'air plus triste ou plus inquiet que les riches : j'ajoute même qu'ils sont d'autant plus gais que leur ame a moins de soucis qui la partagent.

Passons des pauvres aux riches : combien de temps de la vie où ils ne diffèrent pas des pauvres ? En voyage , leur bagage est très succinct , et si la diligence est nécessaire , ils renvoient même leur cortège. A la guerre , ils n'ont qu'une très petite partie de leurs effets ; la discipline des camps interdit toute pompe : non seulement les circonstances des temps ou la stérilité des lieux les égalent aux pauvres , ils ont même des jours où ennuyés de leurs richesses ils mangent à terre , sans vaisselle d'or ni d'argent , se servant de vases d'argile. Les insensés ! ils craignent toujours ce qu'ils desirerent quelquefois. Quel aveuglement , quelle ignorance de la vérité , de fuir ainsi ce qu'ils imitent pour s'amuser ! Pour moi , quand je me rappelle les exemples anciens , je rougis de consoler les hommes de la pauvreté. Les progrès du luxe sont tels de nos jours , que les provisions des exilés excèdent le patrimoine des grands d'autrefois. On sait qu'Homère n'avoit qu'un esclave , et Platon trois : Zénon , le fondateur de la secte rigide et mâle des Stoïciens , n'en avoit point. Quelqu'un osera-t-il prétendre que ces philosophes étoient malheureux , sans se faire regarder par-là comme

malheureux lui-même ? Ménénus Agrippa , le médiateur de la paix entre le sénat et le peuple , fut enterré à l'aide d'une contribution publique. Pendant qu'Attilius Régulus battoit les Carthaginois en Afrique, il écrivit au sénat que son mercenaire s'étoit enfui, et que son champ restoit sans culture ; en conséquence le sénat ordonna que, pendant l'absence de Régulus, il fût cultivé aux dépens de l'état : la perte d'un esclave ne payoit pas trop cher l'honneur d'avoir le peuple romain pour fermier.

Après de tels modèles , peut-on dédaigner la pauvreté ? Peut-on se plaindre de manquer de quelque chose en exil , quand Régulus n'a pas un esclave pour le servir , quand Ménénus meurt sans laisser de quoi faire ses funérailles ? Le secours ne fut honorable que parceque l'indigence l'étoit. Voilà donc des patrons sous la protection desquels la pauvreté est , non seulement en sûreté , mais encore en honneur.



## CHAPITRE XIII.

Mais, dira-t-on, pourquoi séparer avec adresse des maux qui, pris à part, sont supportables, et réunis ne le sont plus? Le changement de lieux est supportable, s'il se borne à changer de lieux : la pauvreté l'est encore quand elle n'est pas jointe avec l'ignominie, capable seule d'abattre l'ame.

A cette objection tirée de la réunion des maux, je réponds : si vous avez assez de force contre chacun des coups de la fortune, vous en aurez assez contre tous réunis. Quand une fois la vertu a fortifié une ame, elle la rend invulnérable par tous ses côtés. Si l'avarice, le plus terrible des fléaux du genre humain, vous laisse tranquille, l'ambition ne vous arrêtera point. Si vous ne regardez pas votre dernier jour comme une punition, mais comme une loi de la nature, nulle terreur n'osera s'introduire dans un cœur d'où vous aurez banni la crainte de la mort. Si vous songez que les plaisirs de l'amour n'ont pas été don-

nés à l'homme pour la débauche, mais pour la propagation de l'espèce, tous les desirs respecteront celui qui n'aura pas succombé à cette maladie secrète et inhérente à notre corps. La raison ne triomphe pas de chaque vice en particulier, mais de tous à-la-fois : sa victoire est générale. Quoi ! vous croyez que le sage est sensible à l'ignominie ! lui qui renferme son bonheur en lui-même, et qui condamne les opinions du vulgaire ; une mort ignominieuse est plus que l'ignominie. Cependant Socrate, avec le même air qui, jadis, en avoit imposé à trente tyrans, entra dans la prison pour lui ôter son ignominie : en effet, la demeure d'un Socrate ne pouvoit être une prison (\*).

Peut-on être assez aveugle pour regarder comme une ignominie le double refus qu'esuya Caton dans la demande de la préture et dans celle du consulat ? Ce ne fut une ignominie que pour la préture et le consulat, auxquels Caton eût fait honneur. On n'est méprisé par les autres que lorsqu'on a commencé

---

(\*) Voyez l'apologie de Socrate, 2<sup>e</sup> volume de la 2<sup>e</sup> série de cette Bibliothèque.

par se mépriser soi-même. Il n'y a que les ames basses qui soient exposées aux outrages; mais quand on s'élève au-dessus des infortunes les plus sensibles, quand on triomphe des maux dont les autres hommes sont abattus, les malheurs mêmes deviennent une sauvegarde contre le mépris : nous sommes constitués de manière que rien n'excite plus notre admiration qu'un homme courageux dans le malheur. On conduisoit Aristide au supplice; tous ceux qui le rencontroient baissoient les yeux et gémissaient du sort, non pas d'un homme juste, mais de la justice même; cependant il se trouva un homme qui lui cracha au visage : il avoit d'autant plus sujet d'en être indigné, que cet affront ne pouvoit partir que d'une bouche impure. Il se contenta de s'essuyer le visage, et dit, en souriant, au magistrat qui l'accompagnoit : Avertissez cet homme de bâiller désormais avec plus de réserve; c'étoit faire un outrage à l'outrage même.

Je sais qu'il est des gens pour qui le mépris est le plus sensible des malheurs, et qui lui préfèrent la mort même. Je leur répondrai que l'exil n'est pas toujours accompagné du

mépris. Un grand homme vient-il à tomber ; il paroîtra grand, même à terre : il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples qu'on foule aux pieds ; celles-ci sont aussi vénérées par les dévots que les édifices sacrés qui subsistent en entier.

---

## CHAPITRE XIV.

Puisque de mon côté, ô ma mère, vous n'avez rien qui doive faire couler vos larmes, il faut que vos motifs d'affliction vous soient personnels. Ils peuvent se réduire à deux : ou vous regrettez en moi un appui, ou vous ne pouvez supporter mon absence. Le premier point ne demande qu'à être effleuré : je connois le désintéressement de votre ame ; dans votre affection pour ceux qui vous appartiennent, vous ne considérez qu'eux-mêmes. Laissons de pareils motifs à ces mères qui font un mauvais usage du pouvoir de leurs enfants, qui, ne pouvant, en leur qualité de femmes, exercer aucun emploi, sont ambitieuses sous leurs noms, qui dissipent les biens de leurs

filis, cherchent à se les approprier, et se rendent fatigantes à force d'employer leur éloquence et leur crédit à solliciter des graces. Pour vous, vous avez toujours applaudi, et jamais participé aux avantages de vos enfans; sans cesse vous avez mis des bornes à notre libéralité, sans en mettre à la vôtre. Ayant encore vous-même vos parents, vous avez avantagé vos fils déjà très riches : dans l'administration de notre bien, vous l'avez augmenté comme s'il eût été le vôtre; vous l'avez ménagé comme le bien d'autrui; vous vous êtes abstenue de faire usage de notre crédit, comme s'il ne vous eût point appartenu. Il ne vous est rien revenu de nos honneurs, que du plaisir et de la dépense : jamais votre tendresse ne vous a permis d'envisager votre propre intérêt; vous ne pouvez donc regretter, en l'absence de votre fils, ce que vous ne regardiez pas comme à vous lorsqu'il étoit présent.

## CHAPITRE XV.

Toutes mes consolations doivent donc se tourner vers la source même de la vraie douleur maternelle. Je suis, dites-vous, privée des embrassements d'un fils qui m'est cher ; je ne jouis plus de sa présence, de sa conversation : où est-il ce mortel chéri, dont la vue dissipait la tristesse de mon front, dont le sein recevoit le dépôt de mes inquiétudes ? que sont devenus ces entretiens dont j'étois insatiable ? ces études auxquelles j'assistais avec un plaisir peu commun dans une femme, avec une familiarité peu ordinaire dans une mère ? qu'est devenue cette tendresse que l'on faisoit éclater à ma rencontre, cette joie ingénue qu'on montrait à ma vue. Vous vous représentez les lieux témoins de nos embrassements et de nos repas ; vous vous rappelez sur-tout notre dernière conversation, si capable de déchirer votre ame. En effet, un des raffinements de cruauté de la fortune fut de vous avoir rappelée à Rome, trois jours avant le coup qu'il

m'a frappé : vous étiez alors tranquille , et bien éloignée de craindre ce malheur : la distance des lieux qui nous séparoient , une absence de quelques années , sembloient vous avoir préparée à cette infortune : il fallut que vous revinssiez , non pour jouir de votre fils , mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter ! Si vous vous étiez absentée long-temps auparavant , ma perte vous eût été moins sensible ; l'intervalle eût adouci le regret. Si vous ne vous étiez point du tout absentée , vous auriez eu du moins la consolation de voir votre fils deux ans de plus ; mais le destin cruel a tout arrangé de manière que vous n'avez pu ni jouir de ma prospérité , ni vous accoutumer à mon absence. Plus ce malheur est douloureux , plus vous devez vous armer de tout votre courage : c'est un ennemi connu , et déjà vaincu plus d'une fois , contre lequel il faut combattre avec une nouvelle ardeur. Ce n'est pas d'un corps intact , c'est à travers vos cicatrices mêmes que votre sang coule aujourd'hui.

## CHAPITRE XVI.

Ne vous excusez pas sur la foiblesse de votre sexe : on lui accorde un droit presque immodéré, mais non pas illimité, de répandre des larmes : aussi nos ancêtres, voulant composer pour ainsi dire avec la douleur obstinée des femmes, leur ont accordé dix mois pour pleurer leurs époux : ce n'étoit pas leur interdire le deuil, mais le borner. Se livrer à une douleur sans fin pour la perte de ses proches, c'est une foiblesse insensée : n'en ressentir aucune, seroit une dureté inhumaine. Il faut tempérer la tendresse par la raison, éprouver le regret, et l'amortir. Ne vous réglez pas sur quelques femmes, dont la douleur n'a fini qu'à leur mort : vous en connoissez qui, après la perte de leurs fils, n'ont plus quitté l'habit de deuil. Votre fermeté dès l'âge le plus tendre vous impose d'autres devoirs : le sexe n'est point une excuse pour celle qui n'a montré aucun des vices du sien. La licence dans les mœurs, ce fléau dominant de notre siècle, n'a



pu vous ranger dans la classe la plus nombreuse des femmes ; en vain elle étaloit à vos yeux les perles et les diamants ; vous n'avez pas regardé l'éclat des richesses comme le premier des biens de l'homme : élevée dans une maison sévère où l'on suivoit des mœurs antiques, vous n'avez pas été séduite par la contagion de l'exemple, si dangereuse pour la vertu même ; vous n'avez pas rougi de votre fécondité ; vous n'avez pas craint qu'elle fît connoître votre âge. Différente des autres femmes, qui n'aspirent à d'autre gloire qu'à celle de la beauté, vous n'avez pas caché l'enflure de votre sein, comme un poids qui nuisoit à la bonne grace ; vous n'avez pas étouffé dans vos entrailles l'espoir de votre postérité. Jamais votre visage ne s'est souillé d'un enduit étranger ou d'un teint d'emprunt ; jamais votre corps ne s'est couvert de ces vêtements qui ne laissent rien voir de plus quand on les ôte. Vous avez fait de la chasteté, comme votre plus bel ornement, votre unique parure, la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

Vous ne pouvez donc, pour être en droit de conserver votre douleur, vous autoriser du nom de femme, auquel vous êtes si supé-

rieure par vos vertus. Vous ne devez pas plus partager les larmes que les vices de votre sexe. Il est même des femmes qui ne vous permettront pas de sécher de chagrin ; mais qui , après les premiers pleurs accordés à la nature , vous obligeront de reprendre courage : il faut ne considérer que celles qu'une vertu éprouvée a mises au rang des plus grands hommes. De douze enfants qu'avoit Cornélie , le destin la réduisit à deux : elle en avoit perdu dix , quel nombre ! et dix Gracchus , quelle perte ! Ses amis en pleurs gémissaient de son sort ; elle leur défendit de s'en prendre à la fortune qui lui avoit donné des Gracchus pour fils. Une pareille femme méritoit de donner le jour à celui qui dit dans l'assemblée du peuple : *Quoi ! tu oses insulter ma mère , celle qui a mis mon frère au monde !* Mais le mot de la mère me paroît plus énergique. Le fils ne songeoit alors qu'à la naissance des Gracques ; la mère avoit à songer même à leurs funérailles.

Rutilia suivit son fils Cotta en exil : elle lui étoit si tendrement attachée , qu'elle aimeroit mieux supporter l'exil que son absence ; elle ne revint dans sa patrie qu'avec son fils. Après.

son retour, au milieu de sa prospérité, elle le perdit avec le même courage qu'elle l'avoit suivi ; et l'on ne vit plus couler ses larmes depuis le convoi de son fils ; elle montra du courage lors de son exil , et de la raison à sa mort ; rien ne put arrêter les mouvements de sa tendresse, ni la faire persister dans une affliction insensée et superflue.

Je veux qu'on vous mette au rang des femmes dont vous avez toujours imité les exemples ; vous êtes plus propre qu'aucune autre à étouffer, comme elles, les chagrins. Je sais que la chose ne dépend pas de nous ; que nulle passion n'obéit à l'homme, et encore moins celle que produit la douleur : elle est opiniâtre et résiste aux remèdes. On veut quelquefois la comprimer et dévorer ses soupirs ; mais c'est un calme trompeur, et sur le visage le plus serein l'on voit couler des larmes. D'autres fois on essaie de se distraire par des jeux et des combats de gladiateurs ; mais , au milieu des spectacles même , la moindre chose suffit pour rappeler l'idée de sa perte. Il vaut donc mieux vaincre la douleur que de la tromper : l'illusion des plaisirs et la distraction des affaires ne l'empêchent

pas de renaître ; ces délais lui laissent le temps de rassembler de nouvelles forces ; mais le calme que la raison procure est durable.

Je ne vous indiquerai donc pas des moyens auxquels je sais qu'on a souvent recours ; je ne vous exhorterai pas à vous distraire ou à vous amuser par des voyages d'agrément prolongés ; à donner beaucoup de temps à la révision de vos comptes et à l'administration de vos biens , à vous lier sans cesse par de nouvelles affaires : ce ne sont là que des remèdes momentanés ; ou plutôt ce ne sont pas des remèdes , mais des embarras. Je veux donc vous conduire dans l'unique asile ouvert à ceux qui fuient devant la fortune : c'est dans le sein des arts libéraux ; ce sont eux qui guériront votre blessure , qui vous arracheront à votre douleur. Si vous n'aviez pas l'habitude de vous livrer à l'étude , il faudroit aujourd'hui la contracter ; mais autant que l'a permis l'antique sévérité de votre père , vous avez sinon approfondi , du moins effleuré tous les beaux arts. Plût à Dieu que , moins attaché à la coutume de ses ancêtres , ce père vertueux ne vous eût pas restreinte à une teinture légère

de la philosophie, vous ne seriez pas aujourd'hui dans le cas de chercher des armes contre la fortune, mais de faire usage des vôtres. L'exemple des *fermes* pour qui les lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse, ne lui permit pas de vous livrer aux études; cependant l'avidité de votre esprit sut mettre à profit le peu de temps qu'on vous laissoit. Votre ame possède les principes de toutes les sciences; rentrez donc en vous-même, vous y trouverez la sûreté, la consolation, et même le plaisir. Si les sciences sont vraiment entrées dans votre esprit, l'accès en sera fermé pour toujours à la douleur, aux inquiétudes, aux tourments inutiles d'une vaine affliction; et votre cœur, depuis longtemps défendu contre les vices, le sera aussi contre les chagrins.

Voilà le rempart le plus sûr et le seul qui puisse vous soustraire à la fortune. Mais, comme il vous faut un appui avant de parvenir au port que vous promettent les études, je veux en attendant vous proposer des motifs de consolation. Considérez mes frères : pouvez-vous, tant qu'ils vivront, vous plaindre de la fortune? tous les deux réjouiront votre ten-

dresse par des vertus diverses. L'un est parvenu aux dignités par ses talents (\*), l'autre les a méprisées par sagesse : jouissez de la considération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous les deux. L'un recherche les grandeurs pour vous faire honneur, l'autre embrasse le loisir pour se livrer à vous. La fortune a voulu que l'un vous servît d'appui, et l'autre de consolateur ; vous êtes défendue par le crédit du premier, vous jouissez du repos du second ; ils se disputeront de zèle auprès de vous ; et la tendresse de deux fils suppléera à la perte d'un seul. Je puis hardiment vous le promettre, il ne vous manquera que le nombre. Considérez encore les petits-fils que vous tenez d'eux ; le jeune Marcus (\*) cet aimable enfant, contre la vue duquel aucune tristesse ne peut tenir, dont les caresses guériroient les blessures les plus profondes et les plus récentes. Quelles larmes sa gaieté n'arrêteroit-elle pas ? De quel front ses saillies n'effaceroient-elles pas les rides ? Quelle gravité ne s'amuseroit pas de ses jeux

---

(\*) Il fut père du poëte Lucain.

(\*) Fils de Sénèque.

enfants? Quelle mélancolie profonde ne seroit tirée d'elle-même et fixée par ce babil qu'on ne se lasse point d'entendre? Fassent les dieux qu'il nous survive! Puisse la cruauté des destins se fatiguer et s'épuiser sur moi seul! Puissent tomber sur ma tête les coups qui menacent et la mère et l'aïeule! Que la foule de mes proches soit heureuse et florissante, je ne me plaindrai ni de mon sort ni de ma solitude; je ne demande qu'une seule grace: d'être la victime expiatoire de ma famille!

Serrez bien dans vos bras cette Novatilla (\*), qui va bientôt vous donner des arrière-petits-fils; Novatilla, que j'avois adoptée, qui tenoit à mon sort par des liens si étroits, qu'elle doit, après ma perte, se regarder comme orpheline, bien qu'il lui reste un père. Aimez-la pour vous, aimez-la encore pour moi. La fortune lui a ravi depuis peu sa mère: votre tendresse peut l'empêcher, sinon d'être fâchée de cette perte, au moins de la sentir. Veillez tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté: les préceptes pénètrent plus avant quand ils sont im-

---

(\*) Nièce de Sénèque.

primés dans l'âge tendre. Qu'elle s'accoutume à vos discours, qu'elle se règle sur vos leçons : elle vous devrait beaucoup, quand vous ne lui donneriez que l'exemple : ce devoir solennel vous servira de remède ; une ame dont la douleur est prescrite par la nature ne peut en être détournée que par la raison ou par quelque occupation honnête.

Parmi vos motifs de consolation je compterois votre père, s'il n'étoit absent : mais que votre chagrin vous apprenne combien il est intéressé à cet événement : vous sentirez qu'il est plus juste de vous conserver pour lui, que de vous sacrifier pour moi. Toutes les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous, et vous fera la loi, songez à votre père. Sans doute par les petits-fils et les arrière-petits-fils que vous lui avez donnés, vous n'existerez plus uniquement pour lui ; mais le soin de lui faire terminer son heureuse carrière est un devoir qui vous reste à remplir : tant qu'il vit ce seroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.



---

---

CHAPITRE XVII.

Je ne vous parlois pas de votre plus grande consolation, de votre sœur, de ce cœur fidèle dans lequel vous déposez toutes vos peines ; de cette ame tendre qui a pour nous des sentiments dignes d'une mère. Vous avez mêlé vos soupirs aux siens, vous avez versé dans son sein vos premiers pleurs. Elle prend toutes vos afflictions ; néanmoins, dans mon malheur, ce n'est pas seulement pour votre compte qu'elle est affligée ; ce sont ses bras qui m'ont apporté dans cette ville, ses soins maternels qui m'ont rétabli d'une longue maladie, son crédit qui m'a obtenu la questure ; elle, qui n'avoit jamais eu la hardiesse de parler aux grands, de faire la cour aux gens en place, a vaincu, par tendresse pour moi, sa modestie naturelle ; ni sa vie retirée, ni sa timidité vraiment agreste, si on la compare avec l'effronterie de nos femmes, ni son amour pour le repos, ni ses mœurs paisibles

et solitaires, ne l'empêchèrent de devenir ambitieuse en ma faveur.

Voilà, ô ma mère ! la consolation qui doit vous rappeler à la vie ; unissez-vous encore plus à elle : serrez-la dans vos étroits embrassements. Les gens affligés fuient les personnes qui leur sont les plus chères, pour donner un libre cours à leur douleur ; réfugiez-vous dans son sein avec toutes vos pensées ; soit que vous veuillez persévérer dans votre état, ou y renoncer, vous trouverez chez elle ou la fin ou la compagne de votre affliction. Mais, si je connois bien la sagesse de cette femme accomplie, elle ne souffrira point que vous vous consumiez par un chagrin inutile ; elle vous citera son propre exemple, dont j'ai moi-même été témoin. Elle avoit perdu sur mer un époux qu'elle aimoit, notre oncle, qu'elle avoit épousé dans son adolescence. Elle eut à soutenir en même temps et le deuil et la crainte ; et, victorieuse de la tempête, elle emporta son corps nonobstant son naufrage. O combien de grandes actions demeurent ensevelies dans l'obscurité ! Si elle fût née dans les anciens temps, assez simples pour admirer les vertus, avec quelle ardeur

tous les hommes de génie se seroient empressés de célébrer une femme qui, oubliant la foiblesse de son sexe, oubliant la mer si redoutable même aux héros, expose sa vie pour donner la sépulture à son mari, et, uniquement occupée du soin de ses funérailles, ne songe pas aux siennes propres. Tous les poètes ont chanté celle qui s'est offerte à la mort à la place de son mari (\*): il est plus beau de s'y offrir pour lui procurer la sépulture; l'amour est plus grand lorsque, avec les mêmes dangers, il rachète un moindre bien.

Peut-on être surpris après cela que, pendant seize ans que son mari fut gouverneur d'Égypte, jamais elle ne parut en public, jamais elle ne reçut chez elle personne de la province, jamais elle ne demanda rien à son mari, et ne souffrit qu'on la sollicitât. Aussi cette province, médisante et ingénieuse à outrager ses préfets, dans laquelle ceux mêmes qui évitèrent les fautes ne purent se soustraire au blâme, admira votre sœur comme un modèle unique de vertu; et, malgré son goût pour les sarcasmes les plus dangereux, elle

---

(\*) Alceste, femme d'Admète.

prit sur elle de réprimer la malignité de ses discours : aujourd'hui même encore elle souhaite une femme semblable, quoiqu'elle n'ose l'espérer. C'eût été beaucoup que pendant seize ans sa conduite eût été approuvée de cette province : c'est encore plus qu'elle ait été ignorée.

Je ne vous rapporte pas ces traits pour célébrer ses louanges : ce seroit les affoiblir que de les parcourir si rapidement ; mais pour vous faire sentir la grandeur d'ame d'une femme que l'avarice et l'ambition, les compagnes et les fléaux de la grandeur, n'ont pu corrompre ; que la crainte de la mort, que la vue de son vaisseau sans agrès, d'un naufrage certain, n'ont pas empêchée de s'attacher au cadavre de son époux, moins occupée du soin de se sauver que d'emporter ce précieux dépôt.

Montrez-lui le même courage ; tirez votre ame du deuil où elle est plongée, et ne laissez pas croire que vous vous repentiez de m'avoir mis au monde. Néanmoins, comme, quelque chose que vous fassiez, il faut nécessairement que vos pensées reviennent souvent vers moi, et qu'aucun de vos enfants ne

se présente plus fréquemment à votre souvenir, non qu'ils vous soient moins chers, mais parcequ'il est naturel de porter plus souvent la main à la partie douloureuse, vous ne devez me voir qu'heureux et satisfait, tel que j'étois au sein de la prospérité; j'y suis en effet, puisque mon ame, libre de toute mélancolie, vague tout entière à ses fonctions, tantôt s'amusant d'études légères, tantôt s'élevant à la contemplation de sa propre nature et de celle de l'univers, uniquement avide de connoître la vérité. D'abord j'examine la terre et sa position, puis la nature de la mer qui l'environne, la cause de ses flux et reflux alternatifs; ensuite je considère ces terribles météores formés entre le ciel et la terre, ce théâtre tumultueux des tonnerres, des foudres, des vents, des pluies, de la neige et de la grêle. Après avoir parcouru ces objets moins sublimes, mon ame s'élève par degrés jusqu'à la voûte des cieux, elle jouit du spectacle pompeux des corps célestes, et, se rappelant son éternité, elle marche au milieu des temps, soit ceux qui sont déjà passés, soit ceux qui formeront les siècles à venir.

---



# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                            |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| NOTICE sur Salluste.                                                                       | PAGE 5 |
| De Salluste. Extrait du cours de littérature<br>de La Harpe.                               | 7      |
| Histoire de la conjuration de Catilina, par Sal-<br>luste. Traduction de J. H. Dotteville. | 16     |
| Livre quatrième de l'Énéide. Trad. de J. Delille.                                          | 105    |
| Notice sur Cicéron.                                                                        | 142    |
| Sommaire de la première Catilinaire.                                                       | 167    |
| Première Catilinaire de M. T. Cicéron, traduite<br>par l'abbé Auger.                       | 170    |
| Consolation à Helvia. Extrait des œuvres mo-<br>rales de Sénèque. Traduction de La Grange. | 197    |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU CINQUIÈME VOLUME  
DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE.





# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.



DEUXIÈME SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,  
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS

GALLUS.



*Les bœufs l'entouraient tristes de ses douleurs.*

Bibliothèque  
CHOISIE  
Pour les Dames  
Rédigée  
Par M<sup>me</sup> DUFRENOY

2<sup>me</sup> Série 2 6<sup>me</sup> Volume.



A PARIS  
Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N<sup>o</sup> 13.  
1822.



# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

DE LA SATIRE ANCIENNE.

---

PARALLÈLE

D'HORACE ET DE JUVÉNAL.

EXTRAIT

DU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

---

QUINTILIEN dit en propres termes que *la satire appartient tout entière aux Romains : Satyra quidem tota nostra est.* Sans doute il veut dire seulement qu'en ce genre ils n'ont rien emprunté des Grecs ; car il ne pouvoit pas ignorer qu'Hypponax et Archiloque ne s'étoient rendus que trop fameux par leurs satires, qui pouvoient plutôt s'appeler de véritables li-

belles, si l'on en juge par les effets horribles qui en résultèrent, et par la punition de leurs auteurs : Hypponax fut chassé de son pays, et Archiloque fut poignardé. Ce dernier avoit si cruellement diffamé Lycambe, qui lui avoit refusé sa fille, que le malheureux se donna la mort. Archiloque fut l'inventeur du vers *ïambe*, dont les Grecs et les Latins se servirent dans leurs pièces de théâtre. Mais dans ses mains ce fut, dit Horace, *l'arme de la rage*. Le satirique latin avoue qu'il s'est approprié cette mesure de vers dans quelques unes de ses odes ; mais il ajoute avec raison qu'il est bien loin d'en avoir fait un si détestable usage. Ses satires, ainsi que celles de Juvénal et de Perse, sont écrites en vers *hexamètres*. Ainsi l'assertion de Quintilien se trouve suffisamment justifiée, puisque les satiriques latins n'imitèrent les Grecs ni dans la forme des vers ni dans le genre des sujets..

La satire, suivant les critiques les plus éclairés, est un mot originairement latin. Il n'a rien de commun avec le nom que portent dans la fable ces êtres monstrueux qu'elle représente entièrement velus et avec des pieds de chèvre. Il vient du mot *satura*, qui, dans



les auteurs de la plus ancienne latinité, signifioit un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite on l'appliqua plus particulièrement aux ouvrages qui avoient pour objet la raillerie et la plaisanterie. Enfin Ennius et Lucilius déterminèrent la nature de ce genre d'écrire, et l'on ne donna plus le nom de satires qu'aux poésies dont le sujet étoit la censure des mœurs. Lucilius sur-tout s'y rendit très célèbre; et quoiqu'il eût écrit du temps des Scipions, il avoit encore dans le siècle d'Auguste des partisans si zélés, qu'on murmura beaucoup contre Horace, qui, en louant le sel de ses écrits et sa courageuse hardiesse à démasquer le vice, avoit comparé son style incorrect, diffus et inégal, à un fleuve qui roule beaucoup de fange avec quelques parcelles d'or. Quintilien lui-même trouve ce jugement d'Horace trop sévère. Il nous est impossible de savoir au juste à qui l'on doit s'en rapporter; il ne nous reste que quelques vers de Lucilius.

Heureusement nous sommes à portée de confirmer l'opinion de ce même Quintilien sur Horace, qui, selon lui, est infiniment plus pur et plus châtié que Lucilius, et a excellé

sur-tout dans la connoissance de l'homme.

Horace, l'ami du bon sens,  
Philosophe sans verbiage,  
Et poëte sans fade encens,

a dit Gresset ; et il est vrai qu'on ne peut ni railler plus finement ni louer avec plus de délicatesse. Sa morale est à-la-fois douce et pure : elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poëte n'a mieux connu le langage qui convient à la raison ; il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir ; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer ; il connoît les dangers du rôle de censeur, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue, car, en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grace du monde ; vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche, car il converse toujours avec vous ; il a trop de gaieté pour être taxé d'humeur ni de misanthropie. Enfin, le plus grand inconvénient de la morale c'est l'ennui, et il a tout ce qu'il faut pour y échapper : une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espèce, des dialogues, des

fictions, des apologues, des peintures de caractères et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique, toujours si heureuse par-tout où elle peut entrer, et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les modernes, a le mieux senti tous les avantages. C'est à lui qu'il appartenoit de bien apprécier Horace ; c'est à lui qu'il sied bien de dire dans cette charmante épître, l'un des meilleurs ouvrages de sa vieillesse :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.

.....  
 Sur le bord du tombeau je mettrai tous mes soins  
 A suivre les leçons de ta philosophie ,  
 A mépriser la mort en savourant la vie ,  
 A lire tes écrits pleins de grace et de sens ,  
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.  
 Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence ,  
 A jouir sagement d'une honnête opulence ,  
 A vivre avec soi-même , à servir ses amis ,  
 A se moquer un peu de ses sots ennemis ,  
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée ,  
 En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Voilà le meilleur résumé de la lecture des satires et des épîtres d'Horace ; car on peut joindre ensemble ces deux ouvrages, qui ont à beaucoup d'égards le même caractère, si ce

n'est que les épîtres, avec moins de force dans la pensée, ont cette aisance et ce naturel qui est du genre épistolaire ; mais le résultat est le même : c'est que l'auteur est le plus aimable des poètes moralistes, et par cela même le plus utile, parceque ces préceptes, dont la vérité est à la portée de tous les esprits, dont l'application est de tous les moments, renfermés dans des vers pleins de précision et de facilité, vous accoutument à faire sur vous le même travail, le même examen qu'il fait sur lui, et qui a pour but, non pas de vous mener à une perfection dont l'homme est bien rarement capable, mais de vous apprendre à devenir chaque jour meilleur, et pour vous-même et pour les autres.

M. Dusaulx, de l'académie des inscriptions, à qui nous devons la meilleure traduction en prose qu'on ait encore faite de Juvénal, a mis à la tête de son ouvrage un très beau parallèle de ce satirique et d'Horace, son devancier. Je vais le rapporter en entier, quoiqu'un peu étendu : il est trop bien écrit pour paroître long. Mais, en rendant justice au talent de l'écrivain, je me permettrai quelques observations en faveur d'Horace, qu'il me sem-

ble avoir traité un peu rigoureusement, en même temps qu'il montre pour Juvénal un peu de cette prédilection si excusable dans un traducteur qui s'est pénétré, comme il le devoit, du mérite de son original.

« Comme on a coutume, pour déprimer Juvénal, de le comparer avec Horace, je vais essayer de faire sentir que ces deux poètes ayant en quelque sorte partagé le vaste champ de la satire, l'un n'en saisit que l'enjouement, l'autre que la gravité, et que chacun d'eux, fidèle au but qu'il se proposoit, a fourni sa carrière avec autant de succès, quoiqu'ils aient employé des moyens contraires. Cette manière de les envisager, plus morale peut-être que littéraire, n'en est pas moins capable de les montrer par le côté le plus intéressant. Voyons dans quelles circonstances l'un et l'autre peignirent les mœurs, et ce qui constitue la différence de leurs caractères.... Avec autant de sagacité, plus de goût, mais beaucoup moins d'énergie que Juvénal, Horace semble avoir eu plus d'envie de plaire que de corriger. Il est vrai que la sanglante révolution qui venoit d'étouffer les derniers soupirs de la

« liberté romaine n'avoit pas encore eu le  
« temps d'avilir absolument les ames; il est  
« vrai que les mœurs n'étoient pas aussi dé-  
« pravées qu'elles le furent après Tibère, Ca-  
« ligula et Néron. Le cruel mais politique  
« Octave semoit de fleurs les routes qu'il se  
« frayoit sourdement vers le despotisme. Les  
« beaux arts de la Grèce, transplantés autour  
« du Capitole, fleurissoient sous ses auspices;  
« le souvenir des discordes civiles faisoit ado-  
« rer l'auteur de ce calme nouveau. On se  
« félicitoit de n'avoir plus à craindre de se  
« trouver à son réveil inscrit sur des tables  
« de proscription; et le Romain en tutèle ou-  
« blioit, à l'ombre des lauriers de ses ancê-  
« tres, dans les amphithéâtres et dans le cir-  
« que, ces droits de citoyen dont ses pères  
« avoient été si jaloux pendant plus de huit  
« siècles. Jamais la tyrannie n'eut des prémi-  
« es plus séduisantes; l'illusion étoit géné-  
« rale; ou si quelqu'un étoit tenté de deman-  
« der au petit neveu de César de quel droit il  
« s'érigeoit en maître, un regard de l'usurpa-  
« teur le réduisoit au silence. Horace, aussi  
« bon courtisan qu'il avoit été mauvais sol-  
« dat; Horace, éclairé par son propre intérêt,

et se sentant incapable de remplir avec distinction les devoirs pénibles d'un vrai républicain, sentit jusqu'où pouvoit l'élever sans efforts la finesse, les graces et la mesure de son esprit, qualités peu considérées jusqu'alors chez un peuple turbulent, et qui n'avoit médité que des conquêtes. Ainsi la politesse, l'éclat et la fatale sécurité de ce règne léthargique n'avoient rien d'odieux pour un homme dont presque toute la morale n'étoit qu'un calcul de voluptés, et dont les différents écrits ne formoient qu'un long traité de l'art de jouir du présent, sans égard aux malheurs qui menaçoient la postérité. Indifférent sur l'avenir, et n'osant rappeler la mémoire du passé, il ne songeoit qu'à se garantir de tout ce qui pouvoit affecter tristement son esprit, et troubler les charmes d'une vie dont il avoit habilement arrangé le système. Estimé de l'empereur, cher à Virgile, accueilli des grands et partageant leurs délices, il n'affecta point de regretter l'austérité de l'ancien gouvernement; c'eût été mal répondre aux vues d'Auguste et de Mécène, qui s'étoient déclarés ses protecteurs. Le premier, dit-on, feignit de vouloir

« abdiquer, le second l'en détourna : il fit  
« bien pour le prince et pour lui-même. Que  
« seroient-ils devenus tous deux au milieu  
« d'un peuple libre, l'un avec son caractère  
« artificieux et n'ayant plus de satellites, l'autre avec sa vaine urbanité ? Dès-lors il fallut  
« se taire ou parler en esclave. Mais Horace,  
« bien sûr que les races futures, enchantées  
« de sa poésie, affranchiroient son nom, vit  
« qu'il pouvoit impunément être le flatteur et  
« le complice d'un homme qui régnoit sans  
« obstacle. Aussi les éloges qu'il distribuoit  
« étoient-ils uniquement relatifs à l'état présent des choses, et au crédit actuel des personnes dont il ambitionnoit le suffrage. On  
« ne trouve en aucun endroit de ses écrits, ni  
« le nom d'Ovide flétri par sa disgrâce, ni celui  
« lui de Cicéron, que *Rome encore libre*, dit  
« Juvénal, avoit appelé le dieu tutélaire, le  
« père de la patrie. Mais il n'a point oublié  
« de chanter les favoris de la fortune ; ceux-là  
« n'avoient rien à craindre de sa muse : plus  
« enjouée que mordante, elle ne s'égayoit  
« qu'aux dépens de cette partie subalterne de  
« la société, dont il n'attendoit ni célébrité ni  
« plaisirs. Nul ne connut mieux que lui le



« pouvoir de la louange : nul ne sut l'apprêter  
« plus adroitement, ni gagner avec plus d'art  
« la bienveillance des premiers de l'empire ;  
« et c'est par-là sur-tout que son livre est de-  
« venu cher aux courtisans. Avouons-le ce-  
« pendant : tout homme qui pense ne peut  
« s'empêcher d'en faire ses délices. Le client  
« de Mécène joignoit des qualités éminentes  
« et solides à des talents agréables ; non moins  
« philosophe que poëte, il dictoit avec une  
« égale aisance les préceptes de la vie et ceux  
« des arts. Comme il aimoit mieux capituler  
« que de combattre, comme il attachoit peu  
« d'importance à ses leçons, et qu'il ne te-  
« noit à ses principes qu'autant qu'ils favori-  
« soient ses inclinations épicuriennes, ce Pro-  
« tée compta pour amis et pour admirateurs  
« ceux mêmes dont il critiquoit les opinions  
« ou la conduite.

« Juvénal commença sa carrière où l'autre  
« avoit fini la sienne ; c'est-à-dire qu'il fit  
« pour les mœurs et pour la liberté ce qu'Ho-  
« race avoit fait pour la décence et le bon  
« goût. Celui-ci venoit d'apprendre à suppor-  
« ter le joug d'un maître et de préparer l'apo-  
« théose des tyrans. Juvénal ne cessa de ré-

« clamer contre un pouvoir usurpé, de rap-  
« peler aux Romains les beaux jours de leur  
« indépendance. Le caractère de ce dernier fut  
« la force et la verve ; son but, de conster-  
« ner les vicieux et d'abolir le vice presque lé-  
« gitimé. Courageuse, mais inutile entreprise !  
« Il écrivoit dans un siècle détestable, où les  
« lois de la nature étoient impunément vio-  
« lées, où l'amour de la patrie étoit absolu-  
« ment éteint dans le cœur de presque tous  
« ses concitoyens ; de sorte que cette race,  
« abrutie par la servitude, par le luxe et par  
« tous les crimes qu'il a coutume de traîner  
« à sa suite, méritoit plutôt des bourreaux  
« qu'un censeur. Cependant l'empire, ébranlé  
« jusque dans ses fondements, alloit bientôt  
« s'écrouler sur lui-même. Le caractère ro-  
« main étoit tellement dégradé, que personne  
« n'osoit proférer le mot de liberté. Chacun  
« n'étoit sensible qu'à son propre malheur, et  
« ne le conjuroit souvent que par la délation.  
« Parents, amis, tout, jusqu'aux êtres inani-  
« més, devenoit suspect : il n'étoit pas permis  
« de pleurer les proscrits ; on punissoit les  
« larmes. Finissons ; car, excepté quelques  
« instants de relâche, l'histoire de ces temps

\* déplorables n'est qu'une liste de perfidies,  
« d'empoisonnements et d'assassinats. Dans  
« ces conjonctures, Juvénal méprise l'arme  
« légère du ridicule, si familière à son de-  
« vancier. Il saisit le glaive de la satire, et  
« court du trône à la taverne, frappant indis-  
« tinctement quiconque s'est éloigné du sen-  
« tier de la vertu. Ce n'est pas, comme Ho-  
« race, un poète souple et muni de cette  
« indifférence faussement appelée philoso-  
« phique, qui s'amuse à reprendre quelques  
« travers de peu de conséquence, et dont le  
« style, voisin du langage ordinaire, coule au  
« gré d'un instinct voluptueux, c'est un auteur  
« incorruptible, c'est un poète bouillant qui  
« s'élève quelquefois avec son sujet jusqu'au  
« ton de la tragédie. Austère et toujours con-  
« séquent aux mêmes principes, chez lui tout  
« est grave, tout est imposant, ou, s'il rit,  
« son rire est encore plus formidable que sa  
« colère. Il ne s'agit par-tout que du vice et  
« de la vertu, de la servitude et de la liberté,  
« de la folie et de la sagesse. Il eut le courage  
« de sacrifier à la vérité tant de bienséances  
« équivoques et tant d'égards politiques, si  
« chers à ceux dont toute la morale ne con-

« siste qu'en apparences. Ne dissimulons  
« point qu'il a mérité de justes reproches, non  
« pas pour avoir dénoncé de grands noms  
« déshonorés, mais pour avoir alarmé la pu-  
« deur ; aussi n'ai-je pas dessein de l'en justi-  
« fier. J'observerai seulement qu'Horace, tant  
« vanté pour sa délicatesse, est encore plus  
« licencieux, et qu'il a le malheur de rendre  
« le vice aimable ; au lieu qu'en révélant des  
« horreurs dont frémit la nature, on voit qu'il  
« entroit dans le plan de Juvénal de montrer  
« à quel point l'homme peut s'abrutir quand  
« il n'a plus d'autres guides que la mol-  
« lesse et la cupidité. Sans ces taches, qui  
« sont du siècle et non de l'auteur, on ne  
« trouveroit rien à reprendre dans ses écrits :  
« l'esprit qui les dicta ne respire que l'amour  
« du bien public. S'il reprend les ridicules,  
« ce n'est qu'autant qu'ils tiennent au vice ou  
« qu'ils y mènent. Quand il sévit, quand il  
« immole, on n'est jamais tenté de plaindre  
« ses victimes, tant elles sont odieuses et dif-  
« formes. Je sais qu'on l'accuse encore d'a-  
« voir été trop avare de louanges ; mais quand  
« on connoît le cœur humain, quand on ne  
« veut ni se faire illusion à soi-même, ni

« tromper les autres, en peut-on donner  
« beaucoup? Il a peu loué; le malheur des  
« temps l'en dispensoit. Ce qu'il pouvoit faire  
« de plus humain, étoit de compatir à la ser-  
« vitude involontaire de quelques hommes se-  
« crètement vertueux, mais emportés par le  
« torrent. Au reste, il étoit trop généreux pour  
« flatter des tyrans et pour mendier les suf-  
« frages de leurs esclaves. Les éloges ne sont  
« donnés le plus souvent qu'en échange; il  
« méprisoit ce trafic. Il aimoit trop sincère-  
« ment les hommes pour les flatter; mais ce  
« qui pouvoit leur nuire l'indignoit, et nous  
« devons à cette noble passion la plus belle  
« moitié de son ouvrage; je veux dire la plus  
« sentencieuse et la plus généralement inté-  
« ressante en tout temps, en tous lieux. Après  
« avoir combattu les vices reconnus pour  
« tels, il comprit qu'il falloit encore remon-  
« ter à la source du mal et dissiper le prestige  
« des fausses vertus. Car il faut, dit Montai-  
« gne, *ôter le masque aussi-bien des choses*  
« *que des personnes*. De là ces satires ou plu-  
« tôt ces belles harangues contre nos vains  
« préjugés, plus forts et bien autrement ac-  
« crédités que la saine raison.

« Il est aisé maintenant de sentir pourquoi  
« Horace a plus de partisans que Juvénal. On  
« sait que depuis long-temps la vertu sans al-  
« liage n'a plus de cours, que ceux qui la  
« professent dans toute sa pureté ont toujours  
« plus d'adversaires que de disciples, et qu'ils  
« révoltent plus souvent qu'ils ne persuadent.  
« Supposé que les riches, presque toujours  
« insatiables, fussent sans pudeur et sans hu-  
« manité quand il s'agit de devenir encore  
« plus riches ; supposé que l'or, au lieu de  
« circuler également dans tous les membres  
« de l'état et d'y porter la vie, ne servît plus  
« qu'à fomentér le luxe insolent des parvenus,  
« quel seroit, je vous prie, le sort de deux  
« orateurs, dont l'un plaideroit la cause du  
« superflu, et l'autre celle du nécessaire ? Il  
« est évident que le premier triompheroit au-  
« près de nos Crésus ; mais le second n'ayant  
« pour amis que les infortunés, je tremble-  
« rois pour lui. Le grand talent d'un écrivain  
« chez les peuples arrivés à ce déclin des  
« mœurs qu'on appelle l'exquise politesse,  
« est moins de dire la vérité que ce qui plaît  
« aux hommes puissants. Si ces réflexions sont  
« justes, on m'accordera que les ambitieux,

« les hommes sensuels et ceux qui flottent au  
« gré de l'opinion, n'ont que trop d'intérêt à  
« préférer à l'âpre censure de Juvénal la  
« douceur et l'urbanité d'un poëte indulgent,  
« qui, non content d'embellir les objets de  
« leurs goûts et d'excuser leurs caprices, sait  
« encore autoriser leurs foiblesses par son  
« exemple. Souvent, dit Horace, je fais, au  
« préjudice de mon bonheur, ce que ma pro-  
« pre raison désavoue. Il convient encore  
« qu'il n'avoit pas la force de résister à l'at-  
« trait du moment, et que ses principes va-  
« rioient selon les circonstances. Il faut l'en-  
« tendre exalter tour-à-tour et la modération  
« de l'ame, et son activité dans la poursuite  
« des honneurs; tantôt vanter la souplesse  
« d'Aristippe, tantôt l'inflexibilité de Caton;  
« et, comme si le cœur pouvoit suffire en mê-  
« me temps aux affections les plus contraires,  
« approuver dans le même ouvrage et la  
« modestie qui se cache, et la vanité qui brû-  
« le de se produire au grand jour. S'il est vrai  
« que l'humanité s'affoiblit et s'altère à me-  
« sure qu'elle se polit, le plus grand nombre  
« doit aujourd'hui donner la préférence à ce-  
« lui qui sait le mieux amuser l'esprit et flatter

« l'indolence du cœur, sans paroître toutefois  
« déroger aux qualités essentielles qui consti-  
« tuent l'homme de bien. C'est principalement  
« à ces titres qu'Horace ne peut jamais cesser  
« d'être d'âge en âge le confident et l'ami d'u-  
« ne postérité que de nouveaux arts, et par  
« conséquent des besoins nouveaux, éloigne-  
« ront de plus en plus de la simplicité natu-  
« relle. Mais l'homme libre, s'il en est encore,  
« celui qui s'est bien persuadé que le vrai  
« bonheur ne consiste que dans nous-mêmes,  
« qu'excepté les relations de devoir, de bien-  
« veillance et d'humanité, toutes les autres  
« sont chimériques et pernicieuses ; celui qui  
« s'est fait des principes constants, qui ne  
« connoît qu'une chose à desirer, le bien,  
« qu'une chose à fuir, le mal, et qui se dé-  
« voueroit plutôt à l'opprobre, à la mort, que  
« de trahir sa conscience, dont le témoignage  
« lui suffit ; celui-là, n'en doutez point, pré-  
« férera sans hésiter la rigueur d'une morale  
« invariable à tous les palliatifs d'un auteur  
« complaisant. Ainsi Juvénal seroit le pre-  
« mier des satiriques si la vertu étoit le pre-  
« mier besoin des hommes ; mais, comme il



« le dit lui-même, *on vante la probité, tandis*  
« *qu'elle se morfond.*

« Je conclus de ces considérations, qu'Ho-  
« race écrivit en courtisan adroit, Juvénal en  
« citoyen zélé; que l'un ne laisse rien à desi-  
« rer à un esprit délicat et voluptueux, et  
« que l'autre satisfait pleinement une ame  
« forte et rigide. »

Voilà sans doute un morceau d'une élo-  
quence austère, et digne d'un traducteur de  
Juvénal. Mais est-il bien réfléchi? Horace  
mérite-t-il tous les reproches qu'on lui fait,  
et Juvénal tous les éloges qu'on lui donne?  
Enfin, les motifs de la préférence assez gé-  
néralement accordée au premier sont-ils en  
effet ceux que l'on nous présente ici? C'est  
ce que je vais me permettre d'examiner, sans  
autre intérêt que celui de la vérité, qui doit,  
aux yeux d'un littérateur philosophe, tel que  
celui qui a écrit ce morceau, l'emporter sur  
toute autre considération; et, comme il ne  
s'est fait aucun scrupule de réfuter dans un  
autre endroit de son discours l'opinion d'un  
de ses confrères sur Juvénal, j'espère qu'il  
ne trouvera pas mauvais que je combatte la

sienne. Dussè-je me tromper, une discussion de cette nature, avec un homme du mérite de M. Dusaulx, ne peut qu'être honorable pour moi, et intéressante pour tous les amateurs des lettres.

D'abord nos deux auteurs sont-ils suffisamment caractérisés par cette première phrase, qui sert de fondement à tout le reste du parallèle : « L'un n'a saisi que l'enjouement de la satire, l'autre que la gravité ? » J'avoue qu'Horace est très enjoué : c'est chez lui tout à-la-fois un don de la nature et un principe de goût. C'est d'après un de ses vers, cité partout, que s'est établie cette maxime qui n'est pas contestée, que souvent le ridicule, même dans les sujets les plus importants, a plus de force et d'efficacité que la véhémence. Des exemples sans nombre pourroient le prouver ; mais il n'y en a point de plus frappant que celui qu'a donné Montesquieu. L'auteur de l'Esprit des lois savoit autre chose que plaisanter, et c'est pourtant avec la seule arme du ridicule qu'il a attaqué l'inquisition. Croira-t-on pour cela qu'il en sentît moins toute l'horreur ? On en peut juger par celle qu'il inspire pour le monstre qu'il terrasse en riant.

Mais quel rire ! C'est bien le cas d'appliquer ici ce mot heureux que M. Dusaulx loue avec tant de raison dans Juvénal : « *Quand Dieu regarde les méchants, il en rit et les déteste.* » C'est qu'en effet il y a un rire, mêlé de mépris et d'indignation, qui exprime le sentiment le plus amer que l'excès du vice et du crime puisse inspirer à l'homme de bien. Ce n'est pas là, il est vrai, le rire d'Horace ; mais aussi ce n'est pas l'inquisition qu'il combat. M. Dusaulx convient lui-même qu'à l'époque où Horace écrivoit, les mœurs étoient beaucoup moins dépravées, moins scandaleuses, moins atroces qu'elles ne le devinrent depuis Tibère jusqu'à Domitien. Il auroit pu ajouter, à la louange d'Auguste, que les sages lois de ce prince contribuèrent à rétablir une sorte de décence et à réprimer une partie des désordres qu'avoient entraînés les guerres civiles. Mais il semble que M. Dusaulx ne veuille pas rendre plus de justice à Auguste qu'au poète dont il fut le bienfaiteur ; et c'est encore, à mon gré, un petit tort que j'oserai lui reprocher.

Horace a donc très bien fait d'être enjoué

dans ses satires, non seulement parceque les traits de la plaisanterie sont à craindre pour le vice, mais parceque c'est un agrément de plus dans ce genre d'écrire, et que pour instruire et corriger il faut être lu. Mais n'a-t-il été qu'enjoué? Ne sait-il pas donner souvent à la raison et à la vérité le sérieux qui leur est propre? N'a-t-il pas assez de goût pour savoir que la satire demande et comporte tous les tons, qu'en tout genre il faut en avoir plus d'un, et qu'un poëte moraliste ne doit pas toujours rire? Est-il plaisant lorsqu'il met dans la bouche d'Otellus un si bel éloge de la tempérance et de la frugalité, opposées à ce luxe de la table qu'il reproche aux Romains de son temps? Peut-on mieux marquer le juste milieu qui sépare l'avarice de l'économie, et la sordide épargne de la sage simplicité? Peut-on mettre dans un jour plus intéressant les avantages d'une vie saine et active, si propre à faire aimer les mets les plus vulgaires et la nourriture la plus modeste? Est-il plaisant dans la satire sur la noblesse, où il parle d'une manière si touchante de l'éducation qu'il a reçue de son père l'affranchi et du tendre souvenir qu'il conserve de ce père res-

pectable ? N'est-ce pas d'après lui qu'on a fait ce vers de Mérope :

Je n'aurois point aux dieux demandé d'autre père.

Je pourrois citer cent autres endroits remplis de cette excellente raison, de ce grand sens qui nous ramène à ses écrits : on y verroit qu'il sait fort bien se passer du mérite de la plaisanterie, comme il sait ailleurs s'en servir à propos. Mais je m'en rapporte à M. Dusaulx lui-même, qui dit plus bas : « Tout  
« homme qui pense ne peut s'empêcher d'en  
« faire ses délices. Le client de Mécène joi-  
« gnoit des qualités éminentes et solides à  
« des talents agréables. Non moins philoso-  
« phe que poète, il dictoit avec une égale ai-  
« sance les préceptes de la vie et ceux des  
« arts. » Je n'ai rien à ajouter à cet éloge si juste et si complet ; mais ce portrait est-il celui d'un écrivain qui *n'a saisi que l'enjouement de la satire* ? Ce n'est point à moi de concilier M. Dusaulx avec lui-même. Il me suffit de me servir d'une de ses phrases pour réfuter l'autre, et je suis trop heureux de le combattre avec ses propres armes.

Mais, d'un autre côté, est-il vrai que Juvé-

nal n'ait saisi que la gravité du genre satirique ? il en a sans doute ; mais si j'osois hasarder mon opinion contre celle de son élégant traducteur, qui doit, je l'avoue, être d'un grand poids, je croirois que les caractères dominants de ce poëte sont plutôt l'humeur, la colère et l'indignation. Ce sont là du moins les mouvements qui se manifestent le plus souvent dans ses écrits. Il dit lui-même que l'indignation a fait ses vers, et l'on n'en peut douter en le lisant. Cette disposition naturelle s'étoit encore fortifiée par l'habitude de ces déclamations scolastiques qui avoient occupé sa jeunesse, et qui ont fait dire à Boileau avec tant de vérité :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

C'est là qu'il s'étoit accoutumé à ce style violent et emporté qui nuit très certainement à la meilleure cause, en conduisant à l'exagération : son traducteur en est convenu : il reconnoît que son zèle est quelquefois excessif. Il n'en faudroit pas d'autre témoignage que son épouvantable satire contre les femmes, que Boileau n'auroit pas dû imiter, d'a-

bord parcequ'un grand écrivain doit se garder d'un sujet qui, comme tous les lieux communs, en prouvant trop ne prouve rien ; ensuite parcequ'en attaquant indistinctement une des deux moitiés du genre humain, il faudroit songer combien la récrimination seroit facile, et si une femme qui auroit le talent des vers ne feroit pas tout aussi aisément contre les hommes une satire qui ne prouveroit pas plus que celle qu'on a faite contre les femmes ; enfin parceque la justice, qui est de règle en toute occasion, exigeroit qu'en disant le mal on dît aussi le bien qui le balance, et qu'on n'allât pas envelopper ridiculement tout un sexe dans la même condamnation. Boileau du moins pousse la complaisance jusqu'à dire qu'il *en est jusqu'à trois* qu'il pourroit excepter. Juvénal n'est pas si modéré ; il n'en excepte aucune : il en suppose une qui ait toutes les qualités : « Eh bien, dit-il, elle sera « insupportable par son orgueil, et mettra son « mari au désespoir sept fois par jour. » Quoi donc ! est-ce ainsi que l'on instruit, que l'on reprend, que l'on corrige ? Est-ce là *la gravité* de la satire, dont le but doit être si moral ? et doit-elle n'être qu'un jeu d'esprit et une dé-

clamation de rhéteur. Je me rappelle à ce propos un mot très sensé d'une femme, devant qui un jeune homme parloit de tout le sexe avec un ton de dénigrement qu'il croyoit très philosophique : « Ce jeune homme, dit-elle, ne se souvient-il pas qu'au moins il a « eu une mère ? »

« Horace semble avoir eu plus d'envie de « plaire que de corriger. » D'abord tout poète, tout écrivain doit jusqu'à un certain point désirer de plaire ; car ce n'est qu'en plaisant qu'il peut être utile. Ce fut certainement le but principal d'Horace dans ses odes, dans ses épîtres ; et l'on peut y joindre l'envie de s'amuser, quand on connoît son goût pour la poésie et la tournure de son caractère. Mais dans ses satires, sa composition me paroît plus sévère, plus morale, et suffisamment adaptée au genre. Cette distinction, qui est réelle, est ici d'autant plus importante, que M. Dusaulx, pour juger Horace comme poète satirique, ne cite jamais que ses épîtres, quoique pour être conséquent il ne fallût citer que ses satires.

« Éclairé par son propre intérêt, et se jugeant incapable de remplir avec distinction



« les devoirs pénibles d'un vrai républicain,  
« il sentit jusqu'où pouvoient l'élever sans ef-  
« forts la finesse, les graces et la culture de  
« son esprit, qualités peu considérées jus-  
« qu'alors chez un peuple turbulent, qui n'a-  
« voit médité que des conquêtes. »

Ces suppositions sont peut-être plus raffi-  
nées que solides. Il est probable que, même  
sous le gouvernement républicain, le carac-  
tère doux et modéré d'Horace, son goût pour  
les lettres, pour le loisir et l'indépendance,  
l'auroit écarté des emplois publics, puisque  
sa faveur même auprès d'Auguste ne l'enga-  
gea pas à les rechercher. Mais rien ne nous  
prouve que, dans le cas où il en eût été char-  
gé, il s'en fût mal acquitté. Il avoit de la pro-  
bité et de l'esprit; pourquoi n'auroit-il pas  
été capable de faire ce que fit Othon, qui,  
plongé dans toutes les débauches imaginables  
(ce qui est fort au-delà d'Horace), fut dans  
son gouvernement de Portugal, de l'aven de  
tous les historiens, un modèle de sagesse et  
d'intégrité? Mais dans tout état de cause,  
cela n'étoit point nécessaire au bonheur d'Ho-  
race ni à sa considération, car il n'est pas  
vrai que les talents de l'esprit en eussent si

peu chez les Romains avant Auguste. Térence avoit vécu dans la société la plus intime avec Scipion et Lælius, les deux hommes les plus considérables de leur temps ; et l'on peut croire qu'Horace n'auroit pas été moins bien traité par les principaux citoyens de la république.

« La politesse, l'éclat et la fatale sécurité  
« de ce règne léthargique n'avoient rien d'o-  
« dieux pour un homme dont presque toute  
« la morale n'étoit qu'un calcul de voluptés,  
« et dont les différents écrits ne formoient  
« qu'un long traité de l'art de jouir du pré-  
« sent, sans égard aux malheurs qui mena-  
« çoient la postérité..... il n'affecta point de  
« regretter *l'austérité* de l'ancien gouverne-  
« ment..... il vit qu'il pouvoit être impuné-  
« ment le flatteur *et le complice* d'un homme  
« qui régnoit sans obstacle. »

J'ai peine à concevoir quels reproches on prétend faire ici à Horace. Veut-on dire que s'il avoit été un vrai républicain, *la politesse et l'éclat* du règne d'Auguste l'auroient indigné ? Mais pourquoi veut-on qu'il ait pensé autrement que tout le reste des Romains ? C'est M. Dusaulx lui-même qui vient de nous dire,

vingt lignes plus haut, ces propres paroles : Le souvenir des discordes civiles faisoit adorer l'auteur de ce calme nouveau... L'illusion étoit générale. En quoi donc Horace est-il répréhensible d'avoir partagé les sentiments de tous ses concitoyens ? Pourquoi voudroit-on qu'il eût été seul républicain, quand il n'y avoit plus de république ? Il ne reste qu'une seule réponse possible : c'est de soutenir que tout le monde avoit tort, et qu'il falloit abhorrer le pouvoir d'Auguste. Mais cette dernière réponse nous obligera seulement à répéter ce qui depuis long-temps est démontré, que les Romains ne pouvoient ni ne devoient avoir une autre façon de penser. Que peut signifier la *fatale sécurité de ce règne léthargique*, et cette *austérité de l'ancien gouvernement*, que l'on vouloit qu'Horace eût *regrettée* ? Certes, il y avoit long-temps qu'il n'étoit plus question d'*austérité* ni du *gouvernement ancien*. C'est cinquante ans auparavant, c'est dans le temps des guerres de Marius et de Sylla que l'on pouvoit encore *regretter* quelque chose. Mais après cinq ou six guerres civiles, toutes plus sanglantes les unes que les autres, la *sécurité* du règne d'Auguste étoit-elle *fatale* ou salu-

taire ? il n'y a pas de milieu : ou il faut convenir que les Romains eurent raison de se trouver très heureux sous le gouvernement d'Auguste, où il faut prouver que Rome pouvoit encore être libre. Mais M. Dusaulx sait aussi bien que moi que ce n'est plus une question. S'il existe dans l'histoire un résultat bien avoué, bien reconnu, c'est qu'il étoit moralement et politiquement impossible qu'une république riche et corrompue, qui envoyoit des armées puissantes dans les trois parties du monde, sans aucun pouvoir coactif capable d'en imposer aux généraux qui les commandoient, ne fût pas à la merci du premier ambitieux qui voudroit régner. Marius et Sylla l'avoient déjà fait. Pompée, au retour de la guerre de Mithridate, pouvoit être le maître de Rome, et c'est pour ne l'avoir pas voulu qu'il devint l'idole du sénat. César et Antoine avoient régné. M. Dusaulx nous dit lui-même que tous les défenseurs de la liberté avoient péri, que tous les Romains étoient enchantés de respirer enfin sous une autorité tranquille. Que deviennent donc les reproches qu'il adresse au poëte ? Pourquoi l'appelle-t-il *esclave* et flatteur. Quand tout le monde est con-

tent du gouvernement, quand il est bien avéré que Rome, ne pouvant plus se passer d'un maître, n'a rien à désirer que d'en avoir un bon, quand elle l'a trouvé, celui qui prend sa part du bonheur général, comme tous les autres, est-il *un esclave* ou seulement un homme raisonnable ? et celui qui loue son bienfaiteur n'est-il *qu'un flatteur* ou bien un homme reconnoissant ?

Ces louanges d'ailleurs étoient-elles dénuées de fondement ? M. Dusaulx, dans ses notes, traite Auguste avec beaucoup de mépris. Ce n'est pas ainsi qu'en parlent les historiens ; il avoit de l'esprit, des talents et du caractère : c'en est assez pour rendre sa haute fortune concevable ; il manqua de courage dans plusieurs occasions, mais il en montra beaucoup dans d'autres ; ce qui prouve seulement que la bravoure n'étoit pas chez lui une qualité naturelle, mais une affaire de raisonnement et de calcul, c'est qu'il ne s'exposoit que quand il le croyoit nécessaire. A l'égard de son règne, il semble consacré par le suffrage de tous les siècles ; il faut sans doute détester Octave, mais il faut estimer Auguste. Il y a eu véritablement deux hommes en lui,

que parmi les modernes l'on n'a pas toujours assez distingués ; et il ne faut pas que l'un de ces deux hommes nous rende injustes envers l'autre. M. Dusaulx dit que son caractère a été dévoilé depuis que des philosophes ont écrit l'histoire ; il suffisoit de la lire dans les anciens pour avoir une idée très juste de ce caractère, qui n'a jamais été une énigme. Aucun d'eux n'a reproché aux écrivains de son temps les éloges qu'Auguste en a reçus, et c'est une injustice du nôtre de faire un crime à Horace et à Virgile d'avoir célébré un règne qui fit pendant quarante ans le bonheur de Rome, et qui valut à Auguste, après sa mort, l'hommage le moins équivoque de tous, les regrets et les larmes de tout l'empire. On veut toujours confondre ce règne avec les proscriptions d'Octave. On peut contester les louanges, mais jusqu'ici l'on n'a pas, ce me semble, démenti les regrets, et quand les peuples pleurent un souverain, il faut les en croire. Songeons que c'est un principe très dangereux de refuser justice à celui qui fait le bien après avoir fait le mal. Soit remords, soit politique, en un mot, quel qu'en soit le motif, il est de l'intérêt général de n'ôter jamais aux hommes

l'espérance d'effacer leurs fautes en devenant meilleurs. Je crois avoir assez prouvé qu'Horace ne devoit ni regretter le passé ni se plaindre du présent. On l'accuse de n'avoir pas pensé à *l'avenir*. Assurément c'est l'attaquer de toutes les manières. Mais sous quel point de vue veut-on que cet *avenir* l'ait occupé ? Il pouvoit craindre (ce qui est arrivé) que des tyrans ne succédassent à un bon maître. Mais cette crainte peut exister en tout temps dans un gouvernement absolu ; et en supposant que la liberté républicaine eût été rétablie un moment, comme elle pouvoit l'être par l'abdication d'Auguste, on devoit avoir une autre crainte : c'étoit que cette liberté ne fût bientôt troublée par de nouvelles guerres civiles. L'une ou l'autre de ces inquiétudes doit être l'objet des hommes d'état, de ceux qui peuvent influencer sur la chose publique ; mais aucune de ces considérations ne peut déterminer le ton ni le genre de la satire ; et peut-être M. Dusaulx a-t-il voulu remonter un peu trop haut pour tracer les devoirs du satirique et les différents caractères des deux poètes qu'il a comparés.

Ce qu'il dit d'Horace, qu'il sentit jusqu'où

ses talents pouvoient *l'élever* sous un empereur, pourroit le faire regarder comme un politique ambitieux. Il est pourtant vrai que jamais homme ne fut plus éloigné ni de l'ambition, ni de la cupidité. Il refusa la place de secrétaire d'Auguste, place qui pouvoit flatter la vanité et éveiller l'espérance ; et sa fortune et ses vœux furent toujours au-dessous des offres de Mécène. On sait que c'est à deux hommes de lettres, Virgile et Varius, qu'il dut la protection et l'amitié des favoris d'Auguste : ce ne sont pas là les recommandations d'un intrigant.

Est-il juste de dire que « toute sa morale « n'étoit qu'un calcul de voluptés , et ses « écrits un traité de l'art de jouir ? » On peut aimer et chanter le plaisir, et avoir une autre morale que le calcul des jouissances. La sienne auroit-elle été appelée celle de tous les honnêtes gens, si elle n'avoit pas un autre caractère ? Il étoit épicurien, il est vrai ; mais dans le vrai sens de ce mot, les gens instruits savent combien l'on s'en est éloigné dans l'acception vulgaire. Horace, fidèle à la véritable doctrine d'Epicure, fut toujours loin des



excès : on voit par ses écrits, où il se peint avec tant de naïveté, qu'il n'étoit sujet ni à la débauche grossière, ni à l'ivresse, ni à la crapule, ni aux folles profusions ; qu'il n'avoit de luxe d'aucune espèce, que tous ses goûts étoient modérés. Il recommande sans cesse cette modération dans les desirs, cette précieuse médiocrité, la mère du bonheur et de la sagesse ; mais ce qu'il établit comme le fondement de tout, c'est d'avoir la conscience pure, et, pour me servir de ses expressions, *de ne pâlir d'aucune faute : nullâ pallescere culpâ*. Il veut que l'on s'accoutume à se commander à soi-même, à réprimer les penchants déréglés, les passions violentes ; que l'on travaille continuellement à corriger ses défauts et qu'on pardonne à ceux d'autrui. Indulgence pour les autres et sévérité pour soi ; voilà les deux grands pivots de sa morale. Y en a-t-il de meilleurs ? Nul écrivain n'a parlé avec plus d'intérêt des douceurs de la retraite, des attraites et des devoirs de l'amitié, des charmes d'une vie champêtre et paisible, et de cet amour de la campagne qui se mêle si naturellement à celui des beaux arts.

Tel est l'épicuréisme d'Horace, et s'il avoit beaucoup de vrais sectateurs, je crois que la société y gagneroit.

M. Dusaulx reconnoît que « nul homme ne  
« sut apprêter plus adroitement la louange » ;  
mais on peut ajouter qu'il n'a loué que tout  
ce qu'il y avoit de plus estimé dans l'empire,  
Agrippa, Pollion, Métellus, Quintilius Varus.  
Son commerce épistolaire avec Mécène respi-  
re à-la-fois l'enjouement le plus aimable et la  
plus douce sensibilité. C'est parmi les anciens  
celui qui a le mieux saisi ce ton de familiarité  
noble et décente, qui a servi de modèle à  
Voltaire, et que bien peu d'hommes peuvent  
atteindre, parcequ'il faut, pour en avoir la  
juste mesure, infiniment d'esprit, de grace et  
de délicatesse. On conçoit aisément, en li-  
sant Horace, qu'il ait été si cher à ses amis,  
et qu'Auguste, entre autres, l'ait aimé avec  
tendresse. Mécène, en mourant, le recom-  
mandoit à ce prince en peu de mots ; mais ils  
sont remarquables : *souvenez-vous d'Horace  
comme de moi-même*. Auguste ne lui sut point  
mauvais gré du refus qu'il avoit fait d'être son  
secrétaire. Il se contente d'en plaisanter avec  
lui dans une de ses lettres : « J'ai parlé de

« vous devant votre ami Septimius : il vous  
« dira quel souvenir j'en conserve ; car, quoi-  
« qu'il vous ait plu de faire avec moi le fier  
« et le renchéri , je ne vous en veux pas plus  
« pour cela. » Une autre fois il lui écrit : « Ne  
« doutez point de tous vos droits sur moi.  
« Usez-en comme si vous viviez dans ma mai-  
« son. Vous ne pouvez mieux faire ; vous sa-  
« vez que c'est mon intention , et que je veux  
« vous voir toutes les fois que votre santé  
« vous le permettra. » Je citerai encore une  
autre lettre ; car il est curieux de voir com-  
ment le maître du monde écrivoit au fils d'un  
affranchi : « Sachez que je suis très piqué  
« contre vous , de ce que dans la plupart de  
« vos écrits , ce n'est pas avec moi que vous  
« vous entretenez de préférence. Avez-vous  
« peur de vous faire tort dans la postérité ,  
« en lui apprenant que vous avez été mon  
« ami ? » Horace fut sensible à ce reproche  
obligeant , et lui adressa une belle épître qui  
est la première du second livre.

Tant de caresses , tant de séductions ne  
tournèrent point la tête du poète philosophe ,  
et ne l'empêchèrent point de passer la plus  
grande partie de sa vie , soit à Tivoli , dont le

nom est devenu si célèbre, soit à sa petite terre du pays des Sabins. Il faut l'entendre badiner avec Mécène sur l'opinion qu'on a de son grand crédit, sur la persuasion où l'on est que Mécène s'entretient avec lui des secrets de « l'état, tandis que le plus souvent, « dit-il, nous parlons de la pluie et du beau « temps. » Il lui promet une fois, en partant pour la campagne, de n'y être que cinq jours; il y resta un mois, et finit par lui écrire qu'il ne reviendrait à Rome qu'au printemps, et sa lettre est datée du mois d'août. « Que voulez-  
« vous? lui dit-il; je ne suis pas malade, il « est vrai, mais je crains de le devenir. Il « faut me prendre comme je suis. Quand vous « m'avez enrichi, vous m'avez laissé ma liber-  
« té, j'en profite. » On a beaucoup répété qu'Horace étoit un courtisan; il est sûr qu'il en avoit la politesse et les graces; mais on voit qu'il n'en eut ni l'activité, ni l'inquiétude, ni même la complaisance.

Après avoir refusé beaucoup à Horace, M. Dusaulx n'accorde-t-il pas un peu trop à Juvénal? « Il ne cessa de réclamer contre un « pouvoir usurpé, de rappeler aux Romains « les beaux jours de leur indépendance. » Je

viens de relire toutes ses satires ; j'avoue que je n'ai vu nulle part qu'il réclamât contre le pouvoir arbitraire, ni qu'il revendiquât les droits de la liberté républicaine. Je sais qu'il fit une satire contre Domitien, et qu'il peint en traits énergiques l'effroi qu'inspiroit ce monstre et la lâcheté de ses courtisans. Mais Domitien n'étoit plus ; mais tout ce qu'il dit est personnel au tyran ; mais il n'y a pas un mot qui tende à combattre, en aucune manière, le pouvoir impérial ; et, puisqu'il faut tout dire, ce même Domitien qu'il déchire après sa mort, il l'avoit loué pendant sa vie. Il l'appelle le seul protecteur, le seul guide qui reste aux arts et aux lettres. Je veux qu'il ait été trompé par cette apparence de faveur accordée aux gens de lettres, qui fut un des premiers traits de l'hypocrisie particulière à Domitien, comme Lucain fut séduit par les trompeuses prémices du règne de Néron ; mais Lucain dans sa *Pharsale* n'en élève pas moins un cri continu et terrible contre la tyrannie. C'est lui qui *réclame* bien formellement *contre le pouvoir usurpé*, qui s'indigne que les Romains portent un joug que la lâcheté de leurs ancêtres a forgé, qui répète

sans cesse le mot de liberté, qui crie aux armes contre les tyrans; qui implore la guerre civile, comme préférable cent fois à la servitude. Voilà parler en républicain, en Romain. Aussi Lucain fut conséquent; sa conduite et sa destinée furent telles qu'on devoit l'attendre d'un homme qui écrit de ce style sous Néron. Il conspira contre lui avec Pison, et finit, à vingt-sept ans, par s'ouvrir les veines. Je ne reproche point à Juvénal d'avoir eu moins de courage, et d'être mort dans son lit; mais je ne lui donnerai pas non plus des louanges qu'il ne mérite point. Je ne trouve chez lui qu'un seul endroit qui exprime quelque regret pour la liberté; c'est dans sa première satire, lorsqu'il se fait dire : « As-tu un génie égal à  
« ta matière? Es-tu, comme tes devanciers,  
« prêt à tout écrire avec cette franchise ani-  
« mée dont je n'ose dire le nom? » Ce nom, qu'il n'ose prononcer, est évidemment celui de liberté. Mais ce regret, comme on voit, est enveloppé et timide; il semble même ne porter que sur la liberté des écrits, enfin c'est le seul de cette espèce qu'on remarque chez lui. Cette satire fut écrite, comme presque toutes les autres, sous Trajan; plusieurs le furent

sous Adrien ; une seule fut composée sous Domitien, celle où il eut le malheur de le louer. La date de ses écrits peut donc infirmer à un certain point ce que dit son traducteur des temps où il écrivoit, pour justifier l'excès d'amertume et d'emportement qui est le même dans toutes ses satires. Quoi ! Juvénal, après avoir vécu sous Domitien, a vu tout le règne de Trajan, l'un des plus beaux que l'histoire ait tracés ; il a vu tour-à-tour régner un monstre et un grand homme, et ce contraste si frappant, ce contraste que Tacite nous a si bien fait sentir, Juvénal ne l'a pas senti ! C'est après Domitien et sous Trajan qu'il n'a que des satires à faire, qu'il ne trouve pas une vertu à louer, pas un mot d'éloge pour le modèle des princes, lui qui avoit loué Domitien ! Il ne profite pas de cette réunion de circonstances, si heureuse pour un écrivain sensible, qui sait combien les tableaux de la vertu font ressortir ceux du vice, combien ces peintures contrastées se prêtent l'une à l'autre de force et de pouvoir, combien ces différentes nuances donnent au style d'intérêt, de charme et de variété ! Et c'est là, pour conclure, un des vices essentiels de ses

ouvrages, une monotonie qui fatigue et qui révolte. La satire même ne doit pas être une invective continuelle, et l'on ne peut nous faire croire ni que l'homme sage doive être toujours en colère, ni que la colère ait toujours raison. Qu'est-ce qu'un écrivain qui ne sort pas de fureur, qui ne voit dans la nature que des monstres, qui ne peint que des objets hideux, qui semble s'appesantir avec complaisance sur les peintures les plus dégoûtantes, qui m'épouvante toujours et ne me console jamais, qui ne me permet pas de me reposer un moment sur un sentiment doux? Joignez à ce défaut capital la dureté pénible de sa diction, son langage étrange, ses métaphores accumulées et bizarres, ses vers gonflés d'épithètes scientifiques, hérissés de mots grecs; et, lorsque tant de causes se réunissent pour en rendre la lecture si difficile, faut-il donc chercher dans la corruption humaine et dans la dépravation de notre siècle les motifs de la préférence que l'on donne à un poète tel qu'Horace, dont la lecture est si agréable? Est-il bien sûr que Juvénal soit parmi nous si formidable pour la conscience des méchants? Les mœurs qu'il attaque sont



en grande partie si différentes des nôtres ; il peint le plus souvent des excès si monstrueux, et qui par notre constitution sociale nous sont si étrangers, qu'un homme très vicieux parmi nous pourroit, en lisant Juvénal, se croire un fort honnête homme. N'est-il donc pas plus simple de penser que s'il est peu lu, c'est qu'il a peu d'attraits pour le lecteur, c'est qu'il a peint beaucoup moins les travers, les foiblesses, les défauts et les vices communs à l'humanité en général, qu'un genre de perversité particulier à un peuple parvenu au dernier degré d'avilissement, de crapule et de dépravation, dans un climat corrupteur, sous un gouvernement détestable, et avec la dangereuse facilité d'abuser en tout sens de tout ce que mettoient à sa discrétion les trois parties du monde connu ? Il faut se souvenir que les degrés de corruption tiennent, non seulement à l'immoralité, mais aux moyens : si nous ne sommes ni ne pouvons être aussi dépravés que les Romains, c'est que nous ne sommes pas les maîtres du monde.

Toutes ces considérations nous autorisent à ne point admettre la conclusion par laquelle M. Dusaulx termine son parallèle ; que si Ju-

vénal a peu de partisans, « c'est qu'il professe  
« la vertu sans alliage et dans toute sa pure-  
« té, et que les ambitieux et les hommes sen-  
« suels ont intérêt à lui préférer un poète in-  
« dulent, qui embellit les objets de leurs  
« goûts, excuse leurs caprices et autorise  
« leurs foiblesses par son exemple. » Il y a ici  
une espèce de sophisme que j'ai déjà indi-  
qué, et qui pourroit sans doute, contre l'in-  
tention de l'auteur, faire prendre le change à  
des lecteurs inattentifs. M. Dusaulx peint ici  
dans Horace, non pas le poète satirique,  
mais l'auteur d'odes galantes et voluptueuses,  
et de quelques épîtres badines. Ce n'est pas là  
montrer les objets sous leur véritable point  
de vue. Ce n'est pas quand Horace invite à  
souper Glycère et Lydie, ou plaisante avec  
ses amis, qu'il faut le comparer à Juvénal.  
Celui-ci même, tout Juvénal qu'il étoit, pro-  
bablement n'écrivoit pas à sa maîtresse, s'il  
en avoit une, du ton dont il écrivoit ses sa-  
tires ; il lui auroit fait peur. M. Dusaulx sait  
bien que chaque genre a son style. Il faut  
donc nous montrer dans les satires d'Horace  
cette *indulgence pour les caprices et les foi-  
blesses* ; il faut nous faire voir les objets des

passions *embellis*, la morale mêlée d'alliage, et ce n'est pas ce que j'y ai vu. Que seroit-ce donc si nous jugions Juvénal, qu'on nous donne ici pour un philosophe si austère, non par ses satires, mais par ce que ses amis disoient de lui? Martial, son ami le plus intime, lui écrit d'Espagne ces propres mots : « Tandis que, couvert d'une robe trempée de « sueur, tu te fatigues à parcourir les anti- « chambres des grands, je vis en bon paysan « dans ma patrie. » Est-ce là cet homme si étranger au monde? Nous venons de voir qu'Horace le fuyoit quelquefois, et voilà Juvénal qui le recherche. On ne l'auroit pas cru; c'est que pour bien juger, pour saisir des résultats sûrs, il ne faut pas s'en tenir à des aperçus vagues, il faut considérer les choses sous toutes leurs faces, lire tout et entendre tout le monde.

Je conclus que les beautés semées dans les écrits de Juvénal, et qui malgré tous ses défauts lui ont fait une juste réputation, sont de nature à être goûtées sur-tout par les gens de lettres, seuls capables de dévorer les difficultés de cette lecture. Il a des morceaux d'une grande énergie; il est souvent déclama-

teur, mais quelquefois éloquent ; il est souvent outré, mais quelquefois peintre. Ses vers sur la pitié, justement loués par M. Dusaulx, sont d'autant plus remarquables, que ce sont les seuls où il ait employé des teintes douces. La satire sur la noblesse est fort belle ; c'est à mon gré la mieux faite, et Boileau en a beaucoup profité. Celle du turbot, fameuse par la peinture admirable des courtisans de Domitien, a un mérite particulier ; c'est la seule où l'auteur se soit déridé. Celle qui roule sur les vœux offre des endroits frappants ; mais en total c'est un lieu commun appuyé sur un sophisme. Il n'est pas vrai qu'on ne doive pas desirer une longue vie, ni de grands talents, ni de grandes places, parceque toutes ces choses ont fini quelquefois par être funestes à ceux qui les ont obtenues. Il n'y a qu'à répondre que beaucoup d'hommes ont eu les mêmes avantages sans éprouver les mêmes malheurs, et l'argument tombe de lui-même : c'est comme si l'on soutenoit qu'il ne faut pas desirer d'avoir des enfants, parceque c'est souvent une source de chagrins. Pour répondre à ce raisonnement, il n'y auroit qu'à montrer les parents que leurs en-

fants rendent heureux , et dire : Pourquoi ne serois-je pas du nombre ? De plus , il est faux qu'un père ne doive pas souhaiter à son fils les talents de Cicéron , parcequ'il a péri sous le glaive des proscriptions ; et quel homme , pour peu qu'il ait quelque amour de la vertu et de la véritable gloire , croira qu'une aussi belle carrière que celle de Cicéron soit payée trop cher par une mort violente , arrivée à l'âge de soixante-cinq ans ? Qui refuseroit à ce prix d'être l'homme le plus éloquent de son siècle , et peut-être de tous les siècles , d'être élevé par son seul mérite à la première place du premier empire du monde , d'être trente ans l'oracle de Rome , enfin d'être le sauveur et le père de sa patrie ? S'il étoit vrai que le fer d'un assassin qui frappe une tête blanchie par les années pût en effet ôter leur prix à de si hautes destinées , il faudroit croire que tout ce qu'il y a parmi les hommes de vraiment grand , de vraiment desirable , n'est qu'une chimère et une illusion.

Au fond , cette satire si vantée se réduit donc à prouver que les plus précieux avantages que l'homme puisse desirer sont mêlés d'inconvénients et de dangers , et c'est une

vérité si triviale, qu'il ne falloit pas en faire la base d'un ouvrage sérieux.

Horace ne tombe point dans ce défaut, qui n'est jamais celui des bons esprits; et, sans vouloir revenir sur l'énumération de ses différentes qualités, je crois, à ne le considérer même que comme satirique, lui rendre, ainsi qu'à Juvénal, une exacte justice, en disant que l'un est fait pour être admiré quelquefois, et l'autre pour être toujours relu.

---

## NOTICE SUR JUVÉNAL.

---

ON ne sait rien de positif sur les parents de Juvénal, sur l'époque de sa naissance et de sa mort ; seulement il paroît qu'il vit le jour vers le commencement du règne de Néron, et qu'il vécut jusque dans un âge très avancé, puisqu'il se livroit encore à la poésie sous la troisième année du règne d'Adrien.

Juvénal étoit originaire d'*Acquin*, ancienne ville d'Italie. Il vint fort jeune à Rome étudier les belles lettres sous *Fronton* et *Quintilien*, et s'acquit une grande réputation dans l'éloquence. Ses succès oratoires ne lui ayant produit que des éloges, il se livra à la satire, qui ne lui donna que de la gloire.

Juvénal avoit beaucoup de sévérité et de misanthropie dans le caractère. Il ne pouvoit résister à l'indignation que lui inspiroient les vices de son siècle, et il s'attira une multitude d'ennemis. Ses premiers traits furent lancés contre le pantomime *Paris*, favori de Néron

et de Domitien. Cet histrion, qui jouissoit d'un crédit sans bornes, ne voulut pas paroître offensé des vers satiriques de Juvénal, mais il s'en vengea en lui faisant expédier le commandement d'une cohorte dans la pentapole de Libye. Pendant dix ans que dura son exil, le poëte s'occupa à frapper de ridicule les superstitions des Égyptiens.

De retour à Rome, il s'abandonna de nouveau à son génie. Il reste de lui seize *satires*. Voici comme Boileau peint Juvénal :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa puissante hyperbole.  
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,  
Étincellent pourtant de sublimes beautés :  
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,  
Il brise de Séjan la statue adorée :  
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,  
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;  
Ou que, poussant à bout la luxure latine,  
Aux porte-faix de Rome il vende Messaline,  
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

---



---

# JUVÉNAL.

---

## SATIRE PREMIÈRE DU LIVRE PREMIER.

TRADUCTION DE M. DUSAULX.

---

### POURQUOI JUVÉNAL COMPOSE DES SATIRES.

ÉCOUTERAI-JE toujours? ne répliquerai-je jamais, après avoir été tant de fois fatigué par la Théséide de l'enroué Codrus? L'un m'aura donc impunément récité ses comédies, l'autre ses élégies! J'aurai, sans me venger, perdu tout un jour à m'entendre lire le prolix Téléphe (\*), ou l'Oreste, dont les pages, écrites des deux côtés et jusque sur les marges, enflent un mortel volume sans arriver au dénouement.

Personne ne connoît mieux sa propre maison que je connois, moi, le bois consacré à

---

(\*) Mauvais auteurs du siècle de Juvénal.

Mars, et l'ancre de Vulcain, voisin des roches Éoliennes. Les jardins de Fronton (\*), les statues, les colonnes, tout retentit, tout est ébranlé par les clameurs d'un tas de forcenés, qui ne cessent d'y chanter tantôt les tempêtes enfantées par les vents, ou les supplices infligés par Éaque aux ombres criminelles; tantôt les exploits de celui qui ravit la toison d'or, et les combats du centaure Monychus, qui lançoit contre les Lapythes des arbres entiers; ces lieux communs qu'il faut essayer et du plus grand et du moindre des poètes. Nous avons aussi tremblé sous la férule, et nous avons conseillé à Sylla de goûter en citoyen privé les douceurs du sommeil. Puisque cette engeance politique fourmille ici de toutes parts, n'épargnons point un papier qu'elle gâteroit.

Pourquoi choisir, me direz-vous, la carrière déjà parcourue par Lucile (\*\*). Avez-vous

---

(\*) Riche patricien, dont les jardins étoient ouverts au public, et dans lesquels les poètes s'empressoient d'aller réciter leurs ouvrages.

(\*\*) Lucillius Caius, chevalier romain, a été regardé comme l'inventeur de la satire par quelques

un instant de loisir ? puis-je compter sur une oreille impartiale ? écoutez. Quand un eunuque ose se marier ; quand Mævia, le javelot en main et le sein découvert, attaque un sanglier farouche ; quand ce barbier, qui me rasait dans ma jeunesse, le dispute lui seul en richesses à tous nos patriciens ; quand un échappé des boursiers d'Égypte, un Crispinus (\*), autrefois esclave dans Canope, rejette nonchalamment sur ses épaules la pourpre tyrienne, et les doigts en sueur rafraîchit ses bagues légères (\*\*), trop délicat pour supporter en été des anneaux plus pesants, il est

---

savants. M. Dacier dit qu'il n'a fait que la perfectionner. Lucilius étoit né à Sinussa au pays des Orontes, 147 ans avant J. C. Pompée étoit petit-neveu de Lucilius, du côté maternel.

(\*) Favori de Domitien, que Martial a lâchement célébré dans ses épigrammes.

(\*\*) On ne porta d'abord qu'un seul anneau ; ensuite on en mit à chaque jointure de doigt : peu à peu le luxe s'augmenta de manière à ce qu'on eut des anneaux pour chaque semaine : on eut aussi des anneaux d'hiver et des anneaux d'été. Les gens riches ne portoient jamais deux fois le même anneau. Les Romains avoient trois sortes d'anneaux : la première

bien difficile de se refuser à la satire. Seroit-il, dans cette ville corrompue, un mortel assez patient, assez insensible, pour se contenir à la rencontre de l'avocat Mathon, remplissant d'aujourd'hui une litière de sa rotondité ; à la rencontre de ce délateur (\*) d'un illustre patron, et prêt à ravir les débris de la fortune des nobles qu'il ruina : Massa le craint, Carus tâche de l'adoucir par des présents, et le tremblant Latinus envoie à ses pieds son épouse Thymèle. Peut-on se taire quand on est rayé d'un testament par les travaux nocturnes de ces vils intrigants qui, des bras d'une vieille opulente (car c'est aujourd'hui le chemin de la fortune) s'élèvent jusqu'aux astres ; Proculéius n'obtient qu'une part de la succession, et Gillon les onze autres : chacun d'eux hérite à proportion de sa virilité. Qu'ils trafiquent de leur sang ; mais puissent-ils de-

---

servoit à distinguer les conditions ; la seconde consistoit en anneaux d'épousailles ou de noces ; et la troisième étoit destinée à servir de sceau.

(\*) Régulus, délateur, qui vivoit sous Domitien, et causa par ses délations le deuil de plusieurs familles.

venir aussi pâles que celui qui, nu-pieds, marche sur un serpent, ou qu'un rhéteur prêt à monter sur la tribune de Lyon (\*)!

Comment peindre la fureur qui me brûle quand je vois ce ravisseur des biens d'un pupille réduit au dernier opprobre, embarrasser les rues par un nombreux cortège? quand je vois cet autre vainement condamné (\*\*)

---

(\*) Après que Caligula eut reçu dans Lyon l'honneur de son troisième consulat, il y fonda toutes sortes de jeux, et en particulier une fameuse académie, *Athenœum*, qui s'assembloit devant l'autel d'académie. C'étoit là qu'on disputoit les prix d'éloquence grecque et latine, en se soumettant aux lois établies par le fondateur. Une des conditions singulières de ces lois étoit non seulement que les vaincus fourniroient à leurs frais les prix obtenus par les vainqueurs, mais, de plus, qu'ils seroient contraints d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge, et, en cas de refus, qu'ils seroient battus de verges et précipités dans le Rhône.

(\*\*) Juvénal parle ici d'un certain Marius, qui, dans son proconsulat d'Afrique, lors du règne de Trajan, fut accusé de concussion. Le sénat le condamna, mais la province ne fut point indemnisée; la moitié des dépouilles qu'on lui ôta enrichit le fisc,

(qu'importe l'infamie si l'argent reste?) ce Marius qui, dans son exil, commence à boire dès la huitième heure (\*), et jouit de la colère des dieux, tandis, province victorieuse, que tu pleures tes pertes non réparées? Et je ne rallumerois pas la lampe d'Horace! je ne sévirois pas! Irois-je retracer les fables d'Hercule ou de Diomède, le labyrinthe retentissant des cris du Minotaure, Dédale franchissant les airs d'un vol audacieux, et le jeune Icare tombant au sein des flots; quand un infame, feignant de compter les solives, et de ronfler sur les verres, hérite des amants de sa femme (\*\*), inhabile à de telles successions? quand cet autre prétend commander nos cohortes pour avoir consumé le bien de ses ancêtres à

---

l'autre moitié resta au coupable, et lui servit à mener une vie licencieuse.

(\*) Les Romains régloient leurs heures par le lever et le coucher du soleil: ils ne connoissoient point la division moderne du jour.

(\*\*) Mécène rendoit souvent visite à la femme d'un certain Sulpicius Galba, qui, pour faciliter ce commerce galant, feignoit de s'endormir en sortant de table.

nourrir des chevaux, pour avoir fait voler un char sur la voie Flaminie ? car, nouvel Automédon, il guidoit celui dans lequel Néron caressoit sa bizarre maîtresse. Je ne remplirois pas mes tablettes en plein carrefour, quand un faussaire qu'un sceau contrefait, un testament supposé, comblèrent d'honneurs et de richesses, affecte dans sa litière ouverte des deux côtés, et portée par six esclaves, les airs d'un Mécène dédaigneux. J'aperçois cette noble matrone qui, pour apaiser la soif de son époux, lui présente un vin dont la douceur perfide recèle le venin d'un reptile ; et, plus consommée que Locuse, enseigne à ses parentes novices l'art d'envoyer au bûcher, à travers les rumeurs du peuple, les cadavres noircis de leurs maris empoisonnés.

Voulez-vous parvenir, bravez Gyare (\*) et les cachots : on vante la probité, mais elle se morfond. C'est le crime qui donne ces vastes jardins, ces chefs-d'œuvre antiques, ces tables précieuses et ces coupes d'où l'on voit saillir un chevreau. Un père qui corrompt l'é-

---

(\*) Petite île stérile de l'Archipel, dans laquelle Rome bannissoit les plus fameux criminels.

pouse avare de son fils, des femmes sans pudeur, et des adolescents déjà souillés par l'adultère : tout cela permet-il qu'on se livre au sommeil ? faute de talents l'indignation dicte des vers quels qu'ils soient, des vers tels que nous en faisons, Culvienus et moi.

Depuis que la barque de Deucalion fut soulevée par les eaux du déluge jusqu'au sommet du Parnasse, que ce fils de Prométhée consulta l'oracle de Thémis, que des cailloux amollis reçurent par degrés la chaleur du sentiment, que Pyrrha fit éclore des filles toutes nues aux yeux des mâles surpris, colère, volupté, joie, chagrins, projets, intrigues, tout ce qui meut les humains sera la matière de mon livre. Quand le torrent du vice fut-il plus rapide, le gouffre de l'avarice plus profond, la manie des jeux de hasard plus effrenée (\*) ?

---

(\*) Les lois contre les jeux de hasard ne furent plus observées à compter du règne d'Auguste, cet empereur aimoit le jeu. Néron hasardoit jusqu'à quatre cent mille sesterces ( quarante mille francs ) sur un coup de dés. Claude jouoit même en voiture.

Les Romains avoient trois sortes de jeux de hasard, les osselets, *ludus talorum*, celui des dés, *lu-*



Non content aujourd'hui de porter sa bourse au lieu de la séance, le joueur y fait traîner son coffre-fort ; c'est là qu'à chaque coup vous verriez naître les plus funestes débats. Perdre cent mille sesterces et ne pas vêtir un esclave transi de froid, n'est-ce que de la fureur ?

Autrefois nos ancêtres bâtissoient-ils comme à présent tant de maisons de plaisance ? leur souper étoit-il à sept services ; mangeoient-ils seuls ? Plus humains que nous, chacun faisoit asseoir ses clients à sa table ; au lieu qu'une sportule (\*) misérable les attend maintenant à l'entrée d'un vestibule. Encore a-t-on soin d'examiner vos traits, de crainte que, sous un nom supposé, vous n'usurpiez la portion d'un autre ; on veut, avant de rien lâcher, vous avoir bien reconnu. Alors le magnifique patron fait appeler par un crieur tous ces fiers descendants d'Énée ; car les plus nobles personnages, confondus dans la foule, assiègent aussi sa maison. Donnez d'abord au prêteur,

---

*dus tesserarum*, et le jeu appelé *duodena*, qui étoit une espèce de trictrac.

(\*) Corbeille ou panier fait de jonc, de branches d'osier entrelacées.

dit le maître, donnez ensuite au tribun. Mais cet affranchi n'est-il pas arrivé le premier? Oui, répond-il, je les ai tous devancés, et je prétends bien passer avant eux: pourquoi non? parceque je naquis sur les bords de l'Euphrate, et que mes oreilles percées déposeroient contre moi si je voulois le nier? mais je possède cinq boutiques qui me produisent quatre cent mille sesterces de revenu. Après cela suis-je fait pour envier la pourpre des sénateurs, tandis que Corvinus est réduit à garder les troupeaux dans les champs laurentins? Je suis plus riche, moi, que Pallas (\*) et Licinius (\*\*): que les tribuns attendent. Richesses, triomphez; et toi qui dernièrement arrivas dans Rome avec les pieds poudreux,

---

(\*) Affranchi de l'empereur Claude, il eut le plus grand crédit sous ce règne; autrefois esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, il avoit été chargé de lui remettre une lettre qui l'instruisoit de la conspiration de Sisay. Pallas fit répudier Messaline, mit Agrippine dans le lit de Claude, et fit désigner Néron à l'empire à la place de Britannicus.

(\*\*) Affranchi d'Auguste. Licinius avoit pillé les Gaules.

courage, ne cède point la préséance aux premiers magistrats. Funeste argent, ton culte parmi nous n'en est pas moins le plus auguste et le plus consacré, quoique nous ne t'ayons point encore érigé de temples ni d'autels ainsi qu'à la paix, la victoire, la bonne-foi, la vertu, ainsi qu'à la concorde dont les voûtes retentissent des cris de la cigogne, quand elle salue son nid au retour du printemps.

S'il est vrai que les premiers de la république supputent à la fin de chaque année les produits de la sportule, et de combien elle accroît leurs revenus, que feront les malheureux clients qui n'ont que cette ressource pour se vêtir, se chauffer, se nourrir et s'éclairer? Voyez vous cette foule de litières voler à la rétribution? l'époux y traîne son épouse languissante ou près d'accoucher. Un d'entre eux, dont le stratagème est dévoilé, montrant une litière fermée, demande la sportule pour son épouse absente : C'est ma Galla, dit-il, expédiez-nous promptement; que tardez-vous? Galla, mets la tête à la portière; elle repose, ne la tourmentez point.

Examinons les dignes soins qui partagent

le reste de la journée. Après la sportule on escorte le patron au Forum, où l'on voit et la statue d'Apollon si connue des plaideurs, et les statues triomphales de plusieurs généraux, parmi lesquelles je ne sais quel Égyptien, quel chef d'Arabes, osa faire décorer la sienne de superbes inscriptions : monument, il est vrai, que chacun peut souiller à son gré. Ces malheureux, excédés de fatigue, reviennent ensuite au logis du patron, et jusqu'aux clients les plus anciens, tous s'aperçoivent enfin qu'il faut renoncer à l'espoir d'un repas si longtemps attendu ; chacun court acheter des légumes et du bois pour les cuire. Cependant le monarque de cette troupe famélique, assis au milieu de ces lits (\*) dénués de convives, dévore ce que les forêts et les mers fournissent de plus exquis ; possède vingt tables antiques et précieuses (\*\*): une seule suffit à ses

---

(\*) Les anciens prenoient leurs repas sur des lits semblables à nos lits de repos.

(\*\*) Lorsque les Romains commencèrent à se livrer au luxe, leurs tables furent de bois de cèdre, et d'autre bois encore plus rare.

pareils pour y consumer un patrimoine immense. — Tant mieux, nous n'aurons plus de parasites. — Mais ce luxe sordide en sera-t-il moins odieux? Conçoit-on la voracité d'un homme qui se fait servir pour lui seul un sanglier tout entier, animal que la nature destina pour les festins? Au reste, gourmand, le châtiment suit de près ton intempérance, lorsque, gonflé d'aliments, et l'estomac surchargé d'un paon mal digéré (\*), tu cours au sortir de la table te plonger dans le bain (\*\*). De là tant de morts subites, tant de vieillards *intestats*. La nouvelle récente d'un tel événement égaye nos soupers. Les amis du vieil ingrat, furieux d'avoir été frustrés, conduisent gaie-ment son cadavre au bûcher.

La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs; je défie nos neveux de surpasser leurs pères. Le vice est au comble;

---

(\*) L'orateur Hortensius, l'émule de Cicéron, fit servir le premier un paon sur sa table, lorsqu'il fut créé augure.

(\*\*) Les voluptueux se plonge-ient dans le bain après leurs repas.

voguons à pleines voiles. — Un moment, direz-vous ; es-tu doué d'un génie égal à ta matière ? tel que tes devanciers te sens-tu capable de tout écrire avec cette franchise dont je n'ose proférer le vrai nom. — Que m'importe la haine de Mucius ou son indifférence ! — Soit ; mais peins-nous Tigellinus, et bientôt ton cadavre fumant, empalé sur un pieu, servira de fanal. D'ailleurs, composer des satires c'est labourer le sable. — Quoi ! cet empoisonneur, qui fit périr trois de ses oncles, sera dans sa litière, mollement assis sur le duvet, d'où le monstre laissera tomber sur moi ses regards méprisants ! — S'il vient à ta rencontre, presse du doigt tes lèvres impatientes ; le délateur, aux aguets, n'attend que ces paroles, *le voici*, pour accuser quiconque les aura prononcées. Tu peux avec sécurité mettre Turnus aux prises avec Énée, la mort d'Achille n'affectera personne, ni celle du jeune Hylas cherché vainement après qu'il eut suivi son urne dans les flots. Mais quand un vrai satirique s'arme de la plume non moins redoutable qu'un glaive étincelant, le criminel tremble, il rougit, et son cœur est la proie

des remords : de là cette rage et ces pleurs  
avant-coureurs de la vengeance. Réfléchis  
donc avant que d'emboucher la trompette : le  
casque en tête il n'est plus temps de reculer.  
— Hé bien, épargnons les vivants, fouillons  
dans les sépulcres épars sur la voie Latine et  
la voie Flaminie.

---

## NOTICE SUR HORACE.

---

CE grand poëte naquit à *Venuse*, petite ville située entre la Lucanie et la Pouille, soixante-cinq ans avant Jésus-Christ. Son père, simple affranchi, le fit élever à Rome avec le même soin qu'on élevoit les enfants des plus nobles familles; il l'accompagnoit chez ses maîtres et lui donnoit des préceptes et des exemples de morale. Horace se montra digne de ce père tendre et vertueux; et si l'un préféra que son fils eût plus de probité que de fortune, l'autre rendit toujours hommage à la mémoire de son père et ne craignit point, en louant ses vertus, d'avouer son origine.

Après avoir reçu une excellente éducation, Horace la termina par un voyage à Athènes, ville où les lumières et les arts étoient portés au premier degré; il y acquit, avec une connoissance profonde des hommes, l'urbanité, la politesse et le goût qui excellent dans ses écrits.



Lors de la guerre civile causée par la mort de César, Horace suivit le parti de Brutus et fut élevé à la charge de tribun ; mais l'amour de la gloire ne l'emportoit pas, chez Horace, sur l'amour de la vie ; il s'enfuit aux premiers sons de la trompette guerrière ; il s'excuse dans ses écrits de cette lâcheté, par l'exemple d'Archiloque et d'Alcée.

Octave triompha de Brutus. La défaite du parti républicain, et la mort du père d'Horace, laissèrent ce poète sans fortune, sans espérance, et dans la nécessité de tirer parti de ses talents. Il composa des vers qui plurent à Virgile et à Varius. Ces hommes illustres présentèrent le jeune poète à Mécène, ministre et favori d'Auguste. Mécène aimoit et protégeoit les hommes de génie ; il obtint de l'empereur qu'Horace rentrât dans ses biens qu'on lui avoit ôtés comme partisan de Brutus. Bientôt Horace vécut dans l'intimité avec l'empereur : sa renommée et son crédit s'augmentèrent chaque jour ; il devoit en partie ces avantages aux louanges délicates qu'il adressoit dans ses vers à Auguste, à Mécène, et aux hommes les plus distingués de Rome par leurs emplois et par leur mérite.

La conformité des goûts et des opinions de Mécène et d'Horace, qui tous deux suivoient les préceptes d'Épicure, resserra les nœuds de leur amitié. Souvent on les voyoit tous deux le front couronné de myrte, les cheveux parfumés d'essences délicieuses, savourer auprès des plus belles femmes de Rome les vins les plus exquis.

Horace étoit plus voluptueux que tendre ; il chérissoit plus le plaisir que l'amour : son penchant le plus habituel étoit la paresse. « Le sentiment seul pouvoit l'en tirer, fait  
« observer un critique célèbre ; le sentiment  
« dictoit les vers aimables où il chante agréa-  
« blement tantôt ses maîtresses, tantôt le plai-  
« sir de la table. Il est charmant dans ces  
« deux genres, et la peinture de ses soupers  
« épicuriens, qui rassembloient la frugalité  
« et la délicatesse, sont d'un agrément infini ;  
« on y voit un mélange inimitable de liberti-  
« nage et de philosophie, deux choses bien  
« opposées, et qui vont si bien ensemble  
« quand elles se réunissent naturellement. »

Horace partageoit son temps entre ses amis, ses maîtresses, les muses et la philosophie. Ses épanchements avec Virgile, Tibulle,

Varius et d'autres grands hommes de son siècle, lui donnèrent ce goût exquis, cette douceur, cette politesse qui se font sentir dans ses ouvrages. Il avoit un caractère aimable et enjoué, une conversation fine, piquante et gracieuse qui le faisoit rechercher de tout le monde. Favori du maître de l'univers, jamais l'ambition ne troubla la paix de son ame; satisfait du rang de chevalier, auquel Auguste l'avoit élevé, il ne voulut pas d'autre distinction, il refusa d'être secrétaire d'Auguste et de s'asseoir à sa table. Il préféroit aux grandeurs la médiocrité et la liberté. L'unique objet de ses vœux étoit de se voir possesseur d'une habitation champêtre, dans laquelle il pût se livrer aux charmes d'une vie indépendante, exempte d'inquiétudes. Mécène lui fit présent d'une petite métairie située aux environs de Rome. Horace y jouissoit des seuls plaisirs auxquels il attachoit du prix. Il y trouvoit son sort plus heureux que celui de tous les monarques : la cour ne lui sembloit qu'un lieu d'exil. Il avoit désiré de ne pas survivre à Mécène, son souhait fut accompli : il mourut un mois après son ami ; il avoit alors cinquante-sept ans.

« On retrouve dans les écrits d'Horace, a  
« dit un de nos bons critiques, la majesté, la  
« noblesse, les mâles transports d'Alcée et de  
« Stésichore, le feu et la sensibilité de Sapho,  
« l'enthousiasme et la force de Pindare, la  
« douceur, la grace et la volupté d'Ana-  
« créon, le sel attique, la finesse, la plaisan-  
« terie d'Aristophane et de Ménandre, la sa-  
« gesse de Socrate, de Platon et d'Épitecte;  
« admirable dans tous les genres, il se sur-  
« passe lui-même dans celui qui après l'épo-  
« pée exige le plus de génie dans la poésie  
« lyrique. Il fait les délices de tous les âges;  
« on ne se lasse point de le lire; il unit la  
« plus sublime philosophie à la plus sublime  
« poésie; sa morale est agréable et douce,  
« et la tranquillité de son ame donne le desir  
« et l'amour de la vertu; il respecte la reli-  
« gion, et inspire à ses lecteurs la clémence,  
« la justice, la fidélité, la pudeur, la foi du  
« serment et la haine du vice. »

---

# D'HORACE.

## EXTRAIT

DU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

---

IL est le seul des lyriques latins qui soit parvenu jusqu'à nous; mais ce qui peut nous consoler de la perte des autres, c'est le jugement de Quintilien, qui assure qu'ils ne méritoient pas d'être lus. Il fait au contraire le plus grand éloge d'Horace, et cet éloge a été confirmé dans tous les temps et chez tous les peuples. Horace semble réunir en lui Anacréon et Pindare; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme et l'élévation du poète thébain; il n'est pas moins riche que lui en figures et en images, mais ses écarts sont un peu moins brusques, sa marche est un peu moins vague, sa diction a bien plus de nuances et de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même : Horace les a tous; tous

lui semblent naturels, et il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre; que, saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux, ou sur les ruines de Troie, sur la cime des Alpes, ou près de Glycère, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe, et charmant près d'une maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton et de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs les caresses de Lycimnie et les coquetteries de Pyrrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique grec, avec beaucoup plus d'esprit et de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare, avec plus de morale et de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satires pleines de finesse, de raison et de gaieté, des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, un *Art poétique* qui est le code éternel du bon goût,

on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes galantes ou amoureuses, qui prouvent toutes combien cet écrivain avoit l'esprit fin et délicat. Ce sont la plupart des chefs-d'œuvre finis par la main des grâces. Personne ne lui en avoit donné le modèle. Ce n'est point là la manière d'Anacréon : le fond de ces petites pièces est également piquant dans toutes les langues, et chez tous les peuples où règne la galanterie et la politesse. Elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur, dont le fond nous est souvent trop étranger, et dont la marche hardie et rapide ne peut guère être suivie dans notre langue, qui procède avec plus de timidité, et veut toujours de la méthode et des liaisons. Peut-être serions-nous un peu étourdis de la course vagabonde du poëte, et trouverions-nous qu'il y a dans cette espèce d'ouvrage trop pour l'imagination et pas assez pour l'esprit. Sous ce point de vue, chaque peuple a son goût analogue à son caractère et à son langage ; et il est sûr que nos

odes, n'étant pas faites pour être chantées, ne doivent pas ressembler aux odes grecques et latines. La plupart, au contraire, sont des discours en vers à-peu-près aussi suivis, aussi bien liés qu'ils le seroient en prose. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer absolument ; mais ne seroient-elles pas susceptibles d'un peu plus d'enthousiasme et de rapidité qu'on n'en remarque même dans nos plus belles ?

---



---

# SATIRE A MÉCÈNE,

## SUR LA NOBLESSE.

TRADUCTION DE M. DARU.

---

Vous de qui les aïeux, illustrés par Bellone,  
Ont soumis l'Étrurie et mérité le trône,  
Vous ne ressemblez point à ces grands dont l'orgueil  
Laisse à peine tomber un superbe coup d'œil  
Sur l'homme que le sort met en un rang vulgaire,  
Ou qui n'a, comme moi, qu'un affranchi pour père.  
Vous ne demandez point de quel sang est sorti  
L'homme que ses vertus ont assez ennobli.  
Vous savez qu'autrefois, quoique né dans les chaînes,  
De l'empire naissant Tullius (\*) prit les rênes,  
Et qu'on vit avant lui des mortels sans aïeux  
Se frayer aux honneurs un chemin glorieux ;  
Tandis qu'un Lévinus (\*\*), issu de ce grand homme  
Qui, prenant les faisceaux, chassa Tarquin de Rome,

---

(\*) Servius Tullius étoit fils d'une femme captive par le sort de la guerre.

(\*\*) Descendant de Valérius Publicola, et collègue de Brutus dans le consulat, après l'expulsion des Tarquins.

Par ce peuple lui-même à son prix est réduit.  
Ce peuple cependant, trompé par un vain bruit,  
Ébloui par l'éclat d'une pompe brillante,  
Prodigue sottement son estime inconstante.

Mais nous, irons-nous donc, épris de faux honneurs,  
Partager son délire où briguer ses faveurs?  
Que le peuple préfère, aveugle en sa folie,  
Le sang de Lévinus aux vertus de Lollie (\*),  
Et que par le censeur je me voie écarté  
Si j'ai reçu le jour avant la liberté (\*\*).  
C'est juste, à mes pareils la leçon est utile :  
Eh ! pourquoi dans ma peau ne pas rester tranquille ?  
Mais quoi ! grands et petits de briller sont jaloux,  
Et la gloire à son char nous retient malgré nous.  
Je sais que Tillius, tribun, jadis esclave,  
A malgré les railleurs repris le laticlave :  
Quel fruit t'en revient-il, magistrat roturier ?  
D'avoir plus d'ennemis qu'un modeste ouvrier.  
Quand un sot, oubliant son état et son père,  
S'avise d'endosser la pourpre consulaire (\*\*\*),  
Il entend murmurer tout bas par les passants :  
Quel est-il ? d'où vient-il ? et qui sont ses parents ?  
De même, lorsque atteint d'une autre maladie,

---

(\*) Homme nouveau, qui parvint au consulat.

(\*\*) Les censeurs excluient du sénat ceux qui n'étoient pas libres d'origine.

(\*\*\*) Le brodequin noir étoit la chaussure des sénateurs.

De passer pour bel homme Antoine a la manie ,  
Filles et jeunes gens se demandent entre eux ,  
Comment il a le pied , la taille et les cheveux.

En osant vous charger, sans que l'on vous en prie ,  
Du soin de gouverner et Rome et l'Italie ,  
Vous forcez tout le monde à s'informer tout bas  
D'où vous êtes venu pour régir des états ,  
Et si vous êtes né d'un grand ou d'un esclave.  
Quoi ! vous osez , vil fils d'un Syrus ou d'un Dave ,  
Aux verges de licteur livrer un citoyen !  
Mais pourquoi s'étonner ? Novius , mon confrère ,  
Est bien moins , car il n'est que ce que fut mon père.  
Et pour un seul degré que vous avez sur lui ,  
Du sang des Scipions vous croyez-vous sorti ?  
Votre collègue au moins possède un avantage :  
Au milieu des convois , des chevaux , du tapage ,  
Il remplit le forum de sa voix de Stentor ,  
On n'entend plus que lui ; c'est un mérite encor.

Qu'un jaloux me reproche, attaquant ma naissance,  
Un père, digne objet de ma reconnoissance ,  
Je ne m'en défends point, je suis fils d'affranchi.  
Mais savez-vous pourquoi l'on me rabaisse ainsi ?  
C'est qu'une légion m'a vu son capitaine ,  
Et qu'à présent je suis accueilli chez Mécène.  
Je consens, si l'on veut, qu'on raille mes exploits ;  
Mais à votre amitié je défendrai mes droits.  
Ce n'est point au hasard que j'en dois rendre grace :  
Vous cherchez le mérite et repoussez l'audace.

Virgile et Varius, ces illustres amis,

Vous parlèrent de moi : bientôt, chez vous admis,  
Timide par respect, discret par caractère,  
Je vous dis qui j'étois, en deux mots, sans mystère.  
Je ne me vantai point du rang de mes aïeux,  
Ni d'aller dans mes champs avec un train pompeux.  
Votre réponse fut celle d'un homme sage,  
Quelques mots de bonté, comme c'est votre usage.  
Je sors. Neuf mois après, rappelé près de vous,  
Je devins votre ami. Ce titre m'est bien doux :  
Ma gloire est de vous plaire, à vous, dont la sagesse  
Recherche les vertus et non pas la noblesse ;  
A vous qui distinguez avec tant d'équité  
L'intrigue, la bassesse et l'humble probité.  
Pourquoi désavouer mon origine obscure ?  
Si je porte un cœur droit, si ma conduite est pure ;  
Si, de quelques défauts taché légèrement,  
Je n'ai que de ces torts qu'on pardonne aisément,  
Si je suis affranchi de la honte du vice,  
Si l'on ne put jamais me taxer d'avarice,  
Si de quelques amis je puis m'enorgueillir,  
Je le dois à mon père, et n'en sais point rougir.

Quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'un domaine modique,  
Il ne m'envoya point à l'école publique,  
Où les fils des tribuns apprenoient à compter  
Combien à tant par mois un sou peut rapporter.  
Dès mon enfance, à Rome il osa me conduire ;  
Avec les fils des grands voulut me faire instruire ;  
Me donna des valets, d'honnêtes vêtements,  
Si bien qu'on m'auroit cru de plus riches parents.

Chez les maîtres, par-tout, m'accompagnant sans cesse ,  
Il sut de mille erreurs préserver ma jeunesse ;  
Et , donnant des vertus l'exemple et la leçon ,  
Me garantir du vice et même du soupçon.

Il dépensoit les fruits de son économie ,  
Pour qu'on ne s'en prît point à sa parcimonie ,  
Si je n'étois un jour qu'un huissier comme lui (\*)

De son modeste état je n'aurois pas rougi ;  
Mais ses soins sont des droits à ma reconnoissance.  
Heureux de lui devoir bien plus que la naissance ;  
Je ne dirai jamais , comme certaines gens ,  
Qu'on ne peut à son gré se choisir ses parents.

Non , loin de partager ce sentiment impie ,  
Si le sort permettoit que , rentrant dans la vie ,  
Chacun pût à son gré se choisir des aïeux ,  
Satisfait des parents que m'ont donnés les dieux ,  
Je n'irois point , épris d'une vaine chimère ,  
Au milieu des faisceaux(\*\*) chercher un meilleur père

Le peuple me croiroit dépourvu de raison ;  
Vous , vous approuveriez ma modération ,  
Bien plus que si j'allois , dans une folle ivresse ,  
Me charger d'un fardeau trop lourd pour ma foiblesse.  
Pour accroître mon bien , il faudroit m'intriguer ;  
Saluer mille gens , solliciter , briguer ;  
Ne jamais aller seul ; aux champs comme à la ville ,  
Traîner , pour mon supplice , un cortège inutile.

---

(\*) Espèce de crieur public.

(\*\*) Qu'on portoit devant les consuls.

Aujourd'hui, quand je veux, en pleine liberté,  
J'enfourche sans façon un mulet écourté,  
Que blesse sur la croupe une large valise,  
Et mauvais cavalier je galope à ma guise.  
On en rit; mais du moins, si l'on veut en jaser,  
De manquer à mon rang on ne peut m'accuser,  
Comme toi, Tillius, magistrat qu'on hafoue,  
Lorsqu'on te voit, traînant la pourpre dans la boue,  
Voyager vers Tibur, suivi de deux valets,  
Qui portent la marmite où fument les navets.

Mieux que toi, grand préteur, je jouis de la vie :  
Je vais seul où je veux, dès qu'il m'en prend envie ;  
Je m'informe du prix des légumes, du blé,  
Et le soir, au milieu du peuple rassemblé,  
Devant les charlatans quelquefois je m'arrête.  
Rentré dans ma maison, j'y vois ma table prête :  
Trois esclaves soudain m'apportent quelques fruits,  
Des pois et des gâteaux, très proprement servis ;  
Sur un buffet de marbre, à côté d'une aiguière ,  
S'étale et brille aux yeux ma vaisselle grossière ;  
Et plus près, sous ma main, se disputant mon choix ,  
Le vin rouge et le blanc petillent à-la-fois.

Je me couche tranquille, et je dors à merveille,  
Je n'ai point à courir, dès l'aurore vermeille,  
Vers ce satyre en bronze (\*), écorché par Phœbus,

---

(\*) Il y avoit dans la place romaine, vis-à-vis les rostres, au lieu où se tenoit la bourse, une statue de Marsyas.

Et qui redoute encor l'usurier Novius.  
Je me lève au grand jour : je sors, ou j'étudie,  
Je compose, je lis, selon ma fantaisie.  
Je me fais frotter d'huile ensuite, mais non pas  
Aux dépens de ma lampe, ainsi que Thraséas.  
De ses traits enflammés quand le soleil nous brûle,  
Je brave dans le bain l'ardente canicule ;  
Puis, délassé, dispos, sans affaire occupé,  
Je dîne sobrement, et j'attends le soupé.

Des sages, des heureux, voilà quelle est la vie.  
Exempt d'ambition, d'avarice et d'envie,  
Je vivrai plus content que si tous mes auteurs,  
Père, aïeul, bisaïeul, eussent été questeurs (\*).

---

(\*) Espèce de trésoriers.

---

## NOTICE SUR MARTIAL.

---

MARTIAL reçut le jour à *Bilbilis*, ville de l'ancienne Celtibérie, en Espagne. Ses parents, qui desiroient lui voir occuper une place au barreau, l'envoyèrent à Rome dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans; mais il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer à la poésie. Ses essais furent loués par les meilleurs écrivains de son temps. *Silius, Italicus, Stella et Pline le jeune*, les regardèrent comme l'ouvrage du génie.

Ce poète resta trente-cinq ans à Rome. Les empereurs *Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan*, lui donnèrent quelques marques de bienveillance. Cependant leurs libéralités ne le mirent point en état de s'assurer une existence. La fortune ne lui accorda jamais que des demi-faveurs, et le poursuivit souvent. Il retourna à *Bilbilis* la première année du règne de Trajan, parce qu'il n'avoit plus aucun moyen de subsister.



Pline le jeune, touché de sa situation, lui fit présent d'une somme d'argent lors de son départ de Rome.

Le séjour de Bilbilis ne tarda point à l'ennuyer ; il n'y trouvoit personne capable de le comprendre : ses vers n'y excitoient que les clameurs de l'envie, à Rome du moins il les entendoit applaudir, et leur célébrité le consolait de son indigence. Le chagrin le conduisit au tombeau. Pline le jeune le pleura sincèrement.

Il nous reste de Martial quatorze livres d'*Épigrammes*, et un livre *sur les Spectacles donnés par Titus*.

La poésie épigrammatique étoit chez les Romains ce que nous nommons la poésie fugitive. Un grand nombre d'auteurs distingués la cultiva ; toutefois *Catulle* et *Martial* sont seuls parvenus à la postérité.

« Martial, a dit un ancien, est plein de feu,  
« de gaieté, de sel et d'imagination : il loue  
« avec adresse, censure avec gravité, pour-  
« suit avec force le vice ; ses portraits sont  
« remplis de naturel, il est délicat dans les  
« passions et dans la manière de les expri-  
« mer. Il est vrai qu'on ne peut excuser sa li-

« cence, ni les éloges qu'il adressa à Domi-  
« tien. On ne peut non plus s'empêcher de  
« reprocher à beaucoup de ses épigrammes  
« un certain ton de bassesse. Il demande pour  
« ainsi dire l'aumône à ses amis. Tantôt il  
« quête un habit, un manteau, un repas; il  
« prostitue à chaque instant sa muse, toute-  
« fois il acquit une si grande réputation,  
« qu'un Romain du rang le plus élevé, nom-  
« mé *Surtinius*, lui érigea de son vivant une  
« statue. »

Martial a reconnu que Catulle lui étoit supérieur, et il a porté de lui-même, dans ses vers, un jugement impartial qu'on a traduit ainsi :

De mes épigrammes, les unes  
Sont bonnes, les autres communes,  
Beaucoup ne valent rien; tant pis, mais franchement  
Je m'en rapporte au plus habile;  
En ce genre il est difficile  
De faire un volume autrement.

---

# DE L'ÉPIGRAMME

ET

## DE L'INSCRIPTION.

---

L'ÉPIGRAMME, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est, de tous les genres de poésie, celui qui se rapproche le plus de la satire, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie ; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation s'appelle une épigramme ; mais ce mot s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse, ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite pièce de vers. Ce terme, en lui-même, ne signifie qu'*inscription*, et il garda chez les Grecs, dont nous l'avons emprunté, son acception étymologique. Les épigrammes recueillies par Agathias, Planude, Constantin, Hiérocès et autres qui forment l'anthologie grecque, ne sont guère que des inscriptions pour

des offrandes religieuses, pour des tombeaux, des statues, des monuments : elles sont la plupart d'une extrême simplicité, assez analogue à leur destination ; c'est le plus souvent l'exposé d'un fait ; beaucoup sont trop longues, et presque toutes n'ont rien de commun avec ce que nous nommons une épigramme. Voltaire, qui savoit cueillir si habilement la fleur de chaque objet, a traduit les seules qui remplissent l'idée que nous avons de cette espèce de poésie.

Martial, chez les Latins, a aiguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche toujours à la rendre piquante ; mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours, son plus grand défaut est d'en avoir fait beaucoup trop. Son recueil est composé de douze livres ; cela fait environ douze cents épigrammes ; c'est beaucoup : aussi en pourroit-on retrancher les trois quarts sans rien regretter. Lui-même s'accuse en plus d'un endroit de cette profusion ; mais cet aveu ne diminue rien de l'importance qu'il a attachée à ces nombreuses bagatelles. Elles nous sont parvenues dans le plus bel ordre, telles qu'il les avoit rangées, et même avec les dédicaces à

la tête de chaque livre. Cela est fort consolant, sans doute, mais pas assez pour nous dédommager de la perte de tant d'ouvrages de Tite-Live, de Tacite et de Salluste, que le temps n'a pas respectés autant que le recueil de Martial. Le premier livre est tout entier à la louange de Domitien. La postérité lui sauroit plus de gré d'une bonne épigramme contre ce tyran. Au reste, ces louanges roulent toutes sur le même sujet ; il n'est question que des spectacles que Domitien donnoit au peuple, et Martial répète de cent manières qu'ils sont beaucoup plus merveilleux que tous ceux qu'on donnoit auparavant. Cela fait voir quelle importance les Romains attachoient à cette espèce de magnificence, et en même temps combien il étoit peu difficile de flatter l'amour-propre de Domitien.

Martial est aussi ordurier que notre Rousseau dans le choix de ses sujets ; mais il y a l'infini entre eux pour le mérite de l'exécution poétique. Rousseau a excellé dans ses épigrammes licencieuses, au point d'en obtenir le pardon si l'on pouvoit pardonner ce qui est contraire aux bonnes mœurs. Martial, pour être obscène, n'en est pas meilleur ; et, con-

damnable en morale, il ne peut pas être ab-sous en poésie : autant valoit, ce me semble, être honnête. Il dit quelque part qu'un poète doit être pur dans sa conduite, mais qu'il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes. On peut lui répondre qu'au moins il ne faut pas qu'ils soient licencieux. Le petit nombre d'épigrammes qu'on a retenus de lui est heureusement de celles qu'on peut citer partout. J'en ai traduit une qui peut servir de leçon à Paris comme à Rome, et qui ne corrigera pas plus l'un que l'autre : elle est adressée à un avocat.

---



# MARTIAL.

---

## ÉPIGRAMMES.

TRADUCTION DE VOLTAIRE.

---

### SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

Le fatal courroux des dieux  
Changea cette femme en pierre.  
Le sculpteur a fait bien mieux ;  
Il a fait tout le contraire.

## SUR L'AVENTURE

DE LÉANDRE ET D'HÉRO.

---

Léandre , conduit par l'Amour,  
En nageant disoit aux Orages :  
Laissez-moi gagner les rivages ;  
Ne me noyez qu'à mon retour.



---

---

## SUR LA VÉNUS

DE PRAXITÈLE.

---

Oui, je me montrai toute nue  
Au dieu Mars, au bel Adonis,  
A Vulcain même, et j'en rougis ;  
Mais, Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

---

---

## SUR HERCULE.

---

Un peu de miel, un peu de lait,  
Rendent Mercure favorable ;  
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :  
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.  
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice ;  
Qu'il soit béni ; mais , entre nous ,  
C'est un peu trop en sacrifice :  
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

## LAÏS

CONSACRANT SON MIROIR A VÉNUS.

---

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :

Il redouble trop mes ennuis.

Je ne saurois me voir en ce miroir fidèle,

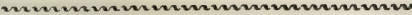
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

## A UN AVOCAT.

TRADUCTION DE LA HARPE.

On m'a volé : j'en demande raison  
A mon voisin, et je l'ai mis en cause  
Pour trois chevreaux, et non pour autre chose.  
Il ne s'agit de fer ni de poison ;  
Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,  
Parler ici de la guerre punique,  
Et d'Annibal et de nos vieux héros,  
Des triumvirs, de leurs combats funestes.  
Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes :  
Ami, de grace, un mot de mes chevreaux.

---



# DES POETES

## ÉROTIQUES LATINS.

### EXTRAIT

DU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

---

## CATULLE.

UNE douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grace et de naturel, l'ont mis au rang des poètes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grace, qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citoit souvent avec admiration. On peut croire que ce poète tendre et religieux ne parloit pas des épigram-

mes obscènes ou satiriques du même auteur, qui en général ne sont pas dignes de lui, même sous les rapports du bon goût. Il y en a plusieurs contre César, qui pour toute vengeance l'invita à souper. Il ne faut pas trop admirer César, car les épigrammes ne sont pas bonnes; et je croirois volontiers que le tact fin de César fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses vers sur le moineau de Lesbie, et son épithalame de Thétis et Pélée, son hôte dut être content de lui; il dut voir dans Catulle un génie facile, qui excelloit dans les sujets gracieux, et pouvoit même s'élever au sublime de la passion.

L'épisode d'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que Virgile, dans son quatrième livre de l'Énéide, en a emprunté des idées, des mouvements, quelquefois même des expressions, et jusqu'à des vers entiers. L'Ariane de Catulle a servi à embellir la Didon de Virgile. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'au-

teur de l'Énéide, n'eût pu devenir un grand poète s'il eût aimé le travail et la gloire? Mais Catulle n'aima que le plaisir et les voyages, deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il étoit né pauvre, et des amis généreux l'enrichirent, entre autres Manlius, dont il fit l'épithalame, sujet usé dont il sut faire un ouvrage charmant, parceque le talent rajeunit tout. Il fut lié aussi avec Cicéron et Cornélius Népos : c'est à ce dernier qu'il a dédié son livre. Nous l'avons tout entier; il ne contient pas cent pages, et a rendu son auteur immortel. A-t-il eu tort de n'en pas faire davantage? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parcequ'il écrivoit bien, peut-être aussi parcequ'il écrivit peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, et n'effraya pas l'envie : Que lui a-t-il manqué? Rien, que de jouir plus long-temps d'une vie qu'il savoit si bien employer pour lui-même.

---

## OVIDE.

Les ouvrages et les malheurs d'Ovide l'ont rendu également célèbre. La postérité jouit des uns et n'a pu encore expliquer les autres. Son exil est un mystère sur lequel la curiosité s'est épuisée en conjectures inutiles. Il est bien sûr que son poème de l'Art d'aimer en fut le prétexte ; mais sa discrétion , apparemment nécessaire , nous en a caché la véritable cause. Il répète en vingt endroits : « Mon cri-  
« me est d'avoir eu des yeux. Pourquoi ai-je  
« vu ce que je ne devois pas voir ? » Qu'avoit-il vu ? C'est ce que nous ignorons. On a cru , on a même écrit de son temps , qu'il avoit surpris Auguste commettant un inceste. Rien n'est moins vraisemblable. Il eût été trop maladroit de rappeler sans cesse à ce prince ce qui devoit le faire rougir. Il est plus probable qu'ayant un accès facile dans la maison d'Auguste , qui estimoit ses talents , il fut témoin de quelque action honteuse à la famille impériale ; et , ce qui vient à l'appui de cette opi-



nion, c'est qu'après la mort d'Auguste, Tibère ne rappela point Ovide de son exil, d'où l'on peut conclure que dans ce qu'il avoit vu, Auguste n'étoit pas le seul qui fût compromis. Quoi qu'il en soit, ce fut un abus du pouvoir, un acte de tyrannie très odieux, que d'exiler un chevalier romain pour la faute d'autrui. Le prétexte de cette cruauté étoit absurde. Comment osoit-on punir les vers d'Ovide, beaucoup moins libres que ceux d'Horace? Ces réflexions ont été faites, et il faut les répéter, parcequ'on ne peut pas trop souvent condamner l'injustice, sur-tout dans ceux qui peuvent être injustes impunément.

Ovide, accoutumé aux délices de Rome, et transporté à l'âge de cinquante ans aux extrémités de l'empire romain, sur les bords de la Mer-Noire, dans un pays sauvage et sous un climat très rigoureux, auroit été assez puni, quand même il eût commis la faute la plus grave. Que sera-ce si l'on songe qu'il étoit innocent? Il mérite sans doute la pitié, et l'on peut même lui pardonner d'avoir été accablé de son exil comme Cicéron le fut du sien. Je sais que Gresset a dit :

Je cesse d'estimer Ovide  
Quand il vient, sur de foibles tons,  
Me chanter, pleureur insipide,  
De longues lamentations.

Gresset en parle bien à son aise. Il faut se souvenir qu'il y a tel exil qui peut paroître pire que la mort, et celui d'Ovide étoit de cette espèce. Sans parler de ses autres maux, il étoit séparé d'une femme qu'il adoroit; et la plus intéressante de ses élégies, sans nulle comparaison, est celle où il détaille les circonstances de son départ, la dernière nuit qu'il passa dans Rome, et les adieux tendres et douloureux de son épouse. Ne jugeons pas le malheur de si loin, et ne croyons pas que la sensibilité soit toujours une faiblesse. Ce que je reproche à Ovide, ce n'est pas de sentir son infortune, elle étoit affreuse; c'est d'en adorer l'auteur; c'est l'excès continuel et fatigant de ses flatteries, prodiguées à son oppresseur; c'est cette basse idolâtrie qu'il porta au point de lui élever, même après sa mort, un autel où il sacrifioit tous les jours. Voilà ce que le malheur ne peut excuser, parceque rien n'oblige d'être vil. Au reste, sa bassesse

et son encens furent perdus, et ses deux divinités, Auguste et Tibère, furent également sourdes pour lui.

Les élégies composées pendant son exil, et qu'il intitula les *Tristes*, sont, à l'exception de celle dont je viens de parler, généralement fort médiocres. Il joint à la monotonie du sujet celle du style : il a trop peu de sentiments et beaucoup trop d'esprit. On voit que la douleur ne sauroit passer de son ame jusque dans son style, et l'on croiroit qu'il s'amuse de ses plaintes et de ses vers.

Ovide, né avec un génie facile et abondant, une imagination riante et voluptueuse, et, comme a dit M. Marmontel,

Enfant gâté des Muses et des Graces,  
De leurs trésors brillant dissipateur,  
Et des plaisirs savant législateur ;

Ovide étoit bien plus fait pour être le peintre des voluptés que le chantre du malheur. Ses trois livres des Amours, ouvrage de sa jeunesse, ont tout l'éclat, toute la fraîcheur de l'âge où il les composa : il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément. Il n'a, je l'avoue, ni la sensibilité, ni l'élégance, ni la précision de Ti-

bulle : il est moins passionné que Properce. On peut lui reprocher l'abus de la facilité, de fréquentes répétitions d'idées, et quelquefois du mauvais goût ; mais quelle foule d'idées ingénieuses et de détails charmants ! quelle vérité d'images gracieuses et de mouvements toujours aimables ! Comme il aime franchement le plaisir ! C'est là ce qui manque à tant d'auteurs qui ont voulu l'imiter. On voit trop que c'est un air qu'ils se donnent, et qu'ils sont beaucoup plus sages qu'ils ne voudroient nous le faire croire. Ils n'ont pas ce ton de vérité, sans lequel on ne persuade jamais. Ils oublient qu'on n'a jamais bonne grace à vouloir être ce qu'on n'est pas. Boileau a si bien dit :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi !

Et malheureusement cet air-là s'aperçoit tout de suite. Il en est des livres comme de la société : dans l'un et dans l'autre il ne faut point avoir d'autre caractère que le sien. Ovide ne cherche pas à en imposer, et n'en impose point. Lorsque, dans la troisième élégie de son livre des Amours, il promet à sa maîtresse

de n'aimer jamais qu'elle, et assure que de son naturel il n'est point inconstant, on en a déjà vu assez pour être bien sûr qu'il promet plus qu'il ne peut tenir, qu'il ne la trompe pas, mais qu'il se trompe lui-même. Aussi ne tarde-t-il pas à confesser qu'il aime toutes les femmes, et qu'il n'est pas en lui de ne pas les aimer toutes. Il ne manque pas d'en donner de très bonnes raisons, et cette confession, qui n'est pas très édifiante, est au moins une de ses plus jolies pièces. Il se plaint de cette malheureuse disposition à aimer, avec un sérieux qui est très amusant. On juge bien qu'il ne songe pas à intéresser par le tableau d'une belle passion. L'on ne peut pas être moins scrupuleux en amour. Il ne traite pas mieux que les autres cette beauté qu'il rendit si célèbre sous le nom de Corinne, et qui la première avoit éveillé son génie. Il eut la discrétion de se servir d'un nom feint, parceque c'étoit une dame romaine ; au lieu que Délie, Néera, Némésis et autres, célébrées par Tibulle et Properce, étoient des courtisanes. Quelques uns ont cru que cette Corinne n'étoit autre que Julie, fille d'Auguste, et que cette liaison découverte fut la véritable cause

de sa disgrâce. Sidonius Apollinaris l'a écrit expressément ; mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. S'il eût eu à se reprocher cette faute , auroit-il osé dire sans cesse à Auguste qu'il ne l'avoit offensé que par une erreur involontaire ? Il paroît , par ses écrits , que cette Corinne l'aima passionnément , et que si elle finit par lui être infidèle , c'est qu'il lui en avoit donné l'exemple. Il se plaint amèrement de sa jalousie continuelle dans une de ses élégies , et sur-tout de ce qu'elle le soupçonne d'une intrigue avec sa femme-de-chambre. Il faut voir quel pathétique il met dans ses plaintes , que de protestations , de serments : on seroit tenté d'en être la dupe ; mais il n'a pas envie qu'on le soit ; car la pièce qui suit immédiatement , et qui peut être partie avec l'autre , est adressée à cette même femme-de-chambre , qui étoit , à ce qu'il nous apprend lui-même une brune très piquante. Il l'accuse d'avoir donné lieu par quelque indiscretion aux soupçons de sa maîtresse. Il lui reproche d'avoir rougi comme un enfant , lorsqu'elle l'a regardée ; il lui rappelle avec quel sang-froid il a su mentir , lui , avec quelle intrépidité il s'est parjuré quand il a été ques-

tion de se justifier, et finit par lui demander un rendez-vous. Il y a là de quoi décréditer à jamais tous les serments des poètes. Voilà les amours de celui qui a fait l'Art d'aimer ; mais, il ne faut pas s'y tromper, le titre latin ne présente pas tout-à-fait l'idée que nous attachons à ce mot aimer : ce titre *Artis amatoria*, signifie proprement l'Art de faire l'amour, et en cela le poète a raison ; car l'un ne s'apprend pas, et l'autre peut en effet se réduire en art.

---

## PROPERCE.

LES poésies de Properce respirent toute la chaleur de l'amour et quelquefois de la volupté ; et Ovide l'a bien caractérisé lorsqu'il a dit , en parlant de ses élégies , les feux de Properce :

Et Properce souvent m'a confié ses feux.

*Sæpè suos solitus recitare Propertius ignes.*

Mais il fait un usage trop fréquent de la mythologie , et ces citations , trop facilement empruntées de la fable , ressemblent plus aux lieux communs d'un poète qu'aux discours d'un amant. Une chose qui lui est particulière parmi les autres poètes érotiques , c'est qu'il est le seul qui n'ait célébré qu'une maîtresse. Il répète souvent à Cynthia qu'elle seule sera à jamais l'objet de ses chants , et il lui a tenu parole. Cependant il ne faut pas croire qu'il ait été aussi fidèle dans ses amours que dans ses vers ; car il fait à un de ses amis à peu près le même aveu qu'Ovide. « Chacun , dit-il , a son défaut ;



« le mien est d'aimer toujours quelque chose. » Il convient que c'est sur-tout au théâtre qu'il ne peut s'empêcher de désirer tout ce qu'il voit. Il avoue même à Cynthia qu'il a eu quelque goût pour une Lycina, mais si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Après tout, à juger de cette Cynthia par le portrait qu'il en fait, elle ne méritoit pas plus de fidélité. Jamais femme n'eut plus de disposition à tourmenter, à désespérer un amant, et jamais amant ne parut si malheureux et ne se plaignit tant que Properce. C'est même ce qui répand le plus d'intérêt dans ses ouvrages ; car on sait que rien n'intéresse tant que la peinture du malheur. On plaint d'autant plus Properce, qu'après avoir bien reproché à sa maîtresse ses duretés, ses hauteurs, ses caprices, il finit toujours par une entière résignation : il murmure contre le joug ; mais le joug lui est toujours cher, et il veut le porter toute sa vie. Il paroît que, malgré l'inconstance de ses goûts, il avoit un penchant décidé pour Cynthia, et revenoit toujours à elle comme malgré lui ; c'est une alternative de louanges et d'injures qui peint au naturel les différentes impressions qu'il éprou-

voit tour à tour, tantôt il la représente comme plus belle que toutes les déesses ; tantôt il l'avertit de ne pas se croire si belle, parcequ'il lui a plu de l'embellir dans ses vers et de vanter l'éclat de son teint, quoiqu'il sût fort bien que tout cet éclat n'étoit qu'emprunté. Ici, il lui attribue toute la fraîcheur de la jeunesse ; ailleurs, il lui dit qu'elle est déjà vieille. Enfin, après cinq ans, il perd patience, il rompt sa chaîne, et ses adieux sont des imprécations dans toutes les formes ; ce qui fait douter que cette chaîne soit en effet bien rompue, car l'indifférence n'est pas si colère. Aussi, après ces adieux solennels qui finissent le troisième livre, on voit dans le quatrième reparoître Cynthia, qui, toujours assurée de son pouvoir, vient chercher son esclave dans une maison de campagne, où il soupait avec deux de ses rivales. Elle est si furieuse et si terrible, qu'à son aspect les deux compagnes de Properce commencent par prendre la fuite, et le laissent tout seul vider la querelle. Cynthia, après l'avoir bien battu, consent à lui pardonner, à condition qu'il chassera l'esclave qui s'est mêlé d'arranger cette partie de campagne ; qu'il ne se

promènera jamais sous le portique de Pompée, rendez-vous ordinaire des femmes romaines ; qu'il n'ira point dans les rues en litière ouverte ; et qu'au spectacle il aura les yeux baissés. On voit qu'elle le connoissoit bien, et qu'elle savoit de quoi il étoit capable. Properce se soumet à tout, et devient plus amoureux que jamais ; et puis fiez-vous aux imprécations et aux ruptures.

---

## TIBULLE.

**T**IBULLE a moins de feu que Properce ; mais il est plus tendre, plus délicat : c'est le poète du sentiment. Il est sur-tout, comme écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre, et il ne peut être bien senti que par le cœur. Une harmonie délicieuse porte au fond de l'ame les impressions les plus douces : c'est le livre des amants. Il a de plus ce goût pour la campagne, qui s'accorde si bien avec l'amour ; car la nature est toujours plus belle quand on n'y voit qu'un seul objet. Chaulieu, le disciple d'Ovide et le chantre de l'inconstance, parle ainsi de Tibulle dans une épître à l'abbé Courtin :

Ovide, que je pris pour maître,  
M'apprit qu'il faut être fripon.  
Abbé, c'est le seul moyen d'être  
Autant aimé que fut Nason.

Catulle m'en fit la leçon.  
Pour Tibulle, il étoit si bon,  
Que je crois qu'il auroit dû naître  
Sur les rivages du Lignon,  
Et qu'on l'eût placé là peut-être  
Entre La Fare et Céladon.

Au surplus, il ne seroit pas juste d'exiger, dans des poésies amoureuses, cette unité d'objet nécessaire à l'intérêt d'un roman. Tibulle lui-même, amoureux de si bonne foi, a chanté plus d'une maîtresse. Il paroît que Délie eut ses premières inclinations, et c'est elle qui lui a inspiré ses meilleures pièces ; Némésis et Néer-la la remplacèrent tour-à-tour ; et qui sait, après tout, si c'étoit Tibulle qui avoit tort ! il est sûr au moins que celles qu'il aima conservèrent de lui un souvenir bien cher, puisque nous apprenons de ses contemporains que Délie et Némésis, qui lui survécurent (car sa mort fut prématurée), suivirent ses funérailles, et avec toutes les marques de la douleur. C'étoient pourtant des courtisanes ; mais on sait qu'à Rome et à Athènes il y a eu des femmes de cette condition qui tenoient un rang très distingué par leur esprit, leurs talents, et le choix de leur société ; et sans doute les maîtresses d'un

homme tel que Tibulle n'étoient pas des femmes ordinaires.

Je ne dirai rien de Gallus, plus connu par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son temps et par les beaux vers de Virgile que par ceux qu'il nous a laissés. Quintilien lui reproche une versification dure, et les fragments que nous en avons justifient ce jugement. C'est à Tibulle qu'il en faut revenir; c'est lui qu'il faut relire quand on aime; c'est en le lisant qu'on se dit : heureux l'homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures de loisir à peindre ses moments d'ivresse, et arrive à la gloire en chantant ses plaisirs. C'est pour lui que le travail de produire devient une nouvelle jouissance. Pour parler à notre ame, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à son bonheur en nous racontant ses illusions et ses souvenirs; et ses chants pleins des douceurs de sa vie, ses chants, qui ne sembloient faits que pour l'amour qui repose ou pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus de la dernière postérité.

---

## NOTICE SUR CATULLE.

---

CATULLE, issu d'une maison illustre, naquit à Vérone, en Italie. Son père avoit été intimement lié avec César. Le génie de Catulle lui valut l'amitié de Plancus, de Calvus, et de Cinna : Cicéron se déclara son protecteur.

Catulle quitta sa patrie pour se rendre à Troie, dans le dessein d'y voir son frère, qu'il aimoit tendrement; il apprit sa mort en route, et se rembarqua sur-le-champ pour aller lui élever un tombeau.

Ami de l'amour et du plaisir, Catulle aima tour-à-tour plusieurs maîtresses; mais *Lesbie* paroît lui avoir été plus chère que les autres. Son penchant à la tendresse ne l'empêchoit pas d'avoir l'esprit satirique. Ses épigrammes attaquèrent César, qui l'admit cependant à sa table et dans son intimité, après avoir lu les vers qu'il avoit faits contre lui.

La volupté, idole de Catulle, le conduisit

prématurément au tombeau. Il obtint des succès dans l'*ode*, dans l'*élégie*, et dans l'*épigramme* ; son *épithalame*, pour les noces de Thétis et de Pélée, seul, le placeroit au rang des grands poètes.

---



# CATULLE.

## ÉLÉGIES.

TRADUCTION DE CHARLES MOLLEVAUT.

---

### SUR LA MORT

DU MOINEAU DE LESBIE.

O vous, Graces, pleurez ; pleurez , dieu des amours !  
Amours, Graces, Vénus, pleurez ! pleurez toujours !  
Il n'est plus, le moineau, délices de Lesbie ,  
Le moineau que son cœur préféroit à la vie.  
Oiseau charmant ! un fils à plaire accoutumé  
Aime-t-il mieux sa mère ? en est-il mieux aimé ?  
Il becquetoit les lis de sa gorge d'albâtre ,  
Autour de son beau front courboit un vol folâtre ,  
Et pour elle gardoit de petits cris d'amour.  
Le voilà descendu dans cet affreux séjour,  
Sourd, dit-on, à la voix qui gémit et l'implore.  
Inflexible Achéron, dont le gouffre dévore  
Tout ce que la nature enfante de plus beau ,  
Oses-tu bien ravir un si gentil oiseau !  
O moineau malheureux ! ô mortelles alarmes !  
Pour toi des yeux charmants se sont gonflés de larmes !  
O vous, Graces, pleurez ! pleurez , dieu des amours !  
Amours, Graces, Vénus, pleurez ! pleurez toujours.

## CATULLE A LUI-MÊME.

**T**RISTE Catulle, abjure ta folie :  
Elle te trompe ; eh bien ! trompe Lesbie.  
Ils ont brillé ces jours, ces heureux jours,  
Où, chaque nuit, sur l'aile des amours,  
Tu t'envolois près de ta bien-aimée ;  
Où sa pudeur, doucement alarmée,  
Te résistoit, et succomboit toujours :  
Ils ont brillé ces jours, ces heureux jours.

Romps le lien qu'a rompu l'infidèle :  
Elle te fuit ; à l'instant fuis loin d'elle.  
Loin de fléchir sous le poids du malheur,  
Triste Catulle, endurecis bien ton cœur.

Adieu, Lesbie : oui, le cœur de Catulle  
S'est endureci ; ce cœur n'est plus crédule.  
Toi, femme ingrate, apprends tes châtimens,  
Tu souffriras ; qui plaindra tes tourmens ?  
Qui verras-tu ? pour qui seras-tu belle ?  
De quel jeune homme ouvrir le cœur rebelle ?  
Sur quelle lèvre imprimer ton ardeur ? . . .  
Mais toi, Catulle, endurecis bien ton cœur.

## NOTICE SUR OVIDE.

---

**S**ULMONE fut la patrie d'Ovide. Il naquit pendant les guerres civiles, suites de l'assassinat de Jules-César. Sa famille, riche et distinguée, descendoit d'une ancienne maison de chevaliers romains. A l'âge de seize ans, Ovide prit la robe de pourpre, appelée *laticlave*. Cette robe ne se donnoit qu'aux enfants des plus nobles chevaliers, et destinés à entrer un jour dans l'ordre des sénateurs.

Il avoit des terres considérables dans l'Abruzzi, des jardins immenses aux environs de Rome, et possédoit une superbe maison dans le quartier du Capitole.

Une excellente éducation développa les heureuses dispositions de son esprit. Il reçut les leçons des plus habiles grammairiens, et se forma à l'éloquence sous le célèbre rhéteur Arellius Fuscus. Un penchant irrésistible pour la poésie l'empêcha de répondre aux desirs que formoient ses parents de lui voir em-

brasser la carrière du barreau. A peine sorti de l'enfance, il composoit des vers; et lorsqu'on lui infligeoit une punition pour s'être livré à son goût, il promettoit en vers de ne plus en faire.

Quand il eut atteint l'âge de seize ans, son père l'envoya à Athènes pour étudier le génie et les beautés de la langue et de la littérature grecques. La lecture d'Homère accrut encore sa passion pour la poésie. Cependant le desir de plaire à sa famille le décida à fréquenter le barreau : il siégea même quelque temps sur le tribunal des centumvirs (\*); mais, après la mort de son père, Ovide se livra tout entier aux muses, qu'il ne cessa pas de cultiver même pendant les rigueurs de son exil.

Ovide n'avoit d'occupation que la poésie et l'amour; il leur sacrifia le crédit, les distinctions, et la fortune. Les meilleurs écrivains de son siècle furent ses amis : il vécut dans la plus grande intimité avec Properce, Gallus, Tibulle, Horace. Auguste, qui savoit chérir et récompenser le mérite, éleva Ovide à la dignité de décemvir. La renommée d'Ovide

---

(\*) Juges de police.

étoit si grande , que les premiers de Rome par leur mérite et par leurs emplois portèrent des anneaux où sa tête étoit gravée sur des pierres précieuses.

La douceur de son caractère et le charme de ses entretiens le faisoient aimer de tout le monde ; mais il tomba dans la disgrâce de l'empereur, qui le bannit à Tomes, ville de la Sarmatie ou de la Scythie d'Europe , sur le Pont Euxin, vers l'embouchure du Danube. Cette contrée affreuse et sauvage, habitée par des peuples féroces, lui rendoit à chaque instant plus douloureuse la perte des délices de Rome. Il composa sur ses malheurs un grand nombre d'élégies ; mais Auguste demeura insensible aux larmes du poëte, quoiqu'elles eussent touché les peuples barbares chez lesquels il l'avoit relégué. On ignore les causes de son exil. Quelques anciens ont conjecturé que l'empereur l'avoit ainsi puni d'avoir été l'amant d'une personne de la famille impériale ; d'autres prétendent qu'il avoit surpris Auguste dans un commerce incestueux. Quoiqu'il en soit, Ovide n'a jamais révélé son secret ; son silence, ses pleurs et ses élégies ne fléchirent point Auguste, et le poëte termina

ses jours sous des cieux étrangers, la neuvième année de son exil et la soixantième de son âge.

Il s'étoit marié trois fois, et il laissa une fille nommée Périle, que son esprit et son goût pour la poésie, qu'elle cultiva avec succès, rendoient digne de son père.

Ovide montra dans ses malheurs une foiblesse condamnable. Il s'avilit en faisant d'Auguste dans ses vers l'égal des dieux; et l'inflexibilité de l'empereur envers Ovide déshonore le caractère de ce prince.

De tous les poètes qui illustrèrent le beau siècle d'Auguste, Ovide est le plus ingénieux, le plus varié, le plus fécond. La nature l'avoit doué d'une étonnante facilité, et d'un talent propre à embrasser tous les sujets.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; ils se composent d'*élégies*, d'*héroïdes* (poésie dont il fut l'inventeur), et de divers poèmes. Les plus célèbres critiques, tout en admirant *les Fastes d'Ovide*, en louant son *Art d'aimer*, et ses *poésies galantes*, le trouvent supérieur à lui-même dans ses *métamorphoses*, seul poème cyclique qui soit venu jusqu'à nous.

---

# MÉTAMORPHOSES

## D'OVIDE.

TRADUCTION DE SAINT-ANGE.

---

### PYRAME ET THISBÉ.

JADIS à Babylone , en ces fameux remparts ,  
Vaste enceinte de brique , et merveille des arts ,  
Pyrame aima Thisbé comme il fut aimé d'elle ;  
Pyrame , jeune , aimable , et Thisbé , jeune et belle ,  
Enfants , le voisinage associa leurs jeux ;  
L'enfant ailé survint , et l'âge accrut leurs feux.  
On leur défend l'hymen : ce qu'on ne peut défendre ,  
Tous les deux ils s'aimoient de l'amour le plus tendre ;  
Leurs gestes , leurs regards sont leurs seuls confidents ,  
Et leurs feux plus cachés n'en sont que plus ardents.

Leurs maisons se touchoient , une simple fissure  
Avoit du mur commun crevassé la clôture.  
Dans ce mur , autrefois bâti par leurs aïeux ,  
Un jour imperceptible échappe à tous les yeux.  
Sans que nul ne le vît , des siècles s'écoulèrent.  
L'œil de l'Amour voit tout : nos amants l'observèrent ,  
Et surent y trouver un passage à la voix.  
Là , de leurs surveillants trompant les dures lois ,

Dans un doux entretien, leurs lèvres empressées  
L'un à l'autre en secret murmuroient leurs pensées :  
Là, Thisbé de Pyrame écoute les desirs ;  
Là, Pyrame à son tour recueille ses soupirs.  
O mur jaloux ! pourquoi, disoient-ils l'un et l'autre,  
Confident d'un amour aussi pur que le nôtre,  
Séparer deux amants comme deux ennemis ?  
Si le lit de l'hymen ne nous est pas permis,  
A nos baisers du moins permets de se confondre.  
Grace à toi, nous pouvons nous parler, nous répondre ;  
C'est un de tes bienfaits, nous le savons : hélas !  
Nous pouvons bien nous plaindre, et non pas être ingrats.

Ces amants que, le soir, sépare la nuit sombre,  
Et qui d'un vain bonheur n'ont embrassé que l'ombre,  
Chacun de leur côté se donnent pour adieux  
Des baisers retenus par le mur envieux.

Les rayons du matin avoient éveillé Flore,  
Et séché sur les fleurs les larmes de l'Aurore,  
Revenus près du mur confident de leurs cœurs,  
Ils décident enfin, pour finir leurs malheurs,  
De fuir de leurs parents la contrainte odieuse  
Le soir, à la faveur de l'ombre officieuse,  
Ils pourront s'évader sans être reconnus.  
Le rendez-vous se donne au tombeau de Ninus.  
C'est là qu'un mûrier blanc, près d'une source pure,  
Doit prêter aux amants l'abri de sa verdure.

Le soir vient : dans les mers le char trop lent du jour  
Se replonge, et des mers la nuit sort à son tour,  
Tournant sans bruit les gonds de la porte qui s'ouvre,



Thisbé sort à l'abri du voile qui la couvre ,  
Trompe ses surveillants , s'échappe , et loin des murs ,  
Au tombeau de Ninus , par des sentiers obscurs ,  
Sous l'arbre convenu la première elle arrive :  
C'est l'amour qui soutient son audace craintive.

Voilà qu'une lionne , aux yeux de flamme ardents ,  
Teinte du sang des bœufs déchirés par ses dents ,  
Vient se désaltérer dans la source voisine.  
Aux rayons de Phœbé , la timide héroïne  
La voit , fuit dans un antre , et ne s'aperçoit pas  
Que son voile en arrière est tombé sur ses pas.  
La lionne , de meurtre encor toute fumante ,  
Rencontre le tissu , le mord , et l'ensanglante ,  
S'abreuve dans la source , et rentre au fond des bois.

Sorti plus tard , Pyrame arrive , et voit trois fois  
La trace d'un lion sur la poussière empreinte :  
Il le voit , et trois fois il a pâli de crainte :  
Mais lorsqu'il reconnoît sur la terre , tombé ,  
Déchiré , teint de sang , le voile de Thisbé :  
Elle n'est plus , dit-il ; Pyrame va la suivre ;  
Les deux amants ensemble auront cessé de vivre.  
Cruelle nuit ! ton ombre a fermé pour toujours  
Les yeux d'une beauté digne des plus longs jours.  
Ah ! je suis son bourreau ! Thisbé je t'ai perdue !  
Thisbé , je te regrette , et c'est moi qui te tue !  
Je t'attire en des lieux où t'attend le trépas ;  
C'est moi qui t'y conduis , et ne t'y préviens pas !  
O vous ! hôtes sanglants de ces grottes obscures ,  
Tigres , lions , venez : j'implore vos morçures.

Punissez mon forfait ; venez me déchirer :  
Mais c'est craindre la mort que de la desirer.

Il dit, prend le tissu, gage terrible et tendre,  
Il le porte sous l'arbre où Thisbé dut l'attendre,  
Le couvre de baisers, l'humecte de ses pleurs :  
Voile chéri, dit-il, témoin de mes douleurs,  
Parure de Thisbé, que son sang a trempée,  
Reçois aussi le mien ! Il saisit son épée,  
L'enfonce dans son sein, la retire, et le sang  
En sort avec le fer, et jaillit de son flanc.  
Telle, perçant le plomb qui la retient pressée,  
L'onde siffle en longs jets dans les airs élancée :  
Et les fruits du mûrier de son sang colorés,  
Changent leurs suc's d'albâtre en des suc's empourprés.

Thisbé, de sa frayeur à demi rassurée,  
Mais fidèle à la foi que sa bouche a jurée,  
Revient, cherche Pyrame et des yeux et du cœur.  
Elle reconnoît l'arbre, et non pas sa couleur.  
Elle doute, examine, et sur l'herbe sanglante  
Voit un corps palpitant, recule, et d'épouvante  
Frémit, comme les flots ridés par le zéphyr.  
Elle voit, ciel ! Pyrame à son dernier soupir.  
Quand elle a de plus près reconnu ce qu'elle aime,  
Thisbé, de son malheur s'accusant elle-même,  
Meurtrit à coups pressés ses charmes innocents,  
Arrache ses cheveux, jette des cris perçants,  
Et, se précipitant sur le sein de Pyrame,  
Elle embrasse à genoux l'idole de son ame,  
Détrempe avec ses pleurs le sang qu'il a versé ;

Et couvrant de baisers son visage glacé :  
Pyrame ! par quel sort t'ai-je perdu, dit-elle ?  
Cher Pyrame ! réponds ; c'est Thisbé qui t'appelle.

L'amant, à ce doux nom, soulève avec effort  
Ses yeux appesantis du sommeil de la mort,  
La voit, soupire, et meurt, content de l'avoir vue.  
Elle aperçoit son voile, et l'épée encor nue ;  
Et sachant tout alors : quoi ! c'est donc ton amour,  
Dit-elle, c'est ta main qui t'a privé du jour ?  
Ma main, ma main aussi prouvera ma tendresse.  
Je n'ai pas moins d'amour, si j'ai plus de foiblesse.  
Je serai ta compagne, et l'on ne dira pas  
Que Thisbé sans te suivre a causé ton trépas.  
La mort qui seule, hélas ! t'a pu séparer d'elle,  
La mort va la rejoindre à son amant fidèle.  
O vous, parents cruels, mais, hélas ! trop punis,  
Quand l'amour, le trépas, tous deux nous ont unis,  
Que la même urne encore unisse notre cendre !  
Et toi qui vis le sang que l'amour fit répandre,  
Le sang de mon amant, et qui vas voir le mien,  
Garde-s-en la teinture, arbre fatal, deviens  
Un symbole de deuil, et transmets d'âge en âge  
D'un double sacrifice un sanglant témoignage.

Soudain elle saisit le fer encor fumant,  
L'enfonce dans son cœur, et meurt sur son amant.  
Son vœu fut exaucé des dieux qui les plaignirent :  
De pourpre, en mûrissant, les mûres se teignirent.  
Leurs parents même enfin se rendent à leurs vœux,  
Et le même tombeau les enferma tous deux.

## ÉCHO

## CHANGÉE EN VOIX.

CHACQUE jour sa beauté croissoit avec ses ans,  
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps  
Avoient développé la fleur de sa jeunesse.  
Des nymphes à l'envi dispuoient sa tendresse;  
Mais si ces traits si doux avoient tant de beauté,  
Son cœur farouche avoit encor plus de fierté.  
La nymphe qui jamais ne parle la première,  
Et répète toujours la parole dernière,  
Écho, voit le chasseur errer au fond des bois.  
La nymphe étoit alors plus qu'une simple voix.  
Dans l'âge de l'amour, elle avoit un cœur tendre;  
Mais d'avoir trop parlé n'ayant pu se défendre,  
Sa voix, comme aujourd'hui, déjà ne rendoit plus  
Que les derniers des mots qu'elle avoit entendus  
Ainsi le veut Junon : Junon souvent sans elle  
Eût surpris dans les bois son époux infidèle.  
Écho, par ses discours, habile à la tromper,  
Ménageoit aux amants le temps de s'échapper.  
La déesse le sut. Va, pour prix de tes ruses,  
Tu parleras si peu, que jamais tu n'abuses.  
L'effet suit la menace. Écho, depuis ce jour,  
Ne peut plus qu'écouter, et rendre tour-à-tour

De la voix qui la frappe une image frivole ,  
Qui répète le son , et double la parole.  
A l'aspect de Narcisse , Écho de ses attraits  
S'étonne , et pas à pas le suit dans les forêts :  
Elle approche , elle cède au penchant de son ame ;  
Et plus elle s'approche , et plus elle s'enflamme.  
Tel voisin de la flamme un soufre préparé  
L'attire en même temps qu'il en est attiré.  
Combien elle eût voulu lui parler la première ,  
Joindre au plus tendre aveu la plus tendre prière !  
Mais , contraire à ses vœux , son destin le défend.  
Ce qu'il permet au moins , elle écoute , elle attend ,  
Toute prête , s'il parle , à reparler ensuite.  
Narcisse dans les bois se perd loin de sa suite.  
Il s'arrête , il s'écrie : Amis , qui vient à moi ?  
A peine achève-t-il , Écho répète moi.  
Mais où donc te trouver ? Viens , je t'attends , approche.  
Tandis qu'il cherche au loin , il entend dire , *proche*.  
Pourquoi donc te cacher , si tu sais où je suis ?  
Est-ce que tu me fuis ? On répond , *tu me fuis*.  
Surpris d'être appelé lorsque lui seul appelle :  
Joignons-nous , reprend-il ; *joignons-nous* , redit-elle.  
A ces mots du taillis ardente à s'élancer ,  
Elle avance , les bras tendus pour l'embrasser.  
Fuis , lui dit-il , je veux me détester moi-même ,  
Si quelque jour je t'aime . . . Écho redit , *je t'aime*.  
La nymphe au fond des bois , la rougeur sur le front ,  
S'enfonce , et va cacher sa honte et son affront.  
Elle habite le creux des antres solitaires.

Là, son amour s'aigrit de ses peines amères :  
Son cœur est consumé par ses chagrins secrets.  
Une affreuse maigreur dessèche ses attraits ;  
Tout son corps dépérit, tout son sang s'évapore.  
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.  
En pierre les destins transformèrent ses os :  
Son ame dans les bois erre encor sans repos.  
Sa voix répond encore à la voix qui l'appelle,  
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.  
Comme elle, de Narcisse essuyant les dédains,  
Mille nymphes des eaux, des bois et des jardins,  
De l'aimer sans retour connurent le supplice.  
Mais une enfin des dieux implora la justice ;  
Ciel ! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais !  
Elle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.

---

## NARCISSE

AMOUREUX DE LUI-MÊME.

UN vallon frais recèle une source argentée,  
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.  
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux,  
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux ;  
Et sur ses bords charmants, plantés d'arbres sans nombre,  
Son cours nourrit les fleurs, et la verdure, et l'ombre.  
Narcisse fatigué vint en ce beau séjour

Chercher le frais de l'ombre et fuir les feux du jour ;  
Mais, en voulant calmer la soif qui le dévore ,  
Il sent naître une soif plus dévorante encore.  
Son visage dans l'onde à ses yeux répété ,  
Le rend lui-même épris de sa propre beauté.  
Narcisse prête un corps à l'image qu'il aime ,  
Sans voir que cette image est l'ombre de lui-même ,  
Et tel qu'une statue , immobile et penché ,  
Sur ses propres regards son regard attaché  
Contemple , dans l'azur mouvant sous sa paupière ,  
De deux astres vivants la touchante lumière ,  
Et ses cheveux pareils aux cheveux d'Apollon ,  
Et sa joue où commence à poindre un doux coton ,  
L'albâtre de son cou , son teint où se marie  
De la rose et du lis la nuance fleurie.  
Narcisse en même temps admire , est admiré ;  
Narcisse en même temps desire , est désiré.  
Combien de fois veut-il , sous cette onde trompeuse ,  
Imprimer sur sa bouche une bouche amoureuse ;  
Combien de fois ses bras vers son ombre élançés  
Se plongent dans les flots vainement embrassés !  
Il ne sait ce qu'il voit ; mais ce qu'il voit l'enflamme ;  
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son ame.  
« Insensé ! quel fantôme ici te fait la loi ?  
Tu veux ce qui n'est point , ce qui n'a rien de soi :  
L'image que tu vois n'est que ton ombre vaine ;  
Elle fuit si tu fuis ; ton retour la ramène ,  
Preste à se retirer avec toi de ces lieux ,  
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux. »

Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste :  
Il dépérit, il meurt; et cependant il reste.  
Étendu sur la mousse, il contemple ses traits,  
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits.  
Il soulève sa tête, et d'une voix éteinte  
Aux forêts d'alentour il adresse sa plainte.  
« Bois antiques, dit-il, asiles ténébreux,  
Parlez, fut-il jamais amant plus malheureux?  
Des soupirs des bergers secrets depositaires,  
Oui, j'en prends à témoins vos ombres solitaires :  
Des siècles, sans vieillir, vous avez vu le cours ;  
Avez-vous jamais vu de si cruels amours ?  
Je vois ce qui me plaît; mais, hélas! trop à plaindre,  
Je l'aime, je le vois, et je ne puis l'atteindre.  
Ce qui met un obstacle à mes desirs trompés,  
Ce ne sont ni des mers ni des monts escarpés,  
Ni les verrous d'airain d'une porte barbare ;  
Étrange destinée ! un peu d'eau nous sépare.  
Que dis-je ? à mon amour loin de se refuser,  
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,  
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.  
Combien s'en faut-il peu qu'enfin je ne le touche !  
Que peu de chose nuit au bonheur des amants !  
O toi ! qui que tu sois, n'abuses plus mes sens !  
Parais, sors de cette onde ingrate et mensongère.  
Ma figure, mon âge, ont-ils de quoi déplaire ?  
Des nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.  
Que dis-je ? c'est à tort que de toi je me plains.  
Tu t'avances vers moi du fond de ta demeure ;



Tu me ris, si je ris; tu pleures, si je pleure.  
Quand je te tends les bras, tu me les tends aussi;  
Et, si j'en juge bien, quand je te parle ici,  
A voir les mouvements de ta bouche vermeille,  
Tu me réponds des mots perdus pour mon oreille.  
« Où vais-je m'égarer? ah! trop tard je le vois,  
Je suis, je suis celui que je retrouve en toi.  
Je suis, pour mon supplice, amoureux de moi-même.  
Quel doit être le vœu de mon délire extrême?  
Qui suis-je? que ferai-je? et que dois-je espérer?  
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer?  
Que demander? je suis le bien que je demande:  
Pauvre de trop avoir, ma peine en est plus grande.  
Dure fatalité, qui me tient sous sa loi!  
Je ne puis être heureux qu'en cessant d'être moi!  
Quel vœu pour un amant! faut-il que ce que j'aime  
Ne se puisse à mon gré séparer de moi-même?  
La douleur a séché la fleur de mes beaux ans;  
Adieu, beaux jours! adieu! je meurs dans mon printemps:  
Mon mal est sans remède, et la mort m'en délivre:  
Celui que je chéris ne peut-il me survivre?  
Mais il vit en moi seul, et je le fais mourir. »  
Il dit, et dans l'erreur qu'il se plaît à nourrir,  
Il revient à l'objet que l'onde lui retrace:  
Il pleure, l'eau se trouble, et l'image s'efface.  
« Où fuis-tu? dit Narcisse; ah! demeure un moment:  
Demeure, prends pitié d'un malheureux amant.  
Hélas! de t'embrasser si je n'ai pas la joie,  
Du moins, cruel, du moins permets que je te voie. »

## NARCISSE EN FLEUR.

A ces mots, de sa robe il déchire les plis,  
Et de son sein qu'il frappe il empourpre les lis.  
Telle aux feux du soleil, à demi colorée,  
Rougit, en mûrissant, la grappe diaprée :  
Tel encor de l'api le tissu délicat  
A l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.  
Aussitôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,  
Il n'en put soutenir la douloureuse image.  
Comme se fond la cire à l'aspect d'un brasier,  
Ou comme au premier feu d'un soleil printanier,  
S'exhale des frimas la vapeur matinale,  
Ce fol amant, qui meurt d'une fièvre fatale,  
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.  
Il a vu se faner les roses de son teint :  
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,  
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.  
Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié ;  
Et malgré son refus, qui n'est pas oublié,  
Répétant chaque fois sa plainte entrecoupée,  
Chaque fois qu'il se frappe, elle en gémit frappée  
Vers son image encore il tourne un œil mourant.  
En vain je t'ai chéri, dit-il en soupirant ;  
*En vain je t'ai chéri*, répète son amante.  
L'herbe molle a reçu sa tête languissante.

Adieu, dit-il ; Écho lui rendit ses adieux.

Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.

Sa passion le suit sur le sombre rivage,

Et dans le Styx encore il cherche son image.

Sur ses restes chéris, les naïades ses sœurs

Déposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.

Comme elles, dans les bois les dryades gémirent,

Et par la voix d'Écho les antres le plaignirent.

On prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux ;

On ne voit plus Narcisse : on cherche, et, près des eaux,

On trouve une fleur d'or, à la tige inclinée,

Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

---

## NOTICE SUR PROPERCE.

---

PROPERCE naquit à Mévanie, aujourd'hui Bévagna, dans le duché de Spolette. On croit que son père étoit chevalier romain, qu'il combattit pour la cause d'Antoine, et qu'après la bataille d'Actium, qui rendit Octave maître de l'empire romain, il fut sacrifié à la vengeance de ce prince.

Il passa ses premières années dans la plus grande indigence; mais son génie le vengea de la fortune, et lui procura l'amitié de Mécène, de Cornélius Gallus, et la faveur d'Auguste.

Ce poëte avoit un talent flexible. Tendre et passionné, il manioit avec succès la lyre élégiaque; il savoit aussi apprêter finement la louange, et attaquer avec franchise dans la satire.

Mécène, charmé de la mobilité du talent de Properce, essaya de l'engager à suivre la carrière épique, afin qu'il célébrât les triomphes

d'Auguste ; mais l'amour devoit fixer ce poëte près d'Érato. Rival de Tibulle , il suivit une autre route. L'un attache par sa mollesse , sa grace , sa mélancolie ; l'autre a plus d'empor-tement , de feu , et nous entraîne par son poétique désordre. Tibulle se plaint ; Properce gémit ; son chagrin est un désespoir , sa joie du délire ; dans la joie , dans le chagrin , Tibulle est toujours doux et tendre.

Outre ses *élégies* , Properce nous a laissé de véritables modèles d'*héroïdes*. Il paroît qu'il n'aima qu'une femme ; il n'en a du moins chanté qu'une : c'est une avantage qu'il a sur ses rivaux. Sa carrière ne fut pas plus longue que la leur : il mourut avant quarante ans.

---

# PROPERCE.

---

## A CYNTHIE.

### ÉLÉGIE.

TRADUCTION DE CHARLES MOLLEVAUT.

---

Pourquoi parer ton front d'ornements étrangers,  
Revêtir de Céos la gaze aux plis légers,  
Inonder tes cheveux des parfums de l'Oronte,  
Au luxe oriental sacrifier sans honte,  
Et, toujours étalant des appas achetés,  
Ne point nous éblouir de tes seules beautés?  
Ah ! n'offre point au luxe un honteux sacrifice :  
Crois-moi, l'Amour est nu, l'Amour hait l'artifice.  
Vois de son seul éclat Cybèle se parer,  
Sur son long bras le lierre au hasard s'égarer ;  
L'arboisier croît plus beau sur la roche stérile ;  
Le flot, en se jouant, suit sa route indocile ;  
Thétis orne son sein du seul trésor des mers,  
Et l'art au chanfre ailé n'apprend point ses concerts.

Si Castor et Pollux, pleins d'un tendre délire,  
Enlevèrent Phébé, sa sœur même Hélaïre ;

Si le bel Apollon sur Idas son vainqueur  
De la nymphe Marpesse a disputé le cœur ;  
Si Pélops atteignit son amante légère ,  
Lançant aux jeux du cirque une roue étrangère ,  
Sur son front la beauté montrait à ses rivaux  
Les couleurs dont Apelle a trempé ses pinceaux.  
Ni l'or ni les saphirs ne lui prêtoient des armes ;  
La naïve pudeur composoit tous ses charmes.  
Toi , Cynthie , à mes yeux veux-tu plaire toujours ,  
Pare-toi seulement du charme des amours.

Va , lorsque ta jeunesse , aux graces réunie ,  
Soupire mollement , sur le luth d'Aonie ,  
Ces chants qui , tour-à-tour , sublimes , ingénus ,  
Instruisent Pallas même , et séduisent Vénus ,  
Toi , qui seras toujours le bonheur de ma vie ,  
Fuis un luxe insultant , qu'un fol orgueil envie.

---

## NOTICE SUR TIBULLE.

---

CE poëte vit le jour à Rome quarante-trois ans avant J. C., la même année de la naissance d'Ovide. Il sortoit d'une illustre maison de chevaliers romains, et possédoit une fortune immense, qu'il dissipa au sein des plaisirs. L'amour et la poésie l'en consolèrent. Auguste l'aima tendrement, et la fille de ce prince l'aima encore davantage. Tibulle se distingua dans les armées de Messala, qui gagnoit des batailles et composoit des vers.

Tibulle joignoit à une belle figure un esprit enchanteur. Il ne composa pas des vers dans le dessein d'acquérir de la renommée : il ne vouloit qu'épancher son ame et plaire à ses maîtresses. Les pleurs qu'il répandit, les voluptés dont il s'enivra, lui acquirent presque à son insu une gloire immortelle : ses poésies feront toujours les délices de tous les amants. Ainsi que Catulle, une mort prématurée plon-



gea Tibulle dans la tombe. Plusieurs de ses maîtresses allèrent en habit de deuil assister à ses funérailles , et la lyre d'Ovide soupira sa mort.

---

# TIBULLE.

---

## ÉLÉGIE PREMIÈRE DU LIVRE PREMIER.

TRADUCTION DE LA HARPE.

---

Q'UN autre , poursuivant la gloire et la fortune ,  
    Troublé d'une crainte importune ,  
Empoisonne sa vie et perde son sommeil ;  
Que , dévouant à Mars sa pénible carrière ,  
La trompette sinistre et le cri de la guerre  
    Retentissent à son réveil ;  
Pour moi , qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée ,  
Puisse-je , sans rien craindre et sans rien envier ,  
Cacher tranquillement près d'un humble foyer  
    Ma pauvreté désoccupée !  
Que , souriant à mes loisirs ,  
Toujours la flatteuse espérance  
M'offre dans le lointain la champêtre abondance  
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs ;  
Que des biens que j'attends l'agréable promesse  
    Suffise à mes amusements.

Je soignerai ma vigne et mes arbres naissants ;  
Armé de l'aiguillon , de mes bœufs indolents  
J'irai gourmander la paresse.  
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein  
L'agneau s'égarant sur la rive ,  
Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive  
A délaissé sur le chemin !  
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices  
Aux dieux de la vendange , aux dieux du laboureur ,  
Divinités des champs , qui l'étes du bonheur ,  
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.  
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès.  
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone ,  
Et des épis que je moissonne ,  
J'assemble et forme une couronne  
Que ma main va suspendre au temple de Cérès.

Vous , jadis les gardiens d'un plus ample héritage ,  
Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage ,  
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs !

O pénates consolateurs !

Jadis le sang d'une génisse

Vous payoit le tribut de mon nombreux troupeau.

Aujourd'hui le sang d'un agneau

Est mon plus riche sacrifice.

Vous l'aurez cet agneau , le plus beau de mes dons ;

Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse ,

Autour de la victime exprimant l'alégresse ,

Demander en chantant des vins et des moissons.

Ah ! prêtez à leurs chants une oreille facile ,  
Et ne dédaignez pas notre simplicité.

Le premier vase aux dieux autrefois présenté  
Fut pétri d'une simple argile.

Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux ,  
Content de mon champêtre asile ,

Content de reposer sur la couche tranquille  
Où le sommeil ferme mes yeux.

Oh ! qu'il est doux , lorsque la pluie  
A petit bruit tombe des cieux ,

De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux !

Qu'il est plus doux encor , la nuit , près de Délie ,  
De se sentir pressé dans ses bras amoureux ,  
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie !

Ce sont là les plaisirs que je demande aux dieux.

Qu'il soit riche , celui que des travaux sans nombre  
Ont comblé de trésors si chèrement payés ;

Je suis pauvre , et je vais chercher le frais et l'ombre ,  
Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.

Ah ! périssent tout l'or de la superbe Asie ,

Si , pour l'aller ravir , il faut quitter Délie ,

S'il faut lui coûter quelques pleurs.

Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs ,

Et que des ennemis les dépouilles brillantes

Ornent de son palais les portes triomphantes ;

Moi , je suis dans les fers d'une jeune beauté ;

Je vis sous les lois de Délie.

Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie !

Je renonce à la gloire, à la postérité ;

Il n'est point d'honneurs que j'envie ;

Rien ne vaut mon obscurité.

Oui, j'irois avec toi, sur un mont solitaire ,

Conduire un troupeau sur tes pas ;

Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre ,

Pourvu que tu sois dans mes bras.

Eh ! d'un lit somptueux l'éclatante parure

N'en écarte pas les ennuis.

La pourpre et le duvet, les eaux et leur murmure

Ne font pas la douceur des nuits.

Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle ,

Lorsqu'on y veille dans les pleurs ,

Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidèle

Qui porte ses amours ailleurs ?

Hélas ! sans les amours comment souffrir la vie ?

Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chère Délie !

Goûtant le bonheur d'être à toi ,

Pourroit te préférer une gloire frivole !

Les triomphes du Capitole

Valent-ils un regard que tu jettes sur moi ?

Ah ! que ma paupière mourante

Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment ;

Que , par un dernier mouvement ,

Je presse encor tes mains dans ma main défaillante,

Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher.

Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,

Répandront sur moi quelques larmes ;

Tu n'as pas un cœur de rocher.

Tu pleureras, Délie ; et l'amant jeune et tendre ,

Et l'amante , objet de ses vœux ,

Te verront honorer ma cendre ,

Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.

Mais garde d'outrager ta belle chevelure ;

De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté :

Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure

Que d'attenter à ta beauté.

Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible

Le moment de jouir, d'aimer et d'être heureux.

Le temps entraîne tout dans sa course insensible.

La mort viendra bientôt, de son voile terrible ,

Couvrir nos amours et nos jeux.

Le temps n'épargne point les amants et les belles ,

Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans ;

Il ne repose point ses inconstantes ailes

Sur une tête à cheveux blancs.

Je suis encore à lui, je vis sous sa puissance.

Content du peu qui m'est resté ,

Je coule en paix mes jours sans chercher l'opulence ,

Et sans craindre la pauvreté.

## ÉLÉGIE VII DU LIVRE III.

TRADUCTION DE C. MOLLEVAUT.

## A NÉMÉSIS.

Si j'invoque la mort, trop crédule espérance,  
Toujours tu me réponds : Demain plus de souffrance.  
L'espérance séduit le laboureur charmé,  
Et double, en souriant, le grain qu'il a semé.  
L'espérance aux filets conduit l'oiseau timide,  
Au perfide hameçon prend le poisson avide :  
L'espérance soutient l'esclave en ses revers ;  
Il souffre, mais espère, et chante au bruit des fers.

L'espérance m'offroit Némésis plus facile ;  
Mais son cœur à l'amour est toujours indocile.  
Cruelle, prends pitié de ma longue douleur ;  
Je t'en conjure au nom des mânes de ta sœur.  
Ah ! qu'un sable léger sur sa tombe repose !  
Que sa tombe reçoive et le myrte et la rose,  
Enlacés de mes mains, arrosés de mes pleurs !  
Là, sur le marbre assis, lui contant mes malheurs,  
Je veux la supplier ; et sa cendre muette,  
Attentive à la voix de ma douleur secrète,

Ne souffrira jamais qu'un malheureux amant  
Sur une urne s'incline, et pleure tristement.

Tremble de mes chagrins : dans la nuit effrayante  
Le sommeil t'offriroit ta sœur pâle, mourante,  
Comme au jour douloureux où le destin fatal  
Jeta son corps sanglant sur le bord d'un canal.

Ne renouvelons point la peine trop amère ;  
Hélas ! bientôt des pleurs mouilleroient ta paupière.  
Moi ! te faire pleurer ! j'en atteste les dieux ;  
Les pleurs ne sont point faits pour ternir tes beaux yeux,

Ta bonté m'est connue, et ma bouche n'accuse  
Que ta vile Phryné, qui tous deux nous abuse :  
Elle porte et rapporte en son perfide sein  
De mon rival caché le billet clandestin ;  
Souvent, quand sur ton seuil j'entends ta voix si douce,  
Elle te jure absente, et soudain me repousse ;  
Souvent, quand ton amour me fixe un rendez-vous,  
Tu souffres, me dit-elle, ou tu crains les jaloux.

Moi, mourant de douleur, aux noirs soupçons en proie,  
Je me peins d'un rival les transports et la joie ...  
Périsse ta Phryné ! ses maux seroient affreux  
Si le ciel exauçoit un seul de tous mes vœux.

---



## NOTICE

### SUR MADAME RICCOBONI.

---

AVANT que madame Riccoboni parût, plusieurs femmes s'étoient acquies une grande réputation dans le roman. A leur tête est mademoiselle de Scudéri : elle obtint beaucoup de célébrité ; mais on ne se souvient plus guère que de son nom, ses volumineux ouvrages sont oubliés.

Le premier bon roman françois est de madame de La Fayette ; *avant elle, dit Voltaire, on écrivoit d'un style ampoulé des choses invraisemblables.* Mesdames d'Aulnoy, de Ville-dieu, de Gomez, méritèrent d'être distinguées, même après qu'on eut admiré madame de La Fayette. *Le siège de Calais et les Malheurs de l'amour* valurent de justes succès à madame de Tencin. Madame de Graffigny se plaça peut-être au-dessus de toutes

ses rivales dans son ouvrage intitulé : *Lettres d'une Péruvienne*.

Le premier pas de madame de Riccoboni dans la carrière que parcoururent ces femmes célèbres laissa douter si elle n'avoit pas fait plus que de les atteindre ; la sensibilité , l'esprit, l'enjouement, la délicatesse et la grace qui règnent dans ses écrits, les feront aimer dans tous les temps.

Marie-Jeanne Laboras de Mézières , épouse de François Riccoboni, naquit à Paris en 1714. Peu de temps après sa naissance, ses parents se virent privés de leur fortune et n'en sentirent que mieux le besoin de donner à leur fille une bonne éducation. La nature avoit doué Jeanne Laboras de tous les charmes de la figure et de l'esprit. Elle s'appliqua avec beaucoup de soin à acquérir des connoissances utiles et des talents agréables. A vingt ans elle épousa François Riccoboni, fils d'un auteur comique, et qui composa lui-même plusieurs petites pièces représentées sur le théâtre Italien. Il aima d'abord tendrement sa femme, mais l'amour des plaisirs l'en éloigna bientôt, et madame de Riccoboni

paya, par de longs chagrins, un moment de bonheur. Le goût de madame Riccoboni présida souvent à la composition des ouvrages de son mari. Elle suivoit alors comme lui la profession d'actrice. Les tracasseries qu'elle éprouva l'engagèrent à quitter un état qui ne se concilioit point avec son caractère. Le desir de se conserver quelque aisance lui donna l'idée de composer des romans : elle garda d'abord l'anonyme. Une de ses amies, enchantée des succès du premier ouvrage de madame de Riccoboni, trahit son secret. A peine fut-il connu que son roman devint l'objet de plusieurs critiques ; elle en profita pour éviter les fautes qu'on lui reprochoit, et son second ouvrage obtint les éloges des meilleurs littérateurs de son siècle. Une pension de la cour et les produits de son travail composoient toute sa fortune. « Je ne suis pas riche, écrit-elle, mais la modération m'a toujours paru capable de suppléer à l'opulence ; j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent d'une grande fortune, parceque je n'ai pas leurs desirs, et que je me passe de mille choses sans m'en priver. »

Madame de Riccoboni a puisé dans son ame tous les sentiments qu'elle a retracés dans ses écrits. Elle a offert un modèle admirable d'amitié dans le sentiment qu'elle portoit à mademoiselle Bianconelli. Elle vivoit avec elle comme la plus tendre sœur, et toutes deux, par les soins qu'elles prirent l'une de l'autre, adoucirent les maux de leur vieillesse.

Madame de Riccoboni entroit dans sa soixante-dix-neuvième année, et paroissoit devoir fournir encore une longue carrière, exempte d'infirmités, quand les premiers événements de la révolution lui firent craindre de tomber dans l'indigence; elle mourut le 6 décembre 1792. Mademoiselle Bianconelli reçut ses derniers soupirs, peu de temps avant madame de Riccoboni avoit écrit à M. Thicknesse la lettre suivante :

« Ma vie n'a pas été heureuse dans ma jeunesse, est-ce un bonheur pour moi? J'entends quelquefois des hommes sur le retour, soupirer, comparer les temps, rappeler des jours qui ne sont plus, se plaindre de ceux

dont ils jouissent encore ; moi , je ne regrette rien , et mon état présent me paroît le plus doux que le ciel pût m'accorder dans sa bonté. Indépendante , libre , vivant depuis vingt-cinq ans avec une amie dont l'esprit , l'égalité d'humeur et le caractère aimable répandent un continuel agrément sur notre société , je goûte un tranquille repos. Nous ne connoissons ni les querelles , ni l'ennui ; le mot non est banni d'entre nous. Les mêmes principes nous guident et rendent mutuellement nos volontés semblables ; aussi une éternelle concorde règne dans notre petit ménage. » Ce fut cette amie qui lui ferma les yeux. Voici le portrait que madame de Riccoboni nous a laissé d'elle-même.

« Ma taille est haute ; j'ai les yeux noirs et le teint assez blanc ; ma physionomie annonce de la candeur , mes procédés ne l'ont point encore démentie. En parlant à une personne que j'aime , j'ai l'air vif et gai ; très froide avec les étrangers ; je traite durement ceux que je méprise ; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connois pas , et je deviens tout-à-fait imbéc-

cille quand on m'ennuie. Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite; des chagrins réels, un long et triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer; mon humeur est inégale, elle dépend de la situation de mon ame; tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me contraindre: en m'abordant on lit dans mes yeux si le sérieux ou l'enjouement présidera à ma conversation. »

---

# ERNESTINE,

PAR MADAME RICCOBONI.

---

UNE étrangère , arrivée depuis trois mois à Paris , jeune , bien faite , mais pauvre , inconnue , habitoit deux chambres basses au faubourg Saint-Antoine ; elle s'occupoit à broder , et vivoit de son travail. Revenant , un soir , de vendre son ouvrage , elle se trouva mal en entrant dans sa maison ; on s'efforça vainement de la secourir , de la ranimer ; elle expira sans avoir repris ses sens , ni laissé apercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines , effrayées de ce terrible accident , remplirent sa triste demeure de cris et d'exclamations ; elles s'appeloient les unes les autres , répétoient , Christine , hélas ! la pauvre Christine !

Une bourgeoise , dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit , attirée par le desir d'être utile à celles qui gé-

missoient si haut , fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit : pendant qu'on parloit , ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans ; cette innocente créature pleuroit près de la morte , l'appeloit , la tiroit par sa robe , et lui crioit , ma mère , éveillez-vous ! ma mère , éveillez-vous donc !

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança , prit la petite dans ses bras , la caressa , essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement : elle envoya chercher un homme de justice , donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline , elle la prit par la main et la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité se nommoit madame Dufresnoi. Veuve d'un marchand peu riche , elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari : contente de trois mille livres de rentes viagères , elle venoit d'abandonner à des enfants d'un premier lit des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux



lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissoit la mémoire.

La petite étrangère s'appeloit Ernestine ; elle étoit Allemande, et ne paroissoit pas née dans la bassesse ; elle s'exprimoit difficilement en françois : à force de l'interroger, on comprit par ses discours qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison et sa patrie, et jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort ; elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle ; sa taille svelte et légère, des yeux noirs pleins de feu, de beaux cheveux cendrés, des dents blanches et bien rangées, un souris doux et tendre, des graces, un esprit naturel, la rendoient à douze ans une fille charmante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême ; mais vivant très retirée, ses idées ne purent s'étendre ; elle n'acquît aucune connoissance du monde, et conserva long-temps cette tranquille et dangereuse ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte

et la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, et nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir et à nous obliger.

Madame Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouveroit peut-être un jour. Que feroit Ernestine, si la mort de son amie la laissoit sans secours? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie, et même avec un peu d'aisance : elle choisit la miniature, et fit venir chez elle un peintre pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente et docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, et promettoit de devenir habile, quand madame Dufresnoi, atteinte d'une fièvre maligne, fut en peu de moments réduite à la dernière extrémité ; elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montroit à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi ; elles logeoient près l'une de l'autre, et se voyoient assez souvent. Hen-

riette avoit environ trente ans ; élevée par une de ses parentes, femme riche et répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli : point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignoient du mariage : la bonté de son caractère, l'honnêteté de ses mœurs et sa probité connue, lui attachoient de sincères et de constants amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie ; et quand il en fut temps, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, et s'enferma avec elle dans son appartement : elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, et lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé, cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou mal adroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même. Ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations, blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh d'où vient, eh pourquoi vouloir persuader à un

malheureux que le trait dont il se sent déchirer doit à peine laisser des traces de son passage ?

Henriette , nommée exécutrice testamentaire par madame Dufresnoi , s'acquitta fidèlement de cet office : on vendit les meubles et les effets au profit d'Ernestine , et l'on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres qu'ils rapportèrent. Il falloit lui chercher un asile décent et convenable , Henriette ne pouvoit la garder ; M. Duménil , attaché à son élève , engagea sa femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très petite pension , promit de cultiver ses dispositions , et de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance ; et deux mois après la mort de sa bienfaitrice , Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge ; elle pleuroit madame Dufresnoi , elle la pleuroit amèrement , sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle : ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une

femme douce, bonne, attentive, d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien, confondoit la tristesse avec l'humeur, et ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût décidé pour la dissipation et l'amusement : très bornée dans sa dépense, elle ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses desirs malgré son peu de fortune, et devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible et souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie ; une gouvernante âgée et raisonnable conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître : madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour ; et comme son mari ne le trou-

voit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois ; et quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons : il s'en aperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, et ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour que, seule dans le cabinet de M. Duménil, elle achevoit les ornements d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se tourna, vit un homme dont la parure et l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original

du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler ; une simple inclination , un signe de sa main l'invitèrent à s'asseoir ; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui , les baissa ensuite sur la miniature , et pendant assez long-temps ses yeux se promenèrent alternativement sur l'aimable cavalier et sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis ; il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait , une dame l'attendoit avec impatience ; il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet , où il travailloit ordinairement ; y voir à sa place une fille charmante , occupée à considérer ses traits , si parfaitement attachée à contempler son image , qu'elle sembloit se plaire à la regarder , c'étoit une espèce d'aventure simple , mais agréable : elle l'amusa , l'intéressa , et lui fit une impression très vive.

Pendant qu'Ernestine continuoît à comparer l'original et la copie , le marquis admiroit les graces répandues sur toute sa personne : impatient de l'entendre parler , il souhaitoit que son éducation et son esprit répondissent à une figure si séduisante ; et il alloit commen-

cer l'entretien , quand M. Duménil arriva , et lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore lui livrer le portrait. Le marquis , déjà moins pressé de le donner , interrompit le peintre , et , voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens , il feignit de n'être pas content , trouva des défauts de ressemblance , de dessin , de coloris. Comme il blâmoit au hasard , la jeune élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien : il se plaça vis-à-vis d'elle ; et après y avoir mis toute son application , Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clémengis s'obstina , elle ne céda point ; le son de sa voix , la justesse de ses expressions , un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis , achevèrent de l'enchanter : il demanda une copie de son portrait , exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis , manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine , sortit à regret du cabinet ; et M. Duménil , l'accompagnant jusqu'à son carrosse ,



satisfit sa curiosité en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine joignoit à mille agréments extérieurs un caractère rare , et peut-être un peu singulier. M. de Clémengis , descendu d'une maison ancienne et distinguée , n'étoit pas né riche , ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès , sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parents : chéri de cet homme puissant , le marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur , mais il n'en abusoit pas : plus sensible que vain , plus libéral que fastueux , son ame noble et délicate apprécioit la grandeur et les richesses par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux : un naturel doux et tendre le portoit à desirer des amis ; il trouvoit des flatteurs , les servoit , et les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé ; l'amour même ne lui donnoit pas de plaisirs sans mélange ; s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi , préféré , d'importunes demandes , des sollicitations

pressantes et réitérées lui laissoient bientôt apercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne : depuis long-temps il cherchoit en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même , et s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, et n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, et la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le desir de plaire, on plaît long-temps sans s'en apercevoir : et l'amour qui se cache ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit. Pour conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin.

Elle apprenoit à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons ; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa maladresse ; quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions ; et lui montrant des petites filles qui dessinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfants.

Jamais le marquis n'avoit passé des moments si agréables. La douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée, à qui son rang, sa fortune ou son crédit n'imposoient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence et l'ingénuité rendoient tous les sentiments libres et vrais ; être assis tout près d'elle, la nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui, s'empresser à la contenter, à lui plaire, sans avouer le dessein, se flatter d'y réussir ; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusements

dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du marquis ; elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues, et contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir long-temps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses desirs, s'empressa de les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce et plus agréable ; sa reconnoissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme ; ses bontés la touchèrent ; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont après tout elle n'avoit jamais souffert. Quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaisante, et qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ses derniers mo-

ments ; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève , et souvent le marquis la trouvoit tout en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin ; Henriette , partie depuis deux mois pour la Bretagne , cessa tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles ; elle lui manquoit dans un temps où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois , et ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie étoit-elle malade ? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître ? Elle en parla à madame Duménil , qui la rassura sur la santé d'Henriette , et la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner ? lui dit-elle d'un ton affectueux. Songez - vous à me quitter ? Non , ma chère Ernestine , nous ne nous séparerons point ; vous partagerez ma fortune , elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse ; j'ai des ressources qui vous sont inconnues : gardez le silence sur ce secret ; cessez de vous alarmer , et ne regrettez plus les avis d'Henriette ; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces discours souvent répétés dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine ; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant, elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort , de lui procurer un asile , si son frère mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriette ; mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil affoiblit peu à peu ce chagrin , et, sans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchoit où M. de Clémengis alloit s'éloigner ; le régiment qu'il commandoit venoit de passer en Italie , il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse : rêveur , inquiet , il gardoit un morne silence ; le changement de son humeur la surprit , et ses distractions la fâchèrent. Il passoit le temps de sa leçon à soupirer , à se plaindre d'une douleur intérieure , d'une peine secrète et violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit ; elle lui en demanda la cause avec intérêt , le pressa de la lui confier ; mais voyant que ses questions le rendoient plus triste encore , elle cessa de l'interroger , sans cesser de s'occuper

de son chagrin. Elle y pensoit à tous moments, attendoit impatiemment l'heure où le marquis devoit venir, portoit sur lui des regards curieux et attentifs; et, le trouvant toujours sombre, baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, et se demandoit tout bas, qu'a-t-il donc? je le croyois si heureux! Hélas, auroit-il cessé de l'être!

Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux et indépendant. Madame Duménil, engagée par une grande récompense à paroître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral et si discret.

Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? Vous l'enrichissez, et vous voulez lui laisser ignorer votre amour et vos bienfaits Ah! puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits! répondit-il. Je veux lui plaire, et non pas la séduire; la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir. J'aime à la voir me montrer une innocente

affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance. Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être. Imposerois-je des lois à cette fille charmante ? En excitant sa reconnoissance, je générerois son inclination, je m'ôteroïis la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même.

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions, de garder fidèlement son secret, et de lui apprendre par ses lettres ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche ; elle renfermoit le portrait que M. Duménil avoit fait du marquis, et ce billet :



*Le Marquis de Clémengis à Ernestine.*

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse ;  
« un devoir indispensable m'arrache à la dou-  
« leur de vous voir, de profiter de vos soins ,  
« de vos bontés ; mais je n'oublierai point vos  
« leçons. Pendant une longue et triste absence,  
« ma seule consolation sera de me les rappé-  
« ler. Dans vos moments de loisir, daignez  
« vous occuper à regarder ce portrait, à le  
« copier ; multipliez l'image d'un ami dont le  
« cœur vous est tendrement attaché ; conser-  
« vez son souvenir, et souhaitez quelquefois  
« de le revoir. »

Ernestine sentit de l'émotion et de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle, sans lui dire qu'il partoît ? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : insensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui. Quelle privation ! Elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux, mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait : elle le considéra longtemps ; mais, ne l'examinant plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage. Voilà ses traits , disoit-elle , sa physionomie ; mais où est l'ame, la vivacité de cette physionomie ? où sont ces regards si doux où l'amitié se peint ? Combien d'agréments négligés ! Est-ce là se souris fin et tendre , cet air de bonté , de grandeur ? Où sont tant de graces dont j'aperçois à peine une foible esquisse ? En parlant , Ernestine repoussoit tous les dessins qui étaient sur sa table , cherchoit ses crayons , et , remplie de l'idée du marquis , elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après par la mort du pauvre Duménil. Ernestine , tendrement attachée à cet homme , le regretta sincèrement. Sa veuve , pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse , sentiment qu'elle craignoit , se hâta de charger un de ses parents du soin de ses affaires ; et dès que la bienséance le lui permit , elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de Paris , dans une maison charmante. Plusieurs valets , pré-

venus de leur arrivée , se présentèrent pour les recevoir , et s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore ; elle se rappeloit sans cesse la douceur et l'amitié que son maître lui avoit toujours montrées. Cependant l'aspect riant et magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin ; les appartements , les jardins , la vue , l'émail et le parfum des fleurs , tout surprit ses sens , tout charma ses regards. Eh ! qui vous a donc prêté cette agréable demeure , dit-elle à son amie ? Ceux qui l'habitent doivent se trouver bien heureux !

Si la liberté d'y vivre vous paroît un bonheur , répondit madame Duménil , jouissez-en , ma chère amie , et ne craignez pas de le perdre. Je dispose actuellement d'une fortune assez considérable ; cette jolie terre en fait partie , et vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire adroitement préparée , pour lui persuader que son mariage , contracté malgré ses parents , l'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme ; elle ne connoissoit ni les lois ni les usages ; elle la crut sans hésiter , la félicita de l'heureux changement de sa situa-

tion , et se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie , Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement , d'accepter de riches présents , de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son temps , et voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat ; insensiblement cet art lui devint facile et agréable ; elle se plut , elle s'aima même ; mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les graces de sa personne ; on lui donna des leçons de musique ; ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin ; une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le desir de plaire à madame Duménil aidait beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour

le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite , plus aimable , plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine , cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur , il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil : elles s'instruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine et de ses occupations ; il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les moments dont elle disposoit à commencer des copies de son portrait , ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil , gênée par ses promesses , regrettoit souvent ses anciennes amies , et la vie bruyante de la ville ; ses amusements se bornoient à de longues promenades ; une jolie voiture , un très bel attelage , lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle retiroit de sa complaisance ,

et l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver , lui aidoient à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine , accoutumée à la retraite , vivoit parfaitement contente ; tout dans la nature présentoit à ses yeux un spectacle agréable et intéressant : le lever de l'aurore , le soir d'un beau jour , les bois , les prés , le chant des oiseaux , les productions variées de la terre , offroient à son esprit paisible , ou des objets de plaisirs , ou le sujet d'une tendre rêverie : son penchant pour M. de Clémengis animoit son cœur sans le troubler , lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment , sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions ; elle souhaitoit de revoir le marquis , mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce desir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille , qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au-delà des apparences ? Une situation heureuse ne conduit pas à réfléchir ; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit ? le bien-être nous paroît un état naturel ; son interruption nous trouble , nous agite ; le malheur nous instruit , étend nos idées , rend notre ame inquiète et notre

esprit actif, parceque la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoient avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été, elles reçurent celui de se séparer, et nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressants, il céda au desir de revoir l'objet de sa tendresse, et partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendue le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le marquis. A son nom elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, et laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Emu, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler; il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction; elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais

simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agréments naturels, ses charmes relevés par mille graces nouvelles, l'aisance de ses mouvements, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis; il crut voir cette fille charmante pour la première fois; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devoit point de reconnoissance, elle ignoroit ses obligations; rien ne l'asservissoit, rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme qui, loin d'oser lui vanter ses soins, craignoit de les laisser paroître, et s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours, le marquis conserva un air timide et embarrassé auprès d'Ernestine; il hésitoit en la nommant sa maîtresse, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier et gai de leurs premiers entretiens; peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du desir de plaire, incertain des sentiments qu'il inspiroit, le doute



lui laissoit la force de cacher les siens. Mais voir Ernestine sensible, et n'oser le paroître lui-même ; lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour, et se taire ; quelle contrainte , quel supplice pour un amant passionné , qui goûtoit enfin un bien si long-temps souhaité , celui d'être aimé , véritablement aimé !

Sa fortune dépendant encore d'une contestation difficile à terminer, la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance , le monde , les préjugés reçus , tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine et lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes , ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable , de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés : s'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité ; mais la dureté de ce moyen le révoltoit : si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même , à s'éloigner , la certitude d'être aimé l'arrêtoit. Comment se résoudre à chagriner l'aimable , la sensible Ernestine ! L'éviter , la fuir , elle qui dans la simplicité de son

cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ! Que penseroit-elle d'un ami bizarre et cruel ! quelles seroient ses idées ? mépriseroit-elle son inconstance ? en seroit-elle touchée ? Oui , sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine. Ah ! comment l'en priver , quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie !

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis , qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine ; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère , assidu , complaisant , empressé à lui préparer des amusements , et content d'être admis à les partager.

Les moments qu'ils passaient ensemble s'échappoient avec rapidité. Amants secrets , amis avoués , le desir de se plaire , de tendres soins , de délicates attentions , entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime et délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte et sans inquiétude ; mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé , et le temps approchoit où la perte de l'heureuse

ignorance qui le lui procuroit alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connoissoit ni les sentimens ni les véritables intentions de M. de Clémengis. En s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse ; une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusants soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus riante perspective. Trompée dans son attente, elle prit de l'humeur ; elle se plaignit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit, l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus longtemps, et menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser ; il avoit fait meubler une maison à Paris pour elle ; mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable ; il falloit, ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités et beaucoup de condescendance apaisèrent

madame Duménil ; elle revint à Paris , et conduisit Ernestine au faubourg Saint-Germain , dans une maison peu spacieuse , mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée , elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage et un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil ; mais sa magnificence ne l'éblouit point : elle commençoit à s'accoutumer à la richesse , à l'éclat ; et comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie , elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles le prix que le commun des femmes y attache.

Madame Duménil la pressa de s'en parer ; et se rappelant que le marquis étoit à Versailles , elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit , et de contraindre M. de Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine ; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de spectateurs charmés de la voir , et surpris de ne pas la

connoître. Une riche parure , peu de rouge , beaucoup de modestie , la figure décente de madame Duménil , l'air noble de sa jeune compagne , les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine ; en sortant de sa loge , elle se vit entourée et presque pressée , par l'indiscrete curiosité d'un essaim de ces importuns enfants , abandonnés trop tôt à leur propre conduite , souvent embarrassés d'eux-mêmes , et toujours incommodes aux autres. Parvenue au pied de l'escalier , où plusieurs femmes attendoient leurs voitures , Ernestine reconnut parmi elles mademoiselle Duménil , qu'elle croyoit encore en Bretagne : la voir , s'écrier , percer la foule , courir à elle , l'embrasser , répéter Henriette , ma chère Henriette , ce fut l'effet d'un mouvement si rapide , que sa compagne ne put ni le prévenir ni l'arrêter.

Henriette , embarrassée , loin de répondre aux caresses d'Ernestine , paroissoit vouloir s'en défendre , la repoussoit doucement. Y songez-vous , mademoiselle ? est-ce le temps , le lieu ? lui disoit-elle. Eh ! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli ? Reti-

rez-vous , je vous en prie : tout nous sépare à présent , et vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie ! répéta Ernestine. Eh , d'où vient ? comment l'ai-je perdue ? Quoi , ma chère Heuriette , vous ne m'aimez plus ! vous avouez que vous ne m'aimez plus ! Je vous plains , mademoiselle , dit Henriette ; c'est pour aimer encore , c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentiments peut me le permettre. Et la regardant d'un air attendri : aimable et malheureuse fille , ajouta-t-elle fort bas , est-ce bien vous ? Quel éclat ! mais quel foible dédommagement de celui dont brilloit la simple , l'innocente élève de mon frère ! Une dame qui l'accompagnoit l'appelant alors pour sortir , elle la suivit , et laissa Ernestine étonnée , confuse et presque immobile.

Madame Duménil n'avoit osé s'approcher de sa belle-sœur ; en retournant chez elle , un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence ; elle attendoit qu'Ernestine parlât , et vouloit juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissements :

mais son amie se taisoit, soupiroit ; et la consternation où elle la voyoit lui causoit un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette, à en pénétrer le sens, Ernestine s'abymoît dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en apercevoir une distincte et de s'y arrêter. Henriette me plaint, dit-elle, *tout nous sépare !* Les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards ; *leur éclat ne convient point à l'élève de son frère ; malheureuse fille !* s'est-elle écriée. Eh ! d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirois autrefois ? Hélas ! j'ai toujours excité la pitié ; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui ? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au soin de la Providence, recueillie par des mains bienfaisantes, j'ai dû ma subsistance et mon éducation à la généreuse amitié de madame Dufresnoi. Henriette, dépositaire de ses dernières bontés, n'a pas cessé de m'estimer en me les assurant ; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux ? En les recevant, ai-je mal fait ? Oui, sans doute : le faste et la richesse ne me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur

moi , rappeler ma première situation , porter l'envie à me le reprocher ; que sais-je ? peut-être n'est-il pas permis au pauvre de s'élever ; l'obscurité , la vie simple et active est peut-être son unique partage ; en subsistant des bienfaits d'un ami , tout ce qu'on accepte au-delà de ses besoins rend peut-être ridicule et méprisable.

Eh ! que vous importent les idées d'Henriette ? répondit madame Duménil. Dépendez-vous d'elle ? Cette fille hautaine et sévère a-t-elle des droits sur vous ? Comment oseroit-elle vous blâmer d'accepter mes dons , quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée ? Vous m'avez extrêmement désobligée en courant à sa rencontre ; elle m'a toujours haïe ; mais depuis la mort de son frère , j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle vouloit se mêler de ma conduite , régler la vôtre ; mais en lui fermant ma porte , j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi , je le sais : comment me pardonneroit-elle de vous avoir rendue heureuse , sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort , sans lui confier des arrangements que l'austérité de ses principes lui auroit fait rejeter ?



Vous avez fermé votre porte à Henriette ! s'écria Ernestine surprise ; eh , bon Dieu , que m'apprenez-vous ! D'où vient vous montrer si fâchée ? reprit madame Duménil. Qu'avez-vous donc à regretter ? Si je vous prive d'une amie , ne la retrouvez-vous pas en moi ? Après ce que j'ai fait pour vous , je m'étonne de vous voir si attachée à une autre : jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil ; et si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens , évitez de lui parler ; vous me devez cette légère condescendance , et je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle desiroit ; elle fut triste , agitée tout le soir ; la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit : pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente ? D'où naissoit une haine si décidée , si forte ? Pendant la vie de M. Duménil elles ne se cherchoient pas , mais elles se voyoient assez souvent : comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangements avantageux pour son amie , elle qui avoit tant de fois souhaité d'être

tre riche , et de partager sa fortune avec sa chère pupille ? On la traitoit de sévère , de hautaine. Ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent , à l'humeur douce de mademoiselle Duménil ? Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance et lui inspira une sorte de crainte : cependant elle essaya de se calmer , de perdre le souvenir de cette rencontre , de donner à madame Duménil une preuve de son attachement et de sa reconnoissance , en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit ? Elle avoit cru voir du mépris , de l'indignation , dans les yeux de mademoiselle Duménil ; trompée par un faux rapport , son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur et elle : cette dernière pensée ranima le desir de faire expliquer Henriette ; et comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvements de son ame ; elle s'y abandonna , attendit le jour avec impatience , se leva dès qu'il parut , s'habilla simplement ; et déjà prête quand on entra chez elle , après s'être encore consultée , avoir hésité un peu de temps , elle demanda

des porteurs , sortit seule , et se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh ! bon Dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, mademoiselle ! Quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie , répondit-elle ; je viens savoir si vous êtes encore cette amie autrefois sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes. Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée et presque offensée hier ? Si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant ; me plaindrai-je à présent de votre injustice ? Et passant les bras autour de son amie , la pressant tendrement, parlez, ma chère Henriette, dites-moi *ce qui nous sépare*, et pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation* ! répéta mademoiselle Duménil. Si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la dou-

ceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler ? ne m'avez-vous pas entendue ?

Non , dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentiments diffèrent-ils* ? ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette question m'étonne , reprit mademoiselle Duménil ; et la regardant fixement : osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant ? lui dit-elle. En vous écartant de vos devoirs , avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposaient ? ne vous en reste-il aucune idée ? Vous rougissez , ajouta-t-elle , vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble et modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur ?

Je rougis de vos expressions , et non pas de mes fautes , dit Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre , je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez : je me suis *écartée* de ces devoirs , j'en ai *perdu l'idée* ! Qui vous l'a dit ? Sur quoi le jugez-vous ?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance , dit Henriette :

mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentiments qu'il peut m'inspirer. Ah ! mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi !

Eh ! mon dieu ! s'écria Ernestine tout en pleurs, est-ce une amie, est-ce Henriette qui me traite avec tant de dureté ? Un état *méprisable* ! j'ai coisi *cet état* ! j'ai renoncé à la *décence* ! je l'ai *sacrifiée à la richesse* ! moi ! comment ? dans quel temps ? en quelle occasion ? Quoi ! mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes !

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si long-temps chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur l'égarément d'une fille simple et facile à séduire. Elle rêva un moment ; et prenant la main de son amie : soyez vraie, lui dit-elle ; répondez sans hésiter à mes demandes : quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles ? Com-

ment négligeâtes - vous mes avis pendant la maladie de mon frère. Je vous offrois après sa mort un asile décent et agréable , pourquoi le refusâtes-vous ? Enfin pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ?

En satisfaisant à ces questions , Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des pièges à son amie ; elle ne douta point que , d'intelligence avec le marquis de Clémengis , madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation. Elle soupira , s'attendrit. On nous a trompées l'une et l'autre , dit-elle ; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont bassement profité des circonstances , de mon éloignement , de votre crédulité. Mais où nous conduit cette triste certitude ? Vous vous trouvez heureuse ! Quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ? Après avoir goûté les douceurs de l'opulence , est-il facile de s'en priver ? Pourriez - vous renoncer au marquis de Clémengis , à ses bienfaits inté-

ressés, fuir, mépriser cet homme vil? . . . Renoncer à lui ! le fuir ! le mépriser ! s'écria Ernestine. Quels noms osez-vous lui donner ? Eh ! pourquoi le fuir ? qu'a-t-il fait ? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire ?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette ; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise ? ne recevez-vous pas les visites de cet homme ? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement ? d'autres personnes y sont-elles admises ? êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant ? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici ? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver ? Que voulez-vous ? que me demandez-vous ? pourquoi me cherchez-vous ?

Un commerce déshonorant ! répéta Ernestine. Eh ! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite et la partage ? Personne n'est admis dans mon appartement : eh ! qui chercheroit à me voir ?

Le marquis de Clémengis est ma seule connaissance, mon unique ami. Élevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore senti le besoin de me distraire, de me fuir moi-même, ni le desir de former des liaisons. Madame Duménil, autrefois si répandue, depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens, s'est éloignée de ses amis, n'a plus songé. . . . Rentrée dans ses biens, elle ! interrompit Henriette : de quels biens me parlez-vous ?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne ; et sans s'apercevoir de la surprise d'Henriette : Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis , ajouta-t-elle ; s'il vous étoit connu, vous l'approuveriez : oui, l'idée de ne plus le voir me révolte ; elle blesse mon cœur ; une douce intimité s'est établie entre nous ; elle fait mon bonheur, et sans doute le sien. La présence de cet homme aimable inspire je ne sais quel sentiment délicieux, dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi, je me trouve heureuse ; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi, et j'aime à penser qu'un



même mouvement cause ses plaisirs et les miens.

Henriette joignit les mains , leva les yeux au ciel : mon Dieu, s'écria-t-elle, ai-je bien entendu ! Quelle espérance s'élève dans mon cœur ! Cet aveu, son ingénuité.... O ma chère Ernestine , es-tu encore innocente ? Dans le transport vif et tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté ; elle est trompée, elle n'est pas séduite, il est temps, il est encore temps de la sauver du danger ou sa crédulité l'expose.

Des questions suivies, des réponses positives amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux desiroient. La conduite du marquis étonnoit mademoiselle Duménil ; elle lui paroissoit singulière, mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine, en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider ! Eh quoi, des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion et de secret, tendoient à lui ravir un bien dont

la richesse et la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte !

Mademoiselle Duménil, entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit sur la façon de penser libre et inconséquente des hommes, sur la contrariété sensible de leurs principes et de leurs mœurs. O ma chère amie ! vous ne les connoissez pas, lui dit-elle ; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* et *foible* : cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, et profitent de sa faiblesse : ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire ; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois ; par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, et tendent continuellement des pièges à ce sexe *foible*, *timide*, dont ils osent se dire le conseil et l'appui.

Ah ! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine ; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable et mal-

heureuse : non , son affection est aussi pure que la mienne. Ah ! si vous le voyiez , si vous lui parliez. . . . Eh bien , interrompit mademoiselle Duménil , je le verrai , je lui parlerai. Je souhaite que son amitié soit innocente et désintéressée : mais en le supposant , comment excuser l'imprudence de sa conduite ? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition , ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui ? En vous déroband à tous les regards , ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul ? Il vous cache ses bienfaits ; mais pouvoit-il les cacher aux autres ? Madame Duménil est-elle inconnue ? ignore-t-on ses facultés ? Ses anciennes amies , surprises de ne plus la voir , ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite ; elles l'ont découvert , elles ont parlé depuis le retour du marquis. Quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets , des siens ! idées grossières , mais malignes , étendues , et dont la communication est prompte. Moi-même ne vous ai-je pas crue coupable ? M. de Clémengis est votre ami , dites-vous ? Non , Ernestine , non , il ne l'est pas : l'homme qui sacrifie notre réputation à

son amusement , à ses plaisirs , est-il donc un ami ? a-t-il donc une *affection pure* ? Mais vous pleurez , continua-t-elle , vous gémissiez , vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue , dit Ernestine ; vous venez de détruire la paix de mon ame , tout le bonheur de ma vie ! Ah ! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion ? Et cachant son visage inondé de pleurs dans le sein de son amie : ô ma chère Henriette , pardonnez-moi , lui crioit-elle , pardonnez ma douleur , souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison , je ne puis être reconnoissante de vos bontés. Ah ! falloit-il m'éclairer ! Mon erreur me rendoit si heureuse ! Que je hais le monde , ses usages , ses préjugés , ses malignes observations ! Que dois-je à ce monde où je ne vis point ? Quoi , faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions ? Eh ! que m'importent ses vains , ses téméraires jugemens , quand je suis innocente , quand mon cœur ne se reproche rien ?

Vous me troublez , vous m'affligez , reprit mademoiselle Duménil. Que vous êtes attachée à M. de Clémengis ! Ne puis-je essayer

de vous rendre à vous-même qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux ? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris , ces gémissements dont je suis trop touchée. Pourquoi ces larmes ? Vous êtes libre , Ernestine. Eh , bon Dieu ! ai-je le droit de vous contraindre , de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte ? Vous pouvez le goûter encore , rien ne s'oppose à vos desirs : oubliez que vous m'avez vue ; perdez le souvenir de mon amitié , de mes vains efforts ; allez , retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connoître cette félicité passagère ; ce n'est pas de moi , c'est d'elle que vous devez vous plaindre ; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines. Puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte et de vos remords !

Que je suis malheureuse ! s'écria Ernestine : qu'un instant a répandu de trouble et d'amertume dans mon cœur ! On craint pour moi la honte et les remords ! O ma chère Henriette ; ne méprisez pas votre amie ; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis faible , et peut-être injuste ; la douleur oppresse mon ame ,

abat mes esprits, je ne me connois plus. Ne me dites pas de retourner chez celle qui m'a trompée ; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumières, à votre amitié. Ah ! je ne regrette point l'aisance où je vivois, la fortune que j'abandonne. Mais cet aimable ami, si tendre, si sincère, imprudent à vos yeux, mais respectable aux miens ; cet ami dont la main généreuse me combloit de biens sans se laisser apercevoir, sans rien exiger de ma reconnaissance ; cet ami si cher, si digne de mon estime, de mon attachement, qui s'est fait une douce habitude de me voir, de me parler, d'être avec moi, l'affliger, le fuir, le quitter durement, l'inquiéter, lui causer les mêmes peines que je sens !

Non, ma chère Ernestine, il ne le faut pas, reprit mademoiselle Duménil, il faut au contraire le voir, lui parler, lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter madame Duménil. Eh ! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent, de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de M. de Clémengis ? Ne vivant plus de ses bienfaits, retirée dans un asile décent, il vous sera facile et permis de cultiver cette

amitié si chère à votre cœur. Écrivez au marquis, priez-le de se rendre à l'instant ici : vous préviendrez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connoître sa façon de penser ; il ne désapprouvera pas mes conseils, je l'espère ; mais s'il les rejette, ne serez vous pas maîtresse de suivre les siens ?

Ernestine prit une plume, et d'une main tremblante elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois  
« à madame Duménil ni égards, ni reconnois-  
« sance : ne me cherchez plus chez cette fem-  
« me ; je la quitte pour jamais. Vous, qui de-  
« puis un an jouissez de mon amitié, de mon  
« estime, de ma plus tendre affection, êtes-  
« vous un homme perfide ? Si vous pouvez  
« justifier vos intentions aux yeux d'une fille  
« respectable, venez chez mademoiselle Du-  
« ménil ; je vous y attends avec crainte, avec  
« impatience ; je desire, j'espère, je crois que  
« vous êtes digne de mes sentiments : ah ! ve-  
« nez le prouver à mon amie, à ma seule  
« amie. »

M. de Clémengis arrivoit de Versailles et se proposoit d'aller chez Ernestine, quand le la-

quais de mademoiselle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter et parut bientôt devant Henriette, avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les lois de l'honneur.

En entrant, il parut surpris de la voir seule. Ernestine venoit de passer dans un cabinet d'où elle pouvoit l'entendre. Pour la première fois, éprouvant, à l'approche du marquis, une émotion où le plaisir ne se mêloit pas, elle craignit sa présence, et sentit le desir de lui cacher les mouvements de son cœur.

En jetant les yeux sur M. de Clémengis, mademoiselle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre foiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'auroit-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune, si peu en garde contre les passions, accoutumée à suivre les seules inspirations de son cœur ! Henriette admira le marquis, et souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. Me pardonnerez-vous, monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite dont l'appar-



rente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos desseins sur Ernestine ?

En vérité, mademoiselle, je n'en ai point, dit le marquis, et vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois, sans pouvoir me donner à moi-même une réponse satisfaisante. Je desire la tranquillité, le bonheur d'Ernestine ; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse ; mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connois point d'autres. Oserois-je à mon tour vous demander, mademoiselle, ce qui vous paroît irrégulier dans mes démarches, et pourquoi vous semblez blâmer ma conduite ?

Je suis fâchée, monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche, en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils, de l'engager à quitter un état simple, mais paisible, pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère, l'accoutumer à en jouir, et peut-être la conduire à se les assurer par le sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs ?

Eh quoi, monsieur, vous ne vous reprochez rien, quand vous vous êtes plu à lui inspirer une passion qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse ?

Ce dernier reproche me touche, reprit le marquis, je le mérite, je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devois ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire ? L'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses ? Lui ai-je donné de fausses espérances ? Ai-je abusé de sa crédulité ? Enfin, ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés ? Me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentiments ? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouissois d'un bonheur inconnu peut-être au commun des hommes. Ernestine le partageoit. Ah, mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner !

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis qu'un

zèle officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, et ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine et elle.

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, mademoiselle, reprit le marquis ; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste et sans appui ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice et de l'impudence. Votre amie ne jouit point *d'une opulence passagère* : elle est riche, libre et indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie, je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer ; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère : mon dessein étoit de vous la remettre : mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public

où vous-même, mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds ; la terre qu'elle habitoit lui appartient ; elle est acquise sous son nom et par les soins de cet honnête homme : si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent : jugez-moi, mademoiselle, et daignez me dire si le mystère de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande : *êtes-vous un homme perfide ?*

Henriette rêva un moment ; la noble franchise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paroissoit un sentiment nouveau : le grand monde, où elle vivoit depuis son enfance, ne lui en avoit jamais donné d'idée. Elle commençoit à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération ; mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point : consentiriez-vous, monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir ?

Ah ! qu'elle en jouisse par-tout où ils la rendront heureuse ! s'écria M. de Clémengis. L'ai-je obligée pour la contraindre ? Non, made-

moiselle, non ; je vous le répète , elle est libre , elle est indépendante , et je me mépriserois , si j'osois me croire des droits sur elle.

Mademoiselle Duménil se leva avec vivacité , courut dans son cabinet , prit Ernestine par la main , et la conduisant auprès de M. de Clémengis : remerciez votre aimable , votre généreux protecteur , lui dit-elle ; vous ne devez pas rougir de ses bienfaits , vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter ; mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnoissance vive et constante , méritez l'ami que votre heureux sort vous donne.

Ernestine avoit tout entendu ; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater , ses larmes furent assez long-temps la seule expression de son cœur. Mademoiselle Duménil prévient de peu de jours , lui dit le marquis , une proposition que je m'apprétois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménil , son obstination à vouloir vous répandre dans le monde , alloient me forcer de vous prier de la quitter ; votre amie m'épargne une explication dont je me sentois embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous par-

lerois , et plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous ? lui demanda-t-il d'un ton tendre , auriez-vous de la répugnance pour l'asile qu'on vous propose ?

Eh , monsieur , dit Ernestine , pourrois-je ne pas aimer l'asile que vous me choisissiez ? Je suivrai les conseils de mademoiselle , je me soumettrai aux lois que vous daignerez m'imposer ; elles feront à jamais la règle de ma vie. Vous imposer des lois , moi , ma chère Ernestine ! s'écria le marquis. Quel langage ! Puis-je l'entendre sans douleur ! Et s'adressant à Henriette : eh , je vous en prie , mademoiselle , lui dit-il d'un air touché , triste même ; eh , je vous en prie , engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main , voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour la dernière fois serroit son cœur et lioit sa langue. Quelques mots , coupés par ses soupirs , découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému , attendri ; il prit sa main , la pressa doucement , la baisa : nous ne nous séparerons point , lui disoit-il , je vous visiterai souvent , vous me serez toujours chère , vous

m'occuperez sans cesse ; séchez vos pleurs , levez ces yeux charmants sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée ; accordez-moi la douceur de m'applaudir, à ceux de votre amie , de n'avoir rien permis à mes desirs qui vous oblige à les baisser devant elle.

Mademoiselle Duménil se joignit au marquis pour consoler Ernestine : ils prirent de concert toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre , et demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme-de-chambre , le seul domestique qu'elle vouloit garder, et la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil d'une si brusque séparation. A sa prière , Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporterait ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, et l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangements qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les moments du jour , M. de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille ; mais peu

accoutumé à déguiser les mouvements de son ame , ses regards découvroient le trouble et l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine , et la regardant avec une tendresse inexprimable : ô ma charmante amie , lui dit-il , n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous , et réprimer une ardeur dont l'objet et la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime , vous l'ignoriez ; il m'est doux de vous le dire , de vous le répéter. Oui , je vous aime , je vous adore. Combien il m'en a coûté pour vous le taire si long - temps ! Je m'applaudis de vous avoir respectée. Plus mes desirs étoient grands , plus l'innocence et la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré , plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante. Si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre , à ma solide amitié , accordez-moi la récompense d'un effort si difficile , d'une retenue si constante : cessez de vous affliger , dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez ; que je n'en aperçoive plus de traces dans ces yeux chéris. Ah ! vous



le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit, quand revenant à elle il lui demanda d'un ton timide s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable ; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant qu'elle recevrait ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paroître chez sa cousine. Quand elle remonta, on lui dit que son amie n'avoit pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue, baignée de larmes, la tête baissée sur son sein, son visage à demi caché sous un mouchoir inondé de ses pleurs. Eh ! d'où naît ce redoublement de douleur ? s'écria Henriette, quel sujet, quelles réflexions vous arrachent ces larmes amères ?

Je ne sais , répondit-elle ; j'ignore pourquoi mon ame est si cruellement oppressée ; je ne sentoïis point de desirs , je ne concevois pas des espérances , ma félicité me paroïssoit le bonheur suprême ; elle remplissoit tout mon cœur ; elle ne me permettoit pas de former des vœux ; jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissois ; et cependant , ma chère Henriette , il me semble que j'ai fait une perte immense ; on vient de me ravir , de m'enlever.... quoi ? Pas même des souhaits ! Ah , quelle triste lumière les paroles du marquis ont portée dans mon esprit ! *La position d'Ernestine , la mienne , ne nous permettant point d'être heureux , si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice !* Elle s'arrêta , soupira , détourna les yeux , dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. Cher Clémengis , dit-elle , tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse ! Elle ne l'exige pas ; elle ne desire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta gloire ; mes yeux sont ouverts , je vois tout ce qui nous sépare ; mais comment , mais d'où vient éprouve-t-on une douleur

si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du marquis, le temps, la raison dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine : mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode et agréable, elle y découvrit par-tout les soins de son amant ; une petite bibliothèque, composée de livres choisis par le marquis, lui offrit un amusement utile et la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, et ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis. Des traits si chéris se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination, et son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent, le marquis l'accompagnoit quelquefois ; mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'ab-

baye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachoit à combattre sa passion ; dans ses principes, il ne pouvoit la rendre heureuse, sans risquer le renversement de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille, dont il lui ménageoit l'alliance. On examinait alors l'affaire ancienne et importante d'où ses espérances dépendoient ; le jugement en étoit encore incertain. Si M. de Clémengis perdoit à-la-fois son procès et la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, savoit-il si ses desirs, affoiblis par la possession, ne s'éteindroient pas ? si la constance de ses sentiments rendroit ses plaisirs durables ? si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour ? Qui l'assuroit de penser long-temps comme il pensoit alors ? Peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine ; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins, la rendre malheureuse, et lui ravir à

jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire ; mais se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder ; et lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit comment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui ; devenue timide, elle rougissoit de son trouble et s'efforçoit de le cacher ; mais ses regards languissants, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer ; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentiments ; et lui rappelant ces temps où, libres de s'entretenir, ils passaient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lu-

mières inutiles à son bonheur : ah ! pourquoi , pourquoi , lui disoit-il , avez-vous appris à me craindre , à vous défier de vous-même ?

Touchée de ces discours , attendrie par ses propres idées , Ernestine se taisoit , pleuroit , et regrettoit peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printemps , le marquis se disposa à la quitter , pour se rendre à son régiment. L'un et l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation ; leurs adieux furent longs et tendres ; ils pleurèrent tous deux ; et loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins , ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis , Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite : elle desira d'aller à la campagne , de revoir , d'habiter cette agréable demeure , présent de son amant , préparée , embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule. Cette difficulté chagrinait Ernestine , le hasard la leva ; un événement où son bon cœur l'intéressa lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci , agée de trente-six ans ,

belle encore, aimable et malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance et de l'amitié à la jeune Ernestine : veuve et réduite à la plus grande médiocrité par des accidents fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier. Cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, déranger ses affaires : pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, et livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine, élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état ; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de madame de Ranci, elle prit des mesures avec mademoiselle Duménil, pour faire passer sur la tête de cette femme désolée le petit héritage de madame Dufresnoi ; et ce qu'elle y ajouta remplaça sa perte, et même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié dans le cœur d'une femme honnête et sensible, elle

sentit bientôt pour Ernestine les sentiments d'une tendre mère, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, et de l'accompagner dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoit de les habiter; elle lui montrait les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentiments pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnoissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; et quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances, des soupirs et des larmes interrompoient les effusions de son cœur; elle avouoit qu'elle n'en avoit point. Sans rejeter les conseils prudents de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, et lui laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à oublier le



marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine. En la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis dans cette belle solitude, et ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole donnée à mademoiselle Duménil embarrassait bientôt l'aimable et tendre Ernestine. Le marquis alloit revenir; il la conjuroit de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât. La présence de madame de Ranci suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres; il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grace.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement deman-

dée. Je lui dois tout, disoit-elle à madame de Ranci, ne ferai-je rien pour lui? En résistant à ses desirs, je m'accuse d'ingratitude. Est-ce à moi de l'affliger? Ah! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés? Pourquoi sacrifierois-je, à la crainte d'être injustement soupçonnée, la douceur véritable de lui causer de la joie? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre et vigilante, vous ne me quitterez point; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette. Eh! que m'importe le reste du monde? L'estime de mes amis, la mienne, suffisent à ma tranquillité. Madame de Ranci combattit en vain une résolution déterminée, et M. de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, et de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître porter ses idées au-delà du bonheur qu'il s'étoit promis; mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit? Un désir satisfait élève un désir plus ardent encore; les souhaits se

multiplient, les vœux s'étendent; une grace reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grace plus grande; l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu disparôit insensiblement, et la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Ranci le gênoit, et son attention à ne pas quitter sa jeune amie la rendoit insupportable à ses yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation? disoit-il à Ernestine; à ne jamais vous perdre de vue? Exigez-vous d'elle cette importune assiduité? me craignez-vous? avez-vous cessé de m'estimer? Quoi, des précautions contre moi! Est-ce vous? est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse? Que de froideur, de réserve! Non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps où, dans ces mêmes lieux, vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive! où votre bras s'appuyoit sur le mien! où nous parcourions ensemble toutes les

routes de ce bois où vous vous plaisiez tant ! O ma chère amie , il est donc vrai que vous êtes changée !

Ces reproches touchoient Ernestine , pénétoient son cœur , lui arrachoient des larmes , et jamais la plus légère plainte : elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens avec une patience indulgente. Les chagrins du marquis , sa pâleur , son abattement , élevoient des craintes dans son ame ; elle trembloit pour des jours si précieux. Je ne vous importunerai bientôt plus , lui disoit-il les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. Mon imprudence vient d'irriter une passion si long-temps réprimée , répétoit-elle à madame de Ranci ; je n'en connoissois encore que les douceurs , j'en éprouve à présent toutes les amertumes. Cette femme , alarmée du danger de sa jeune amie , la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit ; mais avant de partir elle écrivit à M. de Clémengis , et lui envoya sa lettre par un exprès , à l'instant même où elle rentroit au couvent. Il l'ouvrit avec empressement , et sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

*Lettre d'Ernestine.*

« Quelle douleur pour moi, monsieur, d'ex-  
« citer vos plaintes, de m'accuser de toutes  
« vos peines, de me reprocher l'état affreux  
« où vous êtes ! Eh quoi, c'est donc moi qui  
« vous afflige ! Puis-je le croire, puis-je m'en  
« assurer, quand votre bonheur est l'objet,  
« l'unique objet de tous les vœux de mon  
« cœur ? Hélas, par quelle fatalité ce bonheur  
« semble-t-il dépendre aujourd'hui de l'éga-  
« rement d'une fille que vous respectiez autre-  
« fois ! Soyez juge dans votre propre cause,  
« dans la sienne, et prononcez entre votre  
« cœur et le mien.

« Ma réserve vous blesse ? Eh, monsieur,  
« m'est-il permis de vous traiter encore avec  
« une familiarité dont mon ignorance étoit  
« l'excuse ? Pendant long-temps j'osai vous  
« regarder comme un frère chéri : l'extrême  
« différence de nos fortunes ne me frappoit  
« point ; dans ces temps heureux, rien n'ar-  
« rêtoit les témoignages de mon innocente af-  
« fection. Je ne suis point changée : ah ! pour-  
« quoi vous obstinez-vous à penser que je le

« suis ? Ce n'est pas vous, monsieur, c'est  
« moi-même que je crains. Je suis jeune, je  
« vous dois tout ; je vous aime ; oui, monsieur,  
« je vous aime, je le dis, je le répète avec  
« plaisir ; je ne rougis pas de vous aimer. Le  
« premier instant où vous parûtes à mes yeux  
« fit naître cette tendresse que le temps a ren-  
« due si vive : sentiment cher à mon cœur, le  
« seul qui m'attache à la vie. Tant de bien-  
« faits si généreusement répandus sur moi  
« m'assuroient un sort paisible ; mais l'amour  
« que vous m'inspiriez faisoit mon bonheur,  
« mon souverain bonheur ! Penser sans cesse  
« à vous, m'occuper du soin de conserver  
« votre amitié, de mériter l'estime de mon  
« respectable ami, vous voir quelquefois, lire  
« dans vos yeux que ma présence excitoit  
« votre joie, c'étoit pour moi le bien suprême !  
« Une félicité si grande est-elle à jamais dé-  
« truite ? Ne me la rendrez-vous point ? Non,  
« il n'est plus en votre pouvoir de me la  
« rendre !

« *Vous ne m'importunerez pas long-temps !*  
« Quelle cruelle expression ! Je ne puis sup-  
« porter la certitude de faire votre malheur ;  
« elle pénètre mon ame, elle déchire mon

« cœur. En me retirant, en abandonnant les  
« lieux où je vous voyois sans crainte, j'ai  
« suivi des conseils prudents : mais je ne  
« vous fuis point, je ne prétends pas élever  
« une barrière entre vous et moi. Prête à  
« quitter cet asile, si vous le voulez, je sou-  
« mets ma conduite à votre décision.

« Si, pour sauver vos jours, il faut me  
« rendre méprisable, renoncer à mes prin-  
« cipes, à ma propre estime, peut-être à la  
« vôtre, je ne balance point entre un intérêt  
« si cher et mon seul intérêt. Ordonnez, mon-  
« sieur, du destin d'une fille disposée, déter-  
« minée à tout immoler à votre bonheur; mais  
« avant d'accepter un si grand sacrifice, per-  
« mettez-moi de remettre dans vos mains tous  
« les dons que vous m'avez faits. Les garder,  
« en jouir, ce seroit laisser croire que vous  
« m'aviez enrichie pour me perdre; sauvons  
« au moins votre honneur, une légère partie  
« du mien; qu'on ne m'impute jamais la bas-  
« sesse d'avoir reçu le prix de mon innocence.  
« A ces conditions, monsieur, la tendre, la  
« malheureuse Ernestine tiendra la conduite  
« que votre réponse lui prescrira. »

Ah ! grand Dieu ! s'écria le marquis en finissant de lire , ai-je pu porter cette fille charmante à m'écrire ainsi ? Quelle étrange proposition ! Mais que de bonté , de tendresse , de générosité dans cet abandon de ses principes , d'elle-même ! Aimable Ernestine , qui ? moi , je t'avilirois , j'abuserois de ton amour , de ta noble confiance ?... Ah ! tu n'as rien à craindre de ton amant , de ton ami , de ton reconnoissant ami. Périssent l'homme injuste et cruel qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce , d'une sensible créature , capable de s'oublier elle-même pour le rendre heureux !

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits , l'attendrissement de son cœur , ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentiments ; il s'en plaignoit aussi , lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formoit pas. Ah ! comment avez-vous pu croire , lui disoit-il , que votre ami voulût être votre tyran ? Il terminoit sa lettre par des expressions tristes et vagues ; elles sembloient annoncer sa visite



pour le soir : il promettoit une confidence , elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment , ce qu'il se trouvoit malheureux , bien malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci quand on lui apporta la lettre de M. de Clémengis ; elle la prit en tremblant , la tint longtemps sans oser l'ouvrir ; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin , dit-elle ; ô madame de Ranci ! si vous saviez.... Qu'ai-je fait ! Que me dit-il ! Je suis perdue !

Cette femme , ignorant le sujet de sa terreur , s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet ; et , portant des regards timides sur ces caractères chéris , des larmes de joie inondèrent bientôt cette lettre consolante ; elle la pressa contre son cœur , la baisa mille fois. O mon respectable ami ! pardonne-moi , répétoit-elle. Non , je ne devois pas te soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi , elle fit passer dans l'ame de son amie une partie des mouvements qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du marquis , Ernestine

recommença à s'inquiéter. Eh ! que doit-il donc m'apprendre ? demandoit-elle à madame de Ranci. Il veut me quitter peut-être, renoncer à me voir ; tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions ? « Quand je vous disois , *je ne vous im-*  
« *portunerai plus* , j'étois bien éloigné de  
« vouloir élever dans votre esprit ces idées  
« funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit.  
« J'ai cherché , j'ai fui l'occasion de vous dé-  
« voiler le sens de ces paroles. Hélas ! ma  
« chère Ernestine , quelle triste confiance  
« ai-je à vous faire ! quel sacrifice mon de-  
« voir exige ! Il ne m'est plus permis de vivre  
« pour moi-même ; il ne m'est plus permis  
« d'espérer d'être heureux. » Ah ! je vais le perdre ! s'écrioit-elle , mon cœur me le dit. Eh ! d'où vient ne peut-il vivre heureux , et me voir , m'aimer ? Comment un même sentiment produit-il des effets si différents ? mon amour est un bonheur si grand pour moi ! Faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie !

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses desirs : le jour finit , et son inquiétude aug-

menta. Le lendemain à son réveil , on lui présenta une lettre du marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation ; et, cherchant avidement la confirmation de ses craintes , elle la trouva dans ces paroles :

*Lettre de M. de Clémengis.*

« O ma chère Ernestine ! après la preuve  
« touchante que vous venez de me donner de  
« vos sentiments , puis-je , sans expirer de  
« douleur , vous annoncer mon départ , et  
« l'événement qui doit le suivre. Faut-il vous  
« quitter , vous dire un éternel adieu ? Faut-il  
« percer votre cœur du même trait dont le  
« mien se sent déchiré ?

« Fille aimable , née pour le bonheur de ma  
« vie , digne du sort le plus brillant , ah ! que  
« le mien ne dépend-il de moi ! Le devoir , la  
« reconnoissance , des engagements pris de-  
« puis long-temps , renversent toutes mes es-  
« pérances. Mais en avois-je ? Comment me  
« suis-je flatté... ? Ah ! falloit-il vous conduire  
« à partager une passion inutile ! Que d'amer-  
« tume , que de regrets se mêlent à des peines  
« si vives ! Me pardonnerez-vous ? ne me mé-

« priserez-vous point ? ne me haïrez-vous ja-  
« mais ? Ma chère , ma tendre amie , daignez  
« me rassurer sur mes craintes ; dites-moi que  
« vous me pardonnez ; ne me refusez pas une  
« consolation si nécessaire à mon cœur , à  
« mon cœur affligé !

« Le malheur de ma vie est enfin déter-  
« miné. Mon oncle a levé tous les obstacles  
« qui éloignoient encore mon mariage ; il me  
« contraint , il me force d'aller rendre des  
« soins à mademoiselle de Saint-André. Dans  
« une heure je pars avec son père ; il me mène  
« à une terre où la maréchale de Saint-André  
« nous attend. Sa fille sort demain du cou-  
« vent ; on va nous présenter l'un à l'autre ;  
« on nous unira bientôt , sans nous consulter ,  
« sans s'embarrasser si nos cœurs sont dispo-  
« sés à se donner. Quoi , ma chère Esnestine ,  
« je vais me lier , me lier à jamais , et ce n'est  
« point à vous !....

« Je croyois jouir plus long-temps de ma  
« liberté. On devoit attendre la décision du  
« parlement. L'incertitude de mes droits sur  
« une riche succession , sur d'immenses arré-  
« rages , retardoit le consentement du maré-

« cha! de Saint-André. La libéralité de mon  
« oncle me désole en ce moment ; une dona-  
« tion m'assure tous ses biens ; je n'ai plus  
« d'espoir.

« Vous prierai-je de m'oublier ? Non , oh ,  
« non , je ne puis souhaiter d'être oublié de  
« vous , je ne puis désirer de vous oublier ;  
« vous serez toujours présente à mon idée ,  
« toujours chère à mon cœur ; je penserai  
« sans cesse à vous ; je vous écrirai ; je vous  
« entretiendrai de mon estime , de mon ami-  
« tié , et , malgré moi peut-être , de ma ten-  
« dresse. Je ne vous la rappellerai point pour  
« vous presser de la partager encore , mais  
« pour vous prouver que le temps ne peut ni  
« l'affoiblir , ni l'éteindre.

« Vivez paisible , vivez heureuse ; que le  
« souvenir d'un sincère , d'un véritable , d'un  
« constant ami vous arrache quelquefois un  
« soupir ; mais que ce soupir soit tendre et  
« non pas douloureux... Je ne puis retenir  
« mes larmes ; elles s'échappent de mes yeux ,  
« elles effacent ce que j'écris : ô ma géné-  
« reuse amie ! vous en répandrez sans doute.  
« Puissent-elles n'être pas aussi amères que

« les miennes ! Je vous aime , je vous adore ;  
« je vous fuis , je vous perds ; je suis le plus  
« infortuné de tous les hommes. »

De quels mouvements cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine ! Elle l'interrompit cent fois , pour laisser un libre cours à ses pleurs , à ses soupirs , à ses gémissements. Il part , disoit-elle , il me fuit ; je ne le verrai plus ! Il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible* , *heureuse*. Ah ! comment serois-je paisible loin de lui , heureuse sans lui ! Elle passa tout le jour à s'affliger , à se plaindre du marquis. Quelle dureté , s'écrioit-elle ! a-t-il pu partir sans me voir , sans me parler , sans mêler ses larmes avec les miennes ! Elle pleuroit , elle écrivoit , déchiroit ses lettres commencées , s'abymoît dans sa douleur , reprenoit sa plume et la quittoit encore. Son agitation , la violence de ses transports l'accablèrent enfin ; elle fut malade , abattue , languissante pendant plusieurs jours : mais les lettres du marquis , les représentations de madame de Ranci , le retour de mademoiselle Duménil , ses soins , son amitié , ramenèrent un peu le calme dans son ame. Elle s'accoutuma à se dire , à

se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré ; elle cessa de se plaindre de son sort ; elle voulut s'y soumettre, chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés ; elle n'osoit le demander, elle craignoit de l'apprendre ; mais elle devoit bientôt être éclaircie du destin de M. de Clémengis, et sentir, par une triste expérience, combien on éprouve de douleurs pendant le cours de ces attachements trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisirs, qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif et si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit long-temps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie vouloit rendre ses noces brillantes, et préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans les lieux consacrés

à l'amusement, exigea, de la complaisance d'Ernestine, qu'elle l'accompagnât dans ce court et agréable voyage. Elle s'en défendit; mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucune nouvelle, ni d'elle, ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que, de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis : il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amants. Cependant il ne m'écrit plus ! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire ? Me privera-t-il de la seule consolation qui me reste ? Ah ! sans doute il m'en privera ; il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore. N'importe : il me sera toujours cher ; mes sentiments pour lui m'occuperont sans



cesse ; jamais , jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis ; et si le temps peut faire que je songe à lui sans douleur , je suis bien sûre de n'y songer jamais sans intérêt. Henriette s'efforçoit d'adoucir ses chagrins , de calmer ses inquiétudes ; mais la situation d'Ernestine alloit devenir si fâcheuse , que les soins de l'amitié ne pourroient plus rien sur son cœur.

M. de Maugis , ami des maîtres de la maison , arriva le matin du jour où tout le monde se disposoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes , on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement dont on devoit être instruit l'excusoit assez. Tout le monde l'environnant alors , dix personnes l'interrogèrent à-la-fois. Quoi ! dit-il d'un air surpris , vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains , celui de mon frère , et l'exil du marquis de Clémengis ?

Ernestine entroit dans le salon ; ces paroles la glacèrent , elle resta debout près de la porte , s'appuya contre un lambris , et recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur , pour écouter M. de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie et l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie, et revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

Que je plains votre frère, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis ! Il alloit épouser mademoiselle de Saint-André ; ce mariage ne se fera plus. Non, assurément, reprit M. de Maugis ; il a reçu cette accablante nouvelle et l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, et s'est hâté de prévenir le maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

Eh mon dieu ! dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son oncle devient un double malheur pour lui ! Son procès ne se juge-t-il pas

incessamment? Oui, répondit M. de Maugis, et tout Paris croit qu'il le perdra.

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine; et passant un bras autour d'elle, l'entraînant hors du salon, elle l'aida à marcher, et la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine sembloit insensible à cette nouvelle terrible et imprévue; elle promenoit autour d'elle des regards stupides; elle ne pouvoit parler, elle ne pouvoit respirer. Mademoiselle Duménil l'invitoit en vain à répandre des larmes, en la baignant des siennes; le serrement de son cœur ne lui permettoit pas d'en verser. Fixant enfin les yeux sur son amie, elle la regarda long-temps; et levant au ciel ses mains faibles et tremblantes: que ne suis-je morte, dit-elle, ah, que ne suis-je morte, avant d'avoir appris que M. de Clémengis est malheureux!

Ses pleurs, coulant alors avec abondance, soulagèrent un peu l'oppression de son ame, rappelèrent ses esprits: mais quelle agitation, quels cris de douleur succédèrent à son acca-

blement ! Exilé , ruiné , perdu ! répétoit-elle , lui ! le marquis de Clémengis !

Paroissant tout-à-coup se calmer , elle essuya ses pleurs , prit les mains d'Henriette ; et la considérant un moment , baissant les yeux , les relevant sur elle , poussant de profonds soupirs , elle sembloit hésiter à lui découvrir sa pensée.

Je vous afflige , dit-elle ; hélas ! je vais peut-être vous révolter ; mais , au nom de notre amitié , ne vous opposez point à mes desseins : j'ai un projet , ne le combattez par aucune raison , par aucun discours. O ma chère Henriette ! je n'abandonnerai point M. de Clémengis ; il est exilé , son mariage est rompu , sa fortune détruite , il va perdre le reste de ses espérances ! Il est affligé , malheureux ; je veux partir , aller le trouver ; ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines. Si je ne puis le consoler , je partagerai ses maux ; je veux gémir , souffrir , mourir avec lui ! Ne me dites rien ; non , ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde ni de ses cruelles bienséances ; je les rejette , si la dureté les accompagne : est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié , des devoirs plus sacrés

que ceux de la reconnoissance ? A qui dois-je des égards ? Je ne tiens à personne. Si ma démarche est une faute , j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède , je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui. Ah , pourrois-je en jouir à présent ! Heureuse aux yeux des autres , ingrate aux miens , comment supporterois-je la vie !

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; et dans celle qui paroisoit mériter plus de considération , elle la voyoit si attachée à ses propres idées , qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis , c'étoit l'affliger beaucoup , sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution. Elle ne lui dit donc rien , la laissa maîtresse d'interpréter son silence , et toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route , Ernestine se souvint d'un honnête vieillard qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis et lui étoit extrêmement attaché ; il s'appeloit Lefranc. Pendant son séjour chez M. Duménil , elle le voyoit souvent avec lui. Le marquis avoit employé le

peintre sur la parole de M. Lefranc, qui van-  
toit sans cesse son talent. Elle se rappela  
qu'il logeoit dans le voisinage, et son premier  
soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut  
descendre, fut d'inviter cet homme, par un  
billet pressant, à venir lui parler le lendemain  
de grand matin; une affaire importante, où  
il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-  
elle, à l'entretenir et à le consulter. Il se ren-  
dit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de  
Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus  
vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle  
voulut s'expliquer, commença à parler; mais  
ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle  
élève de son ancien ami, l'assuroit de son  
empressement à la servir, et lui faisoit mille  
protestations de suivre exactement les ordres  
qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas com-  
bien elle étoit chère au marquis, et pensoit  
lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus  
pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle  
lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés  
du marquis, sur la reconnoissance qu'elle en

conserveroit toujours ; et remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierres, et plusieurs effets commercables, elle le chargea de les vendre et d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, et lui recommanda la diligence et le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis ; mais il ne savoit pas de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du marquis ; et son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instants ; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. Hésitez-vous à me servir ? lui demanda-t-elle d'un air inquiet. Non, mademoiselle, non, lui dit-il, je

remplirai vos desirs , je les surpasserai peut-être ; soyez tranquille , je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les affections de son cœur ; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains , sa fortune , sa santé , et lui conserve une amie aussi tendre , aussi respectable que vous.

Sa santé ! interrompit vivement Ernestine , ah , mon dieu ! seroit-il malade ? Ne vous effrayez pas , mademoiselle reprit M. Lefranc ; il l'a été , il l'a beaucoup été , mais il se trouve mieux. J'espère le voir avant peu. Si le succès ne trompe point mon attente , je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous , mademoiselle ; je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres ; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots , il la salua respectueusement , et prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine ! Le marquis de Clémengis malheureux , le marquis de Clémengis malade , en danger peut-être , comment soutenir cette cruelle idée ! Si le silence d'Henriette mon-



troit qu'elle condamnoit sa démarche , si la crainte de déplaire à cette véritable amie mêloit un peu d'indécision à ses desseins , l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre déterminâ Henriette à lui prêter une chaise , un de ses gens pour courir devant elle , et à lui envoyer des chevaux de poste , comme elle l'en pressoit. A midi madame de Ranci et elle partirent.

Que d'impatience pendant la route , que de soupirs et de larmes ! Ah , si je ne le voyois plus , disoit-elle à madame de Ranci , si le ciel me privoit de lui , si j'étois condamnée à pleurer sa mort ! Ah , pourrois-je vivre , et me dire , et me répéter , il n'est plus !

Une nuit passée à gémir , tant de trouble , d'agitation , et la fatigue du voyage , épuisèrent ses forces. Dès le second jour de sa marche , elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise , elle s'évanouissoit à tous moments. Madame de Ranci obtint enfin de sa raison , de sa complaisance , de son amitié , qu'elle prendroit de la nourriture et du repos.

Un sommeil long et paisible la rafraîchit, la mit en état de continuer sa route le lendemain, et d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du marquis connoissoient Ernestine; les premiers qui l'aperçoivent courent l'annoncer à leur maître, il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant. tombe à genoux devant son lit, reçoit la main qu'il lui tend, la serre foiblement dans les siennes, la baise, l'inonde de ses pleurs.

Est-ce elle, est-ce Ernestine, répétoit le marquis, en l'obligeant à se lever, à s'asseoir près de lui? Quoi, ma charmante amie daigne me chercher! Chère Ernestine, quelle douce, quelle agréable surprise! Ah, je n'attendois point cette faveur précieuse!

Eh, pourquoi, monsieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas? lui demande-t-elle du ton le plus touchant. Me mettriez-vous au rang de ces amis que la disgrâce éloigne? Me croyiez-vous insensible, ingrate? Avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers? Ah! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peu-

vent adoucir vos peines , parlez , monsieur , parlez , je ne vous quitte plus ; tous les instants de ma vie seront heureux , s'il en est un seul dans le jour où ma vue , où mon empressement à vous plaire dissipe le souvenir de vos pertes , porte un rayon de joie dans votre ame.

Le visage de M. de Clémengis se couvrit de rougeur ; il prit les mains d'Ernestine , il les arrosa de larmes brûlantes. Ah ! comment , s'écria-t-il , ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards , mes plus ardents desirs à de bizarres préjugés ! Est-ce Ernestine , est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avidité , à l'orgueil , au sot orgueil , qui conserve pour moi des sentiments si tendres ? Elle cherche un malheureux , un proscrit peut-être ! Sa généreuse compassion l'attire dans ce désert , elle vient me consoler. Ah ! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager ; tout cède à présent dans mon cœur au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés.

Ernestine alloit parler , quand des voix confuses se firent entendre ; on ouvrit brusquement. M. Lefranc , plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis , entra en criant :

vosre procès est gagné tout d'une voix , monsieur ; on a reconnu l'innocence du comte de Saint-Servains , ses accusateurs sont arrêtés. Je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

Mon oncle justifié , mon procès gagné , s'écria le marquis ! Ah , je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur , payer tant d'amour , de noblesse , de vertu ! Viens , ma chère Ernestine , viens , répéta-t-il transporté de plaisir ; viens dans les bras de ton époux. Mes enfans , dit-il à ses gens qui versaient des larmes de joie , mes chers enfans , voilà vosre maîtresse. Et tendant la main à M. Lefranc : et vous , mon zélé , mon honnête ami , soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée , elle étoit respectée ; elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levait les mains au ciel , lui rendoit grâces , embrassoit Ernestine , prononçoit de tendres bénédictions sur le marquis et sur elle. M. Lefranc , trahissant le secret qu'on lui avoit confié , racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse

d'Ernestine. Elle seule , craignant encore pour des jours si chers , n'osoit se livrer à la joie. On la rassura : le marquis étoit foible ; mais il étoit convalescent , et le plaisir alloit lui rendre la santé.....

Mais épargnons au lecteur fatigué , peut-être , des détails plus longs qu'intéressants. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amants si tendres. Le comte de Saint-Servains , vengé de ses ennemis , rentra dans les fonctions de son ministère ; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci retourna dans sa retraite , où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses desirs : et moi , qui n'ai plus rien à dire de cette douce et sensible Ernestine , je vais peut-être m'occuper des inquiétudes et des embarras d'une autre.

---

---

# VIRGILE.

---

## ÉGLOGUE DIXIÈME (\*).

TRADUCTION DE M. TISSOT,  
PROFESSEUR AU COLLÈGE ROYAL.

---

### GALLUS.

**S**OURIS, belle Aréthuse, à mes derniers efforts;  
Je veux pour un ami quelques tendres accords,  
Mais tels que Lycoris les répète elle-même,  
Et plaigne dans Gallus l'infortuné qui l'aime:  
Voudrois-tu refuser quelques vers à Gallus?  
Mais non, je ne crains pas un si cruel refus;

---

(\*) Cette églogue est tirée de la traduction des bucoliques, dont la quatrième édition est entièrement épuisée. Les littérateurs regardent cette traduction de M. Tissot comme très supérieure à toutes celles qui ont paru, et ne croient pas qu'elle puisse être surpassée.

Ainsi puisse Doris , quand ta source tranquille  
Roule son pur cristal sous les bords de Sicile ,  
Défendre aux flots amers de s'unir à ton cours !  
Commence , et de Gallus soupirant les amours ,  
Que tes chants et ma voix ensemble se confondent :  
Ces monts ne sont pas sourds ; ces forêts nous répondent.

Quels bois ou quels déserts vous prêtoient leur séjour ,  
O Nymphes , quand Gallus , victime de l'amour ,  
Succomboit aux langueurs d'une indigne foiblesse ?  
Vous ne fouliez alors , ni les bords du Permesse ,  
Ni les sommets du Pinde et ses doctes sentiers.  
Tout pleura sur Gallus , bruyères et lauriers.  
En le voyant couché sous un roc solitaire ,  
Le Ménale et les pins de son front séculaire ,  
Le dur et froid Lycée , ont répandu des pleurs ;  
Ses brebis l'entouroient , tristes de ses douleurs.  
Aux maux de leur berger les troupeaux sont sensibles.  
Garde-toi de rougir de ces amis paisibles ,  
Jeune et divin poète , un troupeau de brebis  
Autrefois pour pasteur eut le bel Adonis.

Au bruit inattendu de tes peines amères ,  
Tout accourut vers toi , les nymphes , les bergères ,  
Et les jeunes pasteurs , et les bouviers pesants ,  
Et Mopse humide encor de la moisson de glands.  
Tous demandoient pourquoi cette mélancolie.  
« Gallus , dit Apollon , quelle est donc ta folie ?

Lycoris , tes amours , à travers les frimas ,  
Dans les horreurs des camps a suivi d'autres pas. »  
Sylvain parut , le front couronné de feuillages ,  
Agitant de grands lis et des tiges sauvages.  
Le dieu Pan vint aussi : l'hièble au fruit sanglant ,  
Le carmin , enflammoient son visage brillant.  
Je crois l'entendre encor dire au berger qu'il aime :  
« Quel terme veux-tu mettre à ta tristesse extrême ?  
L'amour , mon cher Gallus , se rit de ces douleurs ;  
C'est un enfant cruel , il se nourrit de pleurs :  
Ainsi plaît au gazon la fraîcheur d'une eau pure ,  
Le cytise à l'abeille , aux agneaux la verdure. »  
Mais le triste Gallus : à vos bois , quelque jour ,  
Pasteurs arcadiens , vous direz mon amour ;  
Vous seuls savez chanter , pasteurs de l'Arcadie.  
O si de votre voix l'heureuse mélodie  
Soupiroit quelque jour les malheurs de mon sort ,  
Qu'il seroit doux pour moi le sommeil de la mort !  
Que n'étois-je un de vous , un vendangeur , un pâtre !  
Peut-être aurois-je aimé Phyllis au teint d'albâtre ;  
Une autre ardeur , peut-être , eût entraîné mon cœur  
Vers le brun Amyntas ( qu'importe la couleur ?  
La violette est brune , et brune est l'hyacinthe ).  
Amyntas et Phyllis auprès de moi sans crainte ,  
Sous la vigne étendus , parmi des saules verts ,  
Tresseroient ma couronne ou chanteroient des vers.  
Ici , ma Lycoris , sous de fraîches fontaines ,  
Ici , tu foulerois le vert tapis des plaines ;



Ici , des bois sacrés cacheroient nos amours :  
Que n'y puis-je avec toi consumer tous mes jours !  
Mais rebelle à nos vœux , ta folle ardeur t'engage  
Au milieu des périls , des traits et du carnage ;  
Les neiges , les hivers ne sauroient t'arrêter ;  
Et loin de ta patrie ( ah ! puissé-je en douter ! ) ,  
Loin de moi , sur le Rhin , tu contemples , cruelle ,  
Les Alpes , leur sommet et leur neige éternelle.  
Épargnez Lycoris , ô rigoureux frimas !  
Durs glaçons , mollissez sous ses pieds délicats.

J'irai , de Théocrite empruntant la musette ,  
Soupirer , ô Chalcis , les vers de ton poète.  
C'en est fait , dans les bois , aux antres des déserts ,  
Je veux aller nourrir les maux que j'ai soufferts ,  
J'écrirai mes amours sur l'écorce nouvelle :  
Elle croît ; mes amours , vous croîtrez avec elle.  
Nymphes du mont Ménale , accourez à ma voix ;  
D'une meute aboyante environnons les bois ;  
Sur l'ardent sanglier que nos coups se confondent ;  
A travers les rochers et les forêts qui grondent ,  
Déjà je crois voler plus prompt que les éclairs ;  
Nouveau Parthe , mes traits ont sifflé dans les airs.  
Vain remède aux tourments d'un amour incurable !  
Le dieu n'est point touché des pleurs du misérable.  
Déjà pour moi les monts , les champs n'ont plus d'attraits.  
Adieu , nymphes des eaux , adieu , vastes forêts.  
Non , non , je boirois l'Hébre et ses ondes de glace ,

Au milieu des hivers , des neiges de la Thrace ;  
J'irois sous le tropique affronter les déserts ,  
Où l'orme sourcilleux voit mourir dans les airs  
L'écorce de son front que le soleil dévore ;  
Travaux , saisons , climats , tout seroit vain encore  
Pour changer ou fléchir l'impitoyable amour :  
L'amour sait tout dompter, et j'y cède à mon tour.

Muses , arrêtons-nous ; votre élève paisible  
Fit ces vers en tressant l'osier tendre et flexible :  
C'en est assez pour lui , vierge du mont Piérus ;  
Vous augmentez leur prix aux regards de Gallus ;  
Gallus pour qui s'accroît mon amitié fidèle :  
Comme on voit , au retour de la saison nouvelle ,  
S'élever d'heure en heure un jeune peuplier,  
Levons-nous , et craignons l'abri de ce noyer ;  
Vesper vient , son éclat annonce la nuit sombre ;  
Et la voix du chanteur craint la fraîcheur de l'ombre ;  
L'ombre est nuisible aux blés, nuisible aux fruits nouveaux ;  
Partons , il en est temps , partons , mes chers troupeaux.

---

## NOTES

### SUR LA DIXIÈME ÉGLOGUE,

EXTRAITE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

DE LA TRADUCTION DES BUCOLIQUES PAR M. TISSOT.

---

Page 252, vers 1.

Souris, belle Aréthuse, à mes derniers efforts.

Aréthuse, fille de Doris et de Nérée, étant poursuivie par le fleuve Alphée, fut changée en une fontaine, à qui Diane ouvrit des canaux souterrains pour que ses eaux s'écoulassent sans se mêler à celles du fleuve Alphée; mais celui-ci, passant dans les mêmes canaux par-dessous la mer de Sicile, trouva le moyen de se réunir avec Aréthuse.

Page 253, vers 4.

Gallus (Publius Cornélius), né à Fréjus, dans la Gaule narbonnoise, l'an de Rome 686, s'attacha de bonne heure à Octave, dont il devint ensuite le favori. Son éloquence et ses talents poétiques le firent connoître et chérir des Romains les plus distingués par la nais-

sance ou par le mérite personnel ; il fut l'ami de Pollion, de Messala, de Cicéron, et surtout de Virgile. Auguste récompensa ses services militaires en lui confiant le gouvernement de l'Égypte, qui venoit d'être conquise et réduite en province romaine. On prétend que Gallus, parvenu à ce haut degré de fortune, devint ingrat envers son bienfaiteur, insolent envers ses égaux, dur et violent envers les peuples confiés à son autorité. Auguste lui retira le gouvernement de l'Égypte ; mais le sénat, plus sévère, confisqua tous ses biens et le bannit. Auguste confirma le décret et exigea, dit-on, la suppression d'un éloge consacré à Gallus par l'amitié de Virgile ; éloge qui est remplacé dans le quatrième livre des Géorgiques par l'épisode d'Aristée.

Mais ce fait a paru suspect à beaucoup de savants. Leurs raisons pour le révoquer en doute sont, 1<sup>o</sup> que la fable d'Aristée paroît si naturellement liée avec le sujet des abeilles, qu'on ne peut croire qu'elle ait été ajoutée après coup ; 2<sup>o</sup> qu'il est peu vraisemblable que Virgile eût consacré la moitié d'un livre de ses Géorgiques à l'éloge de Gallus, tandis qu'à peine avoit-il accordé quelques vers aux louan-

ges de Mécène, auquel cependant il dédioit l'ouvrage; 3<sup>o</sup> enfin, qu'au rapport de Suétone, Auguste ayant appris que Gallus s'étoit tué de désespoir, le pleura, et se plaignit de l'excès du zèle du sénat, et du malheur de sa propre condition. Je ne sais pas si les larmes d'Auguste étoient bien sincères; mais du moins ne doit-on pas l'accuser d'une lâcheté qu'il ne paroît pas avoir commise, puisqu'il a laissé subsister le pompeux éloge de Gallus que Virgile met dans la bouche de Sélène et de Linus, et cette dixième églogue, monument de la tendresse de notre auteur pour son malheureux ami.

Enfin, je l'avouerai avec bonne foi, il m'est doux que cet excellent Virgile, dont Horace vantoit la candeur et la fidélité, soit absous d'une foiblesse indigne de lui. J'aime à penser que celui qu'il falloit consoler de la perte d'un ami, comme de celle d'un frère, n'auroit point consenti à trahir la mémoire de Gallus.

Page 253, vers 1.

Doris, mère d'Aréthuse et fille de l'Océan; elle se prend ici pour la mer elle-même.

Voltaire a dit dans sa *Henriade* :

Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée  
Roule , au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,  
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs ,  
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Vers 9.

Théocrite , idylle 1 , vers 66.

Où étiez-vous , nymphes , quand Daphnis  
mouroit consumé d'amour ? Dans le vallon  
qu'arrose le Pénée , ou sur les sommets du  
Pinde ? Vous ne visitiez point le majestueux  
Anapus , la cime de l'Etna , ou les ondes sa-  
crées de l'Acis.

Page 253 , vers 16.

Théocrite , idylle 1 , vers 74.

Tous ses troupeaux enfin pleurèrent sur ses  
maux ; à ses pieds étendus , ses bœufs , ses  
taureaux , ses tendres génisses , partageoient  
ses cruelles douleurs.

Page 253 , vers 20.

Un troupeau de brebis  
Autrefois pour pasteur eut le bel Adonis.

Théocrite , idylle 1 , vers 109.

Et ton bel Adonis , il paissoit les troupeaux.

Théocrite, même idylle, vers 77.

Mercuré le premier descendit de la montagne. Daphnis, lui dit-il, quel chagrin te dévore? quel est l'objet d'un si violent amour? Priape vint à son tour : Infortuné Daphnis, pourquoi consumer ainsi ta jeunesse? la nymphe que tu chéris te cherche, d'un pied léger, dans les bois, sur les bords de toutes les fontaines.

Page 254, vers 4.

Silvain parut, le front couronné de feuillages,  
Agitant de grands lis et des tiges sauvages.

Silvain, dieu des forêts. Il aimoit le jeune Cyparisse; il le changea en un arbre du même nom, le cyprès.

Page 254, vers 14.

Les Arcadiens nous sont représentés par tous les poètes comme un peuple de bergers amoureux, qui excelloient dans la poésie et la musique.

---

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                            |        |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| DE la satire ancienne. Parallèle d'Horace et de Juvénal ; extrait du cours de littérature de La Harpe.     | PAGE 5 |
| Notice sur Juvénal.                                                                                        | 53     |
| JUVÉNAL. Satire première du livre premier. Traduction de M. Dusaulx. Pourquoi Juvénal compose des satires. | 55     |
| Notice sur Horace.                                                                                         | 70     |
| D'Horace. Extrait du cours de littérature de La Harpe.                                                     | 75     |
| Satire à Mécène, sur la noblesse. Traduction de M. Daru.                                                   | 79     |
| Notice sur Martial.                                                                                        | 86     |
| De l'épigramme et de l'inscription.                                                                        | 89     |
| MARTIAL. Épigrammes. Traduction de Voltaire.                                                               |        |
| ————— Sur une statue de Niobé.                                                                             | 93     |
| ————— Sur l'aventure de Léandre et d'Héro.                                                                 | 94     |



|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| MARTIAL. Épigrammes. Sur la Vénus de Praxi-<br>tèle.                         | 95  |
| ————— Sur Hercule.                                                           | 96  |
| ————— Lais consacrant son mi-<br>roir à Vénus.                               | 97  |
| ————— A un avocat. Traduction<br>de La Harpe.                                | 98  |
| Des poètes érotiques latins. Extrait du cours de<br>littérature de La Harpe. |     |
| CATULLE.                                                                     | 99  |
| OVIDE.                                                                       | 102 |
| PROPERCE.                                                                    | 110 |
| TIBULLE.                                                                     | 114 |
| Notice sur Catulle.                                                          | 117 |
| CATULLE. Élégies. Trad. de Charles Mollevaut.                                |     |
| ————— Sur la mort du moineau de<br>Lesbie.                                   | 119 |
| ————— Catulle à lui-même.                                                    | 120 |
| Notice sur Ovide.                                                            | 121 |
| OVIDE. Métamorphoses. Traduct. de Saint-Ange.                                |     |
| ————— Pyrame et Thisbé.                                                      | 125 |
| ————— Écho changée en voix.                                                  | 130 |
| ————— Narcisse amoureux de lui-<br>même.                                     | 132 |
| ————— Narcisse en fleur.                                                     | 136 |

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Notice sur Properce.                                                                         | 138 |
| PROPERCE. A Cynthie. Élégie. Traduction de<br>Charles Mollevaut.                             | 140 |
| Notice sur Tibulle.                                                                          | 142 |
| TIBULLE. Élégie première du livre premier. Tra-<br>duction de La Harpe.                      | 144 |
| ———— Élégie VII du livre III. A Némésis.                                                     | 149 |
| Notice sur madame Riccoboni.                                                                 | 151 |
| Ernestine, de madame Riccoboni.                                                              | 157 |
| Gallus, églogue dixième de Virgile. Traduction<br>de M. Tissot, professeur au collège royal. | 252 |
| Notes sur la dixième églogue.                                                                | 257 |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU SIXIÈME VOLUME  
DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE.



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES,

RÉDIGÉE

PAR MADAME DUFRENOY.

---

DEUXIÈME SÉRIE.

Tome VI.

A PARIS,

CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

Rue Serpente, n° 15.





## OUVRAGES

*Qui se vendent chez le même Libraire.*

ABRÉGÉ DE LA VIE DES PLUS ILLUSTRÉS  
PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ, ouvrage destiné  
à l'éducation de la jeunesse; par FÉNÉLON,  
archevêque de Cambrai, jolie édition, im-  
primée sur beau papier, et ornée de 26 por-  
traits des philosophes, et d'un titre gravé,  
1 vol. in-18, 1823, 2 fr. 50 c.

ÉDUCATION (de l') DES FILLES; par FÉNÉLON,  
archevêque de Cambrai, jolie édition,  
imprimée sur beau papier, et ornée du por-  
trait de l'auteur, 1 vol. in-18, 1823, 1 fr. 50 c.

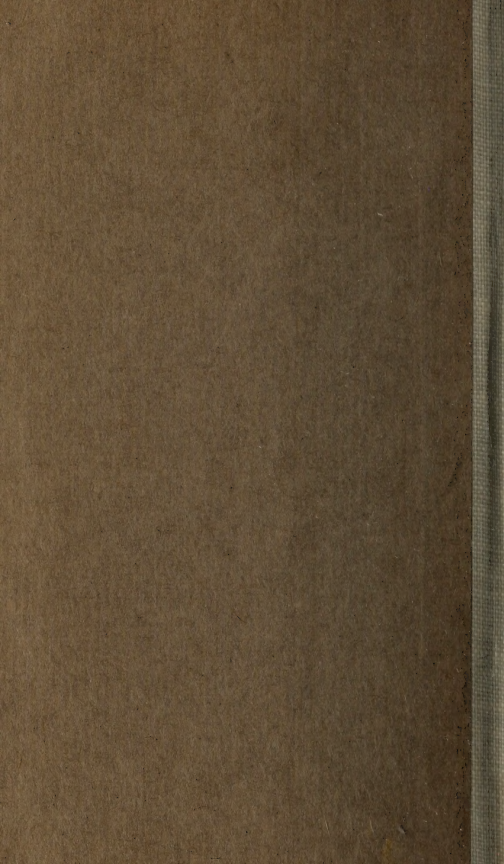
PRINCIPES DE BOTANIQUE MÉDICALE, contenant  
l'abrégé de l'Anatomie et de la Physiologie  
végétales, l'énumération et la description  
des plantes médicamenteuses, d'après la  
classification des végétaux, et la composition  
des préparations officinales que la pharmacie  
tiré du règne végétal, par A. E. C. LÉOULLART-  
D'AVRIGNI, docteur de la Faculté de Médecine  
de Paris, etc., 1 gros vol. in-18, 3 fr.

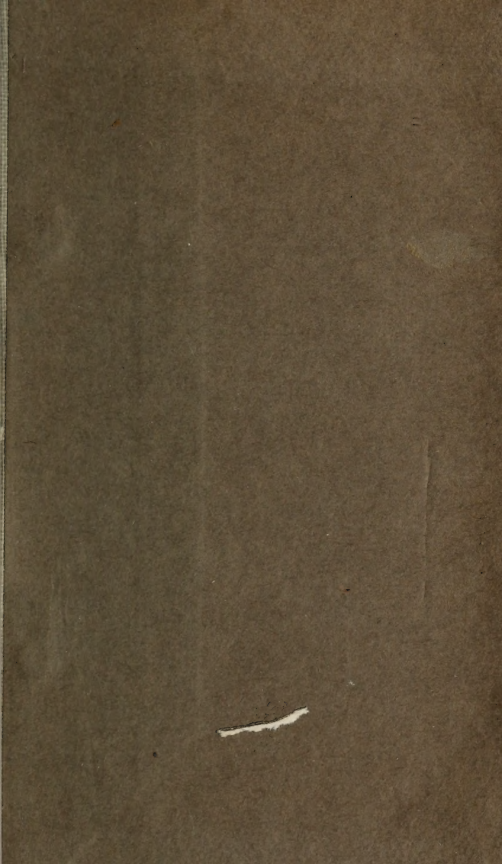












UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



**3 0112 057763432**